

**Épisode de
l'histoire de
Russie; Les faux
Démétrius**

Prosper Mérimée

LIREGRATUITEMENT.COM

**Épisode de l'histoire de
Russie; Les faux
Démétrius**

Prosper Mérimée

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

ÉPISODE

Ivan IV, tsar et grand-duc de Russie , mourut en 1584, après un long règne. Les étrangers, ses contemporains, l'ont surnommé le Bourreau^ les Russes rappellent encore Ivan le Terrible. Pour ses sujets seulement y il fut terrible, car ni les Polonais ni les Tartares ne le virent sur un champ de bataille. Ce % n'était qu'un tyran grossier et cruel, qui se plaisait à ^ répandre le sang de ses propres mains. Pourtant un certain respect populaire demeure attaché à sa mémoire : sous son règne , souillé de tant de crimes, ^ les Russes commencèrent à entrevoir leurs hautes

s LES FAUX DÉHÉTRIUS.

destinées, et mesur»«Dt leurs forces naissantes, rassemblées et déjà organisées par son despotisme. Les peuples, comme les individus, ne conservent pas un souvenir amer des jouis d'épreuve qui oat développé leur éfiei^e et mûri tewr courcée.

Ivan laissait deux fils, Fêdor et Démétrius, dont le premier, ftegé de vingt-deux ans, lui succéda. Le second, né eu iSfti, était issu d'uu seplième mariage divan *, contracté au mépris des canons de Téglise grecque, qui ne reconnaît pas d'union légitime après le quatrième veuvage. Malgré cette circonstance, le titre de tsarévitch ne fut pas contesté à Démétrius, et déjà même on le considérait comme Théritier présomptif de la couronne, la santé débile de Fêdor faisant craindre qu'il ne mourût sans postà'ité;.

Le caractère dn nouveau tsar contrastait singolidr^ Bieat avec eàm de son père. Doux et ttoûde comme un enfant, dévot jusqu'à

la superstition, Fédor passait ses journées en prières, ou t'en à se faire lire et commenter de {cieuses légendes. On le voyait sans cesse dans les ^lisea, et souvent il se jdaisait à sonner luMnème les cleebes pour appeler les fidèles aux offices. — c C'est un sacristain^

1. Quelques historiens, r^rdant comme nul an des mariages «rivan qui ne fot pas csiUMUmé» D*e& coupteoi qae six.

LBs PAux mtmÈ'imivs. a

^Bsait h» le Terrible, non pis un tsarévitch*, » Lorsqu'il bkaii trêve à ses exercices de piété, Fédor s'enfetnuBt avec ses bouffi-Diis, on biea, do havt d*!» bdcoft, il regardait ses chasseurs combattre eoBtre des OBTS. Pour un eq^wit si faible, les soins dur go»vement étaient insupportables; aus^ s'enpcessa* t-ii de les remettre à un de ses favoris, le bofsrd B<ffis6odounof, son beau-frère* D'abord il lai donna la charge de Grand Éeuyer, attachant à ce titre des attributions considérables el ini pouvoir immense. ffientftl après, par un aveu public de sa preq[Nre incapacité, il le nomma Régent de l'empire^. Personne n'était phis propre que Boris à devenn^ le marre du palab de ee roi fainéant. Actif, ii^ti-gabie, plus édairé qn'aucon de ses compabnoles', rompu aux afi-jûresei connaissant les hommes, on lui accordait toutes les qualités d'un grand nnnistre. Bien qu'il fût d^nae naissance médiocre, car il deseendsût d'un moursa tutare, il prit place de bonne heure aux Cimseils de t^empire, où il gagna la faveur d'Ivan, sans l'acheter pourtant par des bassesses. On dit que

PelL'éliis, MuitkaKhe chranka, U[^] ilâS. t. PraviteV

8. C'est contre toute vraisemblance que Zolkiewski prétend qQ*il ne savait ni lire ni écrire. Ms. de Zolkiewski, 7.

lorsque[^] dans un accès de frénésie, Ivan frappa le tsarévitch, son fils aîné, d'un coup mortel , Boris seul osa tenter de retenir son bras et de sauver le jeune prince*. Il cachait son ambition sous les dehors de la piété et d'un attachement sans bornes à la patrie et à son souverain. Naturellement grave et austère, d'une figure noble et d'une taille avantageuse, il imposait le respect aux boyards jaloux de son autorité, et lorsque le tsar se montrait au peuple accompagné de son ministre, chacun sentait que ce n'était pas sur le trône qu'il fallait chercher le maître de l'empire.

Le règne d'Ivan n'avait pu lasser la patience des Russes ni ébranler leur fidélité. Boris les soumit à une nouvelle épreuve. A la domination brutale [^]t capricieuse d'Ivan il fit succéder un despotisme intelligent mais tracassier, qui prétendait régler Tinté* rieur de chaque famille aussi bien que les affaire» de l'État. Rudes et grossiers encore, les Moscovites ne pouvaient sentir les avantages de l'exacte police que Boris voulait fonder dans tout l'empire. Pour eux, le désordre était comme une preuve d'indépen* dance qu'ils chérissaient, et dont Ivan ne les avait

Karamzine, IX, 4i

LES FAUX DÉMÉTHIIC«. 5

pas dépouillés malgré sa tyrannie. Maintenant cette licence invétérée allait être réprimée avec une rigueur inexorable. Sans doute les peuples n'eurent plus à craindre ces accès de fureur sanguinaire qui valurent à Ivan son surnom de *Tel rible y* mais une surveillance soupçonneuse, assidue, pesa lourdement sur chaque famille. Le dernier tsar était une bête féroce, redoutable à rencontrer, mais dont on pouvait éviter l'approche, peut-être même désarmer la colère; tandis que ni un acte, ni une pensée de désobéissance n'échappaient au Régent servi par d'innombrables espions. Grands et petits sentirent également sa main de fer. Dans son impassible sévérité, il châtiait l'ignorance comme un crime, et, pour réformer un ancien abus, il inventait cent contraintes nouvelles* Plein de confiance dans la supériorité de ses lumières, et peut-être confondant de bonne foi la grandeur de sa maison avec celle de son pays, Boris pliait tout sous sa volonté, et n'acceptait ni conseils ni remontrances. Les Russes se sentirent plus esclaves que jamais sous ce nouveau despotisme, régulier et minutieux, et parfois ils se prirent à regretter les fureurs intermittentes d'Ivan le Terrible.

Les efforts des ennemis de Boris, pour détenir son ascendant, n'aboutirent qu'à le fortifier. On voulut

6 LES FAUX DÉMÉTRIUS.

obliger Fédor à répudier sa femme Irène, sœur du Régent, pour cause d'infertilité, et déjà même pour lui succéder, on désignait la sœur du prince Mstislavskid, le premier boyard du conseil. Boris para le coup* B fit intervenir l'autorité ecclésiastique toute puissante* Te prit de Fédor, et lui persuada qu'il était dangereux pour la Russie de priver Démétrius d'une couronne à laquelle il semblait prédestiné. Il lui montra dans l'ave-

nir la guerre civile s'allumant entre ce prince et ses neveux, et les barbares profitant de l'anarchie pour dévaster l'empire. D «emble qu'à cette époque le droit de succession au trône ne fût pas encore bien nettement réglé en Russie, et l'on peut croire que l'usage musulman, qui attribue la couronne au plus proche descendant du fondateur de la dynastie, conservait de nombreux partisans dans son pays où les Tartares avaient implanté tant de traditions orientales. Quoi qu'il en soit, Fédor ne répudia pas son épouse, et la sœur du prince Mislavski fut contrainte de prendre le voile.

Boris voulait être craint avant tout, mais il ne dédaignait pas une certaine popularité pour sa maison, et s'appliquait avec soin à rendre sa sœur Irène chère au peuple russe. Les rigueurs s'exerçaient au nom du tsar, et par l'ordre du Régent; les actes de

BS FAUX D'ÉLÉMENTS

clémence, les grâces de toutes «ortes étaient attribuées à l'intercession de la tsarine Irène, qui d'ailleurs fut toujours si docile instrument entre les mains de son frère. Elle n'avait, ne pensait que d'«{Hrès ses inspirations», confondant avec une grande simplicité son respect et son admiration pour Boris avec l'attachement passionné qu'elle portait à Fédor*

Les boyards intimidés étaient réduits au silence; Déodétres, encore enfant, ne pouvait porter ombrage, mais sa mère, la tsarine douairière, Marie Mcbrovna, et ses trois oncles Michel, Grégoire et André Natchine auraient pu chercher à se prévaloir de leur «Hiance avec la maison régnante. Boris les relégua dans la ville d'Ougtitch, assignée à leur apanage au jeune Démétrios par le tes-

tament d'Ivan; et sous leur autorité de leur confier l'éducation du tsarévitch, on les y tenait dans une espèce d'exil.

A Ouglitefa en 1591, Démétrius âgé de dix ans avait sa petite cour, ses menins et ses grands officiers parmi lesquels le Régent entretenait sans doute plus d'un espion. Les pensions du jeune prince et celles de sa famille étaient payées et contrôlées par un secrétaire de chancellerie (diak), nommé Michel Bitiagofski, créature de Boris, et, tout naturellement, entre ce fonctionnaire et les Nagoï s'élevèrent de

fréquentes discussions qui s'envenimaient de jour en jour. Fort de l'autorité dont le Régent Pavait investi, le secrétaire se plaisait à chicaner la famille du tsarévitch dans toutes ses prétentions. On eût dit qu'il prenait à tâche de lui faire sentir par de petites avanies sans cesse renouvelées rabaissement de sa fortune depuis la mort du grand Terrible. Aux réclamations qu'on adressait au tsar, Bitiagofski répondait en dénonçant des propos imprudents échappés aux Nagoï dans leur exil. S'il fallait ajouter foi au rapport du secrétaire de chancellerie, le tsarévitch annonçait déjà les instincts féroces et les goûts cruels de son père. Il ne se plaisait, disait-on, qu'à voir battre des animaux, ou bien à les mutiler avec des raffinements de barbarie. On racontait qu'un jour d'hiver, jouant avec des enfants de son âge, il avait fait des figures d'hommes avec de la neige, dans la cour de son palais. A chacune il avait donné le nom d'un des hauts fonctionnaires de l'empire, et la plus grande, il l'avait appelée Boris. Armé d'un sabre de bois, il leur abattait les bras ou la tête. — « Quand je serai grand, disait Tenfant, voilà comme je les traiterai » Ces anecdotes et d'autres sem-

1. Palitsyne, SkazatUe o o\$adè Troïtskago Monastyrap p. 8. — Baer, 3.

LES FAUX DÉHBTRIUS. 9

blables étaient recueillies avec soin et commentées à Moscou. Peut-être étaient-elles inventées par les agents de Boris, pour rendre les Nagol odieux à la noblesse russe; ou bien, élevé par des valets et des courtisans disgraciés, le jeune prince répétait-il trop fldfflement les leçons qu'on lui apprenait.

Les espérances et les craintes que faisait concevoir cette éducation furent prompiement dissipées par la mort soudaine de Démétrius. Sa fin fut étrange, et il est difficile de savoir si elle fut le résultat d'un accident ou d'un crime. Le 5 mai 1591 (v. s.), dans Taprèsmidi, le tsarévitch que sa mère venait de quitter pour un moment s'amusait avec quatre enfants, ses pages ou ses menins*, dans la cour de son palais, vaste enclos qui renfermait plusieurs habitations séparées, bâties çà et là irrégulièrement^ . Auprès de lui se trouvaient encore Yassiiissa Volokhof sa gouvernante, sa nourrice, et une fille de chambre. Il est vraisemblable qu'on le perdit de vue un instant. Selon le témoignage unanime des trois femmes et des pages, il tenait un couteau, qu'il s'amusait à ficher en terre,

JUtiy

t. Pour tous les détails suivants, voir le procès-verbal de Tenquête tenue à Ouglitch dans le tome II du Sohranie gosodartstvennykh gramot^ p. 103 et suiv., et la note A, à la fin de ce volume.

OU avec lequel il taillait un «iKWceau de bois. ToDt à ^Dou-
planoumcel'aperçut qui se débattait baigné dans Éou sang. U
avait ime large plaieà la gorge, et il expira Sans pn>£érer ane pa-
role. Aux cris de la noumoe , ia tsarine accowt, et, dans la pre-
mière furie de s&n désespoir, s'écrie qu'on vient d'assassiner son
fils. ËUe se jette ^r la gouvernante qui devait le surveiller, et, ar-
mée d'une bûche, la frappe à coups redoublés, l'accusant d'avoir
inbxxiuit desmaolriers qui viennent d'égorger son enfant. En
même temps, préoccupée sans d(»ite de ses réoents démêlés avec
Bitiagofski , elle invoque contre cet homme la vengeance de ses
frères et des serviteurs de sa nuûson. Survient Michel Nagoï, sor-
tant de table, et dans un état d'ivresse, au dire de (dusieurs té-
moins. A son tour, il frappe la gouvernante, et ordonne de sonner
la cloche d'alarme à l'église du Sauveur voisine du palais. En un
instant Tenclos se remplit d'habitants d'Ouglitch et de domes-
tiques, qui accourent avec des fourches et des haches, croyant
que le feu est au palais du tsarévitch. Avec eux arrive Bitia^ski^
accompagné de son fils et de gentilshommes attachés à la chan-
cellerie. Il essaie de parler pour apaiser le tumulte, et d'abord
s'écrie que l'enfant s'est tué lui-même en tombant sur son cou-
teau «

LES VAVX DÊMÊTRIUS. 41

dans mie altaque 4'épvlepsle, maladie dont il étnt notoîre-
mentmtteÎBt.— « Voilà tumeurtriert » s'écrie la tsanne. Aussitôt
cent bras se lèvent ponr le frapper, fl s'enfuit dans une des mai-
sons de Tenclos, et s'y barricade pour un moment , mais on en-
fonce la porte , et on le massacre. Son fils est égorgé auprès de
lui. Quiconque élève la voix pour le défendre, quiconque est re-
connu pour lui appartenir, est aussitôt chargé de coups et mis en

pièces. La gouvernante Vassilissa , couverte de sang, à demi morte auprès de la tsarine , gisait à terre , tête nue et les cheveux épars , car les serviteurs des Nagoï lui avaient arraché son bonnet, outrage plus indigne que les coups de bâton dans les idées des Russes, à cette époque. Un serf de cette femme, touché de sa honte, ramasse le bonnet et le lui remet sur la tête; on le massacre à l'instant*. Cette foule furieuse , toujours poursuivant et frappant ceux qu'on lui désigne , porte à l'église le corps sauvant du tsarévitch. Là, on traîne Daniel Volokhof, le fils de la gouvernante, qu'on savait lié avec Bitiagofski. Il n'en fallait pas davantage pour qu'il fût déclaré son complice, et aussitôt

t. Got, GroMwt^j II , ^ Mfi, iléposiliOB de Vassilissa Vo

égoi^é aux yeux de sa mère, devant le corps du jeune prince*. Ce fut à grand'peine que les prêtres de l'église du Sauveur arrachèrent des mains de la multitude Vassilissa et les filles de Bitiagofski. 1 utes ces femmes cependant furent enfermées dans un des bâtiments dépendant de la cathédrale^ et des gardes furent placés à toutes les avenues.

Une douzaine d'employés de la chancellerie da tsar, et quelques habitants d'Ouglitch, soupçonnés de connivence avec les assassins, périrent ainsi dans cette émeute soudaine , où les massacreurs tuaient au hasard tout ce qui s'offrait à leur rage. On les pourchassait comme des lièvres^ dit un des témoins dans son interrogatoire ^. Deux jours après, la tsarine^ qui venait de dénoncer les assassins prétendus, changea d'idée et s'avisa qu'une naine , qui venait quelquefois Famuser par ses bouffonneries, avait jeté un sort au tsarévitch. Elle fit tuer cette malheureuse à coups d'arquebuse , et le corps fut jeté à Peau sans autre forme de procès*.

1 Croi. Gramoty[^] II, p. 106, déposition de Vassilissa Vo«
lokhof.

a. id.y ihid.

3. Id,y p. 106, 107, déposition de Vassilissa, et de Rousîne Ra-
kof, baiUi d'Ouglitch, p. ISI. Probablement on jeta le corps

De leur côté, les Nagoi avaient cuv   leur vin et réfléchi, non
sans terreur, aux conséquences de cette affreuse boucherie. Mas-
sacré des secrétaires et des officiers du tsar n'était pas une ac-
tion qui pût demeurer impunie sous un ministre aussi jaloux de
son autorité que F  tait Boris. Les cadavres des victimes de F  -
chauffour  e avaient été jetés à et là, sans sépulture. Michel et
Grégoire NagoI,    défaut de preuves qui constatassent le meurtre
du tsarévitch , résolurent d'en inventer. Ils produisirent des cou-
teaux , des sabres , et d'autres armes, trempés dans le sang d'une
poule, qu'ils prétendirent avoir trouvés entre les mains des offi-
ciers tués par la populace d*Ouglitch , et ces armes, disaient-ils,
avaient servi à frapper le jeune Démétrius. n fut prouvé qu'un des
Nago   avait donné au bailli d'Ouglitch un poignard tartare*, pour
le mettre sur le cadavre de Bitiaigofski ou de quelqu'un de ses
compagnons , et Ton constata que ce poignard

   Peau pour voir, selon le préjugé du temps, s'il surnageait ou
s'il enfonçait. On sait qu*   cette époque on croyait dans toute
rEorope qu*une sorcière flottait sur l'eau. Mais    Ouglitch OB
commença l'expérience par tuer la prétendue sorcière. 1. Nagats-
kii noj, D  posiUon de Rakof, et de Michel Nagui,

ma.

44 LBS FAUX DÉHBTRIUS.

appartenait en effet à Gvégoire Nagoï\ Tous ces laits furent établis dans une enquête ordonnée

1. Go\$, Gramoty. Cette circonstance donne tien à une conjecture qui ne paraît pas avoir été approfondie à Tépoque de TévénemcDt. H résulte de Penquête faite pea de jours aprèsia mon qu isarévitch, qu*il avait une Messure à la goi^e, mais les eommis-saires envoyés de Moskou ne s'avisèrent pas de vérifier si elle provenait du couteau de Tenfant ou de toute autre arme. Ce point était cependant capital, et Texamen de la blessure suffisait pour décider si la mort du jeune prince devait être attibuée à un accident ou llien à un crime. A cet égard, pourtant, Tenquête ne four-nit aucun renseignement précis. Mais, pour que les Nagoï attri-buassent à un des assassins un feignard tartare, pour qu'ils produisissent des subres panai les axwes dont ils les accusaient d'avoir fait usage contre le tsarévitch^il fallait que la blessure de ce dernier ressemblât à celle que pouvaient faire de semblables armes. Un poignard tutrtare » nagaïskii noj, est un long coutdas à lame lar^, à deux Usaschants. Or, les témoins de l'aventure, la nourrice, la gouvernante et les menins déposent que le isaréviicti jouait avec un petit couteau, no/âfc; et j en effets, il n'est pas vraisembtame qu'on laissât un grand poignafd entre les maiias d'un eafani qui avait des accès de frénésie. Les Nagoï qui avaient porté Je cadavre dans l'église, avaient-ils perdu le sens pour don-ner des sabres et des coutelas à ceui qu'ils voulaient faire passer pour des assassins, si la blessure du tsarévitch indiquait un petit couteau? Remarquons d'un autre côté que bien que les trois femmes et les quatre menins déposent que Démétri us s'est percé de son couteau sous leurs yeux, leur déposition est fort suspecte , attendu que ces sept témoins chargés de surveilk^r l'enfant, soin

dont ils se sont fort mal acquittés sans doute, sont disposés naturellement à mentir pour se justifier. En

LES FAUX D[^]MÉTRIFS. 15

par Boiis an nom da tsar, inunédttiement aprbs ré?àieaiaL U
«Yâk aoinnpié trois commissaires ^

outre, les termes de leur déposition, qui sont les mêmes, ^seitasl «I fea «ne leçon «pfHrîse pat cœur. Ajooions qn« la depofili-wi des témems «pri aeusobt MîcImI et Gj'égoire Ifagel 4i*«ipeir))lacé des arfiies tn^rès des prélfelHlfis eofipabtes , «e tilt q«e très-faibleiiient contredite far Orégoirc, eC qn^elte Ait confirmée par Taveu de Miciiel, notamment <|!«ant à ta su);po~ siHon du poignard tartare. Ne ponrraiv-on pas inférer de ta qve le coup mortet f^tt porté au jeune prince par un homme «t avec ferme redoutable d^nn assassin ? Il parait d^ailieurs constant qrie personne ne vit, ou ne voulnt voir la tra-gédie, et qnelestéaioins intimidés s*empressèrent de confirmer le mot de BitiageC>ki , que le tsarévitch sV!ail percé h gorge quinteedans un accès d'épilepsie. — Qu'il fût atteint de cette maladie , €*est vn fait avéré par des témoignages irrécui^ables , Botamment par celui d* André If ago!, qui dépose que l'enfint, dans un de ses accès, avait une fois l)le8sé sa «ère d*nn eMp de couteau, et une autrefois mordu au bras une dé ses cousines. (Déposition d'André Nagoï, p. 100.) — L*enquête qui eut Heu à Oogiitcb , et dont le procès-verbal existe «acore en original dans les archives de Vempire à Moscou , a été taxée de faux par la plupart des historiens russes et même pas riUustve Karamdne. Selon ce dernier, tous les témoignages forent fat-* sifiés ou arracibés par l*intimidation. luges et témoins auraient cédé à la crainte que leur inspirait 9oris. i\ est vrai que ce procès-verUal doit inspirer nne eetlaine défiance,

mais je ne paie pas qu*ea doive pour oéla rejeter de parti pris, les setis renfHii'giemeiits circonsHMciés et authenti^iues qui enstent snr ce mysérieux évènement It ne faat pas s'attendre à trouTer dans une pièce datée de 4*jmaée 1^1, ces formes ingénieuses et prudentes qu'une longue expérience a intr»»

46 LES FAUX DÉMÉTRITia.

dont le principal fut le jffince Basile GhouUki, personnage dont le rang , la naissance , la fortune , le caractère indépendant et même un peu frondeur,

daitez aujourd'hui dans la procédure de toutes les nations policiées, et je crois qtt*il serait souverainement injuste de voir de la prévarication, là où il n*y a peut-être que de l'ignorance. Qu*on ne s'étonne donc pas de ne rencontrer dans l'enquête ni rapport de médecin, ni autopsie du cadavre, ni comparaison de la blessure avec l'arme qui l'a faite. Qui peut dire que dans le reste de l'Europe on se fût avisé alors de semblables recherches? Et l'enquête eut lieu dans un pays et dans un temps où l'on fusillait une femme sur le soupçon de sorcellerie. Il me paraît également impossible d'admettre que tous les témoins cédèrent à l'intimidation , qu'ils mentirent soit pour plaire à Boris, soit même par la seule appréhension de le trouver coupable. Plusieurs d'entre eux , surtout les ecclésiastiques qui venaient d'arracher quelques malheureux à la rage de la populace, étaient par leur position et leur conduite dans cette catastrophe, à l'abri des vengeances du Régent. Tous chargèrent les Nagoi d'une voix unanime.

Si Démétrius fut assassiné , comme on peut le soupçonner d'après les indices que j'ai rapportés sur la nature de la plaie qu'il avait à la gorge, il est probable qu'un seul meurtrier, qui

peut-être s'échappa , lui porta le coup mortel. Les malheureux qui Turent mis en pièces par les habitants d'Ouglitch n'avaient commis d'autre crime que celui de contreH^arrer les Nagol dans leurs prétentions, et de contrôler peut-être trop sévèrement leurs dépenses. Le massacre d'Ouglitchfalt une vengeance illégale mais juste^ dit Karamzine (X, p. 103). C'est un mot qu'il aurait dû laisser à Danton et à ses pareils» et qu'on s'étonne de trouver chez un historien si éclairé et d*ordinaire si impartial.

LES FAUX DÉMETRinS. 47

garantissaient sinon un examen impartial y du moins la libre défense des accusés ^ Enfin , il faut ajouter que Barile Ghouiski appartenait à une maison hostile à la politique de Boris , et que j soit avant y soit après Tenquête , loin d'obtenir la moindre fa-veur, il fut sans cesse y ainsi que toute sa famille , en butte aux soupçons du Régent, à ses persécutions même.

Cest ainsi qu'il fut exilé plusieurs fois, et qu'on lui refusa toujours la permission de se marier*.

Les Nagoï se défendirent fort mal. C'étaient des hommes sans énergie et sans intelligence. Aucun d'eux n'avait vu frapper le tsarévitch. Grégoire nia faiblement la tentative de corruption contre le bailli d'Ouglitch; Michel en convint, et aucun des deux frères ne put produire un indice matériel du crime supposé de Bitiagofski. En ameutant la populace contre lui, ils avaient saisi l'occasion de se venger d'un homme avec lequel ils étaient sans cesse en discussion pour des affaires d'intérêt personnel. Il est vrai que la tsarine avait d'abord désigné Bitia-

1. Basile Chouiski avait été élevé, dit-on , dans la maison des Nagoï. Ms. de Zolkiewski , 12.

a. Margeret, p. 12S. — Karamzine, XII, 326. — Selon Zolkiewski, il aurait été emprisonné, ainsi que son frère Ivan; son troisième frère, Alexandre, suivant le même auteur, aurait été mis à mort. Ms. du Zolkiewski, 10.

18 LES FAUX DIMITRIUS.

Bitiagofski comme l'assassin, mais il était en ce moment loin du palais, et il n'est pas surprenant qu'une mère, dans l'empoisonnement de sa douleur, ait prononcé son nom au hasard. En effet, htes-Êt après, oubliant ses soupçons contre le malheureux aecietmre de la chancellerie, die avait tourné sa fureur contre une autre victime. Deux jours plus tard, elle ne croyait déjà plus en Hennème à un assassinat, car elle accusait une pauvre femme d'avoir ensorcelé son fils. La tsarine ne fut pas interrogée par les corn* missaires, sans doute par respect pour la mémoire du Terrible, mais die confessa spontanément son repentir. Ayant mandé ati{»ès d'elle le métropolitain Géïase, elle avoua que la naort de Bitiagofski était un crime et un péché et supplia le prélat d'intercéder auprès du tsar pour obtenir son pardon et celui ànmisérab^i^er de ^rre, son frère Jilichd^ . A ces aveux accablants se joignirent d'autres dépositions qui semblent ridicules aujourd'hui, mais tpti à cette époque devaient produire une profonde impression à la cour de Moscou. On accusa Michel Nagoï d'enlretenir des sorciers pour faire des malé-

l.Gos, Gramotyfl, p. 191, déposition de Gelase. — BeiInyt teherv, pauvre ver de terre, est une expression usitée autre* fois dans les placets pour désigner le suppliant

LSS FAUX dAm^TBIUS. 49

fiées contre le tsar. Toute l'Europe était encore entichée de la croyance aux sciences occultes, et, peu d'années auparavant, les ligueurs de Paris pr[^]daient à l'assassinat de Hemn DI par des conjurations magiques. En effet, un astrcdogoe vivait dans la maison de MBehel, [^] quel que fût l'usage <pi'il fit du savoir de ce misérable, c'en était assez pour attirer l'indignation de Fëdor et celle de s<hi ministre loiÉ puissant [^]

Un jugement ne se fit pas attendre, rendu, comme il semble[^] annee q[^]lque solennité, et sanctionné par Favis d\ifie assemblée nombreuse de dignitaires ecclésiastiqtes. La tsarine douairière, obKgée de pr[^]odre le vo[^] sous le nom de Marfa, fut reléguée dans le monastère de Saint-Nicolas, près de Tchelepovets, et ses deux frères, Midid et Grégoire, furent exilés loin de la capitale. En même temps on faisait des funérailles magnifiques à Bitiagof-skî et à ses compagnons, et un service solennel était célébré en leur honnetir. Quant aux baWtants d'Ouglitch, qualifiés de rebelles, on sévit contre eux avec une

1. 6of . Gramoty[^] II, p. 1S3. A cette époque, il n[^]y avait guère de i[^]nœ ou de grand seigneur qui à'tAi son astrologie ou son magicien attaché à sa personne. En ttussie on se servait ordînatre-neot de Finnois pour les opératioDS de soicellerie.

rigueur approchant de la cruauté. Plus de deux cents périrent dans les supplices; d'autres eurent la langue coupée ou furent jetés dans des cachots. Déjà la terreur en avait dispersé le plus grand nombre, et une cité autrefois florissante était devenue un désert *. Le reste des malheureux habitants fut envoyé en Sibérie, province conquise et , pour ainsi parler, découverte sous le règne d'Ivan, mais encore presque inhabitée. Ils y fondèrent la ville de Pelim, une des premières colonies russes dans ces contrées sau-

vages. La colère du Régent s'attacha jusqu'aux objets inanimés, aux souvenirs matériels de ce forfait mystérieux. Le palais du tsarévitch fut rasé, et la cloche de l'église d'Ouglitch, qui avait ameuté ses habitants, fut exilée avec eux. Selon Karamzine, on la montrait encore, à la fin du siècle dernier, dans la capitale de la Sibérie \

Oo prétend que Ouglitch avait autrefois 30,000 habitants

9. Karamzine, X, note 137. — Tai rapporté aussi exacte* ment qu'il n'a été possible toutes les circonstances de la catastrophe d'Ouglitch, choisissant dans Tenquête les faits qui m'ont paru avérés, et, dans l'incertitude, les plus vraisemblables. Plusieurs annalistes russes, écrivant assez longtemps après la mort de Démétrios, en ont fait des récits fort différents et très-circonstanciés, mais sans nous faire connaître les autorités qu'ils ont suivies. Karamzine lui-même paraît s'être appliqué plutôt à reproduire la couleur dramatique de leurs

LES FAUX DÉMÂTKIUS. 81

Un seul homme avait un intérêt évident à la mort du tsarévitch et cet homme étoit Boris. Pourtant, telle étoit la terreur qu'il inspirait, que son nom ne fut pas prononcé une seule fois dans l'enquête. Mais

traditions qu'à en apprécier la valeur historique. On doit les croire dictées par un génie invisible, qui tantôt pénètre dans le cabinet de Boris pour y surprendre ses plus secrètes confidences

, tantôt écoule les dernières paroles de Tinnocente vio- Ume seule avec ses assassins. — Selon le roman populaire, car je ne puis lui donner un autre nom, la tsarine aurait pénétré de bonne heure les sinistres projets du Régent. Attentive à vdlter sur les jours de son fils, elle déjoue plusieurs tentatives d*empoisonnementDt, où, comme le conte pieusement l*aniialiste Nikon, le poison demeure sans effet contre le jeune martyr (Nikon, vni, 16). Bons alors se détermine à employer le fer, moyen plus décisif, et cherche partout des meurtriers. En vain il s'adresse à ses créatures les plus dévouées et même k un de ses parents. Knfin Kletchine, menin du tsar Fêdor, moins scrupuleux que les autres, lui trouve un homme prêt à tout faire sMl est bien payé. Gel assassin, c'est Biliagofski. Il promet de tuer le tsarévitch avec Taide de son fils et d'un certain Katchalof son neveu. Maiscen*est pas assez de trois scélérats pour dépêcher un enfant de dix ans ; ils s*associent encore le fils de la gouvernante, Osip ou Joseph Yolo-khof, un gentilhomme nommé Tretiakof , enfin un assez bon nombre de subalternes, car on ne veut pas qu*U y ait eu d'erreurs dans la juslice populaire, et tous les gens massacrés, le 15 mai 1591, ont mérité leur sort. Toute cette bande d*assassins est encore soutenue par la gouvernante Vassilissa , qui se charge d'écarter la tsarine. Elle y parvient malgré les pressentiments et les avertissements secrets ^ qui ne manquent jamais, comme on sait,

22 LES FAUX MMBTBIUS.

malgré sa profcnde hypocsie, son ambilioii n'était depuis longtemps m» secret pour personne , et peo de gens dootèrent qu'il n'eût commandé et payé l'assassinat de Démétrius. La rigueur inouïe dédias de telles occasions. Osip Volokbor abordé

Feillsait sur le perron du palais, ci, mettant la main à son collier pour lui découvrir la gorge et choisir l'endroit où il enfoncerait le couteau : « C'est O'Brien « l'ancien aide qui t'as vu là, monseigneur ? » lui demande McKenna — Ifores, c'est l'ancien, » répond Démétrius. Yulokhor te frappe et le blesse légèrement ; tous ces séides sont des apprentis. Cependant, chacun donnant son coup, ils achevèrent Fenkat et le précipitèrent en bas du perron. Par bonheur, le sonneur de la cathédrale a tout vu (et l'a entendu, comme il semble). Il sonne le tocsin, et l'on salue le reste. (Karamsin, X, 176 et soir.) Il faut de relever toutes les invraisemblances de ce récit. Comment supposer que le roi Boris eût confié son secret à tant de subalternes, à moins que, par un nouvel effort d'imagination, on n'ajoute que le sonneur de la cathédrale était aposté exprès par lui pour faire massacrer tous ses autres agents ? De fait, une supposition non moins invraisemblable n'était répandue dans le public. Baer, chroniqueur assez éclairé pour son temps, avait reconnu que à Moscou, neuf ans seulement après la mort de Démétrius, c'est-à-dire en 1500, époque de son arrivée en Russie, « l'histoire » « (Kt-il, pour prévenir l'indiscrétion des meurtriers, les fit ex-
 <f> pèleriner tous à leur retour à Moscou. » (Baer, p. i. } Cette fable prouve combien il avait fallu peu de temps pour que les circonstances de l'événement d'Xhiglitche eussent été oubliées en Russie. Le bon pasteur allemand semble avoir ignoré le massacre de Biliaginski et de ses compagnons au point que 4e terré le châtime qui en fait la suite.

LES PAUX Émines, 23

employée contre les habitants d'Ongiteb acheva de convaincre les phis mcrédoles. On se disait tout bas qu'il avait fait disparaître des témoins qu'il n'avait pas voulu laisser, e/i qu'il avait dé-

troit une irille toiil es» tière afin d'effacer jusqu'à la trace de son forbit DescNnnais le peufAe moscovite ne vouhit plus voir en hn qu'un meurtrier^ et dans fontes les aetions de sa vie cftt'one suite de crimes airoces.

Malbearenx celui quepoursoit la haine de Faveugie multitude! Spécieuse ou absurde^ il n'y a point d'accusation qui ne trouve créance auprès d'eDe. Ingénieuse à ealoinni^y elle attribue aux actions les plus innocentes un but criminel; die transforme les accidents fortnits en combinaisons perfides; souvent même les services rendus à la patrie passent pour des trahisons aux yeux du vulgaire» Boris en fit la triste expérience. Peu q»ès l'horrible tragédie d'Ou>glitch^ on inoenAe dévasta plnsieora quartiers de Moscou, et réduisit à la misère un grand nombre de ses habitants. Boris fit reconstruire à ses frais des rues entières, distribua des secours aux\ictimes du désastre, et leur accorda des dispenses d'impôt. On accepta ses bienfaits, mais on l'accusait tout bas d'avoir allumé l'incendie pour l'attribuer aux partisans des Nagoïs et confirmer par une calomnie nouvelle

le crime quMI venait de leur imputer faussement*. La même année, Kassim Gherei, khan de Crimée^ pénétra tout à coup en Russie à la tête d'une armée formidable 9 el parut inopinément aux portes de Moscou. Les généraux perdaient la tête, l'ftrmée était sans organisation ; le peuple s'abandonnait à un désespoir stupide. Apathique à son ordinaire, Fëdor répondait à ceux qui venaient lui demander des ordres, « que les saints, protecteurs de laAussie, combattraient pour elle ^. d Dans cette extrémité, Boris seul conserva sa présence d'esprit. Quelques jours lui suffirent pour élever devant Moscou des palissades et des redoutes, derrière lesquelles il réunit des milices nombreuses et une artillerie

formidable. 11 ranima le courage des troupes, et par sa prodigieuse activité suppléa à toutes les ressources qui manquaient en ce moment suprême. Repoussés d'abord dans leur attaque contre ce camp improvisé,

1. Palitsyne, 4. — Baer, 4. — Margeret, p. 19, dit qu'il fit mettre le feu aux boutiques des marchands « pour leur tailler de la besogne, jusques à ce que la rumeur fût un peu apaisée et les esprits rassés. » — Karamzine, X, 194, paraît croire que l'incendie fut allumé par Boris. Mais, selon Palitsyne, le feu commença au milieu à l'endroit ce qui suffirait pour montrer toute l'invraisemblance de l'accusation.

a. Nikon, VII, 341.

LBS FAUX & BILLÉTRIUS. 15

les Tartares voulurent regagner leur pays au bout de quelques jours; mais vivement poursuivis par les Russes y leur retraite se changea bientôt en une déroute affreuse, et un tiers à peine de leur immense armée parvint à regagner la Tauride. Le pays était sauvé par Boris, mais Fédor seul se montra reconnaissant. Le peuple accusa le Régent d'avoir appelé les Tartares, afin, disait-il, que le danger de la patrie fit oublier la mort de Démétrius ^ d

L'année suivante, 1592, on annonça la grossesse inespérée de la tsarine Irène. Elle accoucha d'une fille. Aussitôt le peuple murmura que Boris avait substitué un enfant à celui que sa sœur venait de mettre au monde. Cette fille mourut au bout de quelques jours; on dit qu'il l'avait empoisonnée. Enfin, en 1598, Fédor, miné depuis longtemps par une maladie de langueur, s'éteignit dans les bras de sa femme et du Régent. La mort du tsar était depuis longtemps prédite par ceux qui dénonçaient Boris comme

l'assassin de Démétrius. Après avoir écarté les obstacles qui l'éloignaient du trône , après avoir exterminé tous les rejetons de la famille impériale, il couronnait son œuvre en ôtant la vie au faible

Karamzine, X, itt

f6 ' LK8 FAUX OÉHÉTRIUS.

prince dont il avait depuis longtemps usurpé toute rautorité*. II voulait régner. Les annalistes russes, qui sans doute ne connaissaient pas les légendes écossaises, représentent Boris comme un nouveau Macbeth poussé au crime par les prédictions de ses devins. — a Tu régneras! » lui avaient-ils dit; puis ils s'ar-rêtèrent ef&ayés de ce qu'ils lisaient encore dans l'avenir. Pressés de continuer, ils ajoutèrent d'une voix timide : — « Tu régneras, mais sept années seulement!» — a Ne fût-ce que sept jours, s'écria Boris, qu'inaporte, pourvu que je règne! » Les traditions populaires dans tous les pays ont la même forme poétique.

Cette légende, évidemment inventée après Tévéeement, ne rend pas justice au caractère de Boris. Son ambition était déme-surée , mais patiente. Son habitude était de temporiser, et les né-gociations de la Russie avec la Suède, la Turquie et la Pologne, sous son administration, en fournissent la preuve. Toujours il s'avançait vers son but d'un pas ferme,

1. Chronique de Morosof, Ms. cité par Karamzioe, X, ICS. » Zolkiewski, à tous les crimes imputés à Sorts, ajoute celui d'avoir

fait empoisonner Ivan le Terrible, au moyen d'un médecin anglais qu'il était parvenu à séduire. Ms. de

Zolkiewski , 4.

LES FAUX DÉHKTRIUS. 27

mais lent y attentif à ne jamais hasarder une fausse démarche. Ce but d'ailleurs, comme il est probable, ne fut pas d'abord bien distinct à ses yeux. S'il est vrai qu'il fit assassiner le jeune Démétrius, il n'en faut pas conclure que dès ce moment il prétendait au trône ; mais Thérítier présomptif , élevé par ses ennemis, sous un prince aussi faible que Fêdor, aurait pu traverser un jour ses desseins et ruiner son autorité. Jvláître absolu de Fesprit du tsar, à l'abri derrière ce fantôme de souverain , Boris avait trop de sens pour hâter le moment où le dernier tsar de la dynastie Varegue descendrait au tombeau. Au reste, l'événement était prévu à Tavance , et l'on pouvait s'étonner que Fêdor, malade dès le berceau, eût vécu si longtemps. Boris s'était préparé de longue main à Textinction de la dynastie. Tous les fonctionnaires publics étaient ses créatures; les Strélitz, le clergé étaient pour ainsi dire dans sa main, et s'étaient habitués à le considérer comme le seul chef de TÉtat. Le peuple, tout en le haïssant, croyait à son habileté et à sa fortune; et c'était une opinion établie, que l'empire ne pouvait se passer d'un génie si fécond en ressources. Enfin Fêdor lui-même le regardait comme son successeur, pour ainsi dire inévitable, et sembla le désigner comme tel à la nation. Peu de

âS , LES FAUX DÉHÉTRIUS.

jours avant sa mort^ lui présentant un cofret rempli de reliques : — a Mets tes mains sur ces saintes relíes queSy Régent du Peuple Orthodoxe, lui dit-il. Goucc verne-le avec prudence. Tu

parviendras à ce que a tu désires 9 mais tu éprouveras que sur cette terre « tout est vanité et déception*. »

De même que Richard III et d'autres ambitieux , Boris fit mine de refuser la couronne lorsque déjà elle ne pouvait plus lui échapper. Dès que Fëdor eut rendu le dernier soupir, le Régent obligea les boyards du conseil et les grands officiers de l'empire à prêter le serment de fidélité à Irène, la tsarine veuve. Mais, soit par dégoût du monde, soit par un ordre secret de son mari mourant, soit enfin à l'instigation de son frère, elle annonça l'intention de se renfermer dans un cloître. Quant à Boris, il déclara hautement qu'il voulait quitter les affaires et vivre dans la retraite, bien convaincu qu'on viendrait l'en arracher. A plusieurs reprises, les grands, les députés des provinces, et le clergé, le patriarche en tête , se jetèrent à ses pieds et le supplièrent avec larmes de régner sur la Russie. C'était à qui aurait l'honneur de le persuader, ou plutôt chacun sentait déjà la nécessité de

i. Livre des degrés de Latoukhine; Karamzine, X, 99

LES FAUX DÉMÉTRIUS. 29

prouver son dévouement, et selon un annaliste russe, à ceux qui ne pouvaient pleurer se mouillaient les yeux de leur salive *.)» Le peuple même, effrayé à propos par le bruit répandu d'une invasion tartare ^, joignit ses instances à celles des grands pour fléchir le favori du destin. Devant lui, les mères jetaient à terre leurs enfants à la mamelle sans écouter leurs cris. Une multitude innombrable entourait le couvent où Boris s'était retiré, et répondait à chacun de ses refus par un long hurlement de désespoir, à Par a pitié , disait Boris en pleurant, o car il avait aussi ses larmes de commande ; à par pitié , ne faites pas « de moi une victime du

trône ! » Mais cette feinte résistance eut son terme. Il céda dès qu'il fut bien constaté qu'il était élu par le vœu de la nation. Au milieu de Tenthousiasme général, les princes Ghouiski seuls avaient montré de la tiédeur, ou même quelque velléité d'opposition *; Boris ne Toublia jamais.

Margeret

d. Letopis miatejakhf p. 18.

Rien n'était changé en Russie que le nom du tsar. Pendant les premières années de son règne , Boris Godounof s* appliqua , comme il Favait fait sous Fêdor, à étendre sur toutes les provinces de son empire la vigilance d'une administration éclairée sans doute, mais dominatrice. J'aurai bientôt occasion d'examiner le caractère de son gouvernement, mais avant d'exposer quelle était à la fin du xv!** siècle la situation intérieure de la Russie, il convient y je crois, d'indiquer en peu de mots ses rapports avec les peuples ses voisins , peu avant les événements qui font le sujet principal de mon récit.

Au midi les Tartares et les Turcs, à l'occident les Polonais, au nord les Suédois, tels étaient les peuples en relations avec les Moscovites, et qu'ils pouvaient nommer leurs ennemis naturels, cap, à cette époque, la guerre était l'état normal et ordinaire entre voisins. On ne faisait pas de paix^ mais seule*

LES FAUX DfiUËTRinS. 94

ment des trêves. Ce dernier mot suffit pour marquer toute la différence entre ce temps et le nôtre.

Depuis la vigoureuse répression de l'incursion du khan de Grimée, en 1591, la puissance des Tartares était sur son déclin. Maintenant encore on pouvait appréhender de leur pari des courses et des pillages désastreux, mais non plus une invasion. Ils commençaient à être tenus en bride par les colonies militaires, ou, comme on les appelait alors, les armées des Cosaques établies sur la frontière méridionale. Trop souvent ces colonies usaient de représailles contre les infidèles, et c'était pour le tsar une préoccupation constante que de contenir des milices indisciplinées, accoutumées à vivre de pillage et à ne respecter aucune autorité ^ Les envoyés russes auprès de la Porte Ottomane avaient d'ordinaire pour mission de désavouer les déprédations des Cosaques sur les rives de la mer Noire, d'arrêter par des menaces ou des promesses les velléités belliqueuses du khan, au besoin, de détourner ses irruptions sur les

I. Le roi de Pologne éprouvait le même embarras au sujet des Cosaques qui étaient ses sujets. *Cosacorum licentia eotf«quecrevit ut ex libitu suo beilum inférant ae præda»* agant, Varnam^ proximo anno (1605), nobile Turearum emporium àb eis direptum etse^ deeem turoicas trirèmes mercibuê %tiusla\$ interceptas esse, etc. Lubienski op posth. 111.

38 LES FAUX DÉMÉTRIUS.

provinces polonaises \ D*autres émissaires du tsar intriguaient à la cour de Perse et auprès des princes géorgiens, pour occuper le sultan et le distraire des projets de conquête qu'il pouvait entretenir.

Depuis des siècles, entre la Pologne et la Russie régnait la guerre, interrompue à peine par des trêves rares et mal obser-

vées. On se transmettait de gé« nération en génération le souvenir de combats héroïques , de revers lamentables , de pillages continuels. C'était une lutte sans cesse renouvelée, et qui y longtemps encore, devait demeurer indécise. Au commencement du xviii^e siècle , un observateur peu attentif aurait pu facilement méconnaître les forces respectives des deux nations. La Pologne , par l'étendue de ses provinces, le développement relatif de sa civilisation et les habitudes belliqueuses de ses peuples, semblait avoir une supériorité décidée sur la Russie. Ses invasions étaient irrésistibles, ses victoires éclatantes, mais l'instabilité de son gouvernement, et surtout, il faut le dire, le caractère inconstant de la nation, lui faisaient perdre le fruit de ses exploits et rétablissaient

1. C'est ainsi qu'en 1589 Kassy Gherê fut complimenté par Boris au nom de Fedor pour les ravages qu'il venait d'exercer en Lithuanie. Karamzine, X , 144.

LES FAUX DÉLÉTBIUS. 33

la balance entre les deux peuples au moment où on l'aurait pu croire à jamais détruite. D'un côté, ardeur irréfléchie, de l'autre indomptable patience. Ici le désordre institué par les lois, enraciné par la coutume, perpétué par des mœurs guerrières; là, l'obéissance et le respect pour l'autorité devenus un devoir religieux. Les Polonais prenaient pour roi un étranger qu'ils adoptaient, pour ainsi dire; les Russes appelaient leur souverain leur père et se glorifiaient d'être des fils soumis. Les deux peuples ont eu les mêmes ancêtres, «mais les Polonais, en conservant leur indépendance nationale, avaient gardé la licence effrénée des anciens Slaves, tandis que les Russes, conquis par les Tartares, avaient profité des sévères leçons de l'adversité. Les hordes

qui envahirent la Moscovie, avaient plié toute la nation sous un joug de fer, mais elles dédaignèrent d'exterminer ses chefs, qui leur parurent des instruments commodes pour leur empire. La servitude donna aux princes russes tous les instincts de Tesclave, la souplesse, la ruse, la patience qui ne se lasse point. Ils apprirent encore de leurs maîtres Tart de commander. Bientôt, ils chassèrent les barbares dont l'autorité tout entière passa entre leurs mains. Sous la domination musulmane, l'attache-

34 LB9 FAUX DfîMÉTKIUS.

ment des Russes à leur religion avait pris une force nouvelle ; c'était le lien qui avait conservé leur nationalité, et qui devait encore la défendre parmi des épreuves m a moins redoutables. Dans la république de Pologne , au contraire , il n'y avait ni unité de croyance, ni même unité nationale. Dans quelquesunes de ses provinces allemandes, la religion luthérienne commençait à prévaloir. Presque toute la Lithuanieet l'Ukraine professaient la religion grecque, qui) dans le reste de la république , avait encore de nombreux adhérents.^ Tout au contraire , chez les Moscovites y sauf quelques peuplades sauvages*, tous avaient un même culte comme ils parlaient une même langue.

Au point de vue politique, la religion des Russes leur prêtait encore une force considérable , et Ton peut reconndtre, en eEffet, dans l'église grecque une partie des avantages temporels et pratiques que Montesquieu a signalés dans les institutions religieuses des Romains. Importée de Constantinople en Russie, elle y conservait le caractère de son origine, et se montra toujours soumise au pouvoir séculier. Dès l'introduction du christianisme , chaque prince

1. Comme les Tchérémisses et quelques tribus finnoises répandues çà et là au milieu de populations slaves.

LES FAUX DÉHÂTBIUS. 35

nisse sur les domaines duquel était une éparchie, possédait ou avait assumé le droit de nommer et de destituer son évêque. Le métropolitain lui-même /bien que présenté par le patriarche de Constantinople, pouvait être refusé, ou même remplacé, par le grand-duc de Kiev. Jamais on ne vit en Russie cet antagonisme de l'Église et du trône qui désola si souvent l'Europe occidentale. Il n'en fut pas de même dans la Pologne catholique. Ses rois, dans leurs démêlés avec la Russie, étaient animés autant par la ferveur religieuse que par l'ambition d'augmenter leur empire. Souvent ils proclamèrent le projet d'extirper le schisme d'Orient, et, sacrifiant leurs intérêts politiques à leur zèle de conversion, ils obligèrent les chrétiens du rite grec à se jeter dans les bras de la Russie. (C'est de la sorte qu'ils s'aliénèrent les Lithuaniens et les peuples guerriers de l'Ukraine.

Presque seul parmi les rois de Pologne, Étienne Bathori ne paraît pas avoir partagé ces idées enthousiastes et chevaleresques. Son but était grand aussi, mais uniquement politique. Le premier il conçut le projet de rallier tous les peuples slaves dans une ligue commune et sous un même chef.

Après d'éclatantes victoires sur les Russes, après

avoir racheté la Livonie à Ivan IV et avoir obligé à demander une paix honteuse, il faisait dire aux ambassadeurs moscovites : « Abandonnons de vaines querelles; nous sommes tous Slaves; Polonais ou Russes; ne sommes-nous pas frères? Qu'importent quelques légères différences de culte? Pourquoi n'aurions-

nous pas le même drapeau, le même a chef? Que Dieu accorde une longue vie aux deux «souverains! mais ils sont mortels. •• Si le roi de a Pologne meurt le premier, que ses États soient a réunis à ceux du tsar; que Cracovie soit l'égale de « Moscou, Vilna de Novgorod. En revanche, en cas a de prédécès du tsar, engagez-vous à reconnaître a Etienne pour souverain de toute la Russie.»^ Cette proposition singulière était présentée aux plénipotentiaires russes par un ambassadeur lithuanien, peu après la mort divan le Terrible , à une époque où Fédor semblait pouvoir se promettre de plus longues années que Batthori, atteint déjà de la maladie à laquelle il devait succomber. Peut-être Batthori ne pensait-il pas à lui-même; son génie était vaste, et, bien qu'il n'appartînt pas à la race slave, il avait compris ses hautes destinées. L'alliance fut rejetée

Karamzine, X, 54 et suiv

LES FAUX DÂMÉTRinS. 37

par les Russes qui soupçonnèrent un piège , ou qui pensèrent que les Polonais , par la supériorité de leur civilisation, dominerient dans la fusion des deux peuples.

Cependant; après la mort d'Etienne Batthori, son plan reparut, et cette fois produit par les Russes. Fédor fut un des candidats au trône de Pologne, lors de l'élection de 1587, et selon toute apparence il aurait été désigné par la diète, si des préoccupations religieuses ne fussent intervenues, qui dominèrent la question politique. Blessé dans sa croyance et dans son orgueil national, Fédor rompit brusquement les négociations*. Bien qu'avortées,

ces tentatives prouvaient qu'en dépit de leurs vieilles querelles, les deux grands peuples slaves avaient conscience de leur commune origine. Entre eux il existait plutôt une rivalité qu'une haine nationale; mais ils étaient trop proches voisins, et, si Ton peut ainsi parler, trop proches parents, pour que toute révolution intérieure de l'un des deux peuples n'attirât pas l'intervention de l'autre.

1. Kararazine, X, 118 et suiv.— La Diète exigeait que Fëdor prit le titre de roi de Pologne avant celui de tsar de Russie ; de plus , qu'il demandât la bénédiction du pape , et qu'il donnât l'espérance de travailler à la réunion des deux Églises— Voir aussi le Journal de la Diète de 1587.

3S LES FAVX DÉMÉTRIUS.

C'était déjà un grand succès pour Boris que d'être reconnu sans contestation par le prince qui léguait alors en Pologne. Sigismond UI, qui succéda à Bathori. avait été élu en 1587. Il était fils de Jean HI, roi de Suède, et de Catherine Jagellon. En 1591, il hérita de la couronne de Suède. Bien que petit-fils de Gustave Wasa, qui introduisit dans ce pays la réforme de Luther , Sigismond tenait de sa mère un zèle ardent pour la religion catholique. Un historien polonais en cite cette preuve, qu'à son avènement au trône, son conseil était presque entièrement composé d'hérétiques, et qu'à sa mort il n'y en restait plus que deux seulement ^ . Alarmés de sa ferveur convertissante, les Suédois, ses nouveaux sujets, excités d'ailleurs par Charles, duc de Sudermanie, son oncle ^ lui imputèrent des projets menaçants pour leur croyance. Sigismond , fier de sa double couronne, et i(x) de la cause qu'il défendait, ne ménagea pas les susceptibilités des Suédois, dont bientôt le mécontentement éclata en révolte ou-

verte» Il essaya de les réduire, mais la diète polonaise re* fusa assez durement de se mêler d'une querelle qui n'intéressait que son roi. Battu par le duc de Sudermanie, chef des rebelles, en 1598, il fut contraint

t. Stan. Kobierzycki , Bitiwia YUidislai, p. ^

LBS PAUX DÉMÉTRinS. 39

de signer k Stoneebro une capitulation honteuse. Uannée soÎTanie, les États de Suède prononcèrent sa déchéance, offrant la couronne à son fils Vladislas, à la condition que le jeune prince serait élevé à Slockhdm et dans la religion luthérienne. Sigismond résista a?ec opiniâtreté à tout accommodement, et à Taide de qaelcpies secours qu'il obtînt de la Pologne, il s'obstina à continuer la guerre ^

La défaite de Sigismond en Suède coïncida avec rextincti(Hi de la dynastie Varègue en Russie , et, Inen que le prince polonais fût ambitieux, et qu'il crfft avoir hérité du génie de Batthori pour la guerre en même temps que de sa couronne , il ne se sentit pas en me^re de troubler rélection de Boris. Ce démet profita aaec habileté des fautes ou des malheurs de son voisin. Dans ses relations avec la Pologne il prit un ton plus fier, et d*abord refusa de reconnaître les droits de Sigismond au trône de Suède, mais en même temps il repoussa avec hauteur les avances du duc de Sudermanie, qui venait

1. « Prince constant, généreux, libéral, cl surloul pieux, « dévot , et si affectionné à la religion catholique qu'il en perc <lit la couronne de Suède; ce qni fit dire à i*fimpereur son « beau-frère (Ferdinand II) quMl avait perdu la terre pour « avoir le ciel. » Le

Laboureur , Relation du voyage de la Royne de Poioigne, 2» pan., 198.

IO LES FAUX DÉMITBIUS.

d'être nommé régent par les États. Fidèle à sa politique de temporisation, il évitait de rompre ouvertement avec les deux princes rivaux , mais il suivait avec joie les progrès d'une lutte qui les épuisait Tun et Tautre. Une trêve de quinze ans avait été jurée entre la Pologne et la Russie; elle n'empêcha pas Boris de reprendre ses prétentions sur la Livonie, que le sabre de Batthori avait récemment arrachée à Ivan. Des émissaires russes inondaient cette province, en attendant que Toccasion se présentât de la reconquérir à main armée. Le tsar prodiguait For pour s'y faire des partisans; il accordait des priiviléges aux marchands livoniens; il accueillait avec faveur les exilés; en un mot, il ne négligeait rien pour accroître son autorité et se présenter comme un arbitre irrécusable entre les puissances du Nord.

Parmi les moyens qu'il employa pour atteindre ce but, il en est un qui, à mon avis, eut une influence fatale sur le sort de la Russie, mais dont il était impossible alors de prévoir les conséquences.

Outre les deux princes qui se disputaient la couronne de Suède , Sigismond et Charles , duc de Sudermanie, il y en avait ur troisième, qui avait aussi des prétentions à faire valoir, plus légitimes peutêtre que les deux premiers : c'était Gustave Éric-

LES FAUX DÉMÉTBIUS. 41

seUy fils de Eric XIV, roi de Suède j et de Catherine MansdofkA^r, femme d'une basse naissance, mais qui pourtant avait été

reconnue pour reine par la nation, n'avait un an à peine, lorsque son père, atteint d'une démence furieuse, fut déposé et enfermé dans une forteresse, où il mourut en 1577, empoisonné publiquement, et en quelque sorte avec l'autorisation solennelle des États*. Cependant la couronne fut remise au frère d'Éric, Jean m, le chef principal des rebelles, qui à sa mort la transmit à son fils Sigismond, déjà roi de Pologne. Gustave partagea quelque temps la captivité de son père, après avoir été déclaré indigne du trône à cause de son origine ignoble. Échappé à la prison et probablement à la mort que lui préparait son oncle, l'usurpateur Jean m, il mena longtemps une vie errante, promenant sa misère de pays en pays, excitant partout la curiosité, plutôt que la pitié des princes du Nord, par ses infortunes et son savoir, qui passait alors pour extraordinaire *. Il parlait, dit-on, avec facilité toutes les langues de

1. Messenius Scandia Hlustrata, VII» 10, 93 et suiv. — Geyer, Bist. de Suède, chap. xi. ^

%. Il étudia chez les jésuites, à Braunberg, à Thorn et à Vllnay passant les journées dans leurs écoles, et les nuits dans une auberge, où il gagnait sa vie à panser les chevaux. Le journal Us d'Eric XIV, que possède aujourd'hui la bibliothé-

i% LB8 FAUX DBHBTRIOS.

TEnrope, et on le teDail pour un grand alchimiste* Tout jeune encore, on Tavait surnommé le nouveau Paraeoise. Comme la plupart des adeptes des sciences occultes, il était réduit à mendier son pain auprès des rois et des grands seigneurs qu'il amusait de ses expériences, n'ayant d'ailleurs d'autre ambition que de s'illustrer par des découvertes scientifiques, et plus fier de sa

renommée d'alchimiste que de son origine royale. Un agent de B(»ris le découvrit à Thom en 1599, d'où il le conduisit à Moscou avec de grands honneurs. On lui fit des présents magnifiques, on lui assigna un état de maison considérable; bref, il fut traité en prince et en prince légitime. S'il faut en croire quelques historiens, Boris lui offrit même la main de sa fille Xénia, is^il consentait à entrer dans la communion grecque*. Mais il est peu vraisemblable que, voulant en faire un prétendant au trône de Suède, il lui créât un obstacle formidable par un changement de rdigion. Au reste, le tsar ne tarda pas à reconnaître à quel

que d'Upsal , et qui a appurleon à GasUve , fut , dit-en» laissé par ce dernier en gage à YUna, chez un aubergiste qu'U ne pouvait payer autrement En 1598 , Sigismund lui fit une penlloo nèdiocre, et de plus açei inexactement soldée. Gfr. Uessenius, loc. eii , et Geyer.

Ifaier, p. 13 et soiv

LES FAUX DÉMBTRIUS. 43

homme il avait affaire, Oustaye se souciait peu d'une couronne, il était attaché à sa religion, plus encore peut-être à une maîtresse qu'il avait amenée en Russie. Cultiver les sciences en repos était son seul bonheur, son unique ambition. Les auteurs contempo» rains le représentent comme un homme bizarre, moitié foUy moitié philosophe, quelque chose comme le Jacques de Shakspeare* Il était impossible de te tirer de sem apathie et d'en faire un prétendant. dientât Boris s'en dégoûta, et Tayant relégué à Ou» glitch, il cessa de s'en occuper.

J'ai cité cette anecdote, non-seulement parce qu'elle montre l'ambition de Boris toujours active, bien que timide, mais encore parce que le séjour de Gustave en Russie dut frapper les imaginations et les préparer aux aventures romanesques de princes persécutés par des tyrans et miraculeusement sauvés par la Providence. Je ne sais si le nom du roi Sébastien de Portugal était alors connu en Russie, mais à la fin du xvi^e siècle il y en avait en Europe plusieurs imposteurs qui prétendaient être ce prince échappé au désastre d'Alcazar-Kébir ^ Gustave était un prince

1. La /ataîlle d'Aleazar-Kébir où disparut don Sébastien, fut livi^e d en 1578. En 1595, il y avait à Paris un faux don Sébastien, qui probablement recevait des secours de la France et faisait quelques dupes. Mémoires de Sully, III, 1752 (in-ia)«

4i LES FAUX DEMÉTAIUS.

bien légitime, et son histoire remportait, pour le merveilleux, sur celle des faux don Sébastien. Il parlait le russe avec facilité, et se plaisait au récit des dangers qui avaient environné son enfance. Il contait qu'on l'avait enlevé de son berceau pour le mettre dans un sac et le noyer par l'ordre du Tuteur ; qu'après la mort de son père Éric, des assassins, payés par son persécuteur, avaient à plusieurs reprises essayé de le faire périr. En vain l'on avait employé contre lui le fer et le poison. Dieu, disait-il, l'avait vingt fois arraché à une mort inévitable en apparence. Il racontait ses cruelles épreuves, les fortunes abjectes qui avaient été son partage, les traverses grossières auxquels il s'était soumis pour gagner son pain et s'instruire dans les sciences. Tous ces récits, commentés et embellis en passant de bouche en bouche, parvinrent sans doute enfin à un homme dont l'audace et l'ambition n'attendaient qu'une forme pour se manifester. Le

merveilleux est de tous les temps, mais chaque époque a son goût particulier : en le flattant à propos on frappe et l'on gagne la multitude. Un prince passait alors pour un être privilégié dont la destinée était réglée par d'autres lois que le reste des mortels.

Les révolutions, comme les maladies, s'annoncent par un malaise vague dont on ne comprend rarement l'importance que lorsqu'on en a vu les suites. Jamais le gouvernement de Boris n'avait rencontré moins d'obstacles; jamais l'autorité d'un tsar ne semblait plus sûrement affermie. En paix au dehors, spectateur tranquille des luttes de ses voisins, il s'appliquait à civiliser son peuple, à faire fleurir le commerce, à établir dans toutes ses provinces une police exacte. Chacun de ses actes était reçu avec soumission, exécuté avec empressement, et néanmoins une inquiétude secrète agitait tous les esprits. Le tsar ne pouvait se dissimuler l'aversion qu'il inspirait aux Russes : nobles ou serfs le détestaient également, n voyait toutes ses intentions, tous ses décrets, travestis en attentats contre les lois du pays. A cette époque d'ignorance, les Russes, même d'une classe élevée avaient pour les étrangers une espèce

d'horreur superstitieuse. Us ne faisaient aucune différence entre un étranger et un infidèle, appliquant le même nom de païen * au Tchérémisse idolâtre, au Tartare musulman, à l'Allemand luthérien ou catholique. L'amour de la patrie, ou, plus exactement, du soi natal, se confondait pour eux avec leur attachement à la religion nationale. Us disaient le peuple orihodoxey la sainte Russie. Ailleurs que sur cette terre privilégiée on ne pouvait, croyaient-ils, faire son salut. Les premiers troubles de la Réforme en Allemagne avaient attiré en Russie un grand nombre d'aventuriers pauvres et cherchant à tirer parti de leurs connais-

sances. Le peuple s'apercevait bien de la supériorité de ces étrangers dans les arts et l'industrie[^], mais ne les en détestait que davantage. GoRompre la foi nationale et s'approprier les richesses du pays, tels étaient les reproches continnels que le vulgaire adressait aux Allemands. Boris les flattait et les attirait dans ses États, sentant qnll avait besoin d'eux pour guider ses sujets vers une

1. Bousourmèn et Pogamafl — Eorol Fo[^]aw[^] \[^] roi païen, c'est ainsi que les Russes désignèrent longtemps le roi 4e Pologne.

9. De là cette expression populaire : Niemetskata rabota , travail anemaod, pour tout onviage prédeai.

LES FAUX DÉMÉTRIUS. il

civilisation nouvelle. Les {MrivOéges et les facilités pour le comméfce qu'il accordait aux marchands livoniens et allemands ' servirent de prétexte à U plus terrible accusation qui puisse être portée contre un souverain, celle de trahir son pays et sa religion. Il envoya dix-huit jeunes gentitshonunes étudier en Allemagne, en France et en Angleterre; leurs familles les pleurèrent comme des victimes dévouées *. En deçà, au delà de la frontière, tout contact avec l'étranger semblait une souillure.

Des mesures fiscales, qui accompagnaient les tentatives de réforme, les rendaient encore plus odieuses. L'ivrognerie, ce vice endémique des climats rigoureux, avait été souvent combattue, et toujours sans succès, par les instructions du clergé et les décrets des tsars. Boris voulut renchérir sur les règlements de ses prédécesseurs; mais il manqua le but, en attribuant à son gouvernement le monopole de l'eaude-vie. On continua de s'enivrer, maïs

ce fut désormais dans des cabarets privilégiés. Il poursuivait la contrebande à outrance , et disait publiquement € qu'il pouvait pardonner à un voleur de grands

Baer, p

«. Petrelus, i>. 87«. — Karamzîne, XI, p. 114.

48 LES FAUX DÉMÉTBIUS.

chemins, mais jamais à un cabaretier fraudeur \ » Cependant leur nombre étui considérable, et quelques seigneurs n'avaient pas honte de favoriser le honteux trafic des liqueurs fortes. S'ils voyaient avec dépit tarir cette source de leurs revenus, h bas peuple maudissait le prince qui prétendait restreindre ou même lui interdire une jouissance

chérie.

Je ne dois point oublier un grief bien plus considérable des Moscovites contre leur souverain. Avant le règne de Fédor, le paysan russe ne pouvait posséder un immeuble, mais il était maître de sa personne, et lorsqu'il se mettait au service d'un gentilhomme ou d'un marchand, il ne s'engageait que pour un temps limité, libre à certaines époques fixes de rompre ce contrat et de chercher un nouveau maître. Fédor, ou plutôt Boris, sous son nom, avait attaché les paysans à la glèbe , en leur ôtant le droit de changer de domicile. Cette grande mesure , qui d'abord passa presque inaperçue , date de 1593, et n'est aujourd'hui qu'assez imparfaitement connue dans ses détails. Il semble qu'on n'en prévît guère les conséquences, et qu'alors on ne songât qu'à

Baer, p. IS. — KaramzîDe, XI, p. lia

arrêter l'émigration générale vers les fertiles provinces du sud y qui menaçait de dépeupler celles du nord. Il fallait, d'ailleurs , dit-on, mettre un frein au goût du paysan russe pour la vie nomade, afin de donner aux villages une population fixe , intéressée à cultiver un territoire qu'elle ne pourrait plus quitter selon son caprice. L'événement trompa ces calculs. Au mépris de la loi nouvelle, quantité de paysans s'en fuirent pour échapper au servage, et trouvèrent facilement un asile auprès de gentils-hommes propriétaires qui manquaient de bras pour cultiver leurs domaines. En 1597, Boris, par un nouvel édit, prescrivit les recherches les plus rigoureuses contre les serfs fugitifs. De là une inquisition insupportable , aussi odieuse aux gentilshommes qu'aux paysans eux-mêmes. Les uns se plaignaient qu'on leur ôtât les moyens de cultiver leurs terres ; les autres regrettaient la liberté ou la licence d'autrefois. D'ailleurs , personne n'était à l'abri des réclamations et des poursuites; il en résultait des fraudes et des violences, suivies bientôt de l'intervention du gouvernement , toujours suspect de partialité dans l'examen des titres des propriétaires. Le mécontentement en vint à ce point qu'en 1601 , Boris fut contraint de modifier l'édit précédent. Il permit aux paysans des

^o LES FAUX DÂMATRIUS.

nobles d'un rang inférieur de changer de matti*es , mais avec quelques restrictions, à des époques déterminées , en petit nombre , c'est-à-dire deux serfs seulement à la fois, par propriétaire, le jour de Saint- George*.

Quant aux serfs de la couronne, du clergé, des boyards et de la haute noblesse , l'effet des édhs de 1593 et 1597 fut maintenu dans sa rigueur, et vraisemblablement leur exécution fut marquée par des injustices criantes. La petite noblesse s# fit humiliée; les boyards et les grands propriétaires se sentirent lésés dans leurs intérêts, ne pouvant plus, même avec de l'argent, trouver autant de laboureurs qu'ils en avaient autrefois. Enfin l'instabilité de la législation sur un point qui intéressait toutes les fortunes, causait une appréhension générale, et Ton s'attendait chaque jour à de nouvelles entreprises contre les usages nationaux, qu'un ordre du tsar pouvait changer en abus criminels^.

Bien qu'il ne se fit pas illusion sur les sentiments des Russes à son égard, Boris n'appréhendait pas

1. Iouri den. Le privilège de la Saint-George est encore célèbre dans les traditions populaires.Voir la note B.

S. RousskaXa istoriia, U, p. 94. — Karamzine, X, p. 280; XI, p. 110.

an soulèvement populaire. La punition si rigoureuse des hauts d'Ouglitch avait laissé dans tous les esprits un souvenir durable, mais, depuis qu'il avait donné lui-même l'exemple d'un particulier ceignant la couronne de Monomaque , il croyait voir dans tous les boyards des prétendants à l'Empire. Sa méfiance était extrême, et il n'essayait plus de la dissimuler. Ivan m avait porté un coup terrible à l'antique noblesse : afin de détruire le prestige de la naissance aux yeux des peuples et de réduire le pouvoir des seigneurs féodaux , parmi lesquels plusieurs pouvaient avec raison se prétendre comme lui issus du sang de Rurik, il avait inventé une nouvelle noblesse personnelle qui primait

la noblesse héréditaire. C'est dans cette vue qu'il institua des charges de cour, et qu'il établit des grades parmi les gentils-hommes de tout l'empire^ Le grade attaché à un certain office s'appela tchin, mot d'origine chinoise, dit-on, la langue slave ne fournissant aucun terme qui pût exprimer cette nouvelle manière de distinguer les hommes d'après la laveur du souverain. Ivan eut soin de placer quelques parvenus dans les rangs les plus élevés , et de changer à plaisir les v^éséances autorisées par rasage , espérant que le peuple s'habituerait à n'ac*

n LES FAUX DÉMfiTRIUS*

corder son respect qu*aux hommes de son choix. Mais il faut un long temps pour effacer d'antiques préjugés. Boris, les trouvant encore pleins de force , s'appliquait à éteindre les grandes familles dont les noms demeuraient entourés d'une illustration popu* laire. Désormais pas un seigneur de vieille race ne put se marier sans l'expresse permission du tsar, et cette permission ne s'accordait pas facilement. Boris la refusa opiniâtrement aux princes Chouiski, au prince Mstislavski et à quelques autres boyards de noblesse antique et chéris du peuple. Il voulait que les seigneurs suspects par leur naissance ou par leurs richesses fussent assidus et empressés autour de sa personne, et à proportion que sa méfiance augmentait, il exigeait de plus grandes marques de dévouement , c'est-à-dire de plus éclatants aveux de servitude. S'éloigner de la cour sans ordre , était considéré comme un fait de rébellion, et toute assemblée de gentils-hommes, fût-ce pour une chasse ou un banquet , passait pour un complot. Une police secrète dirigée par SemenGodounof , un des parents du tsar, pénétrait dans les réunions de l'intimité et dénonçait tout symptôme de désafTeotion. Chaque jour il fallait

exagérer l'expression de son amour pour le souverain , renchérir sur la bassesse de ses

LES FAUX DÂMÉTRIUS. 53

égaux. Boris prétendit accoutumer la nation russe à le vénérer comme l'image d'un dieu sur la terre j et lui-même il composa une formule de prière qui devait être récitée dans chaque famille aux heures des repas : a Pour le salut du corps et de Tftme dé c Tunique monarque chrétien de Tunivers, que tout aies autres souverains servent en esclaves; don(« Fesprit est un abtme de sagesse , et le cœur rempli c d'amour et de longanimité ^l> En omettant ces vœux ridicules, on se tbX exposé à de graves dangers, à des châtiments terribles.

Au reste , bien que personne ne manquât à réciter ces prières hypocrites, Boris n'en était pas moins détesté; c'était toujours avec le même empressement qu'on accueillait les calomnies les plus absurdes contre son administration, et tout semblait probable du moment qu'on accusait le tsar. Boris , renonçaDt à se servir de Tapathique Gustave, avait voulu donner la main de sa fille Xénia au duc Je<m de Danemark. C'était encore se préparer un moyen d'action contre la Suède que de s'allier au fils d'un souverain ennemi naturel de ce royaume. D'abord ce fut un cri de réprobation poussé par tous les dévots.

1. T. dansKaramzine, Xr, p. 131, cette prière qui est fort longue et tout entière dans ce style emphatique.

^i LBS FAUX DBMBTRIUS.

Le duc Jean 4tait luthérien! Son beau-frère fotur était donc hérétique. — Néanmoins la bonne mine du prince y ses flatteries

adroites adressées à la vanité nationale , séduisirent les plus pré-
venus , et le duc Jean était devenu populaire , l(Mrsqu'à la suite
d'un ^and festin, où il avait bu largement, suivant Tusage du
Nord, il tomba dangereusement malade, et mourut presque subi-
tement peu de jours avant la célébration du mariage. On dit aus-
sitôt que le tsar l'avait empoisonné ; et comme preuve , on allé-
guidt que y contrairement à Tusage de son pays, le duc n'avait
pas été embaumé , et qu'un ordre du tsar avait empêché les mé-
decins de faire l'autopsie du cadavre ^ En réalité, Boris obéissait
à un scrupule religieux qui voit une opposition aux volontés de la
Providence dans la conservation prolongée par Fart de notre dé-
pouille mortelle. Ainsi tournait contre lui, grâce à ringénieuse
malice du peuple, et ses effets pour policer ses sujets et sa fai-
blesse à respecter leurs préjugés. Et cependant quel intérêt pou-
vait avoir Boris à la mort d'un prince que lui-même avait choisi
pour gendre et qu'il voulait associer à ses plans politiques? —U
était jaloux , répondait-on , dé

I.BS FAUX DBlliTmiUS

raffectkm que les Russes portaail à Jean de Danemark; il crai-
gnait qu'ils ne le prissent pour leur libérateur. C'était un libéra-
teur^ en effet, que cberchait de toutes parts la nation partagée
^ntre la haine et la terreur que lui inspirait son maître. Nul es-
poir, d'ailleurs , d'un ehai^ement prochain par une cause natu-
relle ; Boris avait cinquante ans à peine, et soû fils Fédor, Jeune
homme d'un esprit vif et intelligent % semblait destiné à conti-
nuer son gouvernement. Boris l'instruisait lui-même ; il voulait
qu'il assistât aux séances de son conseil^ et prenait plaisir à l'ini-

tier aux secrets de sa politique. Bien que fëdor fût d'un caractère doux At bon, personne ne doutait qu'il ne devint un jour un despote aussi absolu que Boris. Admirateur enthousiaste de son père, par piété filiale , il se serait fait un scrupule de ne pas l'inûter en tout.

Un grand fléau qui vint désoler la Russie porta l'exaspération à son comUe : pendant trois années consécutives, de 1601 à 1603^ la famine et la peste,

1. Fëdor étialt, dit-on, fort instruit. 11 dessinait assez bien, et Ton a de lui une carte manuscrite de la Russie , une des premières assurément qui aient été tracées, et remarquable pour le temps où elle fut fiiite. M. Oustrialof eu a donné un fae iimiU dans le tome V des Skatamia o Dimitrii samoz^ gantsi.

sa compagne ordinaire , firent d'efiroyables ravages. Malgré tous ses efforts pour soulager les peuples décimés par l'épidémie , Boris, comme toujours , fut rendu responsable du malheur public. Trop souvent il arrive qu*en de tels accidents les précautions et les remèdes contre le fléau sont mal combinés et se ressentent de la précipitation et de la terreur même qui domine fous les esprits. C'est ce qu'on vit alors. Le tsar, préoccupé surtout du salut de sa capitale, faisait distribuer des vivres et de l'argent aux habitants de Moscou. Aussitôt, de toutes les provinces s'y précipita une mukitude affamée, et le mal redoubla. S'il faut ajouter foi aux annalistes russes -120,000 personnes moururent à Moscou*. Plusieurs contemporains, témoins oculaires, rapportent des scènes d'anthropophagie épouvantables^. Enfin le fléau cessa vers l'été de 1603 , et il fallut bien reconnaître que le tsar avait fait tout ce qui était humainement possible, et qu^il n'avait épar-

gné ni sa personne ni ses trésors pour soulager la misère de ses sujets. On avoua

1. Palitsyne, p. 10, 11. — Kafamzine porte le nombre des morts à 500,000 (XI, p. 145), d*après Baer (p. 39), exagération qu^il est inutile de réfuter.

I. Baer, p. i

Tout d'un coup) une nouvelle surprenante, apportée des frontières de la Lithuanie, se répandit avec une incroyable rapidité dans toutes les provinces de l'empire. Le tsarévitch Démétrius, qu'on avait cru mort, assassiné à Ouglitch , était vivant en Pologne. Accueilli par un palatin, il s^était fait connaître aux principaux seigneurs de la république, et se disposait à revendiquer son trône héréditaire. On racontait qu'il avait erré quelque temps en Kussie, caché sous le froc d'un moine. L'archimandrite du couvent du Sauveur à Novgorod-Severski l'avait logé sans le connaître. Le prince Tavait quitté pour se diriger vers K!ef , laissant dans sa cellule un billet où il déclarait qu'il était Démétrius, fils divan le Terrible, et qu'un jour il reconnaîtrait rhospitalité de l'archimandrite ^ D'un autre côté, on rapportait que des gens dignes de foi avaient vu le tsarévitch parmi les Cosaques Zapo-

Karamzine, XI, p

rogues, prenant part à leurs expéditions militaires et se faisant remarquer par son courage et son adresse dans tous les exeroices

guerriers. On nommait Tataroan sou^ les ordres duquel il s'était enrôlé * • D'autres prétendaient avoir vu le même personnage et dans le même temps, à Husszcza, petite ville de Volhynie^ où il étudiait le latin ' • Les récits étaient contradictoires, mais on s*accordait sur un point , c'est que Démétrius était vivant , et qu'il allait demander compte à l'usurpateur de tous ses forfaits.

Vers le milieu de l'année 1603, à Brahine en Lithuanie, un jeune homme attaché depuis quelque temps au service du prince Adam Wiszniowiecki, en qualité d'écuyer ou de valet de chambre, lui déclara qu'il était le tsarévitch Démétrius. Il raconta qu'un médecin % nommé Simon, valaque ou allemand^ ayant pénétré les desseins sinistres de Boris, ou plu-

1. Cet aiamàn est Bommé Glieras Evanghel, dans une lettre du patriarche Job. Karamzine, XI, p. 164.

S. Niemcewicz , d'après une relation manuscrite d'un gentilhomme de Samogilie nommé Towianski. — Voy. Vie de Sigismond 111^ VI, p. 238.

3; Grevenbrouck , Trag<Bdia Hosehoviteia^ p. 9-il, fait de cet homme le gou^erneur du prince ou son maître d'hôtel, ou Ub magister. Il rapporte que Démétrius avait servi eoi qualité de cuisinier chez un Polonais nommé G disk! .

tôt ayant reçu de sa part des ofices considérables pour attenter à la vie de l'héritier présomptif, avait feint d'y consentir afin de mieux déjouer les projets du tyran, La nuit fixée pour l'assassinat, ce serviteur fidèle avait placé dans le lit du tsarévitch Tenfant d'un serf, de même âge à peu près, lequel avait été égorgé. Convaincu que Fêdor était irrévocablement fasciné par Boris, et qu'il serait impossible d'en obtenir justice, le médecin s'était en-

fui d'Ouglitch avec le jeune Démétrius ; puis il l'avait confié à un gentilhomme dévoué qui, pour le dérober plus facilement à la haine de Boris, l'avait fait entrer dans un couvent. Le médecin était mort, ainsi que le gentilhomme qui avait recueilli le prince. A défaut de ces deux témoins, l'inconnu produisait un sceau russe, portant les armes et le nom du tsarévitch, et une croix d'or ornée de pierres précieuses d'une valeur considérable. C'était, disait-il, le présent que, selon l'usage russe, il avait reçu de son parrain, le prince Ivan Mstislavski, le jour de son baptême * .

i. Gos, Gramoty, Lettre de Dénierius aux voïevodes de Sibérie, n, p. 101.-^d., interrogatoire de Mniczek, II, p. 291.— Peyerle» p. 8 —Baer. p. 35.— Karamzine, XI, p. 169 ^Selon une relation manuscrite citée par Niemcewicz (Vie de Sigismond VI, p. 338} et attribuée à un gentilhomme de Sanogit nommée

LES FAUX DÉMÉTRIUS. 61

Le jeune homme qui se prétendait fils de Ivan ^ pa* naissait à ^ de vingt k vingt-deux ans. Si Démétrius

Towlanski» c Démétrius prévenu par le médecin et caché par ses soins derrière un poêle, avait vu les assassins poignarder l'esclave qu'on avait fait coucher dans son lit. Elevé d'Ouglitch» Démétrius fut d'abord conduit en Ukraine, chez le prince Ivan Mstislavski. Ses protecteurs étant morts, le tsarévitch, suivant leurs derniers conseils, se décida à se rendre en Lithuanie, mais auparavant, en compagnie de quelques moines vagabonds, il s'en vint à Moscou, d'où il partit pour aller à Yologda. C'est de cette ville qu'il venait lorsqu'il entra au service de Wisniowiecki. » Tous ces détails sont assez intéressants, car ils sont donnés par un contemporain qui peut-être les avait appris de la bouche

même de Thomme qui se faisait passer pour Démétrius. Ils ne diffèrent pas essentiellement de la version de Peyerle, qui la tenait des aïBdés du prétendu tsarévitch. Au reste, la fable est grossière; et j'ai quelque peine à croire que Timposteur soit entré dans des détails qui pouvaient être compromettants. En effet, comment le prince Ivan Mstislavski , parrain de Démétrius, se trouvait-il en Ukraine, province polonaise, en 1603 ? Comment le tsarévitch , pour aller d'Ukraine en Lilhuanie, passait-il par Moscou et Yologda? — Il faut remarquer que le faux Démétrius n'avait pas connaissance de l'enquête d'Ouglitch , dont il aurait pu tirer quelque parti. Il semblè d'ailleurs qu'elle ait été tenue fort secrète à cette époque, car ni Baer ni Petrelus n'en ont eu connaissance. Ce dernier (qui «roit que Pimposteur était un moine défroqué) raconte que l'assassinat du tsarévitch avait eu lieu la nuit* a In einer Nacht legten Sie Feuer in der Stadt an , etc. » Musk, cArontca, II, p. 267. Celaït aussi la version offidelle des partisans du faux Démétrius, la nuit seule rendant possible la substitution d'enfant. Or« il est démontré par de nombreux témoignages et par

62 LB8 WàVJL DÉMÉTRIUS.

eût véca 3 aurait eii TÛ^fc^Ienx ans en 1003^. H était petit de taille , mais large d'épaules , et tout en Im annonçait la vigueur et fragilité. Ses cheveux étaient d'un Uond ardent et tirant sur le roux*, ses yeux d'un bleu pftie, et cependant il avait le teint très-basané, comme beaucoup d'bommea originaïiea des pays froids. Chi savait que Marie Fêdorovna, la mère de Démétrius, était fort brune> et qu'Ivan le Terrible était d'uiie stature au-dessous de la moyenne. Ceux qui se rappelaient le tsar Ivan trouvaient dans le visage de Tinconnu une ressemblance de famille; eep^tuant le

tsar était beau, et les traits de son fils prétendu ne prévenaient guère en sa faveur. Le visage large, les pommettes saillantes^ le nez grosy

une foule de circonstances accessoires que Démétrius mourut, ou fut assassiné en plein jour. Ainsi, c^était à i^heure du dtner; ta tsarine revenait de la messe; Micliel I^ago! sortait dé table; l'enfant jouait dans Tenclos du palais, etc.

1. Pour tous ces détails j'adopte le témoignage des eontem-*porains ; et parmi ces derniers je préfère ceux qui Tout connu, personnellement. Petreïus, qui ne Tavait probablement .iamais vu, dit seul qu'il paraissait âgé de plus de trente ans. — Der ander allzeit ober 30 Jahr ait ist. (Muss, chronika^ p. 3To. > La couleur de son teint a été contestée, mais je regarde comme décisif le témoignage de Margeret, capitaine de ses gardes^ qui.le dit, p. lil, « brun de complexion, »

a.CiUi,i^l4.

-LES FAUX DÉJtXTAIOS; •!

les lèvres épaisses, peu ou poât de barbe, e*est aiiiiai que le r^présedleïit pfaisieïirseoiileBiporaiDS qui Pont souvent approché, <tescîrîptioa qiû se rapporte asseï bien au p<»rtrait que Vaa conserve dans l'Académie de Pétersbourg^ et à une ^[eavure publiée en Pologne en 1006*. On y retrouve ooiimne reacagérationiï du type slave, allié à une expression de fermeté et d*énei^e remarquable. L'inconnu mootrait enocwe deux verrues qu'il avait, l'une au front, l'autre sous l'ceil droit. U avait un bras un peu plus Icmg que l'autre. Tous ces signes, apparemment, étaient bien connus pour avoir été remarqués sur ren&nt mort à Otigliteh^

Ces auteurs contemporains racontent fort diversement la comédie dont le prince Adam Włodziński

1. Il existe un exemplaire de cette gravure fort rare» dans la Bibliothèque polonaise à Paris. Ten dois la communication à la direction de M. Sienkiewicz, le savant conservateur de la Bibliothèque.

2. «Cramoisy interrogatoire de Mniszek, XI, p. 101. — L'interrogatoire, p. 101. Je ne sais s'il existait un portrait du véritable Démétrius; mais ce que l'on connaît des peintures russes de cette époque, ne permet pas de supposer qu'on pût tirer d'un portrait des conclusions certaines; d'ailleurs, comment constater la ressemblance d'un jeune homme de vingt-deux ans avec un enfant de dix? — Dans le procès-verbal de l'enquête tenue à Ougitch, on ne trouve pas le moindre renseignement sur les

qui fut la première dupe. Selon les uns, Tétrarque, que j'appellerai dorénavant Démétrius, faute de pouvoir lui donner un autre nom, feignit de tomber gravement malade, demanda un confesseur, et lui révéla qu'au chevet de son lit était un rouleau de papiers qui feraient connaître sa naissance. Il ajouta qu'on eût à l'enterrer avec les honneurs dus à un fils de roi. Le confesseur, qui était un jésuite, au dire de quelques historiens russes, suivant d'autres un prêtre de religion grecque, s'empressa de porter le secret au prince Włodziński. Telle est la version accréditée par Karamzine, et empruntée à des annalistes déjà éloignés de l'événement. Le récit suivant, transmis par un contemporain et par un homme qui a connu personnellement Démétrius et les Polonais ses alliés, sans mériter peut-être beaucoup plus de confiance

,

signes caractéristiques du tsarévitch ; mais puisque le foui Démétrius en faisait parade , il me semble évident qu'ils devaient être bien connus, et je ne serais pas éloigné de croire qu'ils l'étaient par quelque portrait exposé en public. Quant à l'usage de faire les portraits des personnages célèbres il est attesté par plusieurs exemples. On conserve encore le portrait du prince Michel Skopine Chouiski, mort en 1610. M. Moltchanof en a publié une lithographie dans le *JU*i. de Zolkiêwski. 1. *Karamzine* XI, p. 168, d'après Nikon , p. 58. — Devine qui pourra quels étaient ces papiers dont il n'est plus question dans la suite.

LES FAUX DÉMBTRIUS. 65

se recommande par les couleurs d'une tradition populaire qu'il est impossible de négliger.

a Un jour, à Brahine, le prince Adam Wiszniowiecki étant au bain , un jeune valet de chambre y depuis quelque temps à son service, oublia de lui apporter quelque chose qu'on lui demandait. Irrité de ce manque d'attention y le prince lui donna un soufflet et l'appela fils de... Le jeune homme tout ému s'écria, les larmes aux yeux : a Ah ! prince Adam, si tu savais qui te sert, tu ne me traiterais pas de la sorte. Mais quoi ! il me faut tout endurer, puisque moi-même j'ai pris le rôle de serviteur. ~ Et qui donc es-tu? demanda Wisznioswecki, et d'où viens-tu? ~ Je suis le tsarévitch Démétrius, fils d'Ivan Yassilievitch. d Puis il récita l'histoire de son évasion miraculeuse, et montra sa croix de baptême enrichie de diamants. Le prince, confondu, crut tout ce que lui disait ce jeune homme modeste et de bonne mine. Il commença par lui demander pardon du soufflet et de l'épithète injurieuse qu'il lui avait adressée, puis il le pria de demeurer dans la salle de bain et de s'y attendre. Aussitôt il court trouver sa femme et lui or-

donne de préparer un repas magnifique, car le soir même il aura pour hôte le tsar de Moscovie. Pendant que la princesse s'étonne de ce voyage si soudain du tsar de

66 LBS FADX DÉMÉTRIUS.

Russie, son mari commande de harnacher six de ses plus beaux chevaux de seUe^ fris-pommelés. H veat que chacun soit conduit par on pakfmmer habillé aussi magnifiquement que possible. On attelle encore un carrosse de voyage où Ton entasse des coussins et des tapis précieux ^ Enfin , lui-même rentre dans ia salle de bain , suivi de douze serviteurs portant <fes cafetans de brocard, des pelisses de zibeline, des armes incrustées d'or« H aide respectueusement son ex-valet de chambre à revêtir Thabit le plus riche, et Im (^he en présent chevaux, carrosse et le reste. a Que Votre Majesté, ditril, daigne accepter cet(6 bagatelle ; tout ce que je possède est à son service *. » — Ou trouve dans ce récit les f<nnnes ordinaires de la légende slave. Elle n'oublie rien, ni la robe des chevaux, ni la couleur des étoffes, ni le prix des fourrures. Elle répète à la manière homérique le dialogue de ses héros. Mais pourquoi, sous ces détails embellis par une imagination orientale, n'y aurait-il pas une tradition vraiment historique?

1. Alors il Q Y avait pas de sièges dans les voitures- On s'asseyait sur des coussins et Ton se couvrait les jambes de riches tapis de Perse. Telles sont eocore les arrabah\$ dans tesgaels les dames turques vont à la promenade aux eaviroas de Cou- Btaniinople. — 8. Baer, p. 32. -^ Petréïus, p. 287. — Gilli ne donne pas de détails sur l'arrivée de Démêtrius en Lithuanle.

LES rADX DÉHÉTRIIS. 67

De quelque manière que Démétrius s'y soit pris pour révéler le secret, le choix de son premier confident aimait de la pénétration et du jugement. Le prince Wisniowiecki, issu des Jagellons, était riche, indépendant, allié à toutes les grandes familles de Lithuanie et de Pologne, d'ailleurs généreux, plein de fierté et de vanité, en un mot un vrai chevalier du moyen âge, un peu déplacé déjà au commencement du XVIII^e siècle. Il ne fallut pas beaucoup d'efforts pour lui persuader que son hôte était bien le fils du terrible. La croix de diamants, qui avait d'une valeur considérable, lui parut une preuve sans réplique : pareil bijou ne pouvait appartenir qu'à un tsarévitch. Il s'empressa de mettre son coffret à la disposition du jeune étranger, et, tout fier de se voir le protecteur d'un prince malheureux, il le mena chez son oncle, le prince Constantin, à Jajlovec. Là, nouveau coup de théâtre : un Russe fugitif, nommé Pétrowski, domestique du chancelier de Lithuanie, se trouva à point nommé pour déclarer qu'autrefois il avait été au service du tsarévitch Démétrius, et qu'il le reconnaissait parfaitement aux signes qui viennent d'être mentionnés*.

1. Crois. Oramùty, interrogatoire de Mfriszek, If, p. 991. Je ne sais où se trouve cette ville on en trouve à Jajlovec ; ce

68 LB8 VAUX OALLÉTRIUS.

Tous les doutes cessèrent. Les nobles Polonais accouraient chez le prince Constantin Wisniowiecki, pour se faire présenter au tsar légitime de toutes les Russies. C'est à qui lui ferait ses offres de service à qui lui donnerait la fête la plus splendide. Déjà les plus ardents parlaient de monter à cheval et d'entrer en Russie, car les trêves commençaient à ennuyer cette noblesse belliqueuse. D'autres, plus prudents, conseillaient à l'illustre

é de se rendre à Cracovie pour demander à Sigismond de l'argent nt des troupes. D'ailleurs, Démétrius ne laissait rien échapper qui démentit son illustre origine. Courtois, aifable, mais tenant son rang, il semblait à son aise sous ses habits de brocard, au milieu des nobles palatins; ils acceptait leurs services de l'air dont on accorde une faveur, et avec l'assurance de les reconnaître un jour. Il parlait le polonais aussi bien, peutêtre plus facilement que le russe; il savait quelques mots de latin, écrivait vite et d'une manière hardie, c'en était assez alors pour prouver qu'il avait reçu une éducation libérale *. D'ailleurs l'histoire de Rua-

ne peut être Jaxlowiez en Gallide. Je suppose que c'est quelque cb&teau en Litbanie.

1. Gfr. Baer, Biargeret, CiUi, patiim. Quant à la connaissance de la langue polonaise, on voit par la collection de ses

àe lui était parfaitement connue; on voyait quii possédait à fond les généalogies de toutes les grandes familles, que leurs intérêts, leurs rivalités, leurs fortunes diverses, avaient été pour lui l'objet d'une étude toute particulière. En un mot, il avait appris son rôle de prétendant et le jouait au mieux. Adroit à séduire ses hôtes^ il laissait deviner plutôt qu'il n'avouait une certaine partialité pour la civilisation polonaise, et faisait bon marché des institutions de la Russie et même des superstitions de l'église grecque. Enfin, et ce n'était pas un mince mérite auprès d'une noblesse guerrière, il montait admirablement à cheval , était un chasseur infatigable et excellait dans tous les exercices qui exigent de l'adresse ou de la Tigueur * .

leures que la plus grande partie de sa correspondance avait lien en polonais. Biargeret , p. 163 , dit : « quMl parlait aussi bon

rosse que fiire se |M)UToit, sinon que pour orner le langage, il y mesloit parfois quelque phrase polonaise h ne

parloit nullement le latin. » (Je ne sais si Margeret était bon juge.) — De son côté, Neri Giraldi, écrivait : « Parla benipêimo polaeOj e latino, e moscovito mo natwale, » Neri, selon toute apparence , tenait ces renseignements des jésuites polonais qui avaient approché Démétrios. Voir la lettre cre Neri Giraldi au grand-duc de Toscane, EiotM eriiicOf p. 56. 1. Demetriut ohetê sieh in aUerley Rittenpiel, mit feehtent ringen, steehenf hrechenund turnieren, Petrelus, p. 886. ^

70 LK8 FAUX DBMÉTBIUS.

Boris De fut pas longtemps sans apprendre l'apiAh rition d'an prétendimt sur Ut fiontièie et Taccueil qu'il recevait «n Pologne. Vabord il crat quMl ne s'agissait que de quelque intrigant de Ims étage, qui cherchait à feire des dupes pour obtenir de l'argent Bientôt, mieux renseigné, il fut c(Hitrainlde recon;natre que cet imposteur, quel qu'il fût, n'était pas un ennemi à dédaigna, et qu'il ; avait en cet homme l'étoffe d'un chef de parti. Pendant que les palatins donnment des fêtes à Démétrins, on moine russe parcourait les villages des Cosaques du Don et des Zaporogues, les excitant à s'armer au nom du tsarévitch dont il lenr annonçait l'arrivée prochaine '. On ne connaît pas exactement les motifs de haine qui animaient ces peuplades guerrières contre Boris, mais son despotisme, la sévérité de sa police, sa rigueur toutes les fois que son autorité était méconnue, enfin ses persécutions contre les distillateurs d'eaude-\ie, étaient des motifs irien suffisants pour exciter des hommes indisciplinés et passionnés pour leiu*

Merum et antiquitati nùtitia major quam homini barharo
 conveniret ; sermo promptiu et expeditus, et ad conciliant dam
 fidem aecomodata oratto. Stanislas Lubieniski^ U\\u Ploceusis
 op. posthuma , p. 29.

L.ES FAUX DKVBTRrUS; 7f

samrage indépeDâaiiee. Et pois le moine parlail d'one grande ex-
 pédition qaî se préparait eontre Mosoèa. L'espoir d'an riche tei-
 tin, que faUait-il de pfais pour enflammer lentes les imaginations
 ?

A cette époque 9 les Gosaques f<»mfiaieut plusieurs répu-
 bliques qu'on appelait des armées* ^ et dont les unes reconnais-
 saient la suzeraineté de la Rusrie^ les autres celle de la Pologne.
 Ao reste, pour les Cosaques il n'y avait qu'une patrie, c'était la
 Si^che, ou le village, quelquefois nomade, qui les réunissait au
 retour de knrs expéditions. Ils élisaien eux-mêmes leurs chefs
 nommés atamanSy auxquels ils remet» talent en guise de sceptre
 une masse d'armes^, insigne du commandement. Pendant la
 paix, Tataman' n'avait d'autre autorité que celle de la persuasion ,
 mais en temps de guerre, son pouvoir était absolu et despotique.
 Telles furent, depuis, les institutions des flibustiers. Les Co-
 saques tenaient les leurs et jusqu'à leur nom des Tartares leurs
 ennemis. Vers la fin du xni^ siècle, les Slaves de l'Ukraine et des
 bords du Don, exposés aux ravages continuels des Musul* mans,
 résolurent, pour mieux les combattre , d'à-

4. On dit : Dfnskoe voUko, ToijskaêVdXsio, ete , i*armée du
 Don, du YoIga,etc.

a. Boulava, c'est un mot turc, à ce que je croi».

72 LES FAUX DÉMÉTEIUS.

adopter leur organisation militaire et leurs mœurs à demi nomades. D'abord ils s'appelèrent Tcherkesses, d'un mot turc qui signifie maraudeur; puis, s'étant fortifiés, le nom de Cosaques (en turc Kazak*) qui veut dire guerrier, prévalut dans leurs hordes. Habiles à se modeler sur les Tartares, leurs adversaires acharnés y ils devinrent des partisans redoutables, qui ne le cédaient à leurs maîtres, ni pour la ruse, ni pour le courage, ni pour la férocité.

La plupart des Cosaques du Don étaient alors fan* tassins, et passaient pour d'excellents arquebusiers; comme tels ils étaient recherchés dans les armées russes auxquelles ils louaient leurs services. Dans l'occasion cependant ils devenaient cavaliers, et déjà ils entretenaient soigneusement dans leurs mare-

1 . G*est du poIoDais que nous avons pris le mot de Cosaque, les Russes ont conservé celui de Kazak. J'ai suivi Topinon qui ih'a paru la plus vraisemblable sur rorigine des Cosaques. Quelques auteurs ont essayé de la rattacher à des nations barbares, étrangères à la race slave. Ils ne se fondent guère que sur des étymologies très-improbables. C'est ainsi qu'on a prétendu faire descendre les Cosaques des KaT^aripei et des Chozars, cités par les historiens byzantins. On n*a pas expliqué dans cette hypothèse comment les Cosaques n*ont jamais eu d'autre langue que celle des Slaves. Voir VHutoire des saquu, par M. Lesvr.

9, Margeret, p. 86.

cages impénétrables une race aujourd'hui célèbre de chevaux infatigables, dont ils se servaient pour leurs expéditions lointaines. Un beau cheval était le seul luxe que connût le Cosaque, toujours vêtu de baillons, pour ôter à son ennemi jusqu'à l'espérance du butin. C'était un précepte transmis de génération en génération parmi eux, qu'il fallait exciter la terreur et décourager la cupidité. Loin d'imiter les guerriers de l'Orient qui se parent d'armes magnifiques, les vieux atamans du Don répétaient aux novices leur adage favori : « L'acier poli attire l'œil », et leur apprenaient à s'enorgueillir de leurs mousquets bronzés par la fumée. Fantassins, cavaliers, les Cosaques étaient encore d'intrépides matelots. Les bras nombreux du Don recelaient une flottille toujours prête à porter au loin le ravage. Montés sur de frêles embarcations, ils profitaient des longues nuits et des brouillards d'automne, pour franchir les bouches du fleuve, en dépit des galères turques et des forts hérissés de canons que la Porte avait élevés pour leur fermer la mer. Grâce à la légèreté de leurs barques à bordages très-bas, portant une large voile latine, et armées de quarante avirons, ils parvenaient presque toujours à surprendre ou à forcer le passage. Alors, sans penser au retour, ils menaient la vie de corsaires et désolaient le corn-

74 I.BS FAUX.DÉMÉTRICS.

nierce de la mer Noire. Les plus gros vaisseaux turcs étaient saisis enlevés à l'abordage avant d'avoir pu faire usage de leur artillerie. Quelquefois, débarquant à l'improviste sur les côtes de la Crimée, les Cosaques pillaient des villages, emmenaient des captifs et dévastaient avant que l'alarme eût été donnée. Toutes les rives de la mer Noire tremblaient au seul nom de ces pirates. Quelques fois ils poussèrent l'audace jusqu'à s'engager

dans le Bosphore, et aux portes même de Constantinople ils enlevèrent des pachas turcs au milieu de leurs harems. Rien n'incommodait ces terribles pillards, ni les flottes ennemies, ni les tempêtes qui battaient leurs fragiles vaisseaux, ni les privations de tout genre qu'ils enduraient pendant leurs croisières, sur une mer dont tous les bords leur étaient fermés. Cette vie de hasards et de périls développait en eux l'énergie et la prudence du sauvage. Connaissant leur penchant à l'ivrognerie, ils s'étaient fait une loi de ne jamais emboîter de liqueurs fortes dans leurs expéditions, de peur qu'un moment d'ivresse ne les livrât à leurs ennemis. Au retour, il est vrai, ils se dédommageaient de leurs fatigues dans des orgies de plusieurs jours. Ces hommes en guerre avec tous leurs voisins étaient religieux à leur manière. Jamais il ne partaient en course

I.18 FAUX BÉMYTES

sans avoir imploré la bénédiction divine, et à leur retour, le seul soin était de remercier Dieu et saint Nicolas, qui les avaient ramenés dans la Scythie*. Leurs prêtres, aussi grossiers qu'eux, leur disaient que tous leurs péchés leur seraient remis en compensation du mal qu'ils faisaient aux infidèles. Aux pratiques de la religion grecque, à laquelle ils étaient fort attachés, ils mêlaient beaucoup de superstitions musulmanes ou païennes. Ils croyaient aux augures, à la seconde vue, aux rêves, aux esprits méchants ou malfaisants. De même que l'Olympe et le Pinde sont l'objet d'un respect et presque d'un culte superstitieux pour les Grecs qui trouvent un asile dans leurs rochers, de même le Don était pour les Cosaques une espèce de dieu topique, protec-

teur de la patrie et de la liberté. Ils l'invoquaient et lui demandaient des brouillards favorables. Dans leurs chants sauvages, ils le personnifiaient sous le nom de Dan Ivanovitch* «Adieu, Don, fils de JeanU s'écriaient-ils en se lançant dans la mer Noire.

Parmi les Cosaques, les Zaporogues furent ce

1. Ils habitaient le delta formé par le Dnieper et le Don, du côté de la mer Noire entre Otchakov et Kerkman. Ils tiraient leur nom de la position géographique de leur territoire ; Zaporogues, c'est-à-dire, gens vivant au delà des cataractes (du Dnieper).

76 LES FAUX DÉMÊTRES.

que les Spartiates étaient pour les Lacédémoniens, je veux dire qu'ils poussaient jusqu'à l'exagération toutes les vertus du guerrier barbare. Point de femmes chez eux : ils se recrutaient de jeunes gens amoureux de gloire et de pillage de joueurs désespérés, de proscrits de toutes les frontières. Pour obtenir le renom de bon Cosaque, il fallait avoir passé quelque temps à l'école des Zaporogues. Selon les conditions du temps, leur ataman se disait vassal, tantôt de la Pologne, tantôt de la Russie ou même de la Porte ottomane; mais de fait c'était un souverain parfaitement indépendant, qui étendait ses ravages avec impartialité sur tous ses voisins, Tartares, Turcs, Russes, Lithuaniens ou Polonais*.

L'alliance de pareils soldats était et devait être partout recherchée ; leur inimitié était dangereuse. Aussi le succès des prédications du moine parmi les Cosaques alarma vivement le prudent Boris. Le plus sûr moyen d'apaiser l'agitation qui commençait à se manifester dans leurs hordes, c'était de faire disparaître l'homme dont ils se disposaient à embrasser la cause. Aussi cher-

cha-t-il à s'emparer du prétendu tsarévitch, déjà reconnu en Lithuanie. Hais d'abord

1. Beauplan, Description dXkranie— Rouskaiia Starina l»assiin.*-T noteC

I.ES FAUX lyéVBTELUS

il s*y prit toti mal^ en offrant aux deux princes Wiszniowiecki de l'argent et des terres, s'ils voulaient lui livrer l'imposteur. C'était le vrai moyen de les convaincre que leur hôte était en effet le personnage dont il prenait le nom. Indignés, les généreux pala* tins renvoyèrent les agents de Boris sans daigner lui répondre , puis ils se hâtèrent de conduire Démétrius dans l'intérieur de la Pologne , persuadés que s'il demeurerait sur la frontière, le tsar parviendrait à Fenlever ou à le faire assassiner. Lorsqu'ils crurent leur hôte en sûreté, ils lui apprirent le motif de leur conduite : « Ma vie est entre vos mains , » leui dit Démétrius. Ils lui jurèrent de ne l'abandonner jamais '•

Constantin Wiszniowiecki le mena chez son beau-père , George Mniszek, palatin de Sendomir, qui le reçut en roi. Déjà l'identité du proscrit avec le tsarévitch n'était plus révoquée en doute. A Sendomir, elle reçut une nouvelle confirmation par le témoignage d'un domestique polonais, ancien soldat, qui avait été prisonnier des Moscovites au siège de Pskof. Il déclara que , conduit à Ouglitch , il avait souvent vu pendant sa captivité le jeune Démétrius, et qu'il le reconnaissait dans l'hôte du palatin de Sendo-

Baer, p. 35. — Petreîus, p. 2S

78 LES VAUX DÉMÉTRIOŒ

Inir^ Il est vrai que le siège de Pskof eut lieu ein 1579, pendant la guerre entre Ivan et Batthori, avant la naissance de Démétrius. Il fallait donc que cet homme eût été oublié à Ouglitch longtemps après la trêve conclue entre la Pologne et la Russie et Téchange des prisonniers qui en avait été la suite. Mais on n'était pas difficile sur les preuves, et cette nouvelle reconnaissance ne fot pas contestée* Mniszek était un grand seigneur criblé de dettes, et k bout de moyens pour soutenir son rang avec le fiaste que commandaient les mœurs de son pays et l\isage de Tépoque. Soit qu'il crût pieusement, avec beaucoup de ses compatriotes, au miracle de Démétrius sauvé des assassins, soit qu'il démêlât dans le jeune étranger qu'on lui amenait Taudace et le génie qui font réussir les entreprises les plus hasardeuses, résolut aussitôt de s'attacher à lui, et de jouer d'un seul coup les débris de sa fortune siir la chance de la gratitude d'un tsar. Il parait certain, d'ailleurs, qu'il n'obtint jamais une confiance de Démétrius, dont la véritable origine demeura pour lui, comme pour tous ses contemporains, entourée d'un mystère impénétrable.

Marine, fille cadette de Mniszek, n'était pas encore

**iQterrogaioiro de Mniszek, Gos, Gramoty,
II, p. tM**

LIS FAUX DÉMÉTEIU». 79

mariée *. Elle se faisait remarquer, par sa grâce et sa beauté, parmi les femmes de son pays, dont un grand poète russe a dit : « Non , il n'y a pas de fille au roi qui vaille une jeune Polonaise. Enjouée!... « on dirait une chatte. gambadant autour du poêle; « rose comme la rose, blanche comme la crème, « ses yeux brillent comme deux flambeaux'. » Faut-il s'étonner que les traits de Marine produisissent une vive impression sur Démétrius. Le palatin s'en aperçut avec joie, et encouragea cette passion naissante en le retenant pendant plusieurs semaines dans son château. Cependant il s'appliquait à étudier le caractère de son hôte, à connaître ses plans et à calculer ses chances de réussite. Démétrius se montrait plein d'audace et d'assurance, préoccupé déjà de la conduite à tenir lorsqu'il serait à Moscou , sur son trône héréditaire. La situation intérieure de la Russie semblait lui être bien connue, et il finit par faire partager sa confiance au palatin, en lui montrant les lettres qu'il recevait du moins son agent, des atamans du Don et des mécontents de l'autre côté de la frontière. Mnisek, tout à fait séduit, ne songea plus qu'à préparer la cour de Cracovie à la réception du

L'atnée était femme du prince Constantin Wiszniowiecki

80 LBS FAUX DÉMÉTRIUS.

tsarévitch, et ne négligea rien pour gagner les grands et s'assurer la faveur du roi.

L'homme qui pouvait exercer le plus d'influence sur le pieux Sigismond était le nonce du pape, Claudio Rangoni, évêque de Reggio. Comprenant toute l'utilité d'un pareil protecteur, Démétrius s'adressa directement à lui, mais ses premières lettres demeurèrent sans réponse*. Moins enthousiaste que les Polonais, le prélat italien voulait connaître à fond ce prétendant au trône de Russie, avant de lui accorder un témoignage d'intérêt compromettant pour l'avenir. Cependant sa curiosité fut sans doute vivement éveillée par l'étrangeté même de l'aventure, et plusieurs ecclésiastiques, notamment des Pères jésuites de Sendomir*, eurent ordre d'entrer en relations avec Démétrius. Jusqu'alors, celui-ci, tout en faisant publiquement profession du culte grec, s'était borné à laisser deviner aux nobles polonais une grande tolérance religieuse ou même une certaine adoration pour la religion catholique; mais dès qu'il se vit en rapport avec les Pères jésuites, il se montra encore plus facile, et se prêta de bonne grâce à devenir leur catéchumène, exigeant toutefois un certain mystère; car une abjuration publique

CiUiyp

LES FAUX DÉMÉTRIUS. 8f

Teût infailliblement perdu dans l'esprit des Russes. Sa conversion fut prompte, et il est douteux qu'elle fût sincère; toutefois, il promit que, rétabli sur le trône de ses pères, il ferait ses efforts pour extirper le schisme en Russie. Sur cette assurance, transmise aussitôt par les jésuites, le nonce répondit gracieusement

aux ouvertures de Démétrius , et se mit en devoir d'appuyer ses prétentions auprès du roi et de la diète qui allait s'assembler ■•

Parmi les nobles polonais, un certain nombre n'avait accueilli qu'avec beaucoup de froideur les récits un peu vagues de Démétrius sur son évasion d'Oùglitch, ainsi que les preuves, toutes assez contestablées, de son identité avec le fils d'Ivan le Terrible. A la tête des incrédules était le chancelier Zamoïski, dont le crédit était considérable. Les politiques de la cour de Sigismond, sans se prononcer sur les droits de Thomme qui se donnait pour le tsarévitch, représentaient qu'il serait imprudent de se brouiller avec la Russie pour donner une couronne au fils d'un prince qui n'avait fait que du mal à la Pologne ; qu'à plus forte raison il n'y avait pas d'apparence de rompre avec Qoris pour un inconnu qui pouvait après tout n'être qu'un imposteur. Sans pré«

Id, ibid, — Etame eritioe, p

tS LES FAUX DÉMÉTRIirft«

tendre convaincre les incrédules, Démétrius et ses affidés n'épargnaient rien pour les gagner à ses intérêts. Aux uns, on représentait que Toccasion était favorable pour exercer une grande influence en Russie 9 et qu'il importait assez peu d'examiner si rhôte de Mnieszek était ou non le fils du tsar, du moment qu'il avait un parti considérable dans son pays. Un prétendant , fût-il un imposteur, serait, entre les mains du roi de Pologne, un auxiliaire utile pour effrayer Boris et l'obliger à céder sur tous les points encore en litige entre les deux gouvernements. Auprès des dévots zélés, on faisait valoir les grands avantages que trouverait

la religion à rétablissement d'un prince catholique sur le trône de Russie. Les évêques et les jésuites polonais parlaient de la conversion de Démétrius comme d'un fait avéré; sa ferveur, ils la garantissaient. Quant aux difficultés qu'il éprouverait à changer la croyance de ses peuples, on ne s'en arrêtait pas un instant. Ne se^rait-il pas aisé, pour s'accommoder aux vieux usages des Moscovites, de faire sur les formes de la liturgie quelques concessions semblables à celles qui avaient suffi pour apaiser les scrupules d'une partie des Lithuaniens et des Polonais, ralliés aujourd'hui à l'Église sous le nom de Grecs uni^f

LES FAUX DÉMÊTIIUS. 81

En un mot, adonner la cause de Démétrius, c'était travailler à l'agrandissement de la Pologne et pré^rparer le triomphe de la foi.

Il n'est pas improbable que pour séduire, en flattant leur vanité nationale, les Polonais qui se refusaient à croire que Démétrius fût le fils d'Ivan, une nouvelle fable fut imaginée pour rendre intéressant l'aventurier justement suspect. Le bruit se répandit que ce jeune homme était un fils naturel d'Étienne Bathori. Son audace, son intelligence, la facilité avec laquelle il parlait la langue polonaise semblaient confirmer cette origine. Elle devait peut-être lui gagner plus sûrement l'affection des vieux soldats qui avaient combattu sous les ordres d'Étienne, et l'idée d'asseoir un Polonais sur le trône des tsars flattait trop leur orgueil pour qu'ils ne devinssent pas les complices d'une sublime fourberie^{*}.

L'empire turc était menaçant pour l'Europe au xvii^e siècle. En 1683, Vienne vit une armée ottomane

1. Baer, p. 101, rapporte, que Jeu Sapiéha, vantaDt iim jour la bravoure de ses compatriotes, lui dit ces paroles : « Nous avons donné aux Russes un aventurier pour isar, et dussent-ils en crever de dépit, ils n'auront de maître que de notre façon. » — Baer tei-kaii de plusieurs seigneurs polonais que le fiuK Démétrius était fils de Batthori, p. 33. — Petreïu» répète cette version sans y ajouter foi.

84 LES FAUX DÉMÉTRICS.

à ses portes. Pour repousser les Turcs vers TAsie, ou seulement pour préserver de leurs incursions les provinces qu'ils rava-geaient périodiquement, il fallait une alliance solide entre les chrétiens orientaux, particulièrement entre les Polonais et les Russes. Rome sentait tous les avantages d'une telle alliance ou pour mieux dire elle la regardait comme nécessaire au salut de TEurope. Dans la dernière guerre entre la Russie et la Pologne, le pape Grégoire XIII avait arrêté Batthori au milieu de ses triomphes pour lui rappeler l'impétuosité d'une guerre entre les deux puissances que Dieu semblait avoir destinées à être le boulevard de la chrétienté contre les infidèles ^ En même temps il avait envoyé à Moscou le père Pos-

1. « La paix étant déniée au Moscovite qui ne voulait pas rendre le reste de ce qu'il tenait en Lituanie; il se servit de l'assistance du pape Grégoire XIII pour obtenir, sous promesse d'établir la religion catholique dans son État. » Le Laboureur, Relation du voyage de la Roynie de Pologne^ etc., 2^e partie, p. 180. — Cette promesse ne fut jamais donnée. A la vérité, Ivan le Terrible accueillit l'envoyé du pape, le père Possevin, avec toutes sortes d'égards; il eut avec lui de fréquents entretiens sur des points de théologie. Il est fort probable que le père Possevin, qui se persua-

daît facilement ce qu'il désirait, ait cru avoir trouvé un catéchumène dans le tsar de Russie. Voir le récit de ces conférences dans la Relation du père Possevin: A Poitevin, AToteovia, Anvers, 1687.

sevin , jésuite , chargé d'offrir à Ivan la médiation du Saint-Siège. Le père Possevin était homme d'esprit et de grandes vues* Non content d'obtenir du tsar, qui avait besoin de lui , une tolérance particulière en faveur des catholiques y il s'était appliqué à préparer pour l'avenir les moyens d'étendre l'influence de l'église latine en Russie. Par ses soins des séminaires furent fondés en Lithuanie, à Vilna et à Dorpat y comme des postes avancés sur la frontière du pays schismatique Ml ne cessait de solliciter Timpression de livres religieux en langue russe et surtout celle d'une Bible, car il n'y avait encore que deux traductions des Saintes Écritures imprimées à Tusage des Slaves, une Bible polonaise, et une autre dans le dialecte tchèque ou bohémien^, Tune et

i. LeUre du Père Possevin au grand-duc de Toscane. Esamê erUico, p. 49.

2. 'Vers 1563, Ivan le Terrible voulut faire imprimer une Bible russe à Moscou; mais Tentreprise avorta, Timprimeur ayant été obligé de quitter la Russie précipitamment après avoir commencé son œuvre, tourmenté comme il semble par les dévols qui voyaient dans cette entreprise je ne sais quelle impiété. Y. Esam\$ critico^ note 17, p. 78 et suiv. — Il paraît, au reste, qu'à cette époque, et parmi les Grecs orientaux, on ne croyait pas qu'Ml fût licite de traduire les Sainies Ecrittiures dans un dialecte vulgaire et non hiératique. Je ne sais si aujourd'hui, en Espagne t il est permis de vendre publiquement la traduction de la Bible en castillan.

S6 LES FAUX DÉHÉTBIUS.

i'aatre probablement pea intelligibles pour les Russes. Que Ton attribue ces projets de conversion au zèle religieux ou bien à Tambition tant reprochée de la Société de Jésus, on n'en pourra méconnaître la grandeur, et il faut avouer que leurs premiers résultats eussent tourné au profit de la civilisation et de l'humanité.

La cour de Rome, préoccupée d'autres soins plus pressants , ne leur accorda pas peut-être toute l'attention qu'ils méritaient. Le Père Possevin quitta la Russie , et les établissements qu'il avait fondés en Lithuanie, et qui déjà avaient contribué puissamment à propager le catholicisme parmi les Grecs de cette province, furent dirigés par des hommes qui n'avaient ni son mérite ni son zèle ardent pour la Foi. Néanmoins ses plans et ses instructions subsistaient encore, et il ne fut plus permis de les taxer de témérité lorsqu'on vit un tsarévitch demander à rentrer au giron de TÉglise et promettre la conversion de ses sujets. Les jésuites , successeurs du Père Possevin , s'applaudirent d'un succès si inespéré, et le nonce, à leur persuasion, s'offrit pour présenter Démétrius au roi de Pologne.

Sigismond, déjà prévenu, consentait aie reconnaître pour le fils divan , mais à la condition qu'il

LES rAVt ftittÉTltLOS. 87

abjurât d*abord te sdiisme d'Orient et qu'A s'engft^ geât à introduire et propager la foi catholique en Russie. De son côté Mniskzek songeait à ses intérêts particuliers, et stipulait sa récompense. Dans sa position équivoque , Démétrius n'eut garde de discuter les conditions qu'on lui proposait, et promit sans balancer tout ce qu'on exigeait de lui. Le 25 mai 1604, à Sambor, il si-

gna une promesse de mariage à Marine Mniszek, par laquelle il lui faisait ion des villes de Novgorod et de Pskof . Par le même acte il s'engageait à payer à son beau-père un mil- Mon de florins polonais, dès quMl serait monté sur le trône. En outre il permettait à Marine de professer librement le culte catholique et d'avoir des églises, des évêques et des prêtres latins dans ses seigneuries de Novgorod et de Pskof, en attendant que, selon son désir, il pût ramener toute la Russie à la foi catholique. Une clause assez étrange insérée dans cet instrument témoigne de la médiocre confiance que Démétrius inspirait alors à ses protec* teurs. La promesse de mariage n'était valable qu'à Moscou, et pour une ann^e seulement y à moins qu'au bout de ce terme , Marine et son père ne consen^ tissent à la renouveler*. Peu de jours après, le 1. Oos. Gramoty, II, p. 159. L^original, écrH en polonais et

8S LES FAUX DÉMéxaiud.

12 juin, Démétrius souscrivit un autre acte par lequel il cédait la ville de Smolensk et toute la Sévérie à Mniszek et au roi de Pologne qui devaient se partager cette province par moitié*. Toutes ces promesses signées, Démétrius se rendit à Cracovie pour y prononcer son abjuration dans le palais du nonce. Si Ton en croit un témoin oculaire dont il est difficile de soupçonner la bonne foi, elle eut lieu en présence d'un assez grand nombre de personnes^; mais évidemment ceux qui assistèrent à la cérémonie s'étaient engagés à garder le secret, car le tsarévitch continua toujours d'observer les formes extérieures du rite grec.

Ce fut y disent quelques historiens , par le conseil

en russe, esi signé dans les deux langues de la main de Démétrius. Il ne prend d*autre titre que celui de tsarévitch , qui se

trouve également inscrit sur le sceau. Après le serment d'observer fidèlement toutes les promesses contenues dans Tacte quMI va signer, la version russe se termine par cette phrase qui n'existe pas dans le texte polonais : et d'amener tous les Russes à la foi latine» Au resto , cette phrase ne peut être nue interpolation, car la même promesse est mentionnée UD peu plus haut dans les deux langues.

1. Ga\$. Gramaty[^] II, 165. — La Sévérie comprenait la partie la plus importante de la Petite-Russie, c'est-à-dire les gou- ▼ ements actuels de Starodoub, Novgorod-Severski , et Tchernigof.

S. Alla presentia di moitié tra questi mi trovai anche io»

tES FAUX DÉMÉTRIUS. 89

d'un jésuite , qu'il demanda la main de Marine ^ et sur Tespoir que personne ne douterait de sa naissance si le fier palatin de Sendomir Tacceptait pour gendre. Il me paraît plus vraisemblable que séduit par les attraits de Marine, Démétrius éprouva pour elle une affection véritable. Au reste, que cette résolution fût spontanée ou le résultat d'un calcul, elle était fort imprudente, car les Russes avaient alors une espèce d'horreur pour les alliances de leurs souverains avec des étrangères, et le choix d'une Polonaise ne pouvait que blesser leurs préjugés religieux et nationaux. En outre, Mniszek tint secrète la promesse de mariage*, et si elle eût été connue, la clause qui en ajournait l'effet jusqu'à l'entrée du

CillH p. iU[^]Esamecritieo, p. 18. — Voir encore la lettre du pape Paal Y à Démétrius, datée du iv des ides de juiUet 1605 où se trouvent les passages, suivants : « Nunc vero catholicae religionis lumine illustratum in regale solium patris tui vult

(Deus) restituire Multa quidem de singulari tua pietate ac
religione tua, nobis renuntiata sunt quemadmodum Celsi-
tudo tua antea fecit. Ita et in posterum catholicam religionem,
quam Ecclesia sancta Romana docet, integram in viola tamque
custodierit, etc. » A. J. Tu rghenief» Ht jtoHca Rtusiœ Monimen-
ta. H, p. 73.

1. Le 96 septembre 1605, Neri Giralaldi écrivait au grandduc de
Toscane : « La opinion comun è che debba S. M. pigliare una sua
figlia (di Mnieszek) per moglie, sebbene non ci è certezza alcuna.
» Esame eretico, p. 55.

90 LBS FAUX DÉMÉTRIUS;

prétendant à Moscou , témoignait une défiance plus propre à
confirmer qu'à détruire les soupçons sur son origine.

Aussitôt après cette abjuration , le nouveau converti fut pré-
senté à Sigismond par le nonce en audience solennelle. Sigis-
mond le reçut debout, une main appuyée sur une table selon l'at-
titude déjà classique des souverains. Démétrius s'avança fort
ému et tout tremblant ^ La tête découverte, après avoir baisé la
main que le roi lui tendait, il dit en balbutiant, mais en assez bons
termes, sa naissance, ses droits et ses malheurs. Puis, il supplia le
roi de lui accorder protection et assistance pour recouvrer l'héri-
tage de ses pères. Bien que préparé sans doute à cette harangue,
Sigismond n'y fit pour le moment aucune réponse ; sans doute
l'étiquette ne le permettait point. Un maître des cérémonies fit
un signe à Démétrius, qui se retira aussitôt dans une salle voisine
où attendaient le palatin de Sendomir et la foule des courti-
sans. Le nonce demeura seul quelques instants avec le roi pour

avoir Tair de délibérer. Bientôt on introduisit de nouveau Démétrius dans la salle d'audience. H s'avança jusqu'au pied du trône,

Scoperto et in piedi, tuuo tremaDte.» Cillii p

IiBS FAUX DBHÉTfILUS* 94

inTeant la tête et joignant les mains sur la poitrine selon la manière de saluer ites Moscovites, mais sans prononcer une parole. Alors Sigismond avec un sourire gracieux , lui dit : a Dieu te garde , Démétrius, « prince deMoscovie ! Ta naissance nous est connue « et attestée par des témoignages sincères , nous « t'assignons une pen«on de 40,000 florins, et comme c notre ami et notre hôte, nous te permettons d'ac- «t cepter les conseils et les services de nos sujets. » Â ces paroles la joie et l'émotion de Démétrius furent si fortes qu'il ne put trouver un mot à répondre. 11 s'inclina profondément et sortit aussitôt, laissant la cour un peu surprise de son manque d'assurance ainsi que de ses manières humbles et embarrassées, qu*on n*attendait guère du fils d'Ivan le Terrible. Au reste, le sort du proscrit venait de se décider, et en ce moment suprême il lui étaât permis de laisser paraître quelque trouble dans sa contenance, n fallut que le nonce Texcusât auprès du roi et fit de grands efforts pour vanter le mérite de son protégé. Au fond, peut-être, Sigismond ne lui savait pas mauvais gré de son manque d'assurance , mais Timpression qu'il garda de cette entrevue ne fut pas favorable à Démétrius, et il ne cacha pas l'intention de se borner à lui donner les secours dus à ses mal-

heurs, sans l'aider lui-même de ses armes, a Quant « au palatin de Sendomir , ajouta-tril , quHl consulte a ses intérêts. Ce sont affaires personnelles et qui a ne regardent que lui ' . »

Ces termes un peu obscurs ne laissaient pas de donner libre carrière aux projets de Démétrius et de Mniszek. La pension que Sigismond venait d'accorder était un secours bien illusoire , car elle devait être payée par Mniszek y débiteur de Sigismond 3 et débiteur à peu près insolvable^; mais c'était beaucoup que le roi de Pologne eût reconnu Texilé pour Théritier du trône de Moscovie, et qu'il lui eût permis d'accepter les conseiU '^t les services des Polonais. U l'autorisait ainsi à lever des troupes et à préparer une expédition contre Boris. Le nonce exhorta Démétrius à profiter au plus vite de la bonne volonté du roi, et à passer la frontière avant que Sigismond eût le temps de se rétracter.

Déjà, en effet, une grande agitation régnait dans toute la Sévérie. On y annonçait hautement Tarrivée prochaine du tsarévitch. Dès le commencement de

1. Cilli, p. 19 et suiv. Gilli assistait à cette scène. Il ne dit pas dans quelle langue s^exprimait Démétiius; vraisemblablement en polonais.

i. Got, Gramoty, II, p. 2115.

Tannée 1604 ^ des partis de Cosaques et de Zaporogues s'étaient montrés dans cette province^ et avaient commencé les hostilités contre les agents de Boris. Au mois de janvier, une de ces bandes qui s'était jetée dans la Russie Blanche , rencontra près de Poutivle Stéphane Godounof, un parent de Boris, et faillit l'enlever. Les Cosaques avaient tué ou pris la plupart des gens de sa suite et pillé ses bagages. Puis ils avaient relâché leurs prison-

niers en les chargeant d'annoncer à Boris qu'ils allaient sous peu ramener à Moscou le tsarévitch Démétrius leur légitime souverain *.

Ces brigandages de Cosaques n'avaient rien de bien inquiétant, et leurs hordes indisciplinées étaient coutumières de pareils excès; mais le nouveau cri de guerre qui s'élevait dans leurs steppes donnait une importance extraordinaire à cette prise d'armes. Boris, sans perdre un moment, envoya des troupes sur la frontière de Lithuanie, changea les gouverneurs des villes dont il soupçonnait la fidélité, et disposa partout des postes d'observation qu'il confia à ses plus fidèles officiers. En même temps, il se hâta d'écrire à Sigismond pour se plaindre de l'ac*

Baer, p

91 LES FAUX DÉMÉTRIUS.

cueil fait à un imposteur au mépris des trêves soigneusement jurées*.

Probablement Boris ne savait pas plus que personne quel pouvait être ce prétendant tombé des nues qui y en eut de mois, s'était créé un parti redoutable. Son attention était partagée entre Tinconnu à qui les seigneurs polonais donnaient des fêtes y et le moine fugitif dont les prédications soulevaient les Cosaques. Quant à ce dernier, il avait un nom. On l'appelait Grégoire (ou Grichha) Otrepief. Il était fort méprisé parmi le clergé russe pour les désordres de sa conduite. Ivrogne, débauché, insolent, c'était un tel moine qu'une horde de Zaporogues aurait pu choisir pour

son aumtoier. Son père , capitaine de strelitz ^ avait été tué à Moscou dans une querelle de cabaret. Enfin, un de ses oncles 9 Smimo! Otrepief , vivait à la cour du tsar, on ne sait en quelle qualité, mais jouissant d^une privante singulière auprès du souverain'.

U s'agissait de perdre sans retour le faux Démè* trius dans l'opinion du peuple disposé à le recevoir en libérateur, et Boris se flatte d'y parvenir en Tidentifiant avec ce moine apostat méprisé de tout le

1 Peyerle, p. 78.

s. Goi. Gramoty, iaterrogaioire de Khroastchhof, U, p. 177.

LES FAUX DÉMÉTHIUS. 95

monde. En conséquence, ses envoyés auprès de Sigismond avaient ordre de réclamar Fimposteur comme un religieux fugitif , et Smirnoï, Tonde de Grégoire Otrepief , fut adjoint à l'ambassade comme pour démasqua plus sûrement son neveu. Au reste, il faut observer qu'en ce moment Démétrius se trouvait sur la frontière de Lithuanie^ ce qui rendait une confrontation difficile. La demande d'extradition était appuyée par une excommunication fulminée par le patriarche contre le prétendu Démétrius qu'il qualifiait de moine apostat, rebelle et magieienny convaincu de vouloir introduire l'hérésie laline en Russie, et bâtir des églises catholiques dans le pays orthodoxe ^

L'identité du faux Démétrius avec le moine Otrepief a été adoptée comme un fait constant par la plupart des historiens modernes; mais , parmi les contemporains, die ne parait pas avoir obtenu de créance y même auprès de ceux qui ne doutaient point

que cet homme ne fût un imposteur. En effet, elle ne repose que sur l'assertion de B<Hris, qui, à mon avis, ne supporte pas un examen sérieux. La relation suivante, qui paraît émaner de la chancela

Kanonzine, XI, p

96 LES FAUX DÂHÉTRIUS.

lerie du tsar, mérite d'être exposée au lecteur, comme faisant connaître les antécédents du faux Démétrius, selon Topinion que la cour de Moscou voulait accréditer. On verra bientôt qu'ils ne peuvent se rapporter au personnage qui se donnait pour le fils d'Ivan.

«Le tsar a été informé qu'en Lithuanie , un certain coquin se faisait appeler le tsarévitch Démétrius , prince d'Ouglitch, fils di-
van. Ledit coquin n'est autre qu'un certain moine défroqué nommé Grichka Otrepief, fils du capitaine de strelitz Bogdan Otrepief. Après avoir été tonsuré au monastère de Tchoudof, l'année 7711 (1603), il passa la frontière, vint en Lithuanie , et entra au monastère de Petchera en compagnie d'un autre moine nommé Michel Povadine. Là, par une ruse diabolique, il feignit d'être malade, et, suppliant l'abbé de le confesser, lui dit qu'il était Démétrius d'Ouglitch, fils du tsar Ivan; qu'il avait pris des habits de moine pour se cacher du tsar Boris , mais qu'il n'avait pas fait profession. Puis il pria Tabbé de publier sa confession s'il mourait. Après quoi, il se leva, parla et se trouva mieux. L'abbé, déçu par cet imposteur, écrivit au roi de Pologne et aux sénateurs; sur

quoi cet apostat,, jetant son froc , s*en vint à Sendomir prenant le nom du tsarévitch; et dans toute la Sévérie comme dan?

LES FAUX OEMETEIUS. 97

les villes de Pologne ^ il se trouve des gens qui ajou-* tent foi à cette imposture. *]>

Cette pièce a son importance en ce qu'elle fixe la date de Tarri-vée en Lithuanie du moine Otrepief , ou plutôt celle de son apos-tasie , car il n'est guère probable qu'il soit venu à Petchera pour gagner de là les bords du Don. C'est en 1603 qu'il s'enfuit ^ et c'est la même année que le faux Démétrius se révéla au prince Adam Yiszniowiecki. Jusqu'alors , dit-on , Otrepief avait erré de couvent en couvent dans le fond de la Russie , ou bien il avait ré-sidé à Moscou'. Or, quelle apparence qu'un moine eût pu ap-prendre là à parler et à écrire le polonais avec autant de facilité que sa langue maternelle? Dans quel monastère serait-il devenu l'excellent écuyer, l'adroit escrimeur qu'on vit en Pologne? Comment expliquera-t-on la présence d'un moine du nom de Grégoire Otrepief parmi les Cosaques du Don et dii Dnieper, lorsque, dans le même temps , le véritable Otrepief y sous le nom de Démétrius, se serait montré à Sambor ou à Cracovie? '

Au reste, ni les proclamations de Boris ni les

Je reviendrai plus tard sur ce poinu

98 LB8 FAUX DÉMBTRIUS.

lettres encycliques du patriarche , ne purent désabuser la multitude. Un certain nombre de gentilshommes russes exilés on suspects au gouvernement^ des débiteurs insolvables, et ces hommes , toujours prêts à se jeter dans les révolutions « parce qu'ils ont de V amertume au cesufy selon les paroles du prophète, s'étaient déjà réunis en Uthuanieet formaient une cour à Démétrius, qui bientôt allait devenir une armée. A ces transfuges se joignirent beaucoup de nobbs polonais , attirés, les uns par l'amour des aventures, les autres par l'espoir des {[randes récompenses que Mniszek promettait à ses compatriotes. Lui-même il avait engagé ses biens, seti pierreries, et entraînait à sa suite cette foule de clients qui , à cette époque , entouraient un grand seigneur polonais. Il s'occupait avec la plus grande activité de tous les préparatife d'une expédition, enrôlait des soldats, achetait des armes et des munitions de guerre. Aux manifestes de Boris , on répondait par d'autres manifestes. Cependant les ministres de Sigismond avaient toujours des atermoiements à opposer aux réclamations des envoyés moscovites. Tantôt le roi feignait d'ignorer les armements de Démétrius , tantôt il répondait : « que les nobles polonais étaient maîtres absolus

de leurs actions, et qu'il ne pouvait les empêcher de montrer de rintérêt à un étranger malheureux; qu'au surplus, il veillerait à ce qu'ils ne fissent rien contre les traités existants ^ a Quant à Smirnoi Otrepief, il n'eut garde d'aller se montrer à Démétrius au milieu de son camp sur la frontière de lithuanie.

Sur ces entrefaites un parti de Cosaques enleva un gentilhomme russe nommé Khroustchhof, familier de Boris, à ce qu'on disait ^ et député par lui aux hordes du Don pour combattre l'eifet des prédications du moine fugitif. Les Ck>sagues l'envoyèrent

aussitôt chargé de chaînes à Démétrius, comme un prisonnier d'imp<H*tance. Le tsarévitch le reçut avec clémence) lui fit ôter ses fers, et voulut le questionner lui-même. Amené en sa présence^ Khroustchov tomba la face contre terre , en s'écriant qu'il voyait devant lui le portrait du feu tsar Ivan , et avec de grosses larmes l'appela son maître et son légitime souverain. « Grttee ! disait-il, je n'ai péché que par ignorance, m Puis il s'empessa de répondre aux questions qu'on

1. Stan. Lubinski \$pi,Plocen\$8 op. historica, p. 19, 30.— « Celerum in tanta Hobilitatis Polonae libertate , prohiber! non potuisse ne aliqui privaiim ilU studerent: si qui tamen modum ea in re excesserint» aut aliquid contra pacta admiserint, daluros ex formula foedcris poenas. »

400 LES FAUX DEUÉTRIUS.

lui adressa, tandis qu'un scribe tenait note de toutes ses déclarations , sans doute pour les communiquer au roi de Pologne. Les renseignements qu'il apportait sur la situation de la Russie étaient de nature à encourager les espérances de Démétrius. Il est inrai que Boris rassemblait des troupes de tous côtés, employant les promesses et les menaces pour avoir des soldats, et contraignant la noblesse et le clergé même à lui envoyer leurs paysans pour grossir son armée*; mais on n'obéissait qu'à contre-cœur , et les boyards qui avaient un commandement sur la frontière r^e Crimée, se félicitaient tout haut de n'avoir pas à tirer le sabre contre leur légitime seigneur. Le bruit courait que Boris, effrayé des dispositions du peuple et des soldats, et ne se croyant déjà plus en sûreté à Moscou , faisait partir son trésor pour Astrakhan , d'où il voulait l'envoyer en Perse. Depuis quelque temps on ne remarquait plus en lui la même activité ; il marchait avec peine ,

et semblait épuisé. Tandis qu'on publiait par son ordre que le tsarévitch était un imposteur, lui-même avait

1. Goi. Gramoty[^]ll, p. 164. Boris rappelle dans sa proclamation qu'autrefois, dans le danger de la patrie, les ecclésiastiques eux-mêmes prenaient les armes, mais que cette fois il se contentera des contingents de serfs armés qu'ils lui enverront.

LES FAUX DÉHÉTEIUS. 401

mandé à Moscou y du couvent où il la tenait reléguée, la tsarine religieuse y veuve divan, e| l'avait longuement interrogée en présence du seul Patriarche. Personne ne doutait qu'elle ne fût en correspondance avec son fils. Ce qu'elle avait dit, on rignoraity mais Boris n'osait le révéler et faisait redoubler la surveillance autour d'elle. Déjà à Moscou même on ne doutait plus que le tsarévitch ne fût vivant. Deux seigneurs avaient été mis à mort pour avoir bu à sa santé, trahis par les domestiques qui les servaient.

Dans le même temps la sœur de Boris, Irène, veuve de Fédor, était morte presque subitement dans le monastère qu'elle avait choisi pour retraite, et le peuple croyait qu'elle avait été empoisonnée par son frère, dont elle détestait l'usurpation et qu'elle aurait exhorté à rendre la couronne au prince légitime. Quant au bruit répandu par Boris ^ qu'un certain moine Otrepief se faisait passer pour le tsarévitch, personne à Moscou n'y ajoutait foi. Si Grégoire Otrepief, disait-on, avait eu tant d'audace, le tsar n'eût pas manqué d'exterminer sa famille tout entière. Or, son oncle Smh*noï était en grande faveur*. Pour qui

1. Gos, Gramoty[^] n,p. 173. Interrogatoire de Khroutschov, 3 sept. 1604.

40S LIS PAOX DÉMITEIUS.

connaissait le caractère soupçonneux et vindicatif de Boris, c'était un argument sans réplique *•

Telles ét«ent les nouvelles que donnait le prisonnier, un peu suspectes peut-être d^exagération, mais que confirmaient cependant de nouveaux rapports arrivant de tous les côtés. Si Démétrius eût été mieux pourvu d'argent, il aurait sans doute passé sur-le-champ la frontière; mais malgré tous ses efforts et ceux de Mniszek, ce fut seulement vers la fin d'octobre qu'il se trouva en mesure d'entrer en Russie ^ . Il avait alors auprès de lui environ onze cents lances polonaises' et cinq cents fantassins de la même nation , outre un millier de Russes transfuges ou- exilés. Sur le territoire moscovite il était attendu par un corps de trois ou quatre mille Cosaques du Don ou Zaporogues. A la tête de cette petite troupe il s'avança résolument contre son ennemi qui avait déjà rassemblé en avant de Moscou une armée de plus de cent mille hommes.

1. Cet argument, qui peint les mœurs de Tépoque, est de Khro-Qstchhof lui-même.

a. Il est possible que Démétrius ait ?oulu attendre Tépoque des neiges, plus favorable dans le Nord aux expéditions militaires que Tautomne qui est ordinairement pluvieux.

3. C'est-à-dire plus de trois mille chevaux. Chaque gentil* homme polonais était suivi de plusieurs cavaliers.

La petite armée de Démétrius, qui s^était concentrée dans le palatinat de Kiovie, passa le Dnieper le S3 octobre 4604, au-dessus de Kîef^ se dirigeant verâ^ le nord *. Sa marche fut lente, car

le 31 seulement elle entra sur le territoire russe, et se porta sur Moravsk) petite ville fortifiée du gouvernement actuel de Tchernigof , sur l'extrême frontière. Dès que les habitants virent briller les lances des Cosaques de Tavant-garde , ils ouvrirent leurs portes, et firent présenter à Démétrius Toffrande du pain et du sel y symbole de soumission[^]. Les volévodes ou gouverneurs de Boris avaient voulu résister , mais le peuple les avait garrottés et les amenait en triomphe

1. Gos. Gramotyy Journal de Mnieszek, II, p. 168. — Ms. de Zolkiewski, |). 3.

3. On observe aujourd'hui le même cérémonial non-seulement à l'égard de l'empereur quand il fait son entrée dans «ne ville, mais encore à l'égard d'un seigneur qui vient visiter son village.

au tsarévitch. Celui-ci les traita humainement. Il se montra affable, prodigue de promesses , plein de confiance dans la justice de sa cause et le succès de son entreprise. Quatre jours après ^ Tchernigof et quelques autres villes se rendirent de même sans coup férir. A chaque étape Démétrius recevait des députations accourues pour le féliciter et lui livrer les gouverneurs de Boris chargés de chaînes. Des déserteurs des aventuriers arrivaient par petites troupes. Le point d'attaque , pour être éloigné du centre de l'empire, avait été bien choisi. La province de Séverie, remplie de Cosaques et de longue main travaillée par les émissaires de Démétrius, paraissait disposée à l'accueillir comme un libérateur '.

Ce fut seulement aux portes de Novgorod-Severski qu'on s'aperçut que Boris régnait encore. A l'approche du prétendant, le gouverneur Pierre Basmanof, envoyé peu de temps auparavant

avec une troupe d'élite de six cents strelitz, mit le feu à la ville basse, et se retira dans la citadelle. Sommé de se rendre, il répondit fièrement qu'il avait prêté ser-

1. Baer, p. i5. — Peyerle, p. 6. — Journal de Mnizsek — La route la plus courte ^ât été de partir de Yilna pour se diri* ger sur Smolensk, mais cette rouie Teût éloigné des Cosaques 866 plus sûrs alliés

LES FAUX DÉHÉTRIUS. 405

ment d'être fidèle au tsar Boris, et qu'il ne connaissait pas d'autre souverain. -^ < Celui qui t'envoie, dit-il au parlementaire polonais, n'est qu'un imposteur, et le pal l'attend ainsi que ses complices. Hfite-toi de t'éloigner, si tu tiens à la vie ^ » L'arrivée du tsarévitch avec toutes ses forces, les sommations réitérées, les tentatives de séduction, ne purent obliger Basmanof à changer de langage. Après lui avoir laissé quarante-huit heures de réflexion, un assaut fut tenté, qu'il repoussa vigoureusement. Démétrius n'avait pas de canons d'un calibre assez fort pour détruire les palissades qui formaient la principale défense de Novgorod. Ses ingénieurs polonais passèrent trois semaines à préparer des matières incendiaires et des artifices pour mettre le feu à ces retranchements de bois ; mais la nuit fixée pour l'expédition, les strelitz, prévenus par des transfuges, se trouvèrent sur leurs gardes et accueillirent les assaillants par des décharges meurtrières, qui bientôt les contraignirent à renoncer à leur projet. Cette suite d'échecs devant un misérable fort en bois, jeta le découragement parmi les Russes et les Polonais de la petite armée assiégeante. Déjà les vivres et les

Peyerle, p. 9 et suiv

406 LES VAUX DÉMÉTMIUS.

munitions devenaient rares, et Ton annonçait que la grande armée de Boris marciait au secours de Nov-* gorod. Seal y Démétrii ne partageait pas l'abattement général y et s'efforçait de ranimer le courage et l'espérance de sa troupe, lorsqu'un succès inattendu vint lui fournir de nouvelles ressources. Ses coureurs s'emparèrent d'un convoi de 80,000 ducats que Boris envoyait à son armée, ou, selon un récit assez vrai-* semblable) le trésorier nommé Massalski, s'alla volontairement rendre au camp de Démétrius\ En même temps Poutivle, une des principales villes de la Sévérie, se déclara en sa faveur. En moins de trois jours, Rylsk, Sievsk, Voroneje et une quarantaine de villes ou de bourgs fortifiés suivirent cet exemple '• La défection si opportune de Poutivle était due au moine Otrepief, qui, depuis plusieurs mois, parcourait la Sévérie, où son éloquence paraît avoir exercé une grande influence sur la multitude.

A Poutivle, ce moine et le prétendant se trouvèrent réunis; moins d'une année auparavant, ils s'é-

1. Cfr. Nikon, p. 61. — PetreïDS, p. 800.— Karamzine, XI, p. 200 et suiv.— Niemcewicz, IV, p. 253, rapporte que Targent était caché dans des tonneaux de miel, et que Dénietiot en envoya une partie en Pologne où prinee Wisniowiecki pour avoir de nouvelles recrues.

a. Peyerle, p. 11; Baer, p. ii.

A.KS FAUX DÂMÂTRIUS. to7

étaient quittés, disait-on, sur la frontière de Lithuanie, Tun pour soulever les Cosaques, Vmtxe pour séduire la noblesse polonaise ^ Chacun avait réussi de son côté, chacun pouvait s'attribuer le succès et en revendiquer le mérite pour lui seul. Quelles étaient leurs relations auparavant, c'est ce que tout le monde ignorait liais Déraétrius prenait déjà au sMeux son rôle de souverain. Otrepief, qu'il fût ou non sa dupe, s'attendait à retrouver un compagnon , ce fut un maître qui s'offrit à lui. Ses habitudes basses , son penchant à l'ivrognerie , son insolence, dégoûtaient Démétrius, qui loin de récompenser ses services, paraît avoir cherché à l'éloigner de lui. Dès ce moment le moine cesse d'occuper une place dans l'histoire. Quelques mois plus tard on le retrouve exilé à laroslavl, lieu de sa naissance, puis il retombe dans l'obscurité*.

Cependant Démétrius épuisait inutilement ses boulets contre les palissades de Novgorod. Enfin Basmanof envoya demander une trêve de quinze jours. Il attendait, disait-il, des nouvelles de Moscou, et s'il n'était pas secouru avant le terme fixé, il pro^mettait de rendre la place'. Dans la situation où se

Peyerltj, p

108 LES FAUX DÉHÉTRIUS.

trouvait le prétendant, cette proposition ne pomr&it pas être rejetée; elle lui fournissait le moyen de sortir avec honneur d'une entreprise où il s'étaî^ engagé un peu témérement. D'ailleurs on lui signalait l'approche de la grande armée moscovite , et, selon le rapport des coureurs , c'était plus de cent mille hommes

qu'il allait avoir sur les bras. Malgré l'infériorité du nombre, le tsarévitch résolut de l'attendre et de tenter le sort des armes , sentant bien qu'un pas en arrière serait suivi d'une défection générale. Les Polonais y ennuyés de la longueur du siège, se promettaient plus de succès en rase campagne; en outre, la plupart des espions affirmaient que cette armée si nombreuse était plutôt disposée à passer sous les drapeaux du tsarévitch qu'à défendre la cause de Boris.

En effet, les généraux moscovites, témoins de l'anxiété de leur maître, et se défiant de la fidélité de leurs soldats, incertains d'ailleurs du caractère et des ressources de l'homme qu'ils allaient combattre^ s'avançaient avec une excessive lenteur et des précautions qui trahissaient moins leur prudence que leur timidité ^ . Pendant cinq jours ils demeurèrent

I. Goi, Gramoty^ loulal do Mniszek» 11^ n. 1 7t

LES FAUX DILIMÉTRIUS. 409

campés à quatre lieues de Novgorod^ plus occupés à se retrancher au milieu des bois qu'à préparer leurs attaques. A l'exception des strelitz et de quelques enseignes de gens de pied allemands, l'armée de Boris n'était qu'une cohue sans discipline. Son immense cavalerie mal montée, et armée d'arcs et de flèches*, ne savait ni manœuvrer ni fournir une chaîne. Les soldats avsdent conscience de leur infériorité militaire; et, contraints par le fouet^, pour la plupart f à prendre les armes, ils montraient une

extrême répugnance à marcher contre un homme qui était à leurs yeux, sinon leur souverain légitime, du moins l'ennemi de Boris qu'ils détestaient.

Le 25 décembre 1604 , une tentative des Moscovites, pour jeter des renforts dans Novgorod, fut chaudement repoussée. Le prince Fëdor Mstislavski, commandant l'armée de Boris, écrivit à Mniszek, comme au général des forces polonaises, pour le sommer de quitter sur-le-champ le territoire russe envahi au mépris de la trêve, et d'abandonner la cause d'un imposteur, rebelle à un souverain allié

Herberstein, Rer, tnoicovU. eommentanif p

S. «(Od leur cinglait les épaules si bien qu'on ne leur eût pas trouvé sur Téchine une place saine où meitre une aiguille.» Baer, p. 46.

MO LES FAUX DfiMÉTRIUi».

du roi de Pologne. Comme on le pense, cette fiom« mation ne produisit aucun effet *• Le 28, les Moscovitesse portèrent en avant, mais s'arrêtèrent aussitôt à la vue des coureurs qui engageaient Tescarmouche. Quelques gentilshommes russes passèrent du côté de Démétrius* Il s'attendait à une défection plus consi^ dérable, cependant tout ce qu'on lui rapportait de la situation de l'armée ennemie était de nature à l'eneourager. Malgré les hésitations des généraux moscovites , on était trop rapproché pour qu'une action générale ne fût pas inévitable* Elle eut lieu le 31 décembre.

Le prétendant avait environ quinze mille hommes. Cosaques I Russes, Polonais; le prince Mstislavski plus de quarante mille ^.
Au point du jour, Démétrius quitta son camp et se mit en bataille dans une plaine découverte , avec une hardiesse qui, si elle ne dénotait pas une ignorance complète de Tart de la guerre, semblait témoigner de sa part la certitude de la victoire. Sa principale force consistait en six ou sept cents cavaliers polonais qu'on appelait Hussards ou Towarzyss^ c'est-à-dire compagnons. C'était un corps de gentilshommes montés sur des

Gos. Gramoiy, iournal de Maiszek, U, p. 17k

%. Margeret, p. 111.

LES FAUX DÉUJÉTRIUS. lit

chevaux de ^ande taille ^ couverts d'une armuri» complète « et armés de longues lances qu'ils maniaient avec une adresse singulière*. Ils étaient suivis chacun d'un certain nombre de serviteurs presque aussi bien armés que leurs maîtres, et nommés Pocholikiy mot que quelques auteurs français du xvn' siècle ont changé en celui de Pacolets. Au moment du combat les hussards formaient la première ligne destinée à enfoncer l'ennemir Leur accoutrement, bizarre mélange des modes de l'Orient et de rOccident, semblerait fort extraordinaire à nos cavaliers d'aujourd'hui. Des manteaux de peaux de bêtes sauvages flottaient sur leurs épaules; leurs chabraques étincelaient d'or et d'argent^ souvent de perler et de pierreries. Au dos de leurs cuirasses, les hussards portaient de grandes ailes d'aigle ou de vautour qui dépassaient de beaucoup leurs têtes. D'autres ailes étaient fixées sur leurs

casqués, quelquefois même il y en avait d'attachées à la selle, et il ne fallait pas une médiocre adresse pour monter à che* val avec un semblable harnachement^.

Maskiewicz, p

2. C'est ainsi qu'on représente les guerriers polonais dans les gravures du xvi^e siècle. On voit quelques-unes de ces ar« mures dont les ailes sont en bronze ou en fer-blanc. — Les hussards de Sobieski avaient encore des ailes.

142 LES FAUX DÉMÉTEIUS.

Démétrius, à la tête de cette troupe d'élite et d'un gros de gentilshommes russes^ harangua ses soldats et les engagea à bien faire. Son visage, rayonnant de joie, respirait un enthousiasme guerrier, à mon Dieu ! s'écria-t-il à haute voix, si ma cause est injuste, que ton courroux tombe sur moi seul ! Mais tu sais mon bon droit, et tu prêteras à mon bras une force invincible*.» A ces mots, les hussards polonais s'élançant avec la rapidité de la foudre sur la droite des Russes, renforcèrent du premier choc en la culbutant sur le centre. Le désordre se mit dans toute l'armée moscovite : les soldats se débattaient en jetant leurs armes et criant : le tsarévitch, le tsarévitch ! Leurs chevaux, dit un annaliste russe, effrayés à la vue des Polonais couverts de pelisses d'ours, le poil en dehors, refusaient d'avancer contre ce qui leur semblait une armée de bêtes féroces^. En vain le prince Mstislavski, plus brave soldat qu'habile capitaine, s'efforça de rallier sa cavalerie épouvantée. Mêlé un moment au milieu des Polonais, il reçut quinze coups de sabre, fut renversé de cheval et eût

été pris , sans une douzaine d'arquebusiers qui le dégagèrent et remportèrent tout

I. Peyerle, p. 18. — De Thou, lib. cxxxv

i. Margeret, p. 118. — Karamzine, XI, p Sli.

sanglant loin du champ de bataille. La déroute était complète et Tarmée moscovite entièrement dissipée , si rinfanterie de Taile gauche tf eût arrêté Fimpétuosité de la cavalerie polonaise. Dans le même temps, Basmanof sortant de Novgorod , appuyé de quelques compagnies allemandes sous la conduite du suédois Lorenz Biugge, assaillait le camp de Démétrius et y mettait le feu. Il fallut renoncer à poursuivre Tarmée russe pour repousser cette attaque, et les généraux de Boris purent opérer leur retraite à la faveur des bois*.

Le combat de Novgorod était glorieux sans doute, mais c'était une victoire stérile. L'ennemi abandonnait le champ de bataille couveii; de quatre mille morts, perte facile à réparer. Un petit nombre de prisonniers avait été ramené par les Cosaques, presque point de déserteurs. Démétrius s'était flatté , et c'est ce qui explique son audace, que toute Tarmée moscovite allait passer sous ses drapeaux. Il Tavait vue fuir devant lui, épouvantée mais non soumise. A quelques milles de Novgorod, une autre armée plus nombreuse, arrivant de Moscou, allait rallier les fuyards, et dans quelques jours pourrait reprendre

I. Crp. Mar^eret, p. 113. — Peyerle, p. 15. — Baer, p. 47. — PeU^ius, p. 299.

(44 LES FAUX DÂUÉTRIUS.

Foffensive. H est vrai epie le lendemain du combat un corps de douze mille Zaporogues était venu joindre le vainqueur^ amenant quatorze canons attelés; mais on trouva qu'ils auraient pu faire plus de diligence, et leur fidélité parut un peu suspecte ^ D'un autre côté, bien que fort enorgueillis par la victoire , dont ils s'attribuaient tout Thonneur, les Polonais commençaient à remarquer le peu d'empressement des Russes à se déclarer pour le souverain légitime , et les difficultés de leur entreprise leur apparaissaient pour la première fois dans toute leur réalité. D'ailleurs ils se plaignaient que Démétrius tint mal ses promesses. L'argent qu'avait apporté Massalski avait été en grande partie distribué aux Cosaques et aux Sévériens, et les hussards murmuraient de voir que la meilleure part du butin n'appartenait pas à ceux qui avaient le poste d'honneur au moment du combat^. C'est dans cette disposition qu'ils reçurent un message de Sigismond , qui leur enjoignait de rentrer dans leur patrie sous peine de confiscation de leurs biens. Sans doute cet ordre avait été arraché au roi de Pologne par les instances ou les menaces des envoyés de Boris. Nul doute qu'il n'eût été retardé

Peyerle, p

S. Petreîus, p. 300.

SBS FAUX DÉMÉTRIUS. 415

81 la victoire de Novgorod eût été connue à la cour de Cracovie, msis la prolongation inconcevable du siège d'une bicoque, et

T'annonce des immenses préparatifs du tsar, avaient fait désespérer de la cause du prétendant. Enfin, à la même époque, une de ces révoltes autorisées par les lois de la Pologne sous le nom de Confédération[^] faisait sentir à Sigismond le besoin de ses palatins fidèles, et ce motif seul suffisait pour qu'il rappelât Mniszek et ses compagnons. La plupart des Polonais résolurent d'obéir au commiuidaaaent de leur souverain. Tous les palatins et les principaux gentilshommes, Mniszek lui-même et ses parents, abandonnèrent Démétrius. Pour colo« rer leur retraite, ils lui promirent de revenir bientôt avec des forces plus considérables. En att[^]dant, ils allaient faire tous leurs efbirts pour obliger Sigismond et la république à déclarer la guerre à Boris. Une centaine de hussards seulement , peu soucieux d[^]obéir aux ordres de leur roi , restèrent auprès du tsarévitch, et lui formèrent une espèce de garde.

t. Ces Confédérations (Bokosz) étaient des insurrections de l'armée de la couronne ou de celle de Lithunnie, motivées en général par le refus de subsides demandés. On peut voir dans Mas-kiewiiz le récit d'une de ces Confédérations à laquelle il)[^]rit parL

Le reste prit la route de Pologne quatorze jours après le combat de Novgorod*; mais, soit honte d*abandonner leur chef d'adoption au moment du danger, soit espoir de faire leur fortune en Russie , environ quatre cents de ces cavaliers revinrent sur leurs pas et rejoignirent Démétrius comme il se préparait à combattre de nouveau l'armée moscovite [^]. Dénué d'argent et de presque toutes ressources , obligé de compter avec ses soldats comme avec ses capitaines , il n'avait pas cessé de tourner sa vue vers Moscou et le trône deè tsars. Son assurance ne se démentit

point, et il attendait impassible le choc d'une armée immense, deux fois plus nombreuse que celle qu'il avait déjà combattue. Il calcula froidement ses chances. Maintenant il ne pouvait plus être question de continuer le siège de Novgorod. S'enfermer dans une des villes fortifiées qui venaient de se déclarer en sa faveur, lui parut plus dangereux que de hasarder une nouvelle bataille. Un coup de désespoir pouvait réussir, et la seconde armée de Boris se montrerait peut-être moins fidèle que la première. Enfin il ne se dissimulait pas qu'un pré-

t. Got. Gramotyf Joamal de Miiiszck, II, p. 17S. — Peyerle, p. 16.

a. id,t p. 17.

LES FAUX DÉHÉTRIVS. 447

tendant doit agir, et qu'il est perdu dès qu'il paraît douter de sa fortune. Déterminé à tout risquer, il leva son camp, et, après avoir passé quelques jours à Sievsk pour rafraîchir ses troupes, il se remit en campagne avec moins de vingt mille hommes, Cosaques pour la plupart ou habitants de la Sévérie.

Boris n'avait appris la défaite de son armée devant Novgorod que par le bruit public, car le prince Mstislavski était hors d'état d'écrire ou de dicter, et, parmi les autres généraux, pas un seul n'avait voulu se charger d'annoncer une si mauvaise nouvelle. C'est ainsi que les despotes sont servis par leurs agents ^ La colère du tsar ne fut égalée que par son inquiétude. Contre son ordinaire, il se borna à réprimander ses boyards, mais il n'en punit aucun, car il se sentait, pour ainsi dire, entre leurs mains, et sa rigueur eût peut-être précipité une défection générale. Il envoya son médecin au prince Mstislavski, qui, du moins, s'était conduit

en brave soldat, et l'assura de son intérêt et de sa reconnaissance. Basmanof, le seul de ses officiers qui eût soutenu l'honneur de ses armes, nommé boyard du

1. V. dans Saint-Simon un fait tout semblable à l'occasion de la bataille d'Audeuard⁶.

148 LES FAUX DÉMÉTRIUS.

conseil et comblé de présents ^ fut mandé à Moscou, comme pour défendre la capitale en cas d'un nouveau revers. Boris chargea le prince Basile Chouiski de prendre le commandement de l'armée nouvelle qui marchait contre Timposteur. Dans l'extrémité où il se voyait, le tsar avait fait taire sa haine et ses soupçons pour employer un homme qui passait pour habile, et dont le nom illustre devait assurer l'obéissance du reste de ses généraux,

Chouiski n'était pas homme de guerre, et, sur ce point se rendait justice. Sa marche fut encore plus prudente « sa conduite encore plus timide que celle de son prédécesseur. Bien qu'il eût sous ses ordres près de quatre-vingt mille hommes et beaucoup d'artillerie, il ne s'approcha de Sievsk qu'avec des précautions extraordinaires, se fortifiant chaque soir par des abatis de bois et s'entourant de ses chariots comme d'un rempart. Les coureurs de Démétrius le découvrirent ainsi fortement retranché au milieu des bois, près du village de Dobrynitchi y aujourd'hui Dobroun, sur la Sieva, à quelques milles de Sievsk*.

Au bout de trois jours seulement, Chouiski s'enhardit jusqu'à engager une escarmouche avec la nuit ter-

Peyerle, p

mina bientôt. Il était facile de s'apercevoir que les Moscovites étaient mal servis par leurs espions, et qu'ils ignoraient complètement les forces réelles de leurs adversaires. L'audace des husards et des Cosaques terrifiait les milices peu aguerries de Boris» et des milliers de cavaliers couraient s'enfermer dans leur camp à la vue de quelques fourrageurs. Dans le dernier engagement[^] les Russes avaient perdu plus de deux cents hommes, mais ils avaient pris un Polonais. Cet homme, dit un chroniqueur, était ivre, et à toutes les questions des généraux moscovites, il ne répondait qu'en demandant de la bière et de l'eau-de-vie. On eut beauⁱ le charger de coups pour le faire parler; il mourut sous le bâton en criant à boire ! » Chouiski le fit pendre à un sapin au milieu du camp comme pour prouver aux Russes que les Polonais n'étaient pas immortels. Ce misérable ivrogne montrait cependant qu'ils étaient des soldats déteimnés \

Après de longues délibérations, les généraux de Boris, pressés par les lettres de leur maître, et animés par la présence de plusieurs capitaines étrangers, résolurent de livrer bataille, et, le 20

g, Petrelas, p. 301

120 LBfl VAUX DCuiTRIUS.

janvier 1605, développèrent leur immense armée dans la plaine de Dobrynitch. Démétrius ne leur laissa pas l'honneur de l'attaque. Il divisa sa troupe en trois corps. Son infanterie composée de quatre mille Cosaques occupa une hauteur avec son artillerie, huit mille Zaporogues à cheval formaient le corps de bataille.

Démétrius lui-même, avec quatre cents hussards polonais et deux mille cavaliers russes y se plaça de sa personne à Tavantgarde. Dès que les Russes, sortant des bois, commencèrent à se former, il fondit au galop sur leur centre. A ce mouvement, la cavalerie russe plia , soit par crainte du choc , soit pour démasquer l'artillerie et l'infanterie qui firent aussitôt une décharge générale. Quatorze canons et seize mille arquebusiers tirant à la fois avec la précipitation de la peur, n'abattirent qu'une dizaine d'hommes, et au même instant, parmi la fumée que le vent leur chassait au visage , les Moscovites virent briller devant leurs yeux les lances des hussards. L'avant* garde de Démétrius, de son premier élan, culbuta l'infanterie, sabra les canonniers, et fit une large trouée au milieu de la ligne ennemie. Si, en ce moment, les Zaporogues eussent chargé avec la même vigueur, on croit que Démétrius remportait une victoire complète. Mais ces Cosaques demeu-

rèrent immobiles , et bientôt tournèrent le dos sans rendre de combat. Cependant deux enseignes de gens de pied étrangers, commandées par le Livonien Walther de Rosen et le Français Margeret, arrêtaient la charge impétueuse de Démétrius et donnaient aux Moscovites le temps de se rallier et de revenir au combat. Les Allemands, qui composaient la majeure partie des auxiliaires de Boris, criaient dans leur langue : Hilf Goit! Dieu nous soit en aide! C'était leur cri de guerre. Il devint le cri de ralliement des Russes qui le répétaient sans le comprendre. Après avoir payé, bravement de sa personne, Démétrius , dont le cheval était blessé , tourna bride et s'enfuit, chaudement poursuivi. Heureusement son infanterie cosaque arrêta un moment les vain* queurs; pour lui, sans se soucier de renouveler une lutte désormais désespérée , il courut jusqu'à Sievsk, suivi des débris de ses hussards. Quant aux Cosaques à pied, enveloppés par

toute l'armée moscovite, ils se firent tuer jusqu'au dernier en défendant leurs canons \

Si Démétrius fut trahi par les Zaporogues, achetés, dit-on, par l'or de Boris, Boris lui-même fut mal

1. Gfr. Baer, p. 48. — Peyerie, p. ao. — Margeret, p. IIS. — Pelrelus, p. 302.

f22 LES FAUX DEMÉTRIUS.

servi par ses généraux qui , au lieu de suivre leur succès, arrêtaient leurs troupes sur le champ de bataille, et favorisèrent ouvertement la fuite du prétendant, a Qu on cesse le carnage et qu'on sonne la retraite, disaient-ils; la poule est dans le pot*. » Rien n'était fait cependant tant que Démétrius vivait encore. Il avait perdu quatre mille hommes, toute son artillerie, tous ses bagages, mais le prestige de son nom lui restait, et c'en était assez pour recommencer la guerre.

Il ne fit que traverser Sievsk , qui ne pouvait faire de résistance sérieuse, et poussa trente milles plus loin, jusqu'à Rylsk. Delà, il gagna Poutivle, toujours accompagné de ses Polonais, car il ne se fiait plus aux Zaporogues. Bientôt cependant, ces lâches qui le suivaient à la trace se présentèrent aux portes de Poutivle , mais au lieu de les laisser entrer, on les accueillit par des volées de canon. Ils se dispersèrent

1. L'expression employée par Petrelus, qui sans doute Ta prise à Baer, lequel Ta traduite du russe, est en allemand : Sie hetten schon den rechten Hahn gefangen; Pétrelus, p. SOa, M. Oustrialof Va retraduite ainsi en russe : Popalsia kour vo chtchiy la poule est tombée dans la soupe aux choux. Ghouiski et les

chefs rosses voulaient taire croire aux soldats que Démétrius était pris, ayant intérêt à ce que la victoire de Boris ne fût [las complète. Y. Baer, 48 et note 52, p. 945 et suiv

LB6 FAUX DÉMÉTfIDS. 4t3

alorS; et Tegagnèvent lans campemenls habituels sur

les bords du Dnieper ^

Pendant que Démétrius déployait toute son activité à mettre Poutivle en état de défense, qu'il rassurait ses partisans et cherchait partout de nouveaux soldats, les généraux moscovites ne songeaient qu'à se faire payer leur victoire. A la lenteur de leurs mouvements, on eût dit qu'ils voulaient éterniser la guerre, et sans doute telle était leur intention , per* suadés que tant qu'elle durerait, Boris aurait à compter avec eux. Aussitôt après la victoire de Dobrynitchi, Gbouiski avait renvoyé une partie de ses troupes qui, dismt-ii, faute de vivres, ne pouvaient tenir plus longtemps la campagne. En effet, à cette époque on ne savait en Russie ce qu'étaient des magasins et des approvisionnements militaires. Chaque soldat pourvoyait à sa subsistance par sa propre industrie^. Quoique fort réduite, Tarmée russe, bien dirigée, suffisait à exterminer les débris des rebelles. Mais Ghouiski, au lieu d'aller chercher le prétendant à Poutivle, s'amusa à faire le siège de Rylsk. Boris, mécontent de lui et le soupçonnant peut-être de traluson, rendit le commandement à Mstislavski h

Peyerle, p

%. HerberslaîD, p. 51.

peine rétabli de ses blessures , mais aussi peu habile et presque, autant désaffectionné. Telle était Tinexpérieuce ou la mauvaise volonté d)s généraux russes^ qu'après avoir pris toutes leurs dispositions pour bloquer Rylsk, ils laissèrent cinq mille Cosaques sortis de Poulivle surprendre, en plein jour, un de leurs quartiers, et ravitailler la place ^ Découragés par cet échec honteux , ils s'en vengèrent par ravager la Sévérie, brûler les villages, pendre ou fusiller les habitants, hommes ou femmes, soupçonnés d'avoir accueilli Fimposteur*. Puis, pour avoir à se vanter auprès de Boris d'un succès qu'ils croyaient facile, ils se jetèrent sur Kromy, petite ville fortifiée seulement par une enceinte de palissades, dans la persuasion qu'ils remporteraient au premier assaut. Mais il y avait dans Kromy un vieil ataman nommé Eorela , rusé partisan, venu des bords du Don avec la reputation d'un insigne sorcier^. Les chroniqueurs nous ont conservé quelques-uns de ses tours magiques, qui sans doute n'étonneront pas beaucoup nos ingénieurs modernes. La place investie, les Russes mi-

1. Peyerle, p. 23. — Il exagère fort, comme U semble, ce succès de Démétrius.

a. Baer, p. 49. i- Peyerle, p. 23.

a. Ein grosser Zauberer. Peireîus, p. 304.

rent le feu avec des flèches incendiaires aux palis* sades et aux huttes de paille où logeait la petite garnison de Kromy qui ne consistait qu'en six cents Cosaques du Don. Derrière les palissades brûlées, on fut bien étonné de trouver un large fossé et un

rempart en terre. Postés dans des trous au pied de ce rempart, les Cosaques tiraient à couvert et fusillaient l'ennemi à bout portant. Il fallut renoncer à une attaque de vive force. Mais alors, nouvelle invention diabolique : du grand fossé d'enceinte, Korela poussa de longues tranchées çà et là dans la campagne. Dès qu'un poste moscovite montrait quelque négligence, une bande de Cosaques, sortant de dessous terre, venait l'égorger, puis, à la vue des renforts, disparaissait plus rapidement qu'un renard dans son terrier souterrain. Sans cesse harcelés par un ennemi invisible, les généraux de Boris passèrent deux mois devant cette bicoque, plutôt assiégés qu'assiégeants *. Démétrius, qui se sentait hors d'état de reprendre la campagne, n'en faisait pas moins à son ennemi une guerre active et des plus dangereuses. De Pou-

t. Oa ne connaît pas la date exacte de rinvestissement de Kromy. Je suppose qu'il eut lieu au commencement du printemps, car il serait difficile de comprendre toutes ces terres remuées pendant un hiver de Russie. Y. Baer, p. SI.

126 LÈS FAUX DÉHÉTRIUS.

Il y avait fait son quartier général, il parvint à lier des intelligences secrètes avec quantité d'officiers du camp devant Kromy. Ses lettres et ses manifestes inondaient l'armée et pénétraient jusque dans Moscou. Il y racontait comment, échappé aux poignards de Boris, il avait dû cacher sa vie et sa retraite jusqu'au jour où la Providence lui avait permis de redemander, l'épée à la main, l'héritage de ses pères. Il assurait que le roi de Pologne, son allié, lui envoyait une armée nombreuse, et qu'au printemps il marcherait sur Moscou avec des forces irrésistibles. Les ravages et les cruautés exercées dans la Sévérie par l'armée de Boris avaient exaspéré les habitants. De toutes parts des recrues ar-

rivaient à Poutivle, ne respirant que vengeance, et prêtes à mourir pour leur tsarévitch. Dans toutes les bourgades de cette province, une des plus peuplées de la Russie, on exaltait la bravoure, la clémence, l'affabilité de Démétrius. Dès qu'il rentrera dans Moscou, disait-on, il n'est chose qu'il ne fasse pour ses fidèles sujets, martyrs de la bonne cause. D'un autre côté, des émissaires nombreux et habiles cherchaient à gagner les soldats étrangers, l'élite de l'armée de

Baer^ p

les' FAUX OÉMÉTRIUS* 127

Boris, gens qui, faisant de la guerre un métier, étaient toujours prêts à changer de parti sur l'espoir d'une solde plus avantageuse et d'un plus riche butin*.

Ces menées n'échappaient point à la pénétration de Boris. Dès les premiers progrès de Démétrius, il avait dit à ses boyards, en les regardant dans le blanc des yeux selon l'expression d'un vieux chroniqueur: «Voilà votre ouvrage ! vous voulez me détrôner. ^ » Maintenant il sentait que tout lui manquait à la fois. Sa fortune l'abandonnait, et ses forces physiques ne répondaient plus à l'énergie de son âme. Malade, découragé, trahi par ses propres créatures, il ne voyait plus autour de lui que des regards perfides, étudiant sa contenance et chacun de ses gestes pour y chercher les indices de sa fin prochaine. Ses plus intimes conseillers lui étaient devenus suspects, et sans cesse il croyait les voir occupés à calculer si la trahison leur serait plus profitable que la fidélité. Tout tournait contre lui : il avait félicité les soldats

étrangers de leur belle conduite à Dobrynitchi, leur avait donné de l'argent et des habits, et leur promettait pour l'avenir des pensions et des terres. « Avec

Baer, p

VOUS, disait-il y je suis prêt à partager ma dernière chemise*, o Ces éloges et cette libéralité blessaient les Russes, toujours jaloux des Allemands.

Basmanofy appelé à Moscou pour recevoir la récompense de sa vaillante défense de Novgorod, semblait être devenu le favori du tsar. En lui seul Boris mettait sa confiance. Il annonçait l'intention de l'envoyer à l'armée qui assiégeait* Kromy, avec une autorité égale à celle du prince Mstislavski, le premier boyard du conseil, et peut-être le plus grand seigneur de l'empire. Diviser le commandement, en toutes circonstances est une faute, en ce moment c'était un danger immense, car les boyards ne voyaient dans l'intrépide gouverneur de Novgorod qu'un parvenu dont la faveur naissante leur portait ombrage. Tandis qu'il prodiguait à Basmanof les récompenses les plus flatteuses, Boris adressait des réprimandes, peut-être injustes, au prince Mstislavski encore souffrant de ses blessures, et le rendait responsable* du mauvais succès de ses armes devant une forteresse de bois défendue par une poignée de désespérés. A la fin, soit qu'il craignit d'offenser les boyards en leur donnant Basmanof pour chef, soit

fiaer, p. ftO

LES FAUX DBHÉTRinS. 429

qu'il voulût garder ce dernier auprès de sa personne pour une éventualité fatale qu'il craignait déjà, il envoya devant Kromy le prince Katiref, avec l'ordre exprès d'en finir avec la horde de Koréla; de la sorte il blessait l'amour-propre de ses généraux, et leur donnait un supérieur qui n'avait pas plus qu'eux d'expérience et d'habileté dans l'art de la guerre. Toutes ces mesures, prises à la hâte et comme à la dernière extrémité, augmentaient le nombre des mécontents et révélaient à tous l'anxiété de Boris. Autrefois les boyards maudissaient tout bas les ordres du tsar, maintenant ils les bravaient^ tenant sa cause comme perdue. Plusieurs seigneurs de marque et quantité de soldats quittèrent le camp de Kromy, et vinrent à Poutivle offrir leurs services au prétendant ^

Le clergé seul demeurait fidèle à Boris. Il savait que deux jésuites polonais accompagnaient Démétrius dans son expédition, et qu'ils avaient part à ses conseils : c'en était assez pour alarmer l'orthodoxie russe, n'est vrai que Démétrius professait publiquement le culte grec, mais il avait, pour ce qu'on appelait à Moscou l'hérésie latine des complaisances

Margeret, p. 117 et suiv. — Karamzine, p. 226-227

130 LES FAUX DÉMÉTRIUS.

propres à faire soupçonner qu'il la chérissait au fond de son cœur. C'est ainsi qu'à Poutivie il avait permis aux Polonais catholiques de sa garde de célébrer publiquement, selon leur rite, la fête de TAnnoneia* tion , et, scandale inouï dans les idées de Tépoque^ on avait tiré le canon à cette solennité. Il avait donné des images à des prêtres latins, et décoré leurs autels d'étoffes précieuses ^ . Poin^ les dévots moscovites, Démétrius était un ennemi de l'Église, et il se trouva des fanatiques prêts à gagner la palme du martyr pour délivrer la sainte Russie du fléau qui la menaçait.

Trois moines, partis de Moscou, arrivèrent à Poutivie, porteurs de lettres pour plusieurs habitants de cette dernière ville avec lesquels ils s'abouchèrent en grand secret. Elles leur étaient adressées par Boris, qui promettait aux bonnes gens de Poutivie une amnistie plénière, des privilèges et des récompenses magnifiques s'ils voulaient lui livrer Démétrius mort ou vif, ainsi que les Polonais de sa garde. Ces moines, s'il fallait les croire, avaient résidé longtemps dans le monastère d'où s'était échappé Timpos-teur qui se donnait pour le tsarévitch, a C'est un impie et unre*

Barèze, p

négal j disaient-ils. Son vrai nom est Grîchka Otrepiéf, et nous 9 ses supérieurs ^ l'avons maintefois puni pour s'être adonné à la magie et autres méchantes pratiques, i» Tous les habitants de Poutivle étaient dévoués à Démétrius; aussi, à leur première confiance , les trois moines furent arrêtés. On les conduisit dans une salle où se trouvait, assis au milieu d'une foule de gentils-

hommes et d'atamansdebout, un jeune homme revêtu de riches habits et qui semblait Tobjet du respect général. C'était un Polonais nommé Iwanicki, auquel Démétrius avait pour un moment cédé son rôle, a Connaissez-vous le tsarévitch? j> demavda-t-on aux prisonniers. Les moines, s'armant de hardiesse, s'écrièrent que le^ prétendu tsarévitch était un imposteur, et probablement ils reconnurent dans Iwanicki leur ancien compagnon Grichka Otrepief *. On les mit à la question. Deux furent inébranlables sous les plus cruelles tortures^; mais le troisième faiblit et demanda grâce,

Cfr. Peyerle, p

S. Sur la fermeté incroyable des Moscovites à souffrir la tortare, Yoir DiaHum in MoscoviamP. L ae M. D, Ign. Xpi de GuarierU et RalL Vienne, p. SOT. L'auteur, envoyé de l^Empereurauprès de Pierre-le-Grand, raconte qu'en 1696, uo colonel de strelitz fut quatre fois appliqué à la question sans qu'il fût possible de lui arracher un aveu. Le tsar, alors Vem-

43S LES FAUX DBMÉTRIUS.

promettant de faire des révélations. On le conduisit à Démétrius. A sa vue, il tomba la face contre terre et s'écria : a Oui, tu es le tsar! » Puis il déclara que le plus jeune de ses compagnons était porteur d'un poison subtil caché dans la semelle de ses bottes y qui, par la connivence de deux boyards, transfuges prétendus, devait être mêlé à Tencens offert à Démétrius dans l'église de Poutivle. a Celui qui respire cette vapeur empestée, ajouta le moine, enfle et meurt au bout de dix jours. Voilà les ins-

tructions que Boris envoie aux traîtres qui t'entourent, d Probablement personne en Europe, à cette époque, ne

brassant, lui dit : « Je sais que tu as conspiré contre moi, mais tu as assez souffert. Je te pardonne. Tu conserveras ton grade. Maintenant confesse ton crime, non par crainte, mais par reconnaissance pour ton maître qui t'estime. » — Cet homme, tout à l'heure impassible, se prit à pleurer, et rendant au tsar son baiser de paix : « Voilà, dit-il, un genre de torture auquel je ne sais pas résister. » Puis, il lui avoua qu'il avait fait partie d'une société secrète, dont tous les affiliés s'exerçaient à souffrir des tourments; que pour lui, avant d'obtenir le grade élevé qu'il avait dans la société, il avait enduré six épreuves, auprès desquelles les tortures des bourreaux de Pierre n'étaient, disait-il, que jeux d'enfants. Ce n'est rien que la flagellation et le feu dans le dos. Parmi nous, on sait résister à d'autres douleurs. On nous met un charbon dans l'oreille, ou bien, on nous verse sur la tête rasée de l'eau glacée, tombant goutte à goutte d'une grande hauteur, etc. »

Il fut avisé de révoquer en doute l'effet de ce poison merveilleux. Les deux boyards dénoncés furent appliqués à la question; ils avouèrent, et la populace de Poutivle ayant demandé et obtenu d'en faire justice, on les attacha à des poteaux, et on les tua lentement à coups de flèches et d'arquebuses. Quant au révélateur, il reçut une récompense; les deux autres moines furent renfermés dans une prison, leur caractère sacré empêchant sans doute qu'ils ne fussent punis du dernier supplice *.

De pareilles tentatives tournaient à la honte et à la confusion de leurs auteurs, et servaient la cause du prétendant plus qu'une victoire. On assure qu'après le supplice des traîtres, Démétrius écrivit au patriarche Job et à Boris, pour leur reprocher les in-

dignes moyens qu'ils employaient si maladroitement, a Pour moi, disait l'imposteur avec une ironie poignante, je veux bien user de clémence à votre égard. Que Boris se hâte de descendre d'un trône usurpé, qu'il cherche dans la solitude d'un cloître à se réconcilier avec le ciel, j'oublierai ses crimes, et je l'assure même de ma toute-puissante protection^.» Boris lut cette lettre avec un transport de rage. Il se

Peyerle, p. 93, 9|..~ Barèze, p. S

â. Grevenbroucb, p. 18.— De Tbou, cap. 135.

434 LES FAUX DBMBTRIUS.

seutait hors d'état de punir ces bravades , et reœ^ vait rx)up sur coup les nouvelles les plus affligeantes» Dans son fort de terre, Korela continuait à se jouer d'une armée de quatre-vingt mille hommes. On s'était flatté de le prendre par famine ; mais soit négligence , soit trahison, cinq cents Cosaques firent entrer en plein Jour dans Kromy un convoi de poudre et de farine ^ D'un autre côté,les renforts arrivaient en fouie à Démétrius. Un grand nombre d'aventuriers polonais accouraient à Poutivle , publiant que Sigismond rassemblait une armée formidable, à la tête de laquelle il ramènerait à Moscou son allié, le fils légitime du tsar Ivan. Les généraux russes mandaient à leur maître qu'ils ne répondaient plus de la fidélité de leurs soldats. Us exagéraient les forces de l'ennemi, et s'accusaient les uns les autres, d'accord sur un seul pcÂnt , leur impuissance à comprimer la rébellion. Accablé par ces tristes nouvelles, Bcuris faisait des efforts surhumains pour cacher son désespoir. Déjà peut-être ne pensait-il plus qu'à

mom'ir en roi. Le 13 avril 1605 , il présida le ccnaseil comme à son ordinaire , mais tous les boyards furent frappés de l'altération de ses traits. Son àme toujours éner-

Baer, p

LES FAUX DSMÉTRIDS. 135

gique ne dominait plus son corps brisé par la fatigue. Tout à coup il chancela et s'évanouit. Au bout d'un instant, il reprit connaissance^ mais il se sentait frappé à mort. Reyétu d'une robe de moine ^ comme un malade désespéré, il reçut les sacrements, et, selon l'usage du temps, prit un nom de religion*. Le même jour il expra entre les bras de sa femme et de ses enfants. H est probable qu'épuisé par le travail et les veilles, il usa le reste de sa vie dans ses e£Porls pour montrer un front serein à sa cour. Cependant il ne trompa personne. Le peuple crut même qu'il s'était empoisonné. — ail s'est fait juslice, disait-on. Il a prévenu la vengeance du prince dont il a usurpé le trône. Il a vécu en lion , régné en renard, il meurt comme un chien.*» Tel fut le sou-

1. Bogolèp, Agréable à Dieu. Lettre du patriarche Job. Gos, Gramoty, n, p. 189.

2. Baer, 58.— Peyerle, p. 33.— Margeret, p. 118. Lubienski, Op. Potth., p. 155. --Selon quelques annalistes, Boris s'évanouit en sortant de table et cette circonstance a pu donner Heu au bruit d'un empoisonnement. Dans la suite on accusa Basmanof de ravoir empoisonné; mais il ne semble pas qu'aucun de ses contemporains ait partagé cette opinion. Le suicide est trèsînvaisem-

blable à mon avis, cependant il n'est pas impossible que Bons ait voulu se dérober par une mort volontaire aux traitements ignominieux que le vainqueur pouvait lui réserver. Depuis longtemps il était attaqué de la guutto et les

136 LES rAUX DÉMÉTRIUS.

venir que laissait à ses contemporains cet homme dont l'administration et le règne contribuèrent puissamment à préparer la grandeur de la Russie. Pas une larme ne coula sur sa tombe : les services qu'il avait rendus à son pays étaient depuis long* temps oubliés. La calomnie qui Tavait poursuivi pendant toute sa carrière n'épargna pas sa mémoire. On le maudit pour son ambition , son despotisme , sa sévérité y pour le crime enfin , peut-être supposé y auquel il dut le trône. Aujourd'hui on peut se demander si son amour de l'ordre et sa ferme volonté d'introduire d'utiles réformes dans son pays ne furent pas les motifs réels de la haine que lui vouèrent ses contemporains.

eruelles émotions qu'il éprouva pendant les derniers Jours de sa Tie suffisaient bien pour occasionner une crise Tatale. V. ramzine, XI, p. 234.

Dès le lendemain de sa mort, le corps de Boris fut porté dans la sépulture des tsars, où il ne devait pas demeurer longtemps, et cet ensevelissement précipité ne contribua pas peu à confirmer le bruit de son suicide ^ Aussitôt après, le patriarche Job, et les boyards du conseil prêtèrent serment de fidélité à son fils Fëdor, ftgé de seize à dix-sept ans. A leur exemple , tous les fonctionnaires publics et les strelitz de Moscou s'empressèrent de baiser la croix devant le nouveau tsar \ La mort de Boris avait été si

prompte , si inattendue , que les partisans de Démétrius n'avaient pas eu le temps de se préparer.

Baer,p

i. La formule de ce senneni, qid s^est conservée, défend d*obéir au bandit qui prend le n m de Démétrius, mais on ne rappelle plus Otrepief. Karamziie, XI, p. 247, prétend que ce fût un oubli de la part des lH>y irds ; ne serait-ce pas plutôt parce que la fable du molBv aposte ne trompait déjà plus personne? Go«. Gramotyy U, f 199

138 LES FAUX DÉHÉTRIUS.

D'ailleurs, avant d'essayer de soulever le peuple de la capitale, il fallait attendre que l'armée se déclarât. La cérémonie des funérailles et celle de la prestation d'hommage étant terminées à Moscou, Basmanof partit pour le camp devant Kromy, chargé de recevoir des troupes le serment de fidélité au nouveau tsar. En effet , le sort de l'empire dépendait du parti qu'elles allaient prendre, et la tsarine veuve de Boris, ainsi que le patriarche son conseiller, crurent obéir aux dernières volontés du tsar défunt^ en confiant «on fils et son armée au meilleur de ses généraux et au plus fidèle de ses sujets. Hien alors ne permettait de mettre en doute le dévouement de Basmanof . Il venait de résister aux séductions comme aux armes de Démétrius. Avec le renom d'babile capitaine, de loyal soldat, il semblait le seul homoKî qui pût étouffer la rébellion. H quitta Moscou plein d'espoir, et résolu de combattre pour ie fils de sor. bienfaiteur.

A son arrivée au camp devant Kromy, Basmanof trouva la place réduite aux abois par le manque de vivres et de munitions, mais l'armée assiégeante, travaillée par la dysenterie et déjà instruite de la mort de Boris, lui parut découragée et plus qu'à moitié séduite. Le prince Fédor Mstislavski était en

querelle ouverte avec Ivan Godounof, frère de Boris, qui commandait une partie des troupes. Les boyards et les gentilshommes n'étaient pas moins divisés que les généraux. Personne ne se souciait plus d'obéir maintenant que Boris était mort; chacun prétendait gouverner l'empire, en exploitant à son profit la faiblesse de l'enfant qu'on venait de couronner. Cependant Basmanof rassembla l'armée et proclama le tsar Fédor Borissovitch, sans qu'il s'élevât le moindre murmure. On lut la lettre du patriarche, la formule de serment; officiers et soldats baisèrent la croix avec le cérémonial ordinaire*. Le prince Mstislavski et Ghouiski retournèrent à Moscou y mandés par le jeune tsar qui voulut donner au conseil de l'empire l'autorité de leurs noms*. Après leur départ, le commandement de l'armée fut divisé entre le prince Galitsine^ Ivan Godounof et Basmanof. En voyant arriver au camp le héros de Novgorod, on crut que les opérations militaires

1. J'ai suivi la version de tous les annalistes russes. Suivant le seul Zolfciewski, Ghouïski aurait fait prêter serment aux troupes, et leur aurait déclaré que le prétendant était un irapostear, prenant à témoin un des Nagoï, qui disait avoir enseigné à lui-même son neveu. Il me paraît plus probable que Ghouïski au contraire évita, selon son usage, de se déclarer ouvertement dans cette circonstance. HN. de Zolkiewski, p. lit.

allaient prendre une face nouvelle; il n'en fut rien. Le siège, ou plutôt le blocus fut conduit avec la même mollesse qu'auparavant, mais en même temps les secrets pourparlers entre les insurgés de Poutivle et les assiégeants continuèrent avec plus d'activité que jamais.

Trois semaines se passèrent de la sorte sans que Démétrius parût se mettre en peine de secourir la garnison de Eromy sans que les Moscovites tentassent un nouvel assaut contre Korela, ou songeassent même à battre la campagne aux environs. Enfin, vers le milieu de mai 1605, Démétrius fit sortir de Poutivle un escadron de hussards polonais et cinq cents Circassiens qu'il venait d'enrôler. A leur tête était un capitaine polonais nommé Zaporski, qui marcha audacieusement contre le camp moscovite, semant partout le bruit que sa troupe formait l'avant-garde d'une immense armée. Il était précédé par un Cosaque porteur d'une lettre de Démétrius pour l'ataman Ko'rela et les notables de Eromy, dans laquelle le prince

1. Peyerle, p. 27 et suiv. Piatigortsi, gens des cinq montagnes. Sous ce nom sont désignés dans la carte de Fédor Borissovitch les hordes du Kouban et du Terek. Ces montagnards se louaient pour combattre à qui voulait les payer. Les Piatigortii sont les Kabardiens actuels, branche de la nation circassienne, soumise à la Russie.

LES FAUX DÉMÉTEIUS. 411

leur annonçait l'approche de son avant-garde, composée, disait-il de deux mille hussards et de huit mille cavaliers russes. Lui-même n'attendait, pour venir à leur secours, que l'arrivée des forces polonaises, au nombre de quarante mille hommes, éloi-

gnées de seize milles seulement de Poutivle. Selon toute apparence, cette lettre n'était qu'un prétexte offert par Démétrius aux généraux russes que ses agents secrets avaient déjà séduits. Il fallait effrayer les esprits timides et chancelants, et d'ailleurs on eût rougi de se soumettre à un prince qui n'avait pour armée que quelques bandes de Cosaques*.

Les Moscovites occupaient deux camps autour de Kromy, séparés par un des affluents de TOka. Le premier, 80118 le commandement de Basmanof et de Galitsine, je second aux ordres divan Godounof, un peu plus éloigné de Poutivle. Le Cosaque expédié

t. peyerie, p. 31. — Baer, p. 58.— Peyerle prétend contre toute vraisemblance que la lettre de Démétrius fut supposée par Zaporski et que Galitsine et Basmanor en furent dupes. Mais la manière dont fut conduit le siège de Kromy, depuis l'arrivée de Basmanof, ne laisse pas de douter sur les intelligences de Démétrius avec les chefs de l'armée assiégeante. Je suppose que Peyerle tenait son récit de Zaporslii lui-même, mais on sait que les subalternes s'attribuent toujours le rôle principal dans leurs relations.

par Zaporski, bien a fait du rôle qu'il avait à jouer, se fit prendre par les avant-postes de Basmanof, livra ses dépêches, et, avec une imperturbable assurance, donna tous les détails qu'on voulut sur les forces innombrables de Démétrius et l'arrivée prochaine de ses prétendus auxiliaires polonais. L'interrogatoire du prisonnier avait lieu en présence d'un grand nombre d'officiers. Il se fit un profond silence quand le Cosaque eut achevé son récit, chacun cherchant à pénétrer les sentiments de ses compagnons. Enfin Basmanof s'écria : « La Providence s'est déclarée ! C'est Démétrius qu'elle veut nous donner pour maître.

Ne résistons plus à ses décKets!» Le {»ince Galitsine s'empres
d'avouer qu'il était du même sentiment , et dès lors il ne fut plus
question que des mesures à prendre pour entraînes* l'armée. La
défection de Basmanof ne fut pas soudaine et provoquée par la
lettre de Démétrius, mais elle fut sans doute le résultat des obser-
vations qu'il fit depuis son arrivée devant Kromy. Témoin, du
désordre qui suivit la mort de Boris , pénétré de mépris pour la
faiblesse du nouveau tsar, et craignant l'ambition de la nom-
breuse famille des Godounof , il jugeait qu'il valait mieux, pour
lui d'abord, et peut-être pour la Russie elle-même, se jeter dans

LBS FAUX DÉMÉTRIUS. U3

les bras d'un prétendant dont il n'était pas la dupe, mais dont
l'audace et le courage lui arrachaient une admiration involon-
taire. H respectait le vaincu de Dobrynitchi et méprisait, au fond
de Tâme, un enfant gouverné par une femme et par un vieux
prêtre. Il dut se dire encore, que parvint- il à conserver la cou-
ronne à Fédor Borissovitch , le général vainqueur des rebelles ne
serait jamais auprès de son souverain que dans un rang inférieur
à celui du moindre de ses parents les Godounof , tandis qu'un
aventurier, sans famille, accorderait la première place au capi-
taine qui lui ouvrirait les portes de Moscou.

Sûr de L'assentiment des principaux officiers russes, Bas-
mancf jugea prudent de mettre dans ses intérêts le commandant
des mercenaires étrangers, qui-, disposant d'un corps de quatre
mille soldats bien discipliné;, pouvait jeter un grand poids dans
la balance, si la question devait se décider par les armes* En
conséquence, il manda dans sa tente le baron de Rosen, que nous
avons vu combattre vaii* lamment à Dobrynitchi , et, sans pré-
ambule, l'engagea à se joindre à lui pour proclamer le tsar Démé-

trius. Dans le premier moment, Bosen crut qu'on lui tendait un piège, et se récria en protestant de sa

441 LES FAUX DiMÉTniUS.

fidélité. II se rendit bientôt cependant, dès qu'il eut reconnu les véritables dispositions des généraux russes. Ce fut chose facile de convaincre les officiersSy mais les soldats montrèrent quelques scrupules. L'approche de la prétendue avant-garde polonaise , c'est-à-dire de la petite troupe commandée par Zaporski y acheva de décider les incertains . Entraînées par leurs chefs, les troupes de Basmanofet deGalitsine crièrent: «ViveDémétrius tsar de Russie!» trois semaines après avoir crié : a Vive Fédor Borissovitch!»

Au bruit de ces acclamations, au tumulte qui venait d'éclater dans le camp de Basmanof , les généraux qui occupaient l'autre bord de la rivière , mirent leurs troupes sous les armes , et envoyèrent demander la cause de ce mouvement inattendu.

D'abord on leur répondit qu'une grande armée polonaise s'avavançait, et qu'on se préparait à la recevoir. Bientôt Basmanofet Galitsine^ parurent sur le

1. Karamzine (XI, p. 251), d'après les Annales de Nikon» rapporte que Gaiitsine feignit de ne céder qu'à la violence, et joua la comédie jusqu'à se faire garrotter. (Nikon, p. 66.) Ce récit est évidemment inexact. Démétrius, au contraire, dans une lettre qui s'es conservée , attribue à Gaiitsine la défection de Parmée. Gos. Gramoty, II, p. 198, lettre de Démétrius à madame Sophie Mniszek, starostine de Sanoci (la belle fille de George Mniszek).

LES FAUX OÉMÉTRIUS. 4|ft

pont qui séparait les deux corps d'armée, t Soldats^ « s'écria
 Basmanof élevant au-dessus de sa tête la a lettre de Démétrius
 d'où pendait le sceau impérial, «voici Tordre de notre tsar Démé-
 trius Ivanovitch , a que le traître Boris avait voulu faire périr.
 Sauvé « par la divine Providence , il est notre légitime c(souve-
 rain. Que les Russes fidèles passent de ce « côté ! Quant aux
 traîtres , qu'ils s'attendent au sort ce de Boris et de ses complices
 1 » A ces mots s'éleva un affreux tumulte. Les sabres furent tirés
 , et quelques compagnies se chargèrent. Cependant le nombre
 était pour les partisans de Démétrius^ soutenus ^ d'un côté, par
 les Polonais de Zaporski^ et de l'autre par une sortie des Co-
 saques de Korela. Les troupes fidèles àFêdor^ intimidées, mirent
 bas les armes. Plusieurs chefs s'enfuirent, beaucoup de soldats se
 dispersèrent sans vouloir prendre de parti. Quelques bataillons
 allemands gagnèrent Moscou en bon ordre *» Ivan Godounof fut
 arrêté et chargé de chaînes^ et Basmanof prit le commandement
 général.

1. Cfr. Baer, p. 53. — Peyerle, p. 87-32. Il résulte du récit
 très-circonstancié de Peyerle que le baron de Rosen et une par-
 tie des Allemands se déclarèrent des premiers pour Démétriuâ.
 Baer, qui ne veut pas qu'un de ses compatriotes puisse être un
 traître , attribue à tous les mercenaires allemands la conduite de
 quelques bataillons.

146 LBS FAUX DÉMÉTAÏUS.

Dès le lendemain le prince Galitsine se rendit k Poutivle avec
 quatre mille hommes y emmenant avec lui Godounof prisonnier.
 Ce ne fdt pas sans surprise que ses soldats virent que cette armée
 formidable dont on leur annonçait rapproche, ne se composait
 que d'une poignée de hussards et de quelques milliers de Co-

saques; mais il était trop tard pour se dédire. Présenté à Démétrius, Galitsine se prosterna en le suppliant d'user de clémence envers des sujets égarés et repentants. — « Nous avons été tellement « séduits par les ruses de Boris , dit-il , qu'à sa mort « nous avons reconnu son fils« Nous avons promis « de combattre un certain Grichka Otrepief , mais « non pas notre tsar l'itimé. La formule de ser- « ment nous a été dictée autrement que nous ne € pensions. Nous ne pouvons tirer Tépée contre « notre souverain, et dès que nous avons connu la c vérité , nous sommes accourus auprès de toL Rea prends le trône de tes glorieux ancêtres , et règne « longtemps et heureusement sur nous! ^ » Démé-

I. Go\$. Gramoiy, II, p. 19S-S. Lettres de Démétrius à SUaislas-Moiszek et à sa femme Sopbie, S4 mai 1605.^On lemarquera que cUns ces lettres Basmanot n^est pas même uommé, mais seulement le prince Galitsine. U n'en faut (>as conclure, je pense» que Basmanof ne Joua qu'un rôle secondaire; la

LES FAUX DÉHÉTRIUS. 447

trius reçut ses nouveaux sujets avec son affabilité ordinaire. Ddiargea Basmanof de prendre le serment des troupes rassemblées autour de Kromy^ et lui-même se disposa à marcher à leur tête sur la capitale ^ où ses émissaires lui annonçaient qu'il était impatientement attendu.

Cependant Fêdor occupait encore le Kremlin , et Moscou lui obéissait. Une grande ville bien fortifiée , renfermant une garnison nombreuse et une population immense j ne pouvait être enlevée par un coup de main, et il semblait téméraire de se présenter sous ses murs avec une armée plutôt surprise que séduite. Démétrius voulut sonder les dispositions de ses habitants* Les pre-

mières lettres qu'il leur adressa furent interceptées, et ses émissaires égorgés par les Godounof qui commandaient au nom de Fêdor. Sans se laisser intimider par cet exemple y le 4«' juin 1605, deux gentilshommes russes Pouchkine et Plestcheïef, porteurs de nouveaux manifestes, arrivèrent à Krasnoé Sélo, gros bourg

faveur dont il joua dans la suite auprès de Démétrius, prouve que celui-ci appréciait toute l'importance du service rendu. Hais le prétendant voulait faire croire, même à ses amis, qu'il était proclamé par l'enthousiasme populaire, et il se garde de faire mention de ses principaux agents.

f48 LES FAUX DÉMÉTRIUS.

près de Moscou, habité par beaucoup de riches marchands qui avaient leurs comptoirs dans la capitale. Là • ayant réuni les anciens et les notables , ils donnèrent lecture d'une lettre de Démétrius contenant la promesse d'une amnistie en cas de soumission immédiate y et la menace d'un châtimement terrible si l'on défierait à obéir, à Si mes envoyés ne revien-

< nent pas avec une réponse satisfaisante , disait-il en terminant, je ne ferai quartier à personne, non

< pas même aux enfants à la mamelle. * » Pouchkine et Plestcheïef, accompagnés d'un

grand nombre d'habitants de Krasnoé Sélo , qui devaient leur servir de sauvegarde, entrèrent à Moscou, et, appelant le peuple sur la grande place, l'invitèrent à reconnaître et à proclamer leur légitime souverain, Démétrius, fils de Ivan. La plupart des boyards du conseil se joignirent à eux ainsi que plusieurs exilés illustres,

qui, sur le bruit de la mort de Boris, s'étaient empressés de revenir à Moscou. Le peuple, déjà travaillé par les émissaires de Démétrius, fit retentir la place de ses acclamations, et en un instant la révolution fut consommée. Un contemporain raconte que Basile Ghouiski, celui-là même qui avait

i. Baer» p. 54.

présidé l'enquête sur les événements d'Ouglitch, fut sommé par les Moscovites de déclarer s'il était vrai que Démétrius ne fût pas mort. Sans hésiter, Chouiski répondit que le cadavre exposé à ses yeux n'était pas celui du tsarévitch, mais celui du fils d'un pape égorgé à sa place *. Sur cette déclaration, accueillie avec enthousiasme, la populace se porta au Krem ^ lin, se saisit de Fêdor, de sa sœur Xénia et de la tsarine veuve de Boris. On les conduisit hors du palais dans la maison que Boris occupait avant son avènement (au trône. Ils y furent traités avec égards, mais en prisonniers, et une garde nombreuse veilla autour d'eux pour prévenir toute tentative d'évasion, jusqu'à ce que le couveau maître eût ordonné de leur sort. Quant aux Godounof, frères ou parents de Boris, tous furent chargés de fers, et, au milieu de mille outrages, envoyés à demi nus, sur de méchantes charrettes^au camp du vainqueur^. Aucun d'eux n'essaya de résister, et pas une épée ne

1. Er berichtete daß Demetrius des Borii Gudenctos Nachstellung entkommen, und ein PrUstes Sohn an seiner Stadt erschlagen, und fürstlichbegraben worden, Petreîus, p. 310. — Chouiski n'aimait pas Boris; il savait que Démétrius s'avançait à la tête de cent mille hommes, et il ne se souciait nullement d'être martyr pour la cause ie la vérité.

Baer, p. 55. — Petreïis, p

450 LB8 FAUX DÉMÉTRIVS.

sortit du fourreau pour défendre le jeune prince auquel moins d'un mois auparavant tous les Moscovites avaient prêté serment de fidélité.

A cette manifestation populaire succéda une orgie. Personne ne commandait plus à Moscou y car des boyards du conseil, les uns attendaient l'événement cachés dans leurs maisons , les autres s'êtaient empressés d'aller à Kromy saluer le nouveau souverain. Le patriarche Job pleurait prosterné aux pieds des autels*. Libre pour un jour, la populace envahit le Kremlin et se mit en devoir d'enfoncer les caves du palais. Boris vaincu , le pillage de ses biens semblait un droit légitime. Cependant, sur les représentations de quelques notables, la multitude renonça à son projet; mais, pour se dédommager, elle se répandit dans le quartier des Allemands, força les boutiques et se livra à mille désordres- Si Ton en croit le pasteur luthérien Martin Baer, qui alors habitait Moscou , un boyard nommé Bielski, autrefois favori d'Ivan, puis disgracié par Boris , et revenu depuis peu de son exil , ameutait la canaille et Texcita à boire le vin des Allemands. Il agissait ainsi par esprit de vengeance , et voici le motif de sa haine :

Nikon; — Karamzine, XI, p

LES FAUX DÉHÂTRIUS. 454

Quelques années auparavant Boris avait condamné Bielski , pour je ne sais quel méfait, à avoir la barbe arrachée, et l'exécution de la sentence avait été remise à un docteur allemand, car à la cour de Moscou, à cette époque, on ne faisait pas une distinction bien précise entre les fonctions de chirurgien et celles de barbier* Bielski ne pouvant se venger du docteur qui l'avait épilé, car il était mort, s'en prit à tous ses compatriotes, comme Aman qui voulut rendre tous les juifs responsables de l'insulte de Mardochée. Il harangua la populace, et lui dit que Démétrius pourrait bien s'offenser de trouver ses celliers vides , mais qu'il y avait dans les caves des Ailes maudites, ces auxiliaires zélés de Boris, de quoi boire à la santé du tsar que la Providence rendait à la Russie *. Quoi qu'il en soit de cette anecdote, que je ne cite que parce qu'elle peint les mœurs de l'époque, les désordres même qui suivirent la révolution, témoignent de la douceur du peuple moscovite. Les Allemands, bien traités par Boris, passaient pour lui être dévoués ; beaucoup d'entre eux étaient riches et jalouxés par leurs voisins Russes; aucun cependant ne subit de mauvais traitements; pas un

Baer, p

452 LES FAUX DÉMÉTRIUS.

l'assassinat ne fut commis. Quelques magasins , il est vrai, furent enfoncés et pillés, mais c'était surtout au vin des païens qu'en voulait la populace moscovite. Pour célébrer le joyeux avènement du nouveau tsar, le vin coula à flots, mais ce jour-là^ du moins, il ne s'y mêla point de sang ^

Le 3 juin, Tordre étant déjà rétabli , une députation sortit de Moscou pour demander grâce à Démétrius; c'est la forme consacrée d'un compliment de bienvenue dans la langue russe ^ . On devait encore le supplier d'entrer dans sa capitale, où il ne verrait plus 4in seul de ses ennemis. En effet, avant que Démétrius eût quitté son quartier de Serpoukhof , Fêdor et la tsarine sa mère avaient cessé de vivre. Leurs corps, renfermés dans des bières de bois sans ornements, furent transportés à petit bruit dans un monastère hors de la ville, avec les restes de Boris, maintenant indigne de reposer dans la sépulture des tsars de Moscou ^ . On répandit le bruit qu'ils s'étaient empoisonnés , et l'on publia même des détails assez peu vraisemblables sur leur mort. Suivant ces récits officiels , la tsarine, voulant épargner à ses enfants

Baer, p

a. Milosti prosim, nous demandons grâce.

a Nikon ap. Karamzine, XI, p. 869.

LES FAUX DÉMÉTAIUS. 453

la honte de la captivité, leur avait préparé , à leur insu, UQ poison violent qu'elle partagea avec eux. La jeuneXénia, efrayée par le goût du breuvage, avait rejeté la coupe fatale au moment où sa inère et son frère expiraient à ses yeux *• D'autres historienSi probablement mieux informés ou moins crédules, assurent que les malheureux captifs furent étranglés dans leur prison. Tls nomment les exécuteurs de Tassassinat, auquel le prince Galit-sine aurait présidé en personne^. Fêdor, assailli par quatre stre-

litz, ne succomba, dit-on, qu'après une résistance désespérée et dans une lutte épouvantable. Petreîus affirme qu'il a observé lui-même sur leurs cadavres exposés en public des marques évidentes de strangulation ^.

Peyerle, p

8. Margeret, p. ISi. — Baer, p. 57. -^ Letopis o miatejakh, p. 93.

3. Zeichen nach dem Stricke damit Sie gewurszert waren^
gnugtam aiuwûUeUny welchet leh mit leidliehen Augen, nebenst
viel hundert MenscKen gesehen hâb, Petreîus, p. 314. •^ Je ne
sai^ si le témoignage de Petreîus est bien digne de confiance, et
d'abord on peut se demander s'il était à Moscou, en 1605? Il y
vint en 1608, comme envoyé de Charles IX, roi de Suède, selon
M. Oustrialof. (Note 01, p. 27i de la chronique de Baer.) Mais,
ailleurs (Préface de Baer, p.xvii), M. Oustrialof nous dit que Pe-
treîus avait vécu quatre années à Moscou, sous^ Boris, Déiné-
trius et Basile Ghouiski. Tout pourrait se concilier en supposant
que Petreîus, habitant Moscou, comme

154 LES FAUX DÉHÉTBIUS.

Bien que le suticide ne fût pas une action inouïe dans les
mœurs russes , à cette époque % Tassassinat présente malheu-
reusement beaucoup plus de vraisemblance. Peut-^tre ne fut-il
pas commandé par Démé* trius lui-même, comme la plupart des
chroniqueurs l'en accusant sur des présomptions assez vagues^;

simple particulier en J605, fut chargé d'une mission diploma-
tique en 1608. Au reste, que Petrelus ait été ou non présent à

Moscou en 1806, ce n'est point un témoin sur lequel on puisse s'appuyer avec certitude. Sa chronique est une compilation fort indigeste; il pille Baer sans scrupule et la plupart du temps redit en plus de mots et avec moins de précision les faits rapportés par le pasteur de Neustadt. .

1. En 1578, à la bataille de Wenden» les canonniers russes abandonnés par les troupes qui devaient les soutenir, se pendirent aux timons de leurs pièces pour ne pas les voir tomber au pouvoir des Polonais et des Suédois qui leur offraient quartier. (Karamzine, XI, p. 361.) J'ajouterai que pour que Boris fût soupçonné de suicide, il fallait que cette action ne fût pas absolument contraire aux mœurs des Moscovites qui la lui imputèrent.

a. Petrelus, p. 57, prétend que Démétrius chargea le diak (secrétaire) Ivan Bogdanof de cet ordre cruel. — Baer, p. 57, rapporte que le tsar répondit à une députation qui le pressait de venir à Moscou, « qu'il n'entrerait dans sa capitale que lorsque ses ennemis seraient exterminés jusqu'au dernier. » (U est bon de remarquer qu'un seul des Godounof fut mis à mort par son ordre.)— La Chronique des troubles se borne à dire que le maudit se réjouit de la mort de la tsarine et de son fils, mais elle ne taccuse pas de l'avoir ordonnée. On je okc^nni rad byst, Letopis o Miatejakh, p. 94,

LES FAUX DIMITRIUS* 455

mais le zèle de ses agents n'avait pas besoin, sans doute, d'instructions positives. La suite du récit montrera que ce jeune aventurier, loin d'être cruel, avait une douceur naturelle et une générosité bien rare à cette époque, même chez les nations les plus policées. J'aime à croire que les hommes qui, dans l'espace

d'un mois, avaient prêté deux serments et trahi successivement Boris et Fëdor, s'empressèrent, sans ordre, de débarrasser leur nouveau maître d'ennemis qui, vivants, eussent été pour eux-mêmes un objet de remords et d'effroi.

Au reste, il faut avouer que Démétrius avait laissé le champ libre à ses agents, car sa marche sur Moscou fut d'une excessive lenteur. Il s'arrêta assez longtemps à Toula, d'où il expédia des courriers dans tout l'empire pour faire reconnaître son autorité et demander le serment d'hommage. Dans toutes ses proclamations, il défendait aux peuples d'obéir à la femme de Boris ou à son fils, qu'il appelait Fédkay diminutif méprisant du nom de Fëdor *. Déjà il por-

1. Gos, Gramotyy II, p. iOî, Formule de serment envoyée par Démétrius dans les provinces.— Le style de cette pièce est assez étrange; entre autres promesses exigées par le nouveau tsar de ses sujets, on trouve celle-ci : Je baite la croix, c'est-à-dire, je jure de ne point donner de poison à Sa Majesté etc.

456 LES FAUX DÉMÉTEIUS.

Après ses vues sur la politique extérieure, se croyant dès lors maître absolu dans ses États. Un ambassadeur du roi Jacques II venait de quitter Moscou, pour retourner en Angleterre avec des lettres de Boris. Démétrius fit courir après lui, reprit les lettres de Boris et lui en remit d'autres pour son souverain, avec lequel il avait hâte d'établir des relations politiques *. De Toula, il rendit des oukases, nomma des gouverneurs, distribua les grâces et les châtiments. D'ailleurs, il usa de sa victoire avec clémence. Un seul des parents de Boris, Semen Godounof, fut mis à mort par l'ordre de Démétrius, et probablement cette rigueur ne fut pas de

sa part une vengeance personnelle, mais plutôt une satisfaction donnée à la noblesse russe qui exérait Semen , le chef de la police secrète de Boris, et le conseiller ordinaire de ses ordres les plus rigoureux. Les autres membres de cette famille furent exilés en Sibérie ou relégués dans des forteresses; et, si Ton considère qu'à cette époque il n'était pas rare d'exterminer toute une maison pour le crime de son chef, il faut avouer que Démétrius fit preuve d'une modération qui surprit ses ennemis eux-mêmes.

Karamzine, XI, p

LES FAUX DÉMÉTRIUS. 457

Les historiens russes ont blâmé sévèrement sa conduite à l'égard du patriarche Job, et les annalistes ecclésiastiques particulièrement ne trouvent pas de termes assez forts pour exprimer leur indignation. Quant à moi , il m'est impossible de la partager. Job était une créature de son ennemi , et le patriarcat même une institution de date récente , introduite sous le règne de Fédor par Boris, dans une pensée de politique toute personnelle. Pour dominer plus sûrement le clergé , le régent avait voulu lui donner un chef suprême , créer une espèce de pape de l'église russe, à la nomination du tsar, résidant à la cour, et toujours prêt à couvrir de son autorité les décrets impériaux. C'est ainsi que Boris était parvenu à réunir dans sa main tous les pouvoirs de l'État. Démétrius comprit les avantages politiques de l'institution^ il conserva le patriarcat, mais il ne pouvait faire moins que de changer le patriarche. N'était-ce pas Job qui l'avait excommunié , dénoncé comme moine apostat, qui peut-être même avait suscité contre

lifi des assassins fanatiques? Il est vrai qu'à l'exemple de tous les dignitaires laïcs et ecclésiastiques, le patriarche, revêtu de la pourpre qu'il tenait de Boris, s'était incliné devant les décrets de la Providence, et qu'aussitôt après le mouvement

populaire de Moscou, il avait prêté serment de fidé* lité à l'homme contre lequel peu de jours auparavant il lançait rana-thème ^ ; mais cette faiblesse ne pouvait faire oublier sa conduite précédente. U eût été imprudent de laisser à la tête du clergé un partisan déclaré de la maison déchue. Démétrius usa du pouvoir que les tsars de Russie ont toujours exercé; il destitua le patriarche et Texila dans un couvent. Rarement le clergé grec a essayé d'entrer en lutte contre le pouvoir temporel^ cette fois encore il céda sans murmure devant la volonté du souverain. On ne peut nier que l'exécution du décret qui retirait à Job sa haute dignité ne fut accompagnée de violences qui attirèrent quelque intérêt sur le prélat décrédité par sa rapide palinodie. Il célébrait la messe dans Tégiise cathédrale» lorsqu'une troupe ie soldats vint lui signifier Tordre du nouveau souverain. A défaut de courage , Job avait de la résignation ; il détacha luimême sa panagia ^ c'est-à-dire l'image de la Vierge

1. Gos. Gramoty, II, p. 100. Manifeste de Démétrius. — Platon {KratkaSa tserkovnata rossiiskaHa istorvia, II, p. 140) essaie de justifier Job; mais il ne trouve d'autre motif pour nier sa soumission si prompte, attestée par plusieurs contemporains, que de la déclarer improbable, vu la grande piété au préalable

LES FAUX DÉMÉTILLUS. 459

que le patriarche portait suspendue sur sa poitrine comme un signe de sa dignité , et la déposa devant la Vierge de Saint-

Vladimir, en priant le ciel de protéger la Russie et l'Église orthodoxe. Aussitôt on le dépouilla de ses habits pontificaux, et sa dégradation fut proclamée au nom du tsar. Revêtu d'une robe de bure, il fut entraîné hors de l'église et conduit dans un mauvais chariot au monastère de l'Assomption, où il devait prononcer ses vœux *.

Démétrius conféra la dignité de patriarche à Ignace, évêque de Riazan, et l'on dit qu'en cette occasion, il céda à l'influence des jésuites polonais qu'il avait à sa suite. Ignace était un Grec, autrefois archevêque de Chypre. Lorsque l'Italie fut envahie par les Turcs, il passa en Italie et fit un assez long séjour à Rome. On assurait qu'il s'y était secrètement converti au catholicisme[^]. Sous le règne de Fédor Ivanovitch, il était

Platon, III, p. lis

s. Le fait ne serait plus douteux, si c'est d'Ignace qu'il est question dans la lettre suivante du cardinal Borghese au nonce apostolique en Pologne. Rome, 3 décembre 1605. «Favorisca V. S. appresso il serenissimo Re (di Polonia) il Padre arcivescovo Buteno, perché si mostra così obediente à questa Santa Sede, e non lasci di fare ofBicio che le possa giovare » esortandolo a direndere l'Unione con tutto lo Spirito. » Tourgenief, *Historica Russiæ Monumenta* II, 77. — Il est vrai que le mot latin *Rutenus* on mieux *AurAenus*», en italien *Ruteno*[^]

venu en Russie , et sur le récit de ses malheurs , le pieux monarque l'avait nommé à l'évêché de Riazan *. Quoi qu'il en soit de son changement de croyance , la faveur qu'Ignace avait trouvée , tantôt auprès du Saint-Siège y tantôt à la cour d'un prince fermement attaché à la religion grecque, prouve la souplesse de son caractère et son talent à prendre différents masques selon son utilité particulière. A part les soupçons que le clergé russe pouvait avoir sur son orthodoxie , le choix d'un prélat étranger ne pouvait que choquer les préjugés populaires et confirmer les bruits déjà répandus par Boris sur l'attachement de Démétrius aux doctrines de l'église romaine.

Malgré cette faute , la conduite de Démétrius depuis la défection du camp de Kromy avait été en général habile et bien calculée. Je ne sais s'il avait lu le Prince de Machiavel , mais on eût dit qu'il avait

est employé par quelques auteurs de cette époque comme synonyme de Russus ou à SoseovUa, Cependant on remarquera qu'il s'agit dans cette leure de la faveur du roi de Pologne et de V Union. Or, le patriarche de Moscou n'avait point affaire à Sigismond ni aux Lithuaniens. Il me semble évident que le cardinal Borghèse veut parler, du prélat qui gouvernait pour le Saint-Siège l'église Grecque-Unie de Lithuanie et d'Ukraine C'était, je crois, l'évêque de Vilna.

Platon, U, p. lis. — Lûtopii o Miatejakhf p. H

LES FAUX DÉMÉTRIUS. 16f

voulu suivre à la lettre les préceptes de ce grand politique. Toutes les mesures de rigueur avaient été prises rapidement, exécutées à la fois avant son entrée à Moscou , et, débarrassé de tous ses ennemis , l'usurpateur n'avait plus que des grâces à distribuer en prenant possession du trône *• C'est alors qu'il voulut faire son entrée triomphale. Un grand nombre de boyards étaient venus à Toula pour le supplier de ne pas refuser plus longtemps à ses sujets le bonheur de voir leur souverain. Il les accueillit d'un air un peu hautain et avec une certaine brusquerie militaire , qui déplut à la noblesse russe habituée à la gravité de commande d'Ivan et de Boris. D'ailleurs ces courtisans empressés avaient essuyé bien d'autres mortifications. Il leur avait fallu traverser une haie de Cosaques farouches, fiers d'un tsar de leur façon, et qui se croyaient tout permis après la victoire. Les boyards connus par leur ancien attachement à Boris avaient été accueillis par des railleries grossières ou des menaces effrayantes, a Misérables juifs! leur criaient les Cosaques, vous osiez résister

1. Voir le Prince de Macchiavel, cap. Tiii. JH quelli ehe per teelatezze sono pervenuti al prineipato. Ce livre était rjr^s-répan- du à celle époque, et selon toute apparence 11 existait déjà des traductions en polouais.

à votre tsar? * d Puis dans le palais même la dépin tation des boyards s'était rencontrée avec quelques atamans du Don , envoyés par leurs hordes pour complimenter le nouveau souverain. Démétrius devait tout aux Cosaques; il leur donna sa main à bai^ ser avant de l'offrir aux boyards qui dévorèrent Taffront, mais il demeura gravé dans leur mémoire \ Le 210 juin 1605 , satisfait de la sincérité des hommages qui lui parvenaient de toutes parts, Démétrius consentit enfin à faire son entrée dans sa capitale. Les

notables de toutes les classes de la population allèrent fort loin à sa rencontre, porteurs de riches pré^{*}sents parmi lesquels figuraient sur un plateau d'or le pain et le sel, hommage symbolique du vassal à son souverain. — « Tout est prêt pour te recevoir » « lui dirent-ils, réjouis-toi ! Ceux qui voulaient te « manger, ne peuvent plus mordre à présent ^ ». » Démétrius répondit en peu de mots et avec affabilité, qu'il oubliait le passé et qu'il voulait être pour ses

1. Les Cosaqjjes appelaient ainsi par mépris les habitants des villes, et surtout les Moscovites. Palyisine, p. 2^{*}. Selon la Chronique des troubles, quelques boyards Turent rudement battus. Letopis o miatejiikh, p. 91.

«. ffikon, p. 68. — Karamzine, XI, p. STS.

S. Baer, p. 60. Ces mots n^{*}ont rien de bas en russe; e[^]esl uAe métaphore tout orientale.

Moscovites , non pas un tsar mais un père ^ toujours préoccupé du bonheur de ses enfants. Parmi les différedtes députations sorties de Moscou, il distingua celle des soldats étrangers qui après la défection du camp de Kromy étaient demeurés fidèles à Fêdor jusqu'au dernier moment. Hs venaient supplier le tsar de pardonner leur attachement à un prince qu'ils avaient cru légitime, et promettre une fidélité semblable à son successeur, si leurs services étaient agréés. — et Votre conduite vous honore,leur dit Démétrius ; je sais qu'en vous je trouverai de braves soldats et de loyaux serviteurs. » Puis il vou^{*} hit qu'on lui présentât l'officier allemand qui , à la bataille de Dobrynitchi , portait la bannière du bataillon contre lequel s'était brisée la charge impétueuse de ses hussards. L'enseigne sortit des rangs,

et le tsar lui frappant sur Tépanle , lui dit avec un sourire gracieux : «Seigneur, garde-nous du mal ! ' » La marche commença, éclairée par un détachement de cavalerie qui devait reconnaître les rues que le cortège allait traverser. A chaque instant des ordonnances passaient et repassaient au galop avec le

' 1; Baer, p. 60. Je ne sais si ces mots sont une sorte de salutation pieuse, ou bien si Démétrius faisait ainsi allusion au cri de guerre des Allemands : Hilf Qotii

rapport que tout était tranquille. A l'avant-garda marchaient les hussards polonais armés de pied en cap; sur vingt de front, la lance sur la cuisse, précédés de leurs trompettes et de leurs timballes. Venaient ensuite dans le même ordre les soldats étrangers, les Cosaques et les strelitz. Démétrius, affectant de s'entourer de ses sujets russes, paraissait monté sur un cheval magnifique, au milieu d'une foule de boyards vêtus de leurs habits de gala. Toutes les cloches étaient en branle, et les rues remplies d'une foule compacte ; les toits même étaient couverts de spectateurs qui faisaient retentir l'air de joyeuses acclamations. Partout sur le passage du tsar la foule se prosternait, en s'écriant dans le langage poétique familier au peuple russe : à Vive notre père ! Que le a Seigneur te couvre de son ombre dans le chemin H de la vie! — Qu'il le donne toujours la même misé- « rîcorde qui déjà t'a sauvé des méchants ! — Nous a étions dans les ténèbres , voici notre rouge soleil a qui reparaît !» — a Levez-vous, mes enfants, di- « sait Démétrius, et priez Dieu pour moi. * » Arrivé

1. Petrelus, p. 315 et suiv. Le même mol russe : krasnoe (solntse), signifie rouge et be»n, C'est une de ces métaphores originales si fréquentes dans une langue qui n*a pas encore été travaillée par les pédants.

sur la grande place devant le Kremlin, Bogdan Bielskiy L qui
sa qualité d'exilé sous le règne précédent donnait une sorte de
prééminence parmi les boyards, ôtant son bonnet, rendit grâces à
Dieu pour la conservation miraculeuse du tsar, et adjura le
peuple de lui être fidèle; puis tirant de son sein une image de
saint Nicolas, il la baisa comme pour sanctifier son serment et
s'écria d'une voix forte : « Peu- «ples! honorez et défendez votre
seigneur! » La foule répondit tout d'une voix : « Dieu soit en aide
c au seigneur tsar et confonde tous ses ennemis \ » En ce mo-
ment un tourbillon de vent soulevant des flots de poussière obs-
curcit la place et déroba le tsar et son cortège à la multitude aveu-
glée. Les Moscovites superstitieux s'effrayèrent du présage» «
Malheur! » s'écrièrent quelques voix *; mais le tourbillon passa et
le sinistre augure fut aussitôt oublié. Tous les cœurs se livraient à
l'espérance. Démétrius était jeune, bon cavalier; il avait cet air af-
fable et hardi qui platt toujours à la multitude; chacun avait cher-
ché et cru voir sur son visage les signes connus qui attestaient
son origine. «C'est notre vrai tsar, disait-on, la race de Rurik ne
périra point. »

Petreïus, p

466 LBS FAUX DÉMÉTRITTS.

A la porte de la cathédrale, le clergé en habits de fête s'avança
portant les saintes images. Démétrius mit aussitôt pied à terre et
les baisa avec dévotion; mais en ce moment y soit par ignorance
des usages russes , soit par une malice militaire, les trompettes
des Polonais sonnèrent une fanfare qui couvrit les chants de

l'Église *. Outre le scandale choquant pour les dévots 9 ces trompettes rappelaient aux Moscovites que leur souverain leur était ramené par des étrangers.

Démétrius, après avoir entendu Toffice dans la cathédrale, au lieu d'entrer aussitôt dans le palais qu'on lui avait préparé, voulut s'arrêter dans l'église de Saint-Michel-Archange pour prier devant le tombeau du terrible. Il s'agenouilla, versa des larmes, et baisant le marbre avec un transport bien joué 2 « mon père, s'écria-t-il, ton orphelin règne, et c'est à tes saintes prières qu'il le doit ! » Son émotion fut communicative, et tous les assistants pleurèrent avec lui en répétant : « n'est-ce pas le fils du terrible ? »

Letopis miatejakh, p

^ . Karamzine, XI, p. 10.

Le premier soin de Démétrius fut de rappeler les exilés, non-seulement les Nagoï^ qu'il nommait ses parents, mais encore tous les personnages qui avaient, à quelque titre que ce fût, encouru la disgrâce de Boris. Un prince tartare dépossédé, Siméon Bekboulatovitch, vain fantôme de souverain, avait été relégué loin de Moscou, et même, disait-on, privé de la vue par Boris, impitoyable dans ses soupçons \

1. Margeret a confondu le tsar Siméon dont il s'agit ici avec le tsar dépossédé de Kazan, Yedigbar Makbmed, qui, étant converti au christianisme, reçut le nom de Siméon. Ce dernier mourut en 1565. Le tsar Siméon, fils de Bekboulat, prince de Kassiraof, était

beau-frère du prince Msiisla?6ki. Voici, selon Margeret, comment il devint aveugle : « Étant en exil , ledit empereur Boris lui envoya une lettre par laquelle on lui donnait espérance qu'il sérail en bref restitué, et celui qui portait la lettre »fâc du vin d*Espagne qui lui était envoyé quant et quant par Boris, lui en ayant fait boire à la santé de Tempereur, comme aussi t son serviteur, lesquels , peu de temps après, devinrent aveugles, et Test encore ledit czar Siméon. — le lui en ay ouy faire le récit de sa propre bouche. » Margeret. p. 95.

Rappelé à la cour, il eut permission de reprendre le titre de tsar, qui ne blessait pas la vanité de Démétrius, qui, en effet, méditait de s'en attribuer un plus élevé encore. Cet acte de clémence lui était facile, car il y avait longtemps que Siméon ne donnait plus d'inquiétude; mais Démétrius fit preuve d'une générosité plus grande en pardonnant aux parents de Boris, arrêtés, comme on a vu, aussitôt après la déposition de Fëdor. Peu de temps après, plusieurs d'entre eux obtinrent même des charges de voievodes, à la vérité dans des provinces éloignées de la capitale'.

A peine établi au Kremlin , Démétrius se hftta de constituer le conseil de l'empire et de fixer les rangs et les fonctions des personnes qu'il y appela. Ce conseil fut divisé en plusieurs sections. Dans la première furent les ecclésiastiques, savoir : le patriarche, trois métropolitains, sept archevêques et trois évêques, en tout quatorze dignitaires appartenant à l'Église. La seconde section comprenait les grands officiers de la couronne et les boyards de première classe au nombre de trente-six. 11 y eut, dans la troisième section, dix-sept okolnitchiy ou boyards

Karamzioe, XI, p

LES FAUX DÉIIÉTRIUS. 46^

de seconde classe; enfin, six gentilshommes furent autorisés à siéger derrière les boyards, probablement en qualité de secrétaires ou maîtres des requêtes*. L'introduction des évêques dans le conseil de l'empire fut une innovation évidemment empruntée à la cour de Pologne, qui pour Démétrius était un prototype qu'il croyait ne pouvoir faire mieux que d'imiter. D'ailleurs il semble qu'il fit trop peu d'attention au choix de ses conseillers ecclésiastiques. Il ne pouvait ignorer la répugnance du clergé à lui obéir, et cependant, lorsqu'il dicta la liste des membres de son conseil, il est évident qu'il eut égard à l'importance des sièges épiscopaux beaucoup plus qu'à l'attachement plus ou moins prouvé des titulaires à sa personne. Hormis le patriarcat, qui en sa qualité d'étranger avait sa fortune étroitement unie à celle du nouveau souverain, tous les prélats le servirent, non-seulement sans zèle, mais avec une désaffection flagrante.

La même légèreté présida au choix des fonctionnaires laïcs. Plein de confiance en lui-même (et qui n'eût été aveuglé après de si étonnants succès?), Démétrius se sentait l'énergie du commandement, et

I. Y. 1% liste de ce conseil, Go\$, Gramoty, IJ, p

170 LBB PA-<JX DBMÉTRIUS.

ne doutait pas qu'il ne pliât à sa volonté des hommes pour lesquels il n'avait qu'un superbe mépris. Le premier rang parmi les boyards fut assigné au prince Fédor Mstislavski. Il Toccupait sous Boris. Apm lui les deux frères GiM)U!6ki, Basile et Démétrius ^ Ces trois personnages n'avaient rien fait pour mériter c^ette distinction y si ce n^est. Basile Chouiski , pour avoir avoué qu'il s'était parjuré autrefois en signant de sa main Tenquête d'Ouglitsfa. Mstislavski, battu bonteusement devant Novsiorod, pouvait passer pour un exemple de la magnanimité du tsar, qui élevait AU premier rang son ancien adversaire, mais il était facile de se montrer généreux à l'égard d'un personnage si médiocre, et ce fut peut-être à sa défaite autant qu^à son illustre naissance que le prince Fédor •dut son élévation, n est à remarquer que Pierre Basmanof, à qui Démétrius avait tant d'obligations, ne siégea dans le conseil qu'au dix«-huttième rang. D'ailleurs il y fut le premier admis parmi les boyards qui n'avaient pas le titre de prince, si l'on excepte les Nagoly que leur parenté prêt^due avec le tsar pb^

1. Ibid, Gomment croire qae Démétrius eût admis Satiie €bouiski dans son conseil , si ce dernier l'avait déclaré imposteur devant Tarmée de Kromy, ainsi que Zoikiewskl Je pré- 4end?

LES FAUX DÂMl^TBIUS. 474

çait Dêctssaireinent dans une position toute particulière. Au reste, cette distinction de préséance n'était qu*Qne affaire de pure étiquette, et, en réalité, Bas* manof fut Thomme de confiance dans le nouveau sénat. L'élévation de ce général d'une naissance obscure, commencée par Boris et achevée par Déinétrius, ne fut pas agréable à la vieille noblesse russe. On avait encore beaucoup de peine à s'accoutumer à ne classer les hommes

que d'après une liste arrêtée par le souverain, et les préjugés aristocratiques luttèrent toujours pleins de force contre la politique des tsars.

La liste des membres du conseil d'État institué par Démétrius s'est conservée. Elle est écrite de la main de son secrétaire, Jean Buczinski, et en langue polonaise, car le tsar se servait toujours de cet idiome pour ses affaires les plus importantes*. L'intitulé de cette pièce mérite quelque attention. Elle porte pour titre : Liste des membres ecclésiastiques et séculiers du conseil de Sa Majesté césch Tienne. C'est la première fois que Démétrius prend le titre de César, et il semblerait qu'il a voulu établir

1. Le fait est d'autant plus remarquable qu'il est souvent difficile d'écrire un nom russe en lettres romaines, dont se servent les Polonais.

472 LES FAUX DÉHÉTRIUS.

à dessein une confusion entre les mots de César et de Tsar[^] qui dans les langues slaves ont une certaine ressemblance de son *• Le mot de tsar est synonyme en russe de celui de roi[^] ou plutôt de prince, car ce titre était, même à cette époque, accordé à plu-* sieurs chefs tartares vassaux du souverain de la Russie. Les grands-ducs ou grands princes de Moscovie le prenaient eux-mêmes, et quelquefois il leur était donné par les chancelleries étrangères comme une qualification nationale et partant sans conséquence. Il n'en était pas de même du titre de César, synonyme d'empereur, et jusqu'alors réservé au chef de l'empire d'Allemagne. Cette innovation de Démétrius, qui d'abord pouvait passer pour une faute d'ortographe, était un acheminement à des prétentions que nous allons bientôt voir paraître.

Les charges de grands ofBciers donnant entrée et rang au conseil de Tempire furent accordées, soit à des boyards autrefois en faveur, sous le règne divan IV ou au commencement de celui de Fêdor Ivanovitch, soit à des hommes qui avaient joué un rôle actif dans la dernière révolution. Michel Nagol,

On prononce Tséçar

soi-disant oncle du tsar^ eut la chaîne de grand écuyer, mais non les attributions immenses dont Boris avait joui sous le même titre. Basile Galitsine, dont on a dit la conduite à Rromy et à Moscou , fut grand maître d'hôtel; Bielski grand maître de Tartillerie; Skopine-Ghouiski porte-glaive; Pouchkine grand fauconnier; Sotoupof garde des sceaux; Vlasief trésorier et secrétaire du conseil. La plupart de ces offices étaient nouveaux en Russie. Démétrius modelait sa cour sur celle de Sigismond; évidemment il n'en connaissait pas d'autre. Afin de s'attacher les fonctionnaires publics ^ il augmenta leurs appointements. Il doubla la solde de l'armée; et^ ce qui sembla alors une munificence vraiment royale , il annonça qu'il paierait toutes les dettes contractées par son père Ivan IV. Ni Fêdor ni Boris n'y avaient songé. Obligé de professer du respect pour la mémoire d'Ivan, Démétrius acceptait les charges de son héritage*.

Les grandes calamités qui avaient pesé sur la Russie pendant les dernières années de Boris, la famine et la guerre civile, avaient jeté dans la société une perturbation profonde. Un nombre considérable de

1. Gos. firamofy. LeUre de Jean Baczinski à Démétrius; II» p. 261.— Karamûne, XI, p. 283.

474 Lil^ WAtSX DÊMÉTRIUS.

paysans avaient abandonné leurs villages i les uns s'é* tamnt donné de nouveaux maîtres, d^autres se pretendaienthommes libres. En autorisant les poursuites des propriétaires contre les fugitifs , Mmétrius s'efforça d'adoucir autant qu'il était en lui la condition des paysans, et posa les bases de la législation qui, si je ne me trompe , régit encore le servage en Russie. Il voulut que la liberté fût présumée , et que le maître qui réclamerait un individu comme serf, fût obligé d^établir juridiquement son droit de propriété. En outre , partant de ce principe que le seigneur doit une protection efficace à son serf, et que faute d'exercer cette protection, il perd ses droits de maître, le tsar affranchit tous les paysans abandonnés par leurs seigneurs pendant les dernières années de famine. Knfin il institua des châtimnts sévères pour les attentats contrôla liberté, assezfréquents à celte époqtie comme il semble. U arrivait souvent, en effet, que des hommes libres , qui d'abord avaient loué leurs bras pour un temps déterminé , fussent retenus ensuite comme serfs par les seigneurs qui les avaient englués. Alors la situation du travailleur volontaire n'était pas nettement distinguée de celle du paysan né serf; A l'avenir les titres des propriétaires durent être con-

statés sur des registres placés sous la surveillance da gouvernement*.

On a vu qu'à la suite de l'enquête sur les événements d'Ouglitch, la tsarine, veuve d'Ivan le Terrible , avait été contrainte de prendre le voile et reléguée par ordre de Boris dans un monastère

éloigné de la capitale. Depuis près d'un mois Démétrius était reconnu dans tout Tempire sans la moindre opposi* tion, il était établi au Kremlin, et cependant sa mère n'était pas sortie de son humble retraite; il n'était pas accouru auprès d'elle pour la ramener triomphante à Moscou, Quelques murmures s'élevèrent. Tant que Boris ou ses agents avaient publié que le prétendant était un imposteur, un moine fugitif, personne n'avait voulu ajouter foi à ce qui semblait une calomnie inventée par la haine et la terreur. Maintenant, l'é« trange insouciance de Démétrius donnait quelque consistance à l'accusation portée contre lui, et l'on commençait à dire que la tsarine religieuse, trop certaine de la mort de son fils, se refusait à reconnaître l'aventurier qui en prenait le nom. Les Nagoï, il est vrai, s'étaient empressés d'entourer le nouveau

I. KaramziBe, XI, S84. — Loi des Boyards de 1406, dans to Guide des Lois russes, I, p. 129.

176 LES PAT'X DÉMBTRIUS.

tsar et de se prévaloir de leur parenté ^ mais ils n*étaient ni aimés ni considérés par personne, tandis que les malheurs de la tsarine et le saint caractère qu'eUe avait revêtu en faisaient un témoin irréprochable.

Toutes ees sourdes accusations allaient être solen* nellement démenties. On sut que le tsar avait mandé sa mère du couvent de Yyksa qu'elle habitait, et que lui-même allait à sa rencontre jusqu'à Toïninsk. Selon toute apparence elle avait déjà reçu plus d'un message de son prétendu fils, et elle ne les avait pas mal accueillis; mais nulle explication n'avait encc^e eu lieu ; Démétrius n*avait livré son secret à personne, et il ne s'en fiait qu'à lui-

même pour obtenir la réception si nécessaire à ses projets. Le 18 juillet il sortit de Moscou en grande pompe, suivi par une foule immense dont la curiosité était excitée au plus haut degré et qui venait chercher dans la contenance de la mère et du fils la solution d'une énigme qui préoccupait tous les esprits *•

Le tsar se fit précéder par son porte-glaive, Michel

1. Selon toute apparence, les Nagol, frères de la tsarine, s'étaient chargés spontanément de lui préparer à une entrevue et de Irji représenter tous les avantages que leur famille gagnait à favoriser Timpature.

LES FAUX DÉHÉTRIUS. 177

Skopîne Chouiski , et le choix de ce messenger était habile, car il appartenait à une famille considérable, assurément mieux informée qu'aucune autre du sort du véritable Démétrius. L'imposteur voulait forcer les Chouiski à constater de toutes les manières son identité avec le fils d'Ivan. D'ailleurs la mission était toute d'étiquette, et se bornait à annoncer à la tsarine l'arrivée de son fils qui venait lui demander sa bénédiction *.

Près du village de Tofninsk une riche tente avait été dressée; c'est là que Démétrius reçut la veuve d'Ivan ; ils y demeurèrent seuls quelques instants cachés à tous les yeux ; ce qu'ils se dirent personne ne put le savoir; puis ils sortirent de la tente, et se jetèrent dans les bras l'un de l'autre avec toutes les marques de la plus vive tendresse. A ce spectacle les acclamations de la multitude s'élevèrent de toutes parts; le doute avait disparu dans l'attendrissement général, si facile et si communicatif pour les grandes masses. Le respect du fils, l'émotion de la mère arra-

chèrent des larmes à la foule assemblée , et il ne se fût alors trouvé personne qui ne fût prêt

t. Cfr. Peyerle, p. 31. — Baer, p. 61. — Margeret, p. US — Karamzine, Xⁱ, 889.

à jurer que le tsar était bien le fils de la veave d'Ivan ^, Démétrius donnant la main à la princesse, la conduisit jusqu'à la voiture qui devait l'amener à Moscou y et refusa obstinément d'y monter auprès d'elle. Pendant la plus grande partie de la route, il Taccom'* pagna à pied, marchant à sa portière et lui parlant sans cesse. Aux portes de la ville il monta à cheval et galopa en avant pour l'attendre à l'entrée du monastère de Saint-Cyrille, dans le Kremlin, qu'il lui avait assigné pour résidence en attendant qu'il fît bâtir un couvent magnifique exprès pour elle. Là ils se séparèrent après s'être de noiveau tendrement embrassés. Tout était préparé par son ordre pour qu'elle fût reçue avec las honneurs dus à la mère du souverain. Elle eut des revenus et un état de maison comme il appartenait à une tsarine douairière. Chaque jour il allait la visiter, et toujours avec les démonstrations du respect le plus profond et de l'affection la plus sincère ^. On dit qu'il la consultait sur les affaires d'État, et les oukases étaient rendus au nom de la princesse et au sien ^. Les incrédules étaient ré-

d., ibid

3. n semble que ce fut alors une formule consacrée. Ou la voit employée à ravénemenl de Fëdor Ivanovitch, el les pie^

duitsau silence. Qui eût osé déoM^ntir le témoignage de la tsarioe religieu\$et Peu de joart après, Démétrius fut couronné en grande pompe dans Téglise cathédrale et avec le cérémonial déjà consacré par Fêdor et par Boris.

S'il observait en de telles circonstances rétiquette antique de ia cour moscovite , sa conduite et toutes ses habitudes contrastaient singulièrement avec celles de ses prédécesseurs. Il voulait régner par lui-miême j tout connaître , tout voir par ses yeux« Basmnof, traité toujours par lui avec la plus grande distinction , et même avec amitié , s'aperçut promptement qu'il ne serait pas facile de gouverner ce jeune nomme de vingt-trois ans, dont il s'était flatté sans doute d'être le tuteur. Démétrius ne voulait ni favori ni maître. Il fallait que tout pliât sous

sa volonté y et pouriant , tout despote qu'il était , il

aimait la discussion et accordait à ses boyards la liberté la plus complète de le contredire. Tous les jours il présidait le conseil , et sa mémoire prodi<^ gieuse, sa facilité, sa pénétration confondaient ses ministres. On se demandait où il avait appris à con* naître si bien son empire, ses besoins et ses res^

miers oukases de Démétrius, datés de Toula, la reprodu;jeQt

180 LES FAUX DÉAiéTRIUS.

sources. Tolérant la contradiction et la recherchant même^ il abusait trop souvent de sa supériorité pour railler sans mesure des adversaires qu'il avait con vaincus d'erreur, ou que le respect avait réduits au silence. Ses plaisanteries laissaient des blessures aussi profondes que les injures d'un tyran capricieux et sourd à la raison. En outre il montrait trop ouvertement une préférence

partiale pour les coutumes étrangères, qui choquait les préjugés des Moscovites, n citait sans cesse la Pologne , cette antique ennemie de la Russie, vantant à tout propos la supériorité de ses lois et de sa civilisation. — « Voyagez, instruisez-vous , disaii-41 à ses boyards; vous êtes des sauvages; il faut vous policer. » On ne lui pardonnait pas ses railleries sur l'ignorance de ses sujets, car cette ignorance , aux yeux de beaucoup de gens, avait quelque chose de saint, comme la vieille religion et les vieilles coutumes.

Lorsqu'il entra dans Moscou, la famine y exerçait encore ses ravages, et la misère y était générale. Il parvint à y porter promptement remède par de sages règlements qui , favorisant le commerce et la circulation des denrées, firent succéder l'abondance à la disette. 11 s'appliqua également, et dès les premiers jourt; de son règne, à réformer la justice et à mettre

LES FAUX DÉHÉTBIUS. 481

des bornes à la rapacité des juges, ainsi qu'à la lenteur de leurs procédures. A Texemple de plusieurs tsars dont la mémoire demeurait chère dans les traditions du peuple, il se montrait le mercredi et le dimanche sur le perron de son palais , et là , recevait lui-même toutes les suppliques. Il interrogeait avec bienveillance les pétitionnaires, les écoutait patiemment, et souvent d'un mot terminait une affaire qui durait depuis des années. S'il devait rejeter une demande , il le faisait avec tant de douceur, qu'on lui savait presque autant de gré de ses paroles obligeantes que d'une grâce reçue.

Son infatigable activité d'esprit et de corps étonnait toute sa cour, mais les Moscovites, habitués à l'étiquette solennelle de leurs tsars, trouvaient qu'il manquait parfois de dignité. Ainsi, au

lieu d'aller à l'église en carrosse, selon l'usage, il s'y rendait à cheval, et souvent sur un cheval difficile qu'il se plaisait à réduire. Quand Ivan, Fédor ou Boris montaient à cheval (et cela n'arrivait que rarement) on leur amenait une haquenée bien dressée; un dignitaire de l'empire approchait un escabeau, un autre tenait l'étrier; on soulevait le tsar, et tout se passait gravement et lentement. Les choses avaient bien

changé. Leste comme un enfant des steppes, De-

48t LES VAUX DÉMÉTRIUS.

métrius se faisait amener un étalon rétif; d'une main il empoignait la crinière du cheval, et il était en selle avant que ses officiers eussent eu le temps de s'acquitter de leur office. Autrefois les tsars ne passaient pas d'une chambre dans une autre, sans que plusieurs courtisans ne les soutinssent par dessous les bras. On les dirigeait, on les menait comme des enfants en lisière. Tout ce cérémonial incommode fut mis de côté. Le nouveau tsar sortait de son palais sans prévenir personne, presque toujours sans garde y exécutant sur l'heure la pensée qui lui venait à l'esprit. Il allait à pied par la ville, tantôt inspectant les travaux d'une fonderie de canons qu'il venait d'établir à Moscou, tantôt entrant dans les boutiques, causant avec les marchands, surtout avec les étrangers, et témoignant une grande curiosité de tout examiner et de connaître les instruments et les procédés de leur industrie. Souvent ses chambellans et ses gardes du corps le cherchaient de rue en rue, et avaient beaucoup de peine à le retrouver. Toutes les fois qu'il entendait parler d'une industrie nouvelle, il voulait aussitôt l'introduire en Russie, et faisait faire des offres avantageuses à des artisans habiles ou des commerçants éclairés pour qu'ils vinssent se fixer dans ses États. Il aimait les arts et

parCicuHèreinent la musique. On dit qu'il fut le premier tsar qui eut à son service des chanteurs et des joueurs d'instruments. Pendant ses repas on exécutait des symphonies, mode de Pologne, toute nouvelle alors et presque scandaleuse pour les Russes. Bien des gens eussent trouvé bon qu'il s'enivrât avec ses bouffons, comme Ivan le Terrible, au lieu d'écouter des joueurs d'instruments allemands ou polonais. Contre l'usage, alors général en Russie, il ne fidsait jamais la sieste après ses repas; il était toujours en mouvement. Ses divertissements même témoignaient de son besoin d'activité. Les exercices les plus violents étaient ceux qu'il préférait. La chasse au faucon, les courses de chevaux étaient ses délassenaents après ses travaux de cabinet. Écuyer hardi et consommé, il se plaisait à dompter les chevaux les plus rétifs. Un jour à Toininsk, on voulut lui donner le spectacle d'un combat d'ours, amusement des grands seigneurs de cette époque. Un ours traqué dans les bois était lâché au milieu d'une espèce d'arène, et là, des chasseurs armés de piques le tuaient, ou étaient déchirés par l'animal furieux. Le pacifique Fédor Ivanovitch prenait grand plaisir à ces cruels spectacles. Mais Démétrius n'était pas homme à regarder ces combats du haut d'un balcon»

184 LES FAUX DÉMETRIUS.

Malgré les supplications de ses courtisans ^ il voulut descendre seul dans Tarène, se fit lâcher un ours énorme et le tua d'un coup d'épieu *.

Son adresse dans les exercices guerriers et son intrépidité reconnue lui valurent l'admiration des soldats et surtout des Co-

saques; mais la masse de la nation ne pouvait concilier cette inquiétude et ce goût des dangers inutiles avec l'idée qu'elle se faisait d'un tsar de toutes les Russies. Surtout, les gens scrupuleux trouvaient fort à redire à sa conduite, en ce qui concernait les pratiques religieuses. Il était distrait aux offices, souvent il manquait à saluer les saintes images avant de prendre ses repas, et quelquefois il se levait brusquement de table, oubliant de se laver les mains. Alors, cela passait pour une impiété. On lui faisait encore un crime de ne pas aller régulièrement au bain les samedis*. Le jour de son couronnement, un des jésuites polonais qui l'avaient accompagné lui fit un compliment en latin que personne n'entendit, et le tsar pas plus qu'un autre probablement ; mais les dévots ne doutèrent pas que ce discours ne contint des blasphèmes horribles contre la religion nationale , car tous savaient que le

Baer, p

S. Id. p. 63. -< Platon, II, p. 156.

latin est la langue des papistes*. Quelquefois il lui échappait de dire, parlant à des ecclésiastiques russes : a Votre religion ^ votre culte ^ . » On en concluait qu'il avait sa religion à lui y qui ne pouvait être autre que l'hérésie latine. Dans une séance du conseil de rempire, on lui représenta qu'une proposition qu'il venait de faire était condamnée par le septième concile oecuménique; c'est le dernier que reconnaisse l'Eglise grecque, a Eh bien! s'écriait-il , qu'importe ? le huitième concile peut bien en décider autrement', o Quelle était sa pensée en prononçant ces paroles

imprudentes? Il se peut qu'il ignorât ce point de l'histoire ecclésiastique; mais cela parut un blasphème abominable et un aveu involontaire de catholicisme. On commença à dire tout bas que ce tsar si pétulant, si Ipein de mépris pour les vieilles coutumes, pourrait bien n'être pas un Russe, et qu'assurément son orthodoxie était des plus suspectes. Comme il aimait la magnificence et qu'il prétendait encourager les arts, il avait fait placer à la porte d'un palais qu'il venait de faire construire un cerbère en bronze, dont la gueule, dit

De Thou, lib. cxxxv, p. &di. PlaiOD,II,p

a. Platon, II, p. 156.

486 LES FAUX DÉUBTRIUS.

un annaliste, rendait un bruit Payant Icursqu'on le touchait. Cette invention, due à quelque mécanicien allemand, et qui fait médiocrement honneur au goût de Démétrius, parut aux yeux du peuple une espèce de diablerie et comme renseigne d'un laboratoire de sorcier. Le pieux annaliste auquel Remprunte cette anecdote, écho probablement des propos des moines moscovites, y voit un présage de la demeure qui attendait le tsar dans l'éternité : « Tenfer et les ténèbres ». »

Cet amour du merveilleux et cette croyance à la magie existaient alors dans presque toutes les classes, et dans le reste de l'Europe, sous ce rapport, il n'y avait guère moins de superstition que dans la Russie. Bien que fort dévot, Boris entretenait des sorciers finnois à son service, et passait auprès de beaucoup de

gens pour un sorcier lui-même. Arrivant à Moscou, Démétrius ne voulut pas entrer dans le palais de Boris, et même il donna l'ordre de le démolir, comme une demeure impie et souillée par des pratiques de sorcellerie *. Et Ton racontait que

1. Kammzine, XI, p. 297, répète assez commodément cet oracle peu charitable. — Maskiewicz, qui avait visité le palais; bâti par Démétrius, dit qu'il était le plus beau du Kremlin, et construit à la polonaise. Maskiewicz, p. 6S.

S. Selon Maskiewicz, c'était l'usage de tous les tsars de se

LES FAUX DÉMÉTRIUS. 487

les ouvriers avaient trouvé dans une cave une statue tenant une lampe à la main. On avait construit un tel artifice qu'au bout d'un certain temps, calculé d'après la quantité d'huile que contenait la lampe, le vase devait se briser et faire tomber la mèche encore enflammée sur une grande quantité de poudre à canon disposée autour de la statue. C'était une invention de Boris ou de ses magiciens pour faire sauter en l'air Démétrius avec toute sa cour, lorsqu'il viendrait occuper ce palais. Heureusement, ajoute un grave historien, la rumeur fut découverte avant le temps fixé pour l'explosion et la statue fut brisée par ordre du tsar, grand sujet de regrets, sans doute, pour tous les antiquaires à venir. — Cette histoire, que l'illustre de Thou a consignée dans ses annales, lui avait été, sans doute, apportée de Russie par le capitaine Margeret. J'ai pensé qu'elle pouvait donner une idée des superstitions de l'époque.

La défiance et le mécontentement des dévots au mont et trouva un motif bien plus plausible lorsqu'on apprit que Démétrius avait l'intention d'épouser

faire construire un palais à leur avènement, et de ne jamais habiter celui de leur prédécesseur. Il faut se rappeler que tout ces palais étaient de bois. Maskiewicz, p. 68. 1. De Tbou, lib. 135, VI, p. 333.

Marine Mniszek^ et que le secrétaire du conseil ^ Afanassi Vlassief , allait se rendre en Pologne avec des présents magnifiques pour la fiancée. Une femme latine sur le Mne de Russie, une Polonaise non baptisée/ il y avait là de quoi révolter toutes les consciences orthodoxes. Les prêtres et les moines surtout colportaient avec activité parmi le peuple tous les bruits calomnieux ou exagérés qui pouvaient faire douter de la foi du tsar et de ses droits au trône d'Ivan. Dans leurs discours , ils le comparaient à Julien TApostaty et toutes les qualités vraiment royales qu'il leur fallait ïÂen reconnaître en Démétrius devenaient de nouveaux traits de ressemblance avec le persécuteur des chrétiens ^

Démétrius servait la malice de ses ennemis par ses imprudences, et ses efforts mêmes pour se rendre agréable aux Russes tournaient fatalement à son désavantage. A peine installé au Kremlin, il congédia ses gardes du corps polonais, afin de prouver publiquement sa confiance dans la fidélité des Moscovites. Mais il ne pouvait oublier que les soldats qu'il licenciait s^étaient attachés à sa fortune dans un momēic où elle semblait désespérée , alors que

t. Platon, II, p. 147.

LES FAUX DÉUÏTRIUS. 489

Mniszek et les Palatins Tavaient abandonné devant Novgorod. Il les combla de présents et continua à les traiter avec les égards dus à de â fidèles serviteurs. A toute heure il les admettait auprès

de sa personne et ne leur adressait jamais la parole qu'en les appelant camarades. Fiers de cette distinction , les Polonais prenaient avec les Russes des airs de supériorité qui blessaient profondément la vanité nationale*.

Un usurpateur a besoin de gloire, et est pour ainsi dire forcé de devenir conquérant. Le grand projet de Démétrius était celui d'Etienne Batthori ; il voulait réunir toutes les forces de la race slave pour les jeter sur les Turcs et les Tartares. Il y travaillait dès le lendemain de son arrivée à Moscou. Agrandissement de ses États, gloire immense pour lui-même, affermissement de son autorité, tels étaient les résultats qu'il se promettait de cette vaste entreprise. Mais elle offrait bien des dangers, dont les plus considérables n'étaient pas les hasards de la guerre. Pour former la coalition dont il aspirait à devenir le chef, Démétrius était obligé à de grands ménagements à l'égard du roi de Pologne et du pape ^ . Avec

I. Got. Gramoty, II, p. 158. LeUre de I. Burzinski à Démétrius. — Lobienski, p. 71.

S. Voir la correspondance du pape Paul V avec Démétrius,

le Saint-Siège surtout s'en était fait difficile. En Pologne , il avait fait voir la conversion de ses sujets et était devenu catholique à-moitié; à Moscou , il lui fallait amuser le pape par un faux prétendu pour les intérêts de l'Eglise latine , et en même temps cacher secrètement son changement de croyance à ses sujets déjà trop portés à douter de son orthodoxie. De là une correspondance difficile et compromettante avec Rome où l'on ne se faisait guère une idée des obstacles contre lesquels il avait à lutter. D'un autre côté ses préparatifs militaires exigeaient des dé-

penses très-cosidérables. L'argent venant à lui manquer^ il eut recours au moyen qui bii sembla le plus expéditif. De même que Charles Martel , il se crut le droit de faire peser sur le clergé une partie des charges d'une expédition qui avait pour but la gloire et le triomphe du christianisme. Il voulut coooaltre exactement les revenus des nombreux monastères de son empire, et déclara hautement qu'il n'entendait pas que tant de moines oisifs vé- cussent dans Fabondance^ lorsqu'il s'agissait de délivrer une partie de la chrétienté du joug musulman. Les ré-

et celle du cardinal BoiglMse avec Claudio Eaoïgooi, noAce du pape en Pologne — Tourghenief , BUtoria Buitia. Afon»*

LSS FAUX DÉMÉTRIUSé 491

fornieficomtnencèrentyetavec eliesyles confiscations. Plusieurs couvents furent supprimés, et l'on annonça pourrav^ûr degran- desréductioDsâans leurs revenus temporels. Enfin, le tsar, vou- lant avoir près de lui tous les gens de sa maison et particulière- ment ses musiciens étrangers , fit déloger les moiues des cou- vents d'Arbate et de Tchertol, voisins de son palais^ afin d'en agrandir les dépendances ^

Partout et de tout temps les moines ont fait payer eherlesen- treprises contre leurs biens temporels. Les derniersdécrets deDé- métrius achevèrent d'exaspérer ies esprits, et une conspiration se forma pour détrôner le nouveau Julien. Plusieurs boyards s'y as- socièrent, et parmi ces derniers quelques-uns des hommes qui avaient montré le plus d'empressement à désertier la cause de Bo- ris. En réalité , la plupart des seigneurs russes s^étaient peu sou- ciés que Démétrius fût ou ne fftt pas Fhéritier légitime divan le Terrible, ne demandant qu'à être délivrés d'un despote contre le-

quel ils n'osaient eux-mêmes se soulever. Boris mort, chacun crut le moment venu de se partager ses dépouilles. Chacun prétendît gouverner l'empire à son profit, et au nom de ce tsar encore inconnu que le ciel leur

t. Baer, p. 67»

49^ LES FAUX DÉUÉTRIUS.

' envoyait pour libéraleur. Les uns se seraient contentés du rôle de régent ou même de favori; quelques^ unS; témoins et envieux de la haute fortune de Boris et du succès inespéré de Uémétrius , ne songeaient à rien moins qu'à ceindre eux-mêmes une couronne qui en si peu de temps avait si souvent changé de maître. Le nouveau tsar avmt mécontenté toutes ces ambitions. Ce n'était pas un roi fainéant comme Fëdor, mais un despote aussi absolu que Boris ^ heureusement plus doux, moins soupçonneux, moins prudent. Il s'était empressé de congédier les nombreux espions que son prédécesseur entretenait avec tant de soin. Le renverser tandis qu'il était encore

mal affermi sur son trône, semblait chose facile avec Tappui du clergé et de la populace fanatique. Enfin,

en cas de non-succès , on comptait encore peu^être sur sa clémence et sa douceur, qui dans cette cour sauvage passaient plutôt pour Teffet de sa faiblesse que de sa grandeur d'âme»

Le principal et le plus habile des conjurés fut le boyard Basile Chouiski, autrefois président de Ten-

quête d'Ouglitch , et que nous avons vu attester et
démentir tour à tour la mort du jeune Démétrius.
Suspect à Boris, peut-être parce qu'il était maître
d'un secret terrible, peut-être seulement à cause de
BES FAUX DÉMÉTRIUS. 493

sa naissance illustre et de ses immenses richesses , il s'était rangé du parti au vainqueur sans empressement exagéré, mais assez à temps toutefois pour obtenir un poste élevé et ses bonnes grâces du nouveau maître , qui lui savait gré des sourdes persécutions dont il avait été victime sous le règne précédent. Mais l'ambition de Chouiski était immense; s'il n'avait pas disputé le trône à Boris, il ne s'en croyait pas moins le seul digne , car il se prétendait le plus proche descendant du sang de Rurik. Audacieux dans ses plans, il était timide à les exécuter; peu scrupuleux d'ailleurs sur les moyens de parvenir à son but. Dès qu'il s'aperçut de la haine croissante des Moscovites pour Démétrius, il comprit que s'il ne se mettait pas à la tête des mécontents, il laisserait à un autre les fruits d'une révolution près d'éclater. Partagé entre son ambition et sa circonspection naturelle, il se vit à la fin obligé de prendre un parti décisif, et son concours apportait tant de forces à la conjuration qu'il en devint aussitôt le chef reconnu. Il avait parmi le peuple de la capitale une clientèle immense , et pour l'orthodoxie et rattachement aux vieilles coutumes, c'était un vrai Russe d'antique race. «A l'œuvre , dit-il aux mécontents, le mal pèse sur nos épaules * •»

Para xa dUlo, beda Ma pletehami, Baer, p

494 LES FAUX DÉHBTRIUS.

Cependant il ne voulait rien précipiter, et selon sa politique ordinaire j il espérait contenir Torage qui grossissait, jusqu'au moment où il serait devenu irrésistible. Ce moment, à son avis, c'était l'airivée de Marine à Moscou, qui ne manquerait pas i^ap-potier un redoublement d'énergie à Findignation popnlaire. La présence d'une tsarine infidèle et des nombreux étrangers qu'elle amènerait à sa suite , soulèverait les vieilles haines nationales des Moscovites et arme< rait toute la nation contre l'ennemi de la foi. On <dit encore que se croyant infailliblement désigné pour replacer F usurpateur ^ il voulait laisser reve^ <nir en Russie les perles et les diamants amassés par f van et par Boris, et que Démétrius avait envoyés en Pologne pour les offrir à sa fiancée. Ces pierreries, d'une valeur immense^ auraient été perdues pour lui «t pour l'empire, â la révolte eût éclaté avant l'arri* -vée de Marine ••

Quelque soin que prit Chouiski pour cacher ses trames, il ne pouvait imposer sa prudence à tous ses complices. Les conjurés se recrutaient dans toutes les classes et jusque parmi les strelitz, qui passaient pour être affectionnés au tsar. Le seoret ne fut pas

t. Karamz.,XI, p.83ft.

LBS FAUX X»ÉMeTRIITS. 495

longtemps gardé; les indiscretions et les vanteries des subalternes firent avorter le complot longtemps avant sa maturité. Quelques soldats, quelques popes obscurs furent d^abord arrêtés, qui mis sous le bâton dén(M)cèrent leur chef. Démétrius fit

grâce aux ecclésiastiques par politique, ou pénétré par mépris. Pour les soldats il se montra sévère ; il passa en revue les strelitz , et se plaignit de leur trahison. — « Nommez-moi les traîtres , lui dit Grégoire Mikouline, colonel de cette milice ; c'est peu de leur cou- « per le cou ; je veux moi-même leur arracher les entrailles à belles dents *. » Le tsar désigna les plus coupables et déclara qu'il pardonnait à leurs complices, pourvu qu'ils prouvassent leur repentir en châtiant les perfides qui les avaient entraînés. Aussitôt les strelitz se jetèrent sur les malheureux qu'on leur signalait et les mirent en pièces à coups de sabre avec tant de fureur, que les bourreaux s'entreblessaient en s'acharnant à frapper leurs victimes '. Démétrius procéda moins sommairement à Fédor de Chouiskî, signalé comme l'âme du complot; il le fit amener en sa présence, lui reprocha son crime, et

1. Gos, Gramoty, Interrogatoire de J Buczinski, U, p. 297. t. Id., t'&id.— Petreius, p. dU.

496 LBS FAUX DÊMÉTRIUS.

ayant pris Tavis du conseil des boyards, il le fit fustiger et prononça contre lui la sentence de mort. On le conduisit sur la place des exécutions devant le palais. Là un scribe lui lut sa sentence; le bourreau le dépouilla de son cafetan et le fit agenouiller devant le billot. Déjà il brandissait sa hache, lorsqu'un officier accourut élevant un papier au-dessus de sa tête : Arrête ! cria-t-il au bourreau. L'officier s'approcha, monta sur l'échafaud, et remit une cédula impériale aux ministres de la justice. Le tsar, usant de sa clémence accoutumée, faisait grâce de la vie au coupable, en considération de sa naissance et sur sa promesse qu'il ne prendrait plus de part à de nouvelles rébellions. En même temps on répandit parmi le peuple que c'était à la prière des Polonais que

le tsar pardonnait au chef des conjurés. La tsarine-mère, disait-on, avait à leurs sollicitations intercédé pour le coupable. Basile Chouiski, après avoir promis tout ce qu'on voulut, monta sur un chariot qui devait le conduire en Sibérie ^ Mais tel n'était pas encore le dénouement de la comédie préparée d'avance par Démétrius, selon toute probabilité; un courrier rattrapa l'exilé sur la route, après quelques

t. Baer, p. 68.— Margeret, p. 123.

LES FAUX DÉMÉTRIUS. 497

étapes, et le ramena dans la capitale, où l'attendait son pardon, complet cette fois. Le tsar lui rendit ses biens et même son rang, et sa place au conseil de l'empire, croyant sans doute que tant d'humiliations, que les verges, et la hache du bourreau un instant levée, lui avaient acquis un sujet fidèle. Il s'applaudissait d'avoir réconcilié les Moscovites et les Polonais, en attribuant à ces derniers une intervention en faveur d'un illustre représentant de la vieille noblesse russe. Démétrius n'était pas cruel, il avait même une douceur naturelle rare de son temps, et peut-être déplacée dans un usurpateur, car c'est le châtiment de ceux qui parviennent au pouvoir par la violence, de ne s'y maintenir que par la terreur.

Si ce n'est pas à ces parties incomplètes du caractère de Démétrius qu'il faut attribuer sa clémence, on peut lui supposer un autre motif purement politique : en faisant mourir le président de Tenquête d'Ouglitch y il eût donné lieu de croire qu'il voulait se débarrasser d'un témoin redoutable. Lui pardonner, c'était prouver au contraire qu'il n'avait rien à craindre de ses révéla-

tions. En outre il se flattait que la reconnaissance ou la terreur obligerait Chouiski à confirmer le désaveu qu'il avait déjà fait

198 LES FAUX DÉLLÉTRIUA.

de la mort du tsarévitch. Les serments ne coûtaient rien à Chouiski, et ses contradictions ne lui attirèrent pas alors, comme il semble, le mépris qu'elles exciteraient aujourd'hui. Il reparut à la cour sans beaucoup d'embarras, désarma les soupçons par une humilité feinte et cependant, passant pour un martyr parmi les mécontents, il continua de les diriger avec (dus d'autorité que jamais.

Loin de conseiller d'épargner Chouiski, les plus avisés des Polonais et les plus attachés à la personne de Démétrius, rengageaient à le garder dans une prison perpétuelle, ainsi que les Godounof. — « Ces « gens-là, lui disait son secrétaire Jean Bucânski, <i vous forceront à vous repentir de votre clémence, « ci vous leur rendez la liberté, s — «Non, répondit à Démétrius ; j'iu juré de ne pas répandre le sang n chrétien, je tiendrai mon serment. Crois-moi, il y a <x deux manières de gouverner un empire. Par la terrii reur?... Mais je ne veux pas être un tyran.... Par « la générosité?... Je ne ménagerai pas l'argent; j'en n donnerai à tout le monde '• a Ce langage est presque mot pour mot celui de César à ses confidents, lorsqu'il s'était rendu maître ea quelques jours de

Got. Gramot^, Lettre de Bneziiski à Dénélxios» II

LBS FAUX DÉHÉTRIUFU 499

ritalie ^. Ni César ni Démétrius ne désarmèrent leurs ennemis par la clémence , mais la postérité ne les confondra pas avec les tyrans sans grandeur qui sont morts dans leur Ut.

Cette libéralité que Démétrius érigeait en système de gouvernement, épuisait ses ressources plus vite encore que ses préparatifs militaires; il accueillait toutes les réclamations. Lorsque d'anciens semteirs d'Ivan venaient lui présenter leurs créances, il leur accordait le double de la somme qui leur était duc*^. 11 voulait que quiconque rapprochait se retirât le cœur joyeux. Polonais, Allemands, Moscovites, puisaient à l'envi dans le trésor impérial. Jusqu'alors les souverains de la Russie s'étaient fait une loi , et presque un point d'honneur, d'amasser un trésor et de l'ajouter au dépôt qu'ils avaient reçu de lenrs prédécesseurs. Pour la masse de la nation cet usage, emprunté aux sultans tartares, était le nec plus

1. Tentemus hoc modo si possumus omnium voluntatem recuperare el diuturna Victoria uli : quoniam reliqui cnidelitatj odium elTugere non potuerunt, neque victoriamdiutids tenere, praeter unum L. SuUam, quem imitaturiis non sum. Haec nova sît ratio vincendi : ut misericordia et iiheialitate nos muniamus.-"Lettre de César à Oppiuset Balbus, Cic. ad. AU, 9, p. S.

a. Gos. Gramoty^ U, p. 261.

ultra de Thabilité politique ; aussi les profusions de Bémétrius étaient-elles sévèrement blâmées par ses contemporains et passaient pour une faute énorme, sinon pour une trahison. Dissiper le trésor du Kremlin y c'était vouloir livrer l'empire sans ressources à ses ennemis *.

1. Sed nihil magis Moschos inenim acoendit, qnâin qaod a mulis rétro secalis sacro et intacto veleruini Moscobotiae priaeipnio aerario maous admoverit. Lubienski, Op. potthumot

p.ar.

Démétrius, fort peu de temps après son couronnement, avait envoyé en Pologne son trésorier Vlassief, suivi de près de son secrétaire intime Jean Buczinskiy avec mission de conclure son mariage projeté avec Marine Mnieszek, et d'engager le roi Sigismond à s'unir à lui pour faire la guerre aux Turcs et aux Tartares. Us devaient encore essayer, par tous les moyens, d'obtenir du roi la reconnaissance du titre de César ou d'empereur que Démétrius venait de s'arroger.

Depuis quelque temps les relations des deux princes étaient devenues assez froides. Sigismond voyait dans ce nouveau titre une prétention blessante pour les autres souverains de l'Europe et surtout pour lui-même. Ce n'était pas sans un certain sentiment de jalousie qu'il avait appris l'étonnante fortune d'un homme qui naguère mendiait sa protection et ses secours. Il était irrité de le voir devenu son égal et

202 XES FAUX DÉMÉTRINS.

l'accusait d'ingratitude pour le peu d'empressement que montrait Démétrius à épouser sa querelle avec la Suède. En effet, un

ambassadeur polonais, Gonciwski, ayant pressé le tsar de se déclarer ouvertement contre le duc de Sudermaie , qui prenait le nom de Charles IX, n'avait obtenu qu'une réponse évasive. Il n'avait pas été plus heureux en se plaignant que Gustave Éricsen fut traité en prince^ et que Déiaétrius lui continuât la pension accordée par Boris. Ces réclamations étaient accompagnées d'une communication secrète des plus extraordinaires. «Le roi, dit l'ambassadeur de Sigîsmond à Démétrius, est informé par un rapport digne de confiance que Boris est encore vivant. Désespérant de se dé^ fendre dans Moscou, et sur un oracle de ses devins, il a secrètement quitté la Russie pour se rendre en Angleterre, où il a porté des sommes considéra* blés, x) La nouvelle était si absurde qu'on pouvait croire qu'en invitant son allié à se tenir sur ses gardes, Sigismond cherchait en réalité à TefFrayer et à le menacer, pour ainsi dire, des propres armes que Démétrius venait d'employer avec tant de suc ces. Ressusciter Boris , c'était ranimer la guerre civile en Russie. Il est probable que Démétrius in* terpréta de la sorte cette révélation singulière; car

LB8 FAUX DÉMBTRIIS. 203

il répondit avec quelque aigreur à Sigismond^ qu'avant de léciamer un servîee au nom de leur amitié, il aurait dû d'abord prouver la siernie par la reconnaissance du titre de César *.

Telles étaient les relations di[domatiques des detix aottverains. Je ne trouve d'ailleurs^ dans leurs négociations, rien q'il ait trait à la cession de la principauté de Smoiensk, consentie par Démétrias pendant son séjour en Pologne. Fao(-il croire qn*ui> traité, demeuré inooimu, eût ajourné cette cession à une époque plus ou moins éloignée , on Uen que l'acte même fût resté secret

entre les mains de Mniszeky' intéressé à ménager son gendre futur ^? Sur ce point d'ailleurs, Démétrius n'eût pas manqué

1. Go8. Gramoty^ II, p. VIS et 217. Noie secrète remise par A* Gonciowski etréponse deDémélrius. — Cependant on trouve dans les archives du Vatican une lettre de Démétrius au duc de Sudermanie, dans laquelle^ après lui avoir notifié son avènement, le tsar le somme de se démettre de son titre de roi, et de céder le trône à Sigismond, son allié. Il se peut que cette lettre n'ait jamais été envoyée au duc de Sudermanie, et que Démétrius offrit seulement de Venvoyer, dans le cas où Sigismond reconnaîtrait son nouveau titre. La cour de Rome devait intervenir dans la négociation. V. Tourghenief, Bistorica Ruêsiœ Monim,, II, 82.

a. La cession d'une partie de la principauté de Smolensk au roi de Pologne, ne fut peut-être introduite par Mniszek dans-

204 LES FAUX DÉMBTRIUS.

de prétextes pour se refuser à tenir ses promesses, car la conduite des Polonais^ qui l'avûent abandonné au milieu de son expédition, le dispensait sans doute d'observer des engagements que ses alliés avaient été les premiers à enfreindre. Quant à la profession de catholicisme , qu'on avait exigée de lui l'année précédente, elle ne fut pas rappelée davantage. Il est vrai que dans la correspondance que le pape Paul y et son légat en Pologne, Fèveque Rangoni, avaient à cette époque avec Démétrius, on trouve de fréquentes allusions à son changement de croyance et à son zèle pour la foi , mais en même temps on y remarque fort peu d'impatience d'obtenir un témoignage public de sa conversion * . Le légat même se prêtait facilement à solliciter auprès du Saint-son traité avec Dérncelrius, qu^aGn cl*obtenir pour liii-môme

rautorisation d'accepter la suzeraineté que son gendre lui donnait. Or, Mniszek avait pu tenir cette clause secrète jusqu'à ce que le moment fût venu d'en réclamer Texécution. Peut-être enfln cette danse était elle subordonnée au mariage de Marine avec le tsar.

1. Le légat Rangoi s*expirme à ce sujet avec une grande réserve. 11 recommande au tsar de lire dans une Bible latine qu'il lui envoie les^ chapitre ix et x de V Exode et le chap. vu du Hore II des Rois (menaces de Moïse à Pharaon et ordre donné par Nathan à David de b&tir le temple}. Gos. Gramoty, \l p. 218

LEO FAUX OEMETRIUS. 205

Siège toutes les concessions propres à ménageries susceptibilités religieuses des Russes et à prolonger leur erreur au sujet de Torthodoxie du tsar^ 11 est vrai que Démétrius avait toujours traité avec distinction les jésuites polonais qui l'avaient accompagné dans sa campagne et l'avaient suivi à Moscou. 11 leur avait accordé une faveur alors inouïe, la cession d*un enclos considérable dans Tenceinte sacrée du Kremlin, avec la permission d'y bâtir une église catholique et d'y célébrer leurs offices K Mais bientôt il se montra tout aussi facile pour les Réformés allemands, qui, à leur tour, obtinrent bientôt après une chapelle

1. N. S. gli da facoltà di dispensare quanto aile nozze del Gran Duca , in evento che si dovessero ccelebrare nel tempo della^quaresima , e lo avvisi anco ad eseguirle senza aUo publico, ma segretamente, in foro conscientia che tanto hajsta... Lettre du cardinal Borgbese à Rangoni, 34 déc. 1605. . N. S. ha date ordine che si vedono li punti sopra li quali Demetrio domanda resolutione, e si farà straordinaria diligenza per inyiare la risposta quanto pri-

ma. In tanto ha fatto bene y. S. ad esortare la Gran Duchessa à conserTarsi nel rito latino, per che se non si potià ompiaeer Demetrio, lei ancora menire si mostrerà renitente, ginstificherà tanto più la causa. — Du même au même. Historica Russiœ MonumentOf II, p. 80, 85.

3. Lettre de Neri Giraldi au grand-duc de Toscane, 2S ock 1605. Etame criiko, p. 58.— Platon, II, p. 155.

luthérienne non loin du palais*. Que ces concessions, peu agréables aux Russes, fussent de la part de Démétrius un acte de tolérance ou de politique ^ elles n'indiquaient nullement l'intention d' ^ contraindre ses sujets à changer leur croyance , et il est évident que sur ce point, comme pour la cession d'une partie de ses provinces, il ne se mettait guère en peine de ses serments.

On ne peut s'expliquer comment, dégagé de ces scrupules, d'ailleurs assez rares chez un aventurier, Démétrius ait persisté à épouser une Polonaise catho* lique, lorsqu'il ne devait pas se dissimuler combien oeite union était odieuse à son peuple. Réduit à implorer par tous les moyens les secours des palatins de Lithuanie, on conçoit qu'il sollicitât avec empres* sement Talliance de Mniszek; mais une fois assis sur le trône des tsars, cette alliance ne pouvait plus que lui être préjudiciable. Il fut le premier cependant à se souvenir de sa promesse, et à peine couronné à Moscou il invitait Marine à venir partager son trône > Lorsqu'il signait en Pologne la promesse de mariage, fl était sans doute sous l'empire des charmes de Marine, mais à Moscou Ton ne peut attribuer à.

Baer, p

LES FAUX DÉMÉTINS. 807

amour son impatience de conclure l'union projetée. En effet, tandis que Vlasief, porteur de présents magnifiques pour la fiancée et toute sa famille, se rendait à Cracovie et pressait leur départ pour la Russie, le tsar avait une maîtresse reconnue, habitant le Kremlin avec lui, et cette maîtresse n'était autre que la fille de Boris.

« Xénia , écrit un auteur contemporain , enfant d'une intelligence extraordinaire, était rose et blanche de visage, et ses yeux noirs étincelaient. Quand la douleur lui faisait répandre des larmes, ils brillaient d'un éclat encore plus doux. Elle avait les sourcils joints ; le corps parfaitement formé, et si blanc qu'on Teût pu croire moulé avec de la crème. C'était une personne accomplie, parlant plus élégamment qu'un livre. Sa voix était mélodieuse, et c'était plaisir de l'entendre chanter des cantiques ^ » Cette beauté fut fatale à Xénia. Témoin de la mort de sa mère et de son frère, elle se réfugia d'abord dans un couvent, ou, suivant quelques annalistes, elle trouva

1. Koubasof, Rautskiia dostopamiatnosti ^ I, p. 174. On remarquera que les idées des Russes de coite époque sur la beauté sont celles des Orientaux. Les sourcils joints sont tellement appréciés qu'aujourd'hui les femmes turques et arméniennes se les font tels au pinceau

208 LES FAUX OËMFIITIUS.

un asile dans la maison du prince Mstislavski. Bientôt elle entra dans le palais de l'ennemi de sa famille, et pendant quelques

mois elle fut la maîtresse favorite du tsar. Probablement c'est à son influence que plusieurs des Godounof durent la vie et même une espèce de faveur. Succomba-t-elle à la séduction, ou bien à la violence, comme l'ont prétendu plusieurs auteurs modernes, c'est ce qu'il est impossible de découvrir aujourd'hui. Il ne Test pas moins de décider si Démétrius se laissa entraîner aux charmes de sa captive, ou si, vainqueur impitoyable, il la sacrifia à sa vanité de parvenu, et voulut, par un raffinement de vengeance, avilir la maison de son ennemi. Toutefois il paraît certain que Xénia exerça sur lui, pendant quelque temps, un empire assez marqué pour que Mniszek s'en alarmât et adressât des remontrances au tsar[^] Ce ne fut que lorsque Marine était

1. Gos, Grafnoty, II, p. SiS. LeUre de Mniszek à Démétrius, 35 déc. 1Co5. «Mon sincère amour pour V. M. I , mon attachement pour vous, qui m*êtes un fils donné par Dieu, m'obligent à vous supplier d*user de plus de circonspection. Il est connu que la tzarevna» fille de Boris, demeure auprès de vous. Permettez-moi de TOUS supplier de prendre à ce sujet le conseil de gens qui vous sont dévoués et de Téloigner d'auprès de vous. Veuillez vous rappeler que le monde remarque les plus petites faiblesses dans les princes, et quMl en prend occasion pour perdre le respect à leur égard.

déjà en route pour Moscou que Démétrius se sépara de sa captive. Il l'envoya dans un monastère selon l'usage du temps. Elle fit profession dans le couvent de Saint-Serge , à Moscou , sous le nom d'Olga , et elle y mourut en 1622 [^].

Ces amours étranges, cette fidélité à ses engagements au milieu de l'inconstance et de la débauche même, cette hardiesse à tenter une entreprise désespérée, cet imperturbable sang-froid à

soutenir une audacieuse imposture, cette bonne grâce à représenter le roi légitime, tant de brillantes qualités unies à une vanité puérile et à la plus imprudente légèreté, tels sont les contrastes que présente le caractère de Démétrius, explicables peut-être par sa grande jeunesse et son éducation d'aventurier. Rien de plus rare d'ailleurs qu'un caractère dont toutes les parties soient dans un accord parfait. Tout est contradiction dans la plupart des hommes, et il en est bien peu dont la vie réponde aux projets qu'ils ont formés ou aux espérances qu'ils ont fait concevoir. Qui sait si le plaisir de se montrer dans tout l'éclat de sa haute fortune aux yeux de ceux qui avaient vu sa bassesse n'eut pas la plus grande part aux résolu*

Platon, II, p. UI

240 LBS FAUX DBLÉTRIUS.

lions de Démétrius? Maiszek et Marine furent peut-être les premières personnes dont l'estime lui parut précieuse. Pour obtenir l'approbation de quelques palatins polonais, il risqua sa couronne ; mais chaque homme ne croit-il pas que l'opinion du monde est celle du petit cercle où il s'est accoutumé?

Les envoyés de Démétrius trouvèrent la cour de Cracovie encore plus mal disposée pour leur maître qu'ils ne s'y étaient attendus. Les uns y accusaient l'excès d'orgueil d'un grand-duc de Moscovie, qui osait usurper le titre de César et *Imperator*. D'autres le raillaient sans pitié sur le protocole de ses lettres, où il se donnait Tépithète d'*invictissimus*. Quelques-uns lui supposaient les projets les plus perfides, et prétendaient que ses arme-

ments n'étaient point dirigés contre le Turc, mais bien contre la Livonie, qu'il voulait reprendre à la Pologne *. A la tête de la cabale qui se formait contre Démétrius, se trouvaient le palatin de Posnanie et le chancelier de Lithuanie ^. Ces deux personnages, soit qu'ils fussent en relations

avec les mécontents de Russie, soit qu'ils fussent

1. Got. Gramoty, Lettre de J. Buczynski à Démétrius, II, p. 85S et 8ui Tantes. — Lettre de MDiszcz à Démétrius. ibiâ . p. SU.

2. Gos. Gramoty^ II, p. 359.— Hss. de Zolkiewski, p. 17.— Karamz., XI, p. 17S.

LES FAUX DÉMÉTRIUS^{ft}. 244

personnes attachées à l'ambassade de Démétrius il y eût des traîtres qui les instruisissent des dispositions du peuple à Moscou, accréditaient à la cour de Sigismond les bruits les plus fâcheux sur le compte du nouveau tsar, et représentèrent à leur maître la Russie comme déjà lasse du joug d'un imposteur, et prête à se jeter dans les bras d'un prince, même étranger, qui la délivrerait de son tyran. Il est possible, mais fort douteux, que dès cette époque quelques boyards eussent songé à demander un tsar à la Pologne et jeté les yeux sur le jeune Wladislas, fils de Sigismond. Au reste, le roi n'encourageait nullement ces ouvertures étranges, mais il permettait les moqueries et les attaques directes contre les prétentions de Démétrius \

Il accueillait avec bienveillance les familles des gentilshommes polonais ou lithuaniens qui avaient

1. « Chouiski eut l'art de faire envoyer en Pologne, auprès de Sigismond I Bezobrazof, qui était son confident. Celui-ci » après

avoir fait au roi son compliment o£Bciel, demanda k parler en secret au chancelier de Lithnanie, ce qui lui fut reftasé. Alors il s^adrcssa à Gonciewslïi et lui révéla, de ta part de Chouiski et des Gilitsine, que Démétrius était exécré, quMl allait être précipité du trône, ex qu*oii voulait lui donner pour successeur le prince Wladislas. — Le roi fit répondre en secret aus boyards qu'il apprenait avec peine la situation de la Russie; que, pour lui-même, il ne mettrait pas d'obstacle à leun

842 LB8 FAUX DEMÉTRIUS.

pris part à Texpédition contre Boris , et qui se plaignaient qu'on eût mal récompensé leurs services; il promettait d'intervenir en leur faveur^ et adressait d'amers reproches aux ambassadeurs moscovites. Au milieu de cette cour si mal disposée pour le nouveau tsar, Mniszek se trouvait dans une situation fort difficile , et ne savait comment répondre aux accusations de ses compatriotes. Persécuté par ses créanciers, vivement pressé par le roi lui-même, qui lui avait avancé des sommes considérables , il avait beau vanter la puissance de son gendre, il ne pouvait obtenue de crédit chez les marchands*. D'un autre côté, l'ambassadeur russe, Yiassief , indignait les palatins et Mniszek lui-même par sa hauteur. Heureusement ce n'était pas à lui que les négociations les plus délicates avaient été confiées. Le secrétaire intime de Démélrius, Jean Buczynski, arriva

projets ; quant à son fils Wladislas, il désirait qu'il se coï-
Uentftt de sa position et s^en remit à la volonté de la Providence... Toutes ces communications avaient lieu par Tentremise du chancelier di; Lithuaue. » Mss. de Zolkiewski, p. 15-17. Selon toute apparence, Zolkiewski confond les époques, ou bien

cherche à disculper son maître de la guerre entreprise plus tard contre la Russie.

1. Gos. Gratnoty. Lettre de Mniszek au tsar, II, p. iil et •uiv.

LES FAUX DÉHÉTRIUS. 243

fort à propos porteur d'une grosse somme d'argent pour Mniszek, et d'une promesse formelle du tsar de le cautionner auprès de Sigismond, qui paraît avoir été un créancier fort impatient *. Buczynski était un esprit souple et fertile en expédients. Polonais lui-même, il pouvait mieux que personne plaider la cause du tsar auprès de ses compatriotes, et pénétrer les intrigues qui se tramaient contre lui. Démétrius avait encore un autre défenseur à la cour de Sigismond, c'était le comte Alexandre Rangoni, neveu du légat apostolique en Pologne. Ce seigneur revenait de Moscou, où il avait été envoyé par le Saint-Siège pour complimenter le nouveau tsar et probablement obtenir de lui des promesses favorables à la cause catholique. Le tsar, en retour, comptait sur son intervention et sur celle du nonce pour vaincre les répugnances de Sigismond. — - a En refusant de me donner le titre de César, écrit-il dans une lettre confidentielle au comte Alexandre, le roi encourage les mauvaises dispositions de quelques-uns de mes sujets. Déjà Ton soupçonne que je me suis engagé à lui céder quelques-unes de mes provinces, et il serait également dangereux pour loi et pour moi que cette

là. ihid., p. 2i

2U LES FAUX DéMÉTRIUS.

partie de nos traités fût connue, avant le rétablissement complet de la tranquillité dans mes États. Je donnerai toute satisfaction au roi par ma conduite à l'égard des princes de Suède; quant à la question du titre que j'ai pris, elle ne sera jamais entre nous une cause de guerre ; mais j'en appelle à son amitié de frère, et c'est un service personnel que je lui demande*.»

En épousant une catholique, le tsar ne se dissimulait pas qu'il heurtait violemment les préjugés religieux de ses sujets, mais il se flattait de les apaiser au moyen de quelques vaines démonstrations qui , à son sentiment, suffiraient pour en imposer au public

f . Go8. Gramoty[^] II, p. 226. — On voit que le pape favorisait les prétentions de Démétrius et qu'il faisait confusion entre les titres de tsar et César. — a Se V. S. crede che Tintercessione di N. S. possa persuadere à cotesla Maestà (Sigismundo) à compiacere à Demetrio del Utolo di Gzar, da lui tanto desiderato, e che la Maestà sua non abbia ùsentiie un minimo disgusto deir offizio, si contenta la Santità sua, che lei ne tratt2, presupponendo sempre che con tal mezzo si possa render piu pronto quel Gran Duca ad aiutare cotesto regno contra il Tartaro. Circa il dar nuovi titoli à Demetrio non si risolverà cosa che possa dispicere à S. M . e si farà diligenza per vedere se il nome di Czar è uscìto dalla secretaria a tempo di papa démonte VIII, di santa memoria, come a lei pare.» Lettre du cardinal Borghese à Rangoni, 4 mars 1606.— Tcurghenief, Bislör. Run Monim., it, p. 8G.

LBS FAUX DĚHĚTäĭUS. 245

et témoigner de son respect pour les habitudes nationales. Buczjnski avait reçu de lui les instructions le« plus minutieuses pour mettre Marine bien au fait de la conduite qu'elle avait à te-

nir en arrivant en Russie. Entrant dans tous les détails d'étiquette^ Démétrius défendait à sa femme de laisser voir ses cheveux , car alors c'était pour une femme mariée un scandale de paraître sans une coiffure bizarre nommée kakochniky encore en usage aujourd'hui parmi les paysannes russes ^ Il lui envoyait une provision de chaînes et de mouchoirs brodés pour donner en cadeaux aux boyards qui viendraient la complimenter sur son passage; ii y joignait des bracelets et des anneaux pour leurs femmes ^. Rien n'avait été oublié du cérémonial qui devait s'observer dans les réceptions officielles. a Quand la tsarine me sera présentée« écrivait-il à Buczynski^ je lui prendrai la main comme pour la lui baiser, mais elle aura soin de ne pas le permettre^ et aussitôt après, Son Excellence, M. le Voïévode (Mniszek) me baisera la main^. » Cette comédie n'était pas difficile à jouer; mais

1. Gos. Gramoty^ \^ Note à Buczynski, II» p. 229. Le ka* kpebnik fait partie du costume de cour actuel.

Id. , ae Note, ibid.^ p

». Id.,md.

146 LBS FAUX DÉUBTRIUS.

Démétrius voulait non-seulement persuader au peuple que sa femme adoptait les coutumes russes; il prétendait encore lui faire croire qu'elle professait la religion grecque. A cet effet, il avait demandé au légat des dispenses secrètes, pour que Marine assistât à la messe du patriarche , ce qui était indispensable pour qu'elle

fût couronnée. Il fallait encore qu'elle pût accomplir toutes les pratiques extérieures du rite grec, fréquenter les églises russes, faire gras le samedi et observer le jeûne du mercredi selon l'usage moscovite ^ Il croyait ainsi sauver les apparences et tromper les dévots peu clairvoyants. Il n'y gagna que d'ajouter le crime d'hypocrisie à tous ceux qu'on lui imputait.

Le 1^{er} novembre 1605, l'ambassadeur russe, Afanassi Ylassief, reçu par Sigismond en audience solennelle, lui remit de la part de son maître ses lettres de créance et les présents accoutumés à cette épo-

1. Go\$. Gramoty, !• Note de Démétriüs à Buczynski, II, p. 828-229. Le pape refusa quelques-unes des dispenses demandées, on ne sait lesquelles, après avoir pris l'avis d'une commission de cardinaux et de théologiens; mais il est certain (que Marine assista à la messe grecque et observa quelques pratiques extérieures du rite moscovite. Tourghenii'f. nist, Russ. Monumenta Lettre du cardinal Borghese à Rangoni , 4 mars 1606, II, 87.

que entre souverains. C'étaient des armes enrichies d'or et de pierreries ^ des chevaux et des fourrures précieuses. La cour admira les cadeaux du tsar; mais en remarquant tout bas qu'autrefois Fédor Ivanovitch en avait envoyé de plus magnifiques. Dans son discours, Ylassief, qui répétait à chaque phrase le nom de son maître avec les titres de César ^ d'empereur, et de très^invincible y offrit au roi l'aide des armes moscovites contre les rebelles suédois ^ et conclut en demandant la main de Marine. Le vice-chancelier, prenant la parole au nom du roi, dit que les lettres du grand-duc de Moscovie seraient examinées, et que Sa Majesté y ferait réponse ^ Puis on reconduisit à son logement l'ambassadeur, outré de cette réception. Le nonce du pape et les palatins,

amis de Démétrius , eurent beaucoup de peine à le calmera Peu de jours après, il obtint

Cim,p

2. «Ils (les ambassadeurs de Moscovie) ont cette coustume de ne parler ia mais si le Roy n*est habillé, quelquMudisposition quil puisse avoir, et il faut, s*il ne sort du lict, qu*au moins il ait ses habits, et qu'il soit comme assis et soutenu par dessous les bras, autrement ils retournent sans parler. C*est pourquoy Tambassadeur a toujours un assistant pour voir si Ton nu le trompe poiut, et particulièrenicnt pour Hs qualités du Roi et de leur Prince, sur lesquelles il y a lousiours grande contestation. L'ambassadeur les lit pour ne rien oublier : son

218 LES FAUX DÉMÉTRIIS.

une nouvelle audience où Sigismond lui annonça qu'il accordait au palatin de Sendomir la permission de marier sa fille au tsar de Russie, et, à cet effet, Mniszçk reçut un passe-port royal qui Tautorisait à se rendre à Moscou pour ses affaires personnelles et celles du roi et de la république. Il y était spécifié que jusqu^à son retour, il serait sursis à toutes les actions judiciaires qui le concernaient; et qui pouvaient être pendantes dans les différents tribunaux de Pologne. Cette clause montre quelle était alors la position de Mniszek^

En prévenant Vlassief que la cérémonie du ma* riage par procuration aurait lieu le dimanche suivant, le roi ajouta qu'il ne retiendrait pas Vambassâdeur, ne voulant pas priver plus long-

temps son jeune maître des utiles conseils d'un tel ministre. Le com-

assistant les lit aussi dans sou mémoire. Si on leur en dispute quelqu'une, ils crient pour empesctier qu'on ne poursuive, et bien souvent il faut recommencer et trouver quelque moyen d'accommodement pour faire cesser leur clameur. L'on letir fait aussi la mesme ulfficalté, et quand les qualitez sont terminées de part et d'autre, c'est le principal pôinct de l'ambassade accoraply. Que s'ils se relaschent sans subiect et qtt^ils n'ayent pas assez soutenu le dignité de leur maistre, ils ont des centaines de bastonnades à leur retour. » Le Laboureur Voyage de la Reine de Pologne^ première partie, p. 198. 1. CrOf . Gramoty, II, p. a39.

pliment fut pris pour un nouvel affront. Vlassief avait fort envie de faire un éclat, et Buczyuski ne parvint pas sans peine à le retenir. Peu de jours après , Mnizsek présenta sa fille à Sigismond , en lui disant qu'après Dieu, c'était à Sa Majesté. qu'il rendait grâces de Thonneur fait à sa famille. Marine tomba aux genoux de la reine, humilité peut-^tre;excessive dans sa position, et qui augmenta la mauvaise humeur des Russes présents à Tentrevue. Elle fut à son comble lorsqu'on leur notifia que la cérémonie du mariage n'atu*ât pas lieu dans la cathédrale , à cause de la présence obligée d'un ambassadeur schismatique , mais dans une maison particulière * . Vlassief s'attendait au moins qu'on choisirait le palais du roi, mais on désigna la maison d'un simple négociant florentin, Messer Valerio Montelupi^. C'en était trop pour l'orgueil moscovite. L'ambassadeur protesta qu'il n'assisterait pas à la cérémonie, et il fallut l'ordre exprès de Marine pour l'y contraindre. L'évêque de Gracovie donna la bénédiction et tout se passa d'ailleurs avec la plus grande

1. Il semble évident par là que, même à Gracovie, on faisait semblant de croire publiquement que le tsar ne s'était pas converti.

a. GUU, p. 62 et suiv

230 LES FAUX DÉMÉTRIUS.

pompe. Seulement le représentant de Démétrius, par sa gaucherie autant que par sa mauvaise humeur qui se trahissait à chaque instant, apprêta un peu à rire à la cour élégante de Sigismond. Pendant l'élévation, il demeura debout, comme pour protester contre l'union de son maître avec une catholique. Au moment de la bénédiction, l'évêque lui ayant demandé, selon la formule consacrée, si le tsar n'était pas déjà marié à une autre femme, Vlassief répondit qu'il n'en savait rien, n'ayant pas reçu d'instructions à cet égard. On ne put jamais lui persuader que pour ce jour il représentait son maître, et il s'obstina à rester debout sans manger à côté de la tsarine pendant le dîner que donna Sigismond. * Il refusa de danser avec elle au bal qui suivit le banquet. — « Moi! toucher la main de Sa Majesté! » disait-il en se reculant avec une sorte d'effroi comique. Brillante de beauté et de jeunesse, couverte de perles et de pierreries, Marine fut l'objet de l'admiration générale, et chacun la plaignait d'aller ensevelir tant de grâces dans une cour barbare. Cependant, à la fin de la fête, Vlassief prit sa revanche et réussit à éblouir les Polonais, en mettant aux pieds de sa nouvelle souveraine les présents que lui envoyait Démétrius. C'était une nef d'or valant 60,000 rou-

LES FAUX DÉMÉTRIUS. 221

Mes, des figurines d'argent et d'or d'un prix égal, une pendule à musique, un collier de perles grosses comme des muscades, et

enfin quantité de perles moindres, mais d'une valeur immense, pesant ensemble plus de cent vingt-cinq livres ^

Toute cette magnificence ne tirait pas Mniszek de ses embarras. Heureusement, peu après le départ de Ylassief , une somme de 200,000 florins que lui remit un frère de Buczynski, arrivant de Moscou, lui permit de composer ses équipages et de donner une cour à la tsarine sa fille. Mais tous ces préparatifs exigeaient du temps. Ni Mniszek, occupé de composer avec ses créanciers et d'intriguer auprès de Sigismond en faveur de son gendre , ni Marine, charmée de montrer ses parures à ses compagnes, ne se pressaient de quitter la Pologne. A la première joie, à l'explosion de la vanité satisfaite avaient succédé les regrets de quitter le pays natal , les inquiétudes pour l'avenir sur une terre étrangère. Cependant Timpa-* tience de Démétrius était grande; il accusait, non sans amertume, les lenteurs de son beau-père, l'indifférence de sa fiancée, et leur écrivait lettre sur lettre pour hâter leur arrivée dans ses États. — « Je

Journal de Marine, p

Vit LES FAUX DÉHÉTÉRIUS.

nus pressé, disait-il, de me mettre à la tête de mon armée, et si vous tardez encore, vous ne me trouverez plus à Moscou*. 9

Mniszek partit enfin. Il y avait trois mois que les gouverneurs russes et les notables des villes frontières Tattendaient inutilement, par ordre du tsar, à la limite des deux États. Presque en même temps partirent pour Moscou deux ambassadeurs de Sigis-

mond. La tsarine emmenait une suite de plus de quinze cents personnes , et les ambassadeurs n'en avaient pas une moins nombreuse ^ . Cela ressemblait un peu à une armée polonaise envahissant la Russie. A peine eut-on traversé le Dnieper que l'antipathie héréditaire des Polonais et des Russes commença à se manifester par des querelles sans cesse renouvelées, malgré les ordres très-sévères pour les prévenir. Tandis que leurs domestiques se battaient dans les cabarets avec des gens du peuple, les gentilshommes

polonais se plaignaient du peu d'hospitalité qu'ils trouvaient chez les Moscovites. C'était alors l'usage que les ambassadeurs fussent défrayés de tout sur leur route :

t. Go8, Gramoty. Lettre de Démétrius à Mniszek, i mar» 1606 i II, p. 281. — Lettre de Sunislas Buczynski à Mojszek; iMd., Si6, etc., etc. — Journal de Marine, p. 12.

Journal de Marine, p. H

LES FAUX DÉUÉTRIUS. ^23

à cet effet, ils envoyaient d'avance un mémoire du nombre d'hommes et de chevaux qu'ils amenaient, et à laquelle étape ils devaient trouver des préparatifs en conséquence. Cette formalité avait été remplie. Cependant, de part et d'autre on s'accusait de mauvaise foi. Les uns se plaignaient qu'on ne leur fournit pas les rations qui leur étaient dues^ les autres , qu'on en exigeât plus qu'il n'avait été stipulé '• Partout, d'ailleurs, les Polonais faisaient trop sentir qu'ils s'attribuaient la gloire d'avoir ramené Dé-

métnus sur \e trône de ses aïeux, et aucune nation ne pardonne à des étrangers de se mêler de ses affaires. L'attirail militaire des Polonais choquait les Russes; ils n'aimaient pas à voir entrer dans leurs villes ces hussards bardés de fer, la lance haute, sonnant leurs fanfares guerrières. À Smolensk, un homme de la suite de Mniszek ayant mis le feu par mégarde à quelques livres de poudre qui se trouvaient dans les bagages , les habitants s'étonnèrent fort qu'en pays ami on voyageât avec de semblables provisions '.

1. Journal des ambassadeurs, p. 117 et suiv* S. Journal de Marine, p. 17.

Tandis que Marine s'acheminait lentement vers Moscou , Démétrius partageait son temps entre les soins de son conseil, ses folles amours avec Xénia et les préparatifs de la campagne qu'il projetait contre les Tartares. Il faisait filer quantité de troupes sur la ligne de l'Oka, et rassemblait autour de Moscou même un corps d'armée considérable. Des revues , des exercices guerriers occupaient ses loisirs. Depuis là découverte de la conspiration de Chouiski , il avait senti le besoin d'avoir auprès de sa personne une troupe dévouée , et il s'était créé une garde entièrement composée d'étrangers , Allemands pour la plupart. C'était un petit corps de gentilshommes, divisé en trois compagnies, dont la première était commandée par le capitaine Margeret; la seconde, par un Livonien nommb Knutsen; la troisième, par un

LES FAUX oémÉTEIUS. 225

Écossais appelé Bondman '• Officiers et soldats s'étaient bravement battus à Dobrynitchi contre Déméfrius; maintenant y leur intérêt et leur honneur de soldat l'assuraient de leur fidélité.

Il se plaisait à se montrer en public au milieu de cette garde habillée de velours et de satin, couverte de plumes et portant des hallebardes dorées. Toujours imprudent, le tsar aimait à opposer l'adresse de ces étrangers dans les exercices militaires à l'inexpérience des Russes, qu'il raillait impitoyablement. Un jour, il mena ses hallebardiers, quelques escadrons polonais et un grand nombre de jeunes gentilshommes russes au couvent de Viazema, à trente verstes de Moscou. En ce lieu, on avait construit un fort avec de la neige. Le tsar y fit entrer les Russes, et lui-même l'attaqua à la tête de ses gardes du corps; Il voulait, disait-il, montrer à ses jeunes officiers comment on prend une forteresse. Le siège commença, vrai jeu d'écoliers en vacances. De part et d'autre, les projectiles étaient des boules de neige. Les Russes, embarrassés de leurs longues pelisses et plus encore préoccupés du soin de ménager le tsar, avaient naturellement le désavantage. Bientôt, aux boules de neige les gar-

Baer, p. ea

226 LBS FAUX DÉMÉTRIUS.

des du corps substituèrent, par méchante plaisanterie ou par inadvertance, des cailloux qui rendirent le combat encore plus inégal*. Enfin Démétrius^ escaladant le premier le rempart, entra dans le fort où il trouva plus d'un blessé, et un jeune boyard portant sur son visage les marques sanglantes des pierres lancées par les Allemands, à Amis, s'écria Démétrius à ses courtisans, s'il plaît à Dieu, l'été prochain, nous prendrons de même Azof, et sans plus de peine. » On apporta des rafraîchissements, on but

aux conquêtes futures du tsar; puis il voulut recommencer la petite guerre. Alors un jeune boyard, s'approchant de lui : <x II est temps , lui dit-il tout bas , de finir un jeu qui ne nous amuse guère. Songes-y : parmi ces princes et ces boyards , il y en a plus d'un qui te veut du mal ; chacun d'eux porte à sa ceinture un grand couteau bien pointu, et tes Allemands n'ont que des pelotes de neige, o Démétrius devint pensif; il fit sonner la retraite, et ramena sa troupe à Moscou. Déjà le peuple commençait à murmurer, et le bruit s'était répandu dans la ville que le tsar voulait faire massacrer les principaux de

K Sein Volk io die Schneeballen haUen Sand, Eiss und aadere Materi eiogemenget. Petreïus, \\ B35.

LES PAVX DâMÉTaiŮS. ttl

Ta noblesse russe par ses Polonais et ses Allemands *• Au reste, la forfanterie de Démétrius^ annonçant la prise d' Azof pour la campagne prochaine y avait jeté la terreur parmi les Tartares. Le khan de Crimée quitta sa capitale et se jeta dans les steppes, dé^s^ * pérant déjà de résister aux armes moscovites^.

Parmi les familiers du tsar, la plupart encourageaient sa conduite imprudente, habitués à tout admirer dans le maître ; mais quelques-uns aussi , faisant parade de leur attachement aux vieux usages russes, se donnaient dans le public le renom d'austères conseillers, et, rassurés par la douceur accoutumée de Démétrius, obtenaient de la sorte une popularité facile. Ainsi qu'on peut le penser, les flatteurs obtenaient toute confiance, et les représentations des partisans des anciennes coutumes ne faisaient qu'irriter les malices d'écolier d'un souverain de vingt-trois ans. C'était pour lui un plaisir de scandaliser ses rigides censeurs et de

rire de leurs scrupules réels ou simulés* Ce jeu avait ses dangers, car tous ces usages qu'il aimait à braver s'appuyaient sur la religion nationale, et les plaisanteries semblaient autant de sacrilèges. On raconte que le prince Basile

Baer, p. 69 et suiv, — %. Baer, t

t28 LES FAUX DÉMÉTRIUS.

Chouiskî , voyant un jour un rôti de veau sur la table du tsar, hasarda quelques observations respectueuses et témoigna sa surprise qu'une viande défendue par réglise orthodoxe fût servie devant l'empereur. Démétrius riait de ses scrupules; mais le boyard Tatis* chef s'étant avisé de déclamer contre le scandale en termes insolents , le tsar perdit patience , le fit chasser du palais et menaça de l'exiler ^ C'est ainsi que finissent d'ordinaire les discussions entre un prince et ses courtisans. Quelques-uns pensèrent que les deux boyards s'étaient partagé les rôles , que Cbouiski trompait l'empereur en affectant du regret pour une impiété dont il comptait bien tirer parti , tandis que Tatischev s'était chargé de pousser à bout la patience de Démétrius, afin de se faire passer pour une victime de son orthodoxie. Quoi qu'il en soit y la colère de Tempereur ne fut pas de longue durée; il rendit ses bonnes grftces à Tatischev, à la prière de Basmanof. On verra bientôt quel fut, pour ce dernier, le paiement de ses bons offices.

1. Margeret, p. 130.— Los docteurs prélandaieul qirégorger pour le manger un animai qui n*avait pas encore atteint toute sa croissance, c*était en quelque sorte s'opposer à la volonté 4e Dieu, et par conséquent une impiété.

Karamzine, XI, p

Tandis que Démétrius s'apprêtait à porter la guerre en Crimée il était menacé d'une guerre civile, et un prétendant nouveau venait de paraître pour lui disputer le trône. L'exemple d'une imposture triomphante était trop tentant pour ne pas trouver des imitateurs. Les Cosaques du Volga furent jaloux de la gloire et des récompenses gagnées par leurs frères du Don et du Dnieper. A leur tour ils voulurent avoir un tsarévitch miraculeusement sauvé, dont ils feraient un empereur. Un jeune homme y dont le véritable nom est demeuré inconnu se montra dans quelques villages de Cosaques aux environs de Kazan, se faisant passer pour le prince Pierre Fédorovitch. C'était encore une victime de Boris. Il était fils, disait-il, du tsar Fédor Ivanovitch et d'Irène. Enlevé à sa mère immédiatement après sa naissance, on l'avait confié à des Cosaques, soit pour effacer toutes les traces de son origine, soit pour le préserver du poignard de Boris, qui venait de frapper son oncle, le jeune Démétrius. Une fille avait été supposée à sa place et reconnue par l'aveugle Fédor. Cette fille, comme on sait, était morte au berceau ... Il n'en fallut

1. Paljtsinc, ^ 31, d'après Je ne sais quelle aulorilé» rapporte que cet homme éluil serf d'un capitaine de sirelitz.— Karumzine dit qu'il était Cosaque, et rappelle Ilelka.

130 LES FAUX DÉMÉTRIUS.

pas davantage pour rassembler trois ou quatre mille Cosaques, qui se mirent à piller des villages au nom du tsarévitch légitime *. Dans un moment où la légitimité de Oémétrius commençait à devenir fort suspecte, cette nouvelle fable n'obtint aucune créance à Moscou. Les Cosaques eux-mêmes ne paraiss-

saient pas avoir beaucoup de respect pour Télou de leur choix. Démétrius seul parut prendre la fable au sérieux. Il écrivit à ce jeune homme , instrument et jouet de quelques Atamans du Volga , pour l'inviter à venir à Moscou exposer ses droits prétendus, lui offrant une pension digne de son rang s'il prouvait son origine, et le menaçant de sa colère s'il avait usurpé un nom révééré. Cette proposition , accompagnée de quelques mouvements de troupes, suffit pour obliger le prétendu fils de Fëdor à s'enfoncer dans les steppes, d'où nous le verrons reparaître plus tard *.

Il fallut à Marine près de trois mois pour se rendre de Cracovie à Moscou; elle s'avancait avec une

Margeret, p. 131. — Baer, p

2. Margeret, p. 131.— Baer, p. 118. Cette proposition de Démétrius est remarquable. Elle prouve qu'à cette époque le droit de succession dans la ligne directe n'était pas reconnu en Russie, puisque Démétrius, frère de Fëdor, ne se croyait obligé qu'à donner une pension au fils de ce dernier.

LES VAV% DÉMÉTRIUS. 131

extrême lenteur, malgré les lettres réitérées du tsar. A chaque étape arrivaient de nouveaux courriers porteurs de présents pour la tsarine et sa famille ; ils lui offraient des pierreries, des meubles, des fourrures, et souvent des sacs de roubles que le tsar recommandait de distribuer à pleines mains. Mais tout s'achète, excepté l'affection des peuples. Les boyards, les gentilshommes et le clergé , obéissaient ponctuellement aux ordres de

l'empereur , ils faisaient cortège à leur nouvelle souveraine , lui présentaient le pain et le sel et se prosternaient sur son passage. Pourtant il était facile de voir que cet empressement était de commande et que la crainte seule les amenait en sa présence. Partout des ordres avaient été donnés pour établir des ponts, réparer les routes, balayer les rues 5 souvent des palais de bois construits exprès attendaient la tsarine et sa suite au milieu de forêts désertes. Démétrius mit le comble à ses galanteries en venant incognito surprendre ses hôtes à Mojaisk, et après avoir passé un jour avec eux, il retourna à Moscou pour surveiller en personne les préparatifs de leur réception *. Le palatin de Sendomir précéda sa fille au Krem-

t. fiaer, p. 71.

S32 LES FAUX DÉMBTEIUS.

lin, où il fut traité avec la plus granéd magnificenca Un Polonais de sa suite a laissé la relation de son voyage à Moscou. J'en feni quelques extraits qui pourront donner une idée des mœurs et des usages de Tépoque. Ce fut Basmanof qui reçut Mniszek à son entrée dans Moscou, à la tête d'un pont de bois très-ingé- nieusement construit, sans pilotis , et sou* tenu seulement par des câbles tendus. En Amérique, plus d'un siècle auparavant , les Espagnols avaient trouvé des ponts suspendus, ouvrages des Incas. Les Russes de leur côté paraissent s'être avisés de la

même invention *.

Le tsar qui avait assisté, mais mcognito^ à l'entrée de Mniszek, le reçut le lendemain en audience ûfH-% cielle; il était assis sur un trône d'or, vêtu d*une robe dont l'étoffe disparaissait sous une broderie de perles^ il avait la couronne en tête et le sceptre

impérial à la main. Au-dessus du trône s'élevait un baldaquin porté sur des lions d'argent et des griffons de même métal. Des grappes de perles, des pierres précieuses servaient de franges au brocart du baldaquin, dont un aigle d'or formait Tamortissement. De chaque côté du trône se tenaient des oflSciers ar-

Journal de Marine, p. 80 et soiv

LES FAUX DÉMÉTRIUS¹ t33

mes de pertuisanes , vêtus de cafetans de satin blanc doublés d'hermine, sur lesquels se croisaient de grosses chaînes d'or. A la droite du tsar était le patriarche, à sa gauche Basile Chouiski portant le glaive in;péj*ial ' ; un peu en arrière un boyard tenait un mouchoir[^] qui ne devait pas rester inutile dans la cérémonie. Un peu plus loin se pressaient en foule des évêques, des boyards du conseil, et un grand nombre d'officiers du palais, tous magnifiquement habillés. Le palatin baisa la Main du tsar et lui fit sa ha*rangue qui le toucha tellement, que Sa Majesté pleura comme un Castor *. Ainsi conte, dans son style naïf, l'auteur de la relation que je traduis. L'étiquette ou l'émotion ne permettant pas au tsar de répondre lui-même, Afanassi Ylassief , au nom de son maître, complimenta Mniszek sur son heureuse arrivée. Le palatin prit place sur un siège à quelques pas en face du trône, pendant que son fils, le staroste de Sanocz et les princes Wisniowiecki étaient présentés en cérémonie. Alors Démétrius se levant, invitale palatin à dîner, tandis que Basmanof,

1. /d. ibid. ICc serait-ce pas plutôt Sk(tpine-Chouiski ? Ce dernier a le titre de Porte-glaive dans la liste du conseil d« Tempire.

%. On plakal kak Bobr, Journal de Marine, p. 23.

t3i LES FAUX DÉMÉTRIUS.

par son ordre, annonçait aux gentilshommes polonais de sa snite, que le tsar leur faisait le même honneur. Tout semblait étrange dans cette cour aux nobles Polonais, déjà familiarisés avec les recherches de l'Europe occidentale. Le palais de Démétrius, en effet, réunissait les magnificences et la barbarie de rOrient ; il était construit en bois, comme la plupart des maisons de Moscou, mais les pentures des portes étaient recouvertes d'or de ducat ; des poêles de faïence, entourés de grilles d'argent, échauffaient les appartements. Dans la salle à manger, les Polonais admirèrent la prodigieuse quantité de vaisselle d'argent, étalée sur des dressoirs : c'étaient des chevaux, des lions, des griffons, des licornes, des vases de mille formes bizarres s'élevant les uns au-dessus des autres, depuis le plancher jusqu'au plafond; d'énormes tonneaux d'argent avec des cercles de vermeil contenaient l'hydromel et le vin '.Le tsar s'as-

1. Non posso alla Y. M. G. riferire abbastanza che intidiò numero di bicchieri e tazze di oro si usorno, ed anco che quanlità di vasi d'argenio ed indorati stavano iieU* anticamara. Questo banchetto, che duro dair mezzo giorno (ino aile trehore di noue, fu servito con 1800 piatti di oro massicio, e le bicchieri faroiio parimenti tutti d*oro, senza pero toccare quelli che stavano neilô la-vole délie credenzc. Relazione fatta ail Imperatore da iV<> War-kotseh, ambase, di S. M. C, mandcUo

LES FAUX DÉMÉTKIUS. 23&

rit sur une estrade devant une table de vermeil, dressée pour lui seul, et rec^^uverte d'une nappe brodée O'or. A sa f^auche

une autre table, disposée un peu plus bas, n'eut le palatin, son fils, et les deux Wt[^]znîowiecki, considérés comme les alliés de Tempereur. Enfin, en face du tsar, les gentilshommes polonais prirent place à une troisième table avec des boyards russes, chargés de leur en faire les honneurs. On ne donna pas cTassiettes aux convives de cette dernière table, c'était une distinction réservée au palatin et aux parents de la tsarine, encore le tsar prit-il soin de les avertir qu'en les traitant ainsi, il dérogeait en leur faveur à Tétiquette impériale. À défaut d'assiettes, le tsar envoya de sa main, à chacun de ses convives, de grandes tranches de pain blanc y dont ils se servirent à la façon des héros, de V Enéide ^ Le dîner dura plusieurs heures, composé d'une interminable suite de plats se succédant sans

ail gran Duea di Itofeovia, 1594. Turgeuêf, Monim. hist., I, p. 125.

1. J'ai vu en France, à une noce de paysans, des garçons de ferme faire des façons pour s'asseoir à table, et refuser de se servir d'assiettes. Les mauvaises manières d'aujourd'hui sont souvent les façons de cour d'autrefois. Voir dans Saint-Simon des détails sur les habitudes de Louis XIV, qui passeraient pour d'une abominable grossièreté aujourd'hui*

S36 LES FAUX DÉMBTniUS.

interruption à la manière orientale. Vers la fin du repas, on servit à boill'e^ Démétrius porta la santé du palatin et celle de ses parents, puis il envoya une coupe dn vin à chacun des autres convives. L'officier porteur de la coupe prononçait à chaque fois la formule suivante : « Démétrius Ivanovitch, imperator, tsar et grand-duc de toutes les Russies, te fait cette grâce. » Enfin l'éti-

quette cessa, et les tables furent couvertes de cruches remplies d'hydromel , d'eau-de-vie, de bière et d'autres liqueurs dont chacun put boire à son gré. Le témoin de cette fête moscovite remarque que les officiers de bouche apportaient les plats sans cérémonie et sans se prosterner. Ils n'ôtaient pas même leur bonnet en passant devant le tsar, et se contentaient de lui faire une inclination de tête. Pendant le festin on présenta à l'empereur une vingtaine de ses nouveaux sujets arrivés de la Sibérie. Ils avaient été une année en route pour venir de leur pays à Moscou, et pendant leur voyage ils avaient, sans le savoir, (trois fois changé de matre. C'étaient, dit l'auteur polonais, des idolâtres du Japon : probablement des Samoyèdes ou des habitants du nord-est de la Sibérie.

C'est enoc m un usage oriental

LES FAUX DÉMÉTRIUS. 237

Le banquet se termina, mais il n'y eut pas de dessert. En quittant la table, chaque convive défila à son rang devant l'empereur, qui lui remettait de sa main deux pruneaux de Hongrie comme un témoin gnage de sa satisfaction ^

Deux jours après , Démétrius mena ses hôtes à la chasse. Les veneurs traquèrent un ours énorme que personne n'osait attaquer. Le tsar, sautant à bas de cheval, malgré les remontrances de ses parents, prit un épieu et en frappa l'ours avec tant de force que le bois vola en éclats. D'un coup de sabre il acheva la bête, aux cris de joie des Russes, ravis de voir des étrangers témoins de l'intrépidité de leur médire *. Démétrius voulait éblouir ses hôtes

de toutes les manières; son luxe barbare, ses chasses héroïques sentent fort son parvenu ; mais à sa table, où il se réserve le privilège de manger dans une assiette, on le trouve un peu embarrassé de son rôle, tandis que dans la steppe, en face d'un ours furieux, l'intrépide aventurier reprend ses avantages.

Le 12 mai. Marine fit son entrée à Moscou. Une foule innombrable s'était portée à sa rencontre. Le

1. iouroal de Marine, p. 23-S6. — Journal des ambass»» dét-krs, p. tel et suiv. ^Margeret, iOOet suiv. 9. Journal do lUarine, p. 2-8.

t38 LES FAUX DEMÉTtIUS.

tsar, qui avait luiHnéme réglé aiinulieusement tout le cérémonial y siu'veilla les apprêts de sa réception. U était à cfaev:>l, très*simplement vêtu et incognito, l'étiquette Vempéchaat sans doute d'aller au-devant de sa fiancée, qui ne devait lui être présentée qu'au Kremlin. Sur le pont de la Moskva une tente magnifique avait été dressée. La tsarine, dans un carrosse traîné par huit chevaux gris poounelés, la queue et les crins teints en ronge % s'arrêta à l'entrée de la tente où elle descendit pour recevoh* les félicitations des grands dignitaires. Les harangues terminées, on la conduisit à un autre carrosse doublé de velours rouge, avec des coussins brodés de pertes, et traîné par douze chevaux tigrés. C'était un nouveau présent du tsar. Au premier mouvement qu'elle fit pour s'en approcher, les principaux boyards l'enlevèrent respectueusement dans leurs bras et la déposèrent sur ies riches carreaux de la voiture. Puis, au son des iastruments, au bniit des cloches, aux détonations de Tartillerie, elle fut menée au

monastère habité parla tsarine Marfa. Elle devait y demeurer jusqu'au

1. Usnge persan. Les chevaux da schah ont la queue et les jambes peintes en rougp. Gela veut dire qu'ils reviennent de la bataille et se sont baignés jusqu'au ventre dans le sang des ennemis.

jour de son couronnement, et l'on disait au peuple, qui se gardait de le croire, que pendant son séjour au couvent elle s'instruisait dans la religion orthodoxe par les soins de sa pieuse belle-mère ^

Si la jeunesse et la beauté de Marine pouvaient désarmer la rancune des Moscovites , son cortège suffisait à réchauffer leurs vieilles haines nationales. Autour de la fiancée marchaient les gardes du corps allemands; puis les hussards polonais de sa suite, ou qui étaient venus lui rendre hommage, tous armés de pied en cap, la lance à la main, précédés de leur musique guerrière qui jouait leurs airs nationaux comme en un jour de combat* — a On dirait qu'ils entrent dans une ville vaincue, murmuraient les Russes* Pourquoi ces cuirasses et ces lances? — Chez vous, se couvre-t-on de fer pour aller à une noce? » demandaient-ils aux marchands étrangers domiciliés depuis longtemps à Moscou* Ce fut bien pis quand les Polonais se dispersèrent par la ville pour chercher leurs logements. Tous ces gentilshommes s'attendaient à faire une campagne contre les Tartares, et chacun apportait ses meilleures armes. On les voyait tirer de leurs chariots tout un arsenal. Quelques-uns

Journal de Marine, p. 28.— Journ. des ambassad., p

apportaient jusqu'à six arquebuses*. Le peuple ne douta point qu'ils ne vinssent à Moscou avec quelque projet sinistre. Les conjurés exploitèrent habilement ces soupçons, et n'eurent pas de peine à persuader à la multitude que le tsar avait mandé ses alliés polonais, ces éternels ennemis de la Russie, pour massacrer tous les chrétiens de l'église orthodoxe. Pendant que les conjurés lui attribuaient les desseins les plus perfides, et le représentaient au peuple comme un agent de la Pologne, ou même comme un Polonais déguisé, Démétrius recevait fort mal les ambassadeurs de Sigismond, et semblait ne chercher qu'une occasion de rompre outrageusement avec leur maître. Le lendemain de rentrée de Marine ^ Olesznicki et Gonciowski, ambassadeurs du roi de Pologne, obtinrent leur audience solennelle. Un boyard de seconde classe les reçut à la porte du palais et les présenta en ces termes : a — Sérénissime et très-puissant Autocrate, haut et puissant seigneur, Dimitrii Ivanovitch, par la grâce de Dieu César et grand-duc de toutes les Russies, de nombreux royaumes et seigneuries tartares soumis à renwf*e moscovite, seigneur, tsar et souverain l

Baer,p

c Envoyés du sérénissime , haut et puissant seigneur, Sigismond III, par la grâce de Dieu roi de Pologne et grand-duc de Lithuanien les ambassadeurs Nicolas Olesznicki et Alexandre Gon-

ciowski, frappent du front devant le trône de Ta Majesté césarienne. B Alors Olesznicki récita sa harangue de félicitation , dans laquelle il ne donna à Démétrius que le titre de Grand-Duc de toutes les Russies; puis il remit au secrétaire Afanassi Vlassief une lettre autographe de Sigismond pour Démétrius. Après en avoir lu la suscription, et pris l'ordre de son maître à vois basse, Vlassief répondit : « — Nicolas, et vous Alexandre, nous venons de présenter cette lettre à notre souverain (et il eut soin de répéter toute l'énumération des titres précédents); elle est adressée à je ne sais quel Grand-Duc de Moscovie. Sachez que Démétrius est César dans son vaste empire ; reprenez cette lettre et la rendez à votre maître. »

Aussitôt les ambassadeurs se récriant qu'on offensait le roi et la république, Démétrius les interrompit brusquement : a Je sais, dit-il , que ce n'est pas la coutume qu'un souverain assis sur son trône discute

1. Vlassief omettait, sans cloute à dessein, de donner à Sigismond le titre de roi de Suède et des Vandalfs qui lui appartenait.

[^]42 LES FAUX DÉNÉTRIUS.

avec un ambassadeur; mais le roi de Pologne nous oblige à nous écarter des usages reçus. Il devrait savoir[^] et l'ambassadeur qui vous a précédé aurait dû vous dire, qu'ici nous sommes non-seulement prince 9 non-seulement seigneur , mais empereur. Nous en portons le titre, non point en paroles seulement, mais en actions et avec non moins de droit que les monarques mèdes ou assyriens, ou que les Césars de Rome K Nous ne reconnaissons point d'égal dans le Nord. Nous n'obéissons qu'à Dieu et qu'à nous-même. Tous les rois nous reconnaissent pour empereur;

comment se fait-il que le seul roi de Pologne nous conteste ce titre? x>

Sans se déconcerter à cette vive sortie, Olesznicki alléguait les anciens usages et cita maintes pièces diplomatiques des archives de Pologne et de Lithuanie, pour prouver que jamais Grand-Duc de Mos* €Ovie n'avait prétendu au titre de César. Puis, après avoir rappelé les services rendus par les Polonais» services payés, dit>-il, par une étrange ingratitude, il déclara qu'il allait retourner auprès de son maître et ne cacha pas qu'il redoutait les conséquences de la réception qui lui était faite.

) Ce trait d'érudition est à noter.

Le tsar reprit avec vivacité : « — Nos titres sont ceux que nos prédécesseurs ont portés, et nous vous les montrerons écrits sur parchemin. En nous offensant, le roi de Pologne offense Dieu et toute la chrétienté. Nous sommes son bon voisin, son frère et son ami, et il en use à notre égard plus mal qu'un prince infidèle ne saurait faire, t

Mniszek, présent à l'audience, et témoin de l'irritation croissante, jetait des regards suppliants tantôt sur le tsar, tantôt sur les ambassadeurs. Olesznicki, se radoucissant un peu, protesta qu'il serait désolé qu'une question de titres fit couler le sang chrétien, a — Votre Majesté, dit-il, ne doit pas ignorer que la Diète n'a point encore statué sur cette question. Elle lui sera portée : jusqu'à ce qu'elle ait prononcé, je dois m'en référer aux précédents. Je supplie Votre Majesté de permettre que cette question soit traitée dans les formes diplomatiques. »

ff — Je sais, s'écria Démétrius avec ironie, je sais que la Diète a terminé sa session.» Puis, d'un ton plus doux, il ajouta : — « Pane

* Olesznicki, recevriez-vous une lettre où vos qualités seraient

1. Seigneur, monsieur, litre dû à tout homme polo* nais.

2ii LES FAUX DÉMÉTRIUS.

omises? Nous ne vous recevons pas comme ambassadeur. Comme notre ami y soyez le bienvenu. Voici' notre main.

« — Je suis flatté de l'honneur que me fait Votre Majesté, répliqua l'ambassadeur reculant d'un pas » mais si Elle ne me reçoit pas comme ambassadeur, il m'est impossible d'obéir aux ordres de Votre Majesté.

— Comme ambassadeur, soit! » s'écria Démétrius en lui tendant la main avec impatience, et le Polonais la baisa selon le cérémonial accoutumé. Alors Vlassief décacheta la lettre de Sigismond, la lut à voix basse au tsar, puis, s'adressant aux ambassadeurs * a — Bien qu'il y eût lieu, dit-il, de ne pas accepter cette lettre à cause de l'omission des titres dus à l'empereur mon maître. Sa Majesté césarienne veut bien oublier l'offense en considération de son mariage. Elle reçoit la lettre du roi et accueille ses ambassadeurs. Mais dites à votre maître qu'il n'envoie plus de semblables lettres : elles ne seraient pas reçues. »

Les ambassadeurs s'assirent, et Vlassief après eux, qui, sur l'ordre du tsar, remercia le roi de Polofne du consentement donné par lui au mariage de la fille du palatin de Sendomir. « Le conseil de Sa Majesté césarienne, ajouta-t-il, conférera avec les ambassadeurs sur les affaires internationales. »

LES FAUX DÉMÉTRIUS. 245

Les discussions d'étiquette n'étaient pas terminées. Olesznicki prit la parole pour rappeler que, selon un ancien usage, les souverains de Russie s'informaient, auprès des ambassadeurs admis en leur présence, de la santé de Sa Majesté le roi de Pologne , et qu'en faisant cette question ils se levaient.

— Comment se porte Sa Majesté? demanda Démétrius avec cette pétulance qui lui faisait enfreindre à chaque instant l'étiquette qu'il prétendait établir.

L'ambassadeur répondit : a — Sa Majesté se portait bien et régnait glorieusement quand nous avons quitté Varsovie; mais permettez-moi de faire observer à Votre Majesté que c'est en se levant qu'Elle aurait dû nous faire cette question. »

a — Seigneur Olesznicki, répondit le tsar, chez nous l'empereur se lève, mais après avoir fait la question. I» Et il se leva à demi sur son trône , en ajoutant : « Nous nous réjouissons que Sa Majesté jouisse d'une bonne santé. »

C'est ainsi que finit l'audience. On offrit aux ambassadeurs de riches présents et on les invita à dîner , mais ils s'excusèrent et retournèrent à leurs quartiers assez mal satisfaits*.

1. Journal de Marine, p. 85-10. — Journal des ambassadeurs polonois p. 127 et suiv.

216 LES FAUX DÉMÉTRIUS.

Je crois qu'on se ferait une idée inexacte du caractère de Démétrius, si l'on n'attribuait qu'à la vanité puérile du parvenu cette obstination à faire reconnaître des titres auxquels malgré ses affirmations, les précédents diplomatiques ne lui donnaient aucun droit. Il me semble y voir l'indice d'un projet politique qui

y s'il ne fait pas grand honneur à sa loyauté , prouve du moins qu'il se préoccupait de l'indépendance de son pays et de la grandeur de son rang. On n'a pas oublié les promesses faites à Sigismond par Démétrius ^ lorsqu'il n'était encore que rhôte et le protégé des princes Wiszniowiecki et de Mniszek. Il avait souscrit de sa main la cession de Smolensk et d'une partie de la Sévérie. Un jour, évidemment, il allait être sommé de tenir ses engagements. Le moyen de s'y soustraire, c'était une rupture avec Sigismond, ou du moins une discussion qui lui permit de gagner du temps dans des argumentations frivoles. Malheureusement sa pétulance naturelle remportait malgré lui, et lui donnait du désavantage dans une lutte de formalités avec de vieux diplomates. Des historiens polonais l'ont accusé d'avoir!, dans le même temps, fomenté des troubles dans la république, et d'avoir envoyé secrètement des secours à une Confédération , c'est-à-dire une

LBS FAUX DÉMÉTRIUS. 247

insurrection armée contre l'autorité du roi. Cette accusation ne peut être ni prouvée ni réfutée; cependant la réception étrange faite aux ambassadeurs de Sigismond peut lui donner quelque vraisemblance '• Les ménagements de Démétrius pour la Suède^ contre laquelle, en dépit de ses promesses, il ne fit aucune démonstration sérieuse, sont un autre indice de sa politique jalouse et du désir qu'il avait de s'opposer à l'agrandissement de Sigismond. Enfin, et ce dernier motif pouvait seul diriger la conduite du tsar, par sa hauteur vis-à-vis des envoyés polo-

1. Un passage fort curieux de 1» correspondance entre le cardinal Borghese et le nonce Rangoni , confirmerait cette conjecture. Le cardinal écrivait au nonce, de Rome, le 21 octobre 1606 ; Se è yero che egli (Demetrio) abbia avuto parte nemotivi (sic

pourmoft) dei rognò (di Polonia), ha giusta causa di ttar nascosto, quando non per altro, almeno per non sentire il giudilio che si farà delb sua persona dopo lanii beneficii ricevuli dal Re. Pur che sia vivo si potrà accoxnmodare ogni cosa. Si scriveranno ii brevi^ e si farà ogni possibite oâcio per riconciliarlo con sua Maestà, dalla cui cortese uatura si promette moUo N. S. (Tnrghenief, Mon. hist.pat., II.) — Const^ns eo tempore fama erat, nonnullos e factione Rokossiana promissis Démet rii inescatos, clam cum eo de tradendo illi regno consilia iuivisse, aique de Lublinensis conventus eveatu, impendentiumque motuum successu, ccleriter per disposiios equos misse nuntio, cerliorem eum reddidisse : vérumneid fuerit, affirmare non ausim. (Lubienskii p. 71.)

218 LES FAUX DBMÉTRIUS.

nais, il espérait flatter la vanité nationale des Russes et repousser le soupçon de concessions humiliantes au prince qui l'avait accueilli dans le temps de son exil. Tous ces calculs étaient erronés. Le choix de son épouse, sa partialité pour les usages de TEuropo occidentale, surtout le peu d'attention qu'il apportait dans Tobserver des pratiques religieuses, l'avaient déjà irrévocablement perdu dans Tesprit du peuple. En effet, chaque jour ajoutait à l'irritation des esprits, et les incidents les plus futiles devenaient le texte des accusations les plus graves. Marine, enfant gâté, qui ne pouvait concevoir qu'on hésitât à satisfaire un seul de ses caprices, s'ennuyait fort au couvent, séparée des dames de sa suite. La règle et les usages d'un couvent russe lui étaient insupportables, et elle ne pouvait s'y résigner, même pour une semaine. Elle fit dire au tsar qu'elle ne pouvait manger de la cuisine russe, et qu'elle voulait avoir la sienne. Aussitôt Démétrius lui envoya un maître d'hôtel et des cuisiniers polonais, à qui

les gens de sa bouche durent remettre les clefs de l'office ^^ 'le la cave* Les cuisiniers russes, humiliés, jetèrent les hauts cris, et, ne supposant pas que leur habileté pût être mise en doute, publièrent par la ville que si le tsar et sa fiancée voulaient avoir des cuisiniers hérétiques,

LES FAUX DBMÉTR1Û9. 249

c'était afin d'enfreindre tout à leur aise les commandements de réglise orthodoxe sur les viandes défendues et les jours d'abstinence *• Dans son couvent. Marine se plaignait encore d'être obsédée de prêtres grecs et d'avoir à entendre les longs offices des religieuses. Pour la dédommager de ces petits désagréments, le tsar lui menait ses musiciens. On donnait des concerts dans le couvent, des bals, et même des mascarades, ce qui semblait une abominable profanation du saint lieu^ Lorsqu'il s'agit de régler le cérémonial du mariage et du couronnement, Marine voulut aller à l'église en costume polonais, ou plutôt à la mode de la cour de France, qui régnait déjà à Varsovie. Taille longue et serrée, cheveux relevés et crêpés, fraise de deux pieds de diamètre^ ainsi s'habillait Marie de Médicis, et Marine ne croyait pas qu'une impératrice pût se montrer autrement. On représenta à Démétrius que les Russes trouveraient de la plus haute indécence qu'une femme laissât voir sa taille et ses cheveux, et que jamais tsarine n'avait été couronnée que portant le costume national, c'est-à-dire les cheveux cachés par le kakochnik^ coiffure

Journal de Marine, p. 42. — Baer» p

%, Platon, II, p. 157.

des femmes mariées, la robe ceinte au-dessus de la gorge et des bottes à grands talons ferrés. À la vue de cette toilette étrange, malgré les perles et les diamants dont elle était couverte, la jeune Polonaise fut transportée d'indignation et protesta qu'elle ne se déguiserait point de la sorte. L'affaire parut si grave, et l'était tellement en effet, qu'elle fut portée au Conseil. Après de longs débats, Démétrius ayant épuisé son éloquence pour persuader à ses boyards que le choix d'une toilette était une question de la compétence d'une femme où les plus profonds politiques ne pouvaient donner un avis raisonnable, finit par s'apercevoir qu'il avait eu tort d'insister, a — A la bonne heure, dit-il, je me conformerai à vos désirs, Messieurs, et je respecterai la vieille coutume à laquelle vous tenez tant. On ne m'accusera plus, sans doute, de vouloir tout changer en Russie ! * Puis il ajouta : a Une fois ne tire pas à conséquence. » De fait, il obtint de Marine qu'elle portât Thabillement russe à la cérémonie, mais dès le lendemain des noces, il lui présenta un costume français en disant : c Hier, j'ai fait la volonté de mon peuple; maintenant je ferai la mienne '• •

i, Baer, p. 7S.

LBS FAUX DEUTRIUS. 251

Ainsi que je l'ai déjà dit, Démétrius avait entrepris de faire croire aux Moscovites que sa femme s'était convertie à la religion grecque^ et il voulait que la cérémonie du couronnement ne laissât pas de doutes à cet égard ; mais il avait plus d'une difficulté à vaincre; d'abord les scrupules de Marine et de ses parents puis surtout ceux de son clergé. Bien que le patriarche Ignace fût disposé à lui obéir en tout, il n'osa point baptiser la tsarine, ce

que le peuple et peu[^]être le tsar attendaient, mais il imagina de l'oindre des saintes huiles[^] puis de la faire communier avec le tsar * , compromis que les ecclésiastiques grecs regardaient comme un sacrilège et une lion[^] teuse déférence pour l'hérésie latine, et que, sans doute, les prêtres catholiques ne pouvaient approuver davantage;

La cérémonie du mariage et du couronnement eut lieu le 18 mai 1606, dans la cathédrale de Moscou, avec une magnificence extraordinaire ; mais le peuple remarqua avec horreur que c'était un jour

1. Ignatii ee ne krestil[^] a tolko myrom pomazal, i ohoïkh do SvicUago Prit chai Via dopoustU, a potom ventchal bra[^] kom. Je cite les termes exprès de Platon (II, 158), qui rapporte« le faà dia-prés le patriarche Philarète, probablement témoin oculaire.

252 LBS FAUX DÉMÉTRIUS.

(le mauvais augure, un vendredi, et, de plus, la vigile d'une grande fête, celle de Saint-Nicolas. On trouvait scandaleux, en un pareil jour, de célébrer une noce, et il semblait que le tsar Teût choisi à plaisir pour braver l'opinion publique *.-, En outre, la conduite des Polonais dans Téglise parut souverainement inconvenante, et l'on ne manqua pas d'en rendre Tempereur responsable. Quelques-uns s'appuyaient le dos contre Ficonostase[^], ou s'asseyaient sur des tombeaux renfermant des reliques[^] vénérées ; ils parvirent haut, riaient entre eux et semblaient se moquer des mystères célébrés en leur présence. D'un autre côté, les Polonais, et particulièrement les ambassadeurs, se plaignaient de n[^]être pas traités avec les égards qui leur étaient dus. Ils n'avaient point eu de sièges dans la cathédrale, et, à leur réclama-

tion formelle, le tsar avait répondu que personne n'en devait avoir dans une église grecque, et

1. Journal des ambassadeurs, p. 1 50. — Peyerle. p. 56. — Platon, II, p. 156.

2. LHconostau des églises grecques est une espèce de jubé terme, derrière lequel le prêtre fait la consécration. Cette partie de réglise, comme le nom l'indique, est couverte d*images de saints.

3. Platon, II, p. 157. ^ Gos, Gramoty, II, p. S96, dép. Uel. Buczynski.

LES FAUX DÂMBTRinS. 953

que lu^même, s'il avait un trône ce jouivlà, c'était par une exception singv»iière, à l'occasion du couronnement de la tsarine *

- Condamnés à assister debout à on office fort long^ les envoyés de Sigismond y furent des observateurs peu bienveillants. La liturgie russe avec ses rites étranges à leurs yeux, l'étiquette tra*ditionnelle observée par les officiants et les mariés, le verre rempli de vin où par trois fois les deux époux mouillèrent leurs lèvres, et que le tsar finit par casser d'un coup de pied ^, toute la cérémonie fut l'objet de critiques et de sarcasmes. L'orgueil du tsar leur sembla insupportable. Us se moquaient de voir deux jeunes gens qui ne faisaient pas un pas dans l'église sans que des vieillards à barbe blanche vinssent les soutenir par dessous les bras comme des enfants qui essaient de marcher. Pendant le bai-semain qui suivit le couronnement, le tsar s'était assis sur son trône ; il fit un signe à Basile Chouiski, et surle-champ celui-ci lui apporta un tabouret pour mettre sous ses pieds. Un instant

après, le frère de Basile dut en présenter un autre à la tsarine. Peut-être Démétrius voulait-il montrer à des étrangers que dans

Journal des ambassadeurs, p 149. Us demandèrent ce que

cel^h signifiait; on leur dit que ce verre était brisé en mémoire des noces de Cana.

⁵⁴ I«BS FAUX DÉMÉTBIU8.

8on emjûre les plus grands seigneurs se fisaient gloire de lui rendre les plus humbles services[^] peutêtre trouvait-il quelque plaisir à infliger cette petite humiliation à des hommes dont il avait eu à se plaindre. Mais les Ghouiski dévoraient l'affront en pensant à la vengeance prochaine [^] tandis que les Polonais se félicitaient tout haut de vivre dans un pays oit le roi n'eût pas osé exiger un service si bas du moindre gentilhomme [^] Au sortir de l'église , on fit pleuvoir sur la foule des médailles et de la menue monnaie que la canaille se disputa à coups de bâton. Le tsar lui-même , jeta une poignée de ducats à des gentilshommes polonais qui ne daignèrent pas les ramasser, et secouèrent fièrement leurs bonnets où quelques pièces s'étaient attachées. Cependant la populace, se ruant au lieu où tombaient les ducats, maltraita quelques gentilshommes étrangers; plusieurs furent poussés violemment, insultés et même battus [^]. Tous accusaient le tsar et la grossièreté des Moscovites.

Telles étaient les impressions que rapportaient les ambassadeurs de la cérémonie à laquelle ils venaient d'assister¹ Leur mauvaise humeur ne pouvait

Journal de Marine, p

LES FAUX DÉHABITÉS. 25¹

que s'accroître par leurs relations avec les boyards du conseil¹ qui prenant exemple sur leur souverain exagéraient à l'envi ses manières hautaines. Le lendemain de son mariage, Démétrius ayant invité les ambassadeurs à dîner, ils demandèrent, avant d'accepter, s'ils seraient assis à la même table que le tsar. Cet honneur leur était dû, disaient-ils, au moins à l'un d'eux, car Sigismond avait admis à sa table Ylassief, Vambassadeur russe y avec les envoyés du pape et de l'Empereur. — a Qu'est-ce qu'un pape, qu'est-ce qu'un Empereur? s'écrièrent les boyards avec mépris. Notre maître est bien un autre seigneur qu'eux. Sachez qu'en Russie tout Pape est un Pape *. » Les Polonais irrités refusèrent de se rendre à l'invitation impériale; et Mniszek, qui faisait des efforts inouïs pour concilier des vanités intraitables, alla leur tenir compagnie et tenter d'en obtenir quelque concession. Tandis que Démétrius semblait prendre à tâche de mortifier de toutes les manières les ambassadeurs de Sigismond, il affectait de redoubler de prévenances et de gracieusetés pour les gentilshommes polonais venus à Moscou sans caractère officiel. Affable seulement pour eux, il les traitait avec cette familiarité

1. Journal des ambassadeurs» p. 154. C'est un mauvais jeu de mots.

t56 LES FAUX DÂMÉTRIUS.

militaire y naturelle chez lui et qu'il ne quittait que par calcul ; il les entretenait de ses armements contre le Turc, et leur offrait une solde avantageuse, s'ils voulaient prendre parti dans son armée. En attendant, il était à son ordinaire prodigue de faveurs et de cadeaux : chaque hussard reçut de lui des fourrures « des pièces de brocart et quatre bœufs ^

Pressés par leurs compatriotes, que séduisaient les caresses du tsar, vaincus par les instances et les promesses de Mniszek, les ambassadeurs se décidèrent malgré l'étiquette à offrir leurs présents à l'empereur avant d'avoir été invités à dîner. Cette première concession les obligea de réclamer avec encore plus de vivacité le privilège de manger à la table même du tsar. Démétrius leur répondit luimême, selon son habitude : a Je n'ai pas invité le roi de Pologne à mes noces; si je Teusse fait , j'aurais assigné à ses représentants une place convenable à ma table. Aujourd'hui, j'invite ses ambassadeurs.» Us voulurent répliquer, mais le tsar ne les écoutait plus. Enfin, à la persuasion de Mniszek, ils se rabat-

I. Journal des ambassadenrs, p. 156. — Caeterum Polonoruai studia affectans simulata comitaie eos conciliarevolebat... com-militones, contuberoales, suae foriunae socios appellabat Lubienski, 71.

LES FAUX DÉHÉTRIUS. 257

tirent à demander qu'on leur donnât acte de leur résistance prolongée , et qu'en outre le Palatin de Sandomir se portât leur caution auprès du roi de Pologne 9 en cas de blâme de sa part. Le certificat délivré et toutes ces pointilleuses discussions terminées

tant bien que mal, les ambassadeurs dînèrent à une table séparée, à la droite du tsar, avec quelques dames russes et polonaises. Ils mangèrent dans des plats d'or massif un dîner qu'ils trouvèrent détestable % scandalisés en outre au dernier point de voir, pendant tout le repas, leur compatriote le Palatin de Sendomir debout et tête nue devant son gendre \ Pour traiter ainsi un vieillard d'une santé délicate y Démétrius, qui dans sa correspondance particulière lui témoigne toujours une affTection véritable , avait «ans doute en vue de prouver à ses sujets qu'il savait soutenir la majesté de son rang , et que devant le

1. Joarnal des ambassadeurs pol., p. 159 et suiv.— Selon Le Laboureur, les Polonais n*avaient pas le droit de médire de la cuisine russe. Voir le récit quUl fait du festin donné à Marie dé Gonzague, en 16i5, à Dantzick. — «La Reine n*en mangea pas de meilleur appétit, car tout était préparé à la polonaise, et presque consommé d*avoir bien bouilly avec le saffran et les especes. l\ n*y eut que deux perdrix cuites à la françoise qui fussent à son usage. » Relation du voycige de la Royne d\$ Pologne, première partie, p. 153.

i. Journal de Marine, p. iS.

258 LBS FAUX DBMÉTRIUS.

tsar de toutes les Russics, un Palatin polonais^ fût-il son h^au-père , devait se tenir dans la plus humble attitude. Démétrius voulait n^ontrer qu'il était vérita* blement russe; mais il était trop tard.

Au festin succéda un bal non moins étrange pou."* nos usages modernes que le dîner lui-même. Démé* trius habillé en hussard dansa d'abord avec la tsarine, puis avec le Palatin son beau -père.

Les seigneurs qui voulaient prendre part à la danse, s'approchaient de l'empereur , lui baisaient la main et figuraient deux à deux. Mniszek dansa une fois avec sa fille, qui ne lui donnait que la main gauche, et une autre fois avec l'ambassadeur Olesznicki. Ce dernier seul était couvert, et n'ôtait son bonnet qu'en passant devant l'empereur ^ On servit beaucoup de vins pour rafraîchissements, et quand les jeunes gentilshommes polonais se retirèrent au grand jour, ils

1. Voici commeDl Le Laboureur parle des bals de la cour de Varsovie, où il assista eu 1685 : a Je ne vy jamais rien de plus grave, de plus doux uy de plus respectueui. Ils dansoient en cercle , et plus ordinairement les femmes esloient deux ensemble, puis deux hommes, et ainsy du reste. Le premier tour n'estoit que de révérences, ensuite c'estoit une cadence bien réglée; et de temps en temps, les deux dames qui menoieni le branle destournoient par le milieu l'ui à coup d'un pas un \wû plus viste, comme pour se dérober à la poursuite des deux ^entilzhommes qui les sui voient. » Première partie» p. 21 4.

LES FAUX DÉMÉTBIUS. 259

ne pouvaient donner aux Moscovites qu'une trèsmauvaise opinion de leur sobriété *• Ils insultèrent des femmes dans la rue ; tirèrent le sabre contre des gens paisibles qui leur reprochaient leurs insolences; en un mot, ils commirent tous les désordres qui •peuvent suivre une nuit de débauche '• La haine nationale des Moscovites enregistrait soigneusement sous ces méfaits. La coupe était pleine ; elle allait bientôt déborder.

Ce moment que Cbouiski attendait avec patience depuis plusieurs mois lui parut enfin venu. Il vit que la révolte était immi-

nente, que les étrangers avaient exaspéré le peuple jusqu'à la fureur, et que s'il tardait à donner le signal, il allait perdre lui-même le fruit de sa longue dissimulation. Il rassemble ^ en secret, dans sa maison quelques boyards, des marchands, des capitaines et des cinquantenlers de strelitz ; la haine des Polonais avait réuni toutes les classes, toutes les professions dans ce conciliabule. — a Chrétiens orthodoxes, leur dit Cbouiski, vous le voyez, Moscou, la ville sainte, est aux mains des étrangers. Les Polonais nous bravent et nous insultent.

1 ^ Die Folen sofften Sie sich so ueberaus voll und toll, dasz 8*6 sich selbst regieren nicht kundlën. Petreïus, p. 340. 1. Baer,p.76.

260 LES FAUX DBMÉTRIUS.

Ce n'est pas assez pour eux de nos trésors abandonnés à leur cupidité; il leur faut encore nos femmes et nos filles. Un aventurier amené par eux » nous a dit qu'il était le fils d'Ivan. Aveuglé par votre haine contre Boris , vous l'avez reconnu pour le tsarévitch Démétrius, mort à Ouglitch; vous avez cru trouver en lui le défenseur de la foi ^ le conservateur de nos saintes coutumes nationales. J'ai vu le péril et j'ai voulu le prévenir. Seul, j'ai tenté de démasquer l'imposteur, et j'ai failli périr sa victime. Maintenant jugez vous-même si le danger que je prévoyais est véritable. Vous avez tous vu cet homme qui se prétend rhéritier de nos glorieux tsars. Ce n'est pas même un Russe. Ne porte-t-il pas le costume polonais? Habillé en hussard il se pavane sous Taccoutrement de nos ennemis. N'a-t-il pas pris pour femme une Polonaise, une païenne, qui conduit des milliers de ses compatriotes à la curée? Ce tsar que vous avez salué de vos acclamations est un Polonais lui-même, croyez-moi. Pourriez-vous en douter? Il n'aime que les étrangers. Il se plaît à profaner nos églises. Il conduit ses Polo-

nais et ses Lithuaniens non baptisés dans les églises de Saint-Nicolas et de la Très-Sainte-Mère de Dieu. Ils y entrent avec lui, le sabre au côté, traînant sur les dalles ; ils y mènent leurs

LES FAUX DÉMÂTRIUS. t6«

chiens. Us s'assoient sur les châsses ; ils s'adossent contre les saintes images. Quand nos prêtres célèbrent les divins mystères, les trompettes lithuaniennes couvrent nos chanta de leurs fanfares impies. Votre tsar de toutes les Russies chasse de leurs demeures les serviteurs de Dieu pour loger ses bouifons , ses sonneurs d'instruments, ou qui pis est, ses prêtres latins. Non, pareille impiété, pas un Russe n'en serait capable ! A ce trait , reconnaissez un Polonais non baptisé. Qui de vous l'a jamais vu s'incliner devant les images des Saints? Demandez aux gens qui le servent s'il salue même celle de saint Nicolas) La veille de la fête de ce grand Saint , il a donné un banquet où il n'y avait que du veau, servi par ses cuisiniers polonais, car il n'eût pas trouvé un Russe pour apprêter ces viandes impures. Depuis son mariage il n'est pas allé aux bains, ni sa Polonaise non plus, qui cependant s'échauffe tant à ses bals^ ses concerts, ses mascarades, tous ces abominables divertissements empruntés aux païens. Mais ce que vous savez et ce que vous voyez n'est rien encore. Apprenez quels sont ses projets. L'imposteur a vendu la sainte Russie au roi de Pologne. Tous ces hussards bardés de fer que vous avez vus à sês noces, toutes ces armes qu'ils ont apportées dans leurs

262 LES VAV% DfîMfîTBIUS.

chariots, il les a fait venir pour massacrer vos boyards et les ministres de notre sainte religion. Dimanche , les Panes Polonais montent à cheval pour célébrer par un carrousel, disent-ils, le

mariage de la femme qu'ils ont amenée. Tout le conseil , tous les boyards sont invités à cette fête ; et lorsque nous serons ainsi désarmés entre leurs mains, le traître donnera le signal de regorgement. Pouvez-vous tous, s'il vous laisse la vie, il vous ôtera jusqu'à votre dernier rouble pour le donner à ses Lithuaniens. 11 vous ôtera vos femmes, votre religion même, car le pape de Rome est son Dieu , et il a promis de détruire en Russie la foi orthodoxe , d'y bâtir des églises, d'y mener des cardinaux et des évêques. Pour moi, je ne verrai pas ces abominations. Fussé-je seul encore une fois à me lever contre le tyran, je périrai s'il le faut , mais de la mort glorieuse d'un martyr. Je mourrai devant cent mille Russes , qui se laissent faire la loi par cinq mille Polonais. Ah ! si vous avez honte de votre lâcheté , chrétiens (H*tho« doxes, joignez-vous à moi. Levez-vous , et en une heure vous serez délivrés des étrangers qui nous oppriment' ! »

1. Journal des ambassadeurs, p. 171. « Gos, Gramoly, Idterrogatoire de J. Buczynski, II, p. 298. — Baer, p« 74.

LES FAUX DÉMÉTRIUS. ^&

Ce discours est accueilli avec enthousiasme; chacun s'offre pour partager le péril et la gloire de délivrer la patrie. Après une courte délibération , on règle le plan d'attaque^ on assigne à chaque conjuré le poste qu'il doit occuper. Toutes les mesures sont prises pour qu'au signal que donnera Basile Ghouiski, déjà reconnu pour chef du complot et presque de la nation, l'usurpateur soit assailli dans son palais, tandis qu'en même temps les Polonais logés dans la ville seront massacrés isolément, avant qu'ils aient pu s'armer et se réunir. En attendant cette sanglante exécution , des hommes affidés se dispersent dans les faubourgs, chargés de répandre parmi le peuple, dans les marchés et dans

les cabarets , que le tsar vient d'abjurer la religion grecque , et que, par son ordre , les Polonais se préparent à tuer les boyards et les meilleurs citoyens, rassemblés hors de la ville pour le carrousel annoncé. .

La conjuration était flagrante , presque publique; les chefs seuls se cachaient encore, ou plutôt ils redoublaient de flatteries et de bassesses pour endormir leur victime dans une fausse sécurité. A la cour, il n'était question que de fêtes et de festins. Le tsar^ nageant dans la joie, voulait que tout ce qui Tappro* chait fût heureux comme lui. Il répandait l'or à

264 LBS FAUX dAmétrius.

pleines mains. Oubliant la politique soupçonneuse de Boris^ qui voulait anéantir toutes les grandes familles, il avait . quelques mois avant son mariage avec Marine y célébré en grande pompe les noces du prince Fédor Mstislavski avec une cousine de la tsarine Mar« pha * . Maintenant , il voulait que Basile Chouiski se mariât également à une demoiselle de la famille des Nagoi^; il avait assisté aux fiançailles et aux apprêts des divertissements qui allaient se succéder sans interruption; il semblait qu'il eût^oublié ses projets de guerre contre les Tartares. Au milieu de toute cette allégresse qui ne dépassait pas les murs du Kremlin , les discours incendiaires de quelques conjurés subalternes y les menaces vagues des artî* sans et des gens du peuple finirent par attirer l'attention des Polonais y et même celle du tsar, quelque soin que prissent ses ministres pour lui en dérober la connaissance. Tour à tour Mnisek , des gardes du corps allemands et plusieurs capitaines de strelitz firent part à Démétrius de leurs inquiétudes et des symptômes alarmants qu'ils avaient remaiv

qués dans les dispositions de la populace. Boris avait encom*agé les délateurs; et, dès les premiers

Margeret, p. ISS, 1S

s. i({.« ibid.

LES FAUX DÉHÉTRIUS. 865

jours de son règne, Démétrius avait pu se convaincre que leur zèle n'avait fait que changer d'objet. Naturellement brave» gftté par la fortune, il accueillit fort mal, tout d*abord, les dénonciateurs de profession. Dailleurs , il méprisait les boyards et ne crai*gnait pas le peuple, persuadé de l'attachement des soldats. Il pouvait croire la patience des Russes à toute épreuve , puisqu'ils avaient enduré avec une incroyable résignation et le despotisme féroce et brutal d'Ivan et le despotisme ingénieux et tracassier de Boris. L'abandon de ce dernier par les Moscoviter* ne lui semblait pas une punition de sa tyrannie, mais le résultat de leur inaltérable attachement aux princes de l'antique dynastie des Yaregues. Cependant, un peu troublé des avertissements sinistres que lui transmettaient des personnes dont le dévouement ne pou*vait être douteux, Démétrius ressentit un moment d'inquiétude et, pendant les deux ou trois premiers jours qui suivirent son mariage, se montra plus circonspect. Il rassembla ses gardes du corps étrangers et prit quelques mesures pour mettre son palais à Tabri d'une surprise. Bientôt, l'assiduité obséquieuse de Chouiski et d'autres conjurés qui occupaient un rang élevé à sa cour, le rassurèrent pleinement et le rendirent même inaccessible aux soupçons. On avait

S66 LES FAUX DÉMÂTRIUS.

arrêté quelques orateurs de carrefour prêchant au peuple que le tsar n'était pas le fils divan le Terrible. C'étaient des hommes de la plus basse classe, qui parurent trop méprisables pour être dangereux. Us furent interrogés par les boyards du conseil, probablement par ceux là même qui faisaient mouvoir tous les fils du complot. Les juges, selon l'expresision russe, regardèrent ces misérables entre leurs doigts j c'est-à-dire qu'ils se gardèrent bien de leur faire des questions compromettantes ^ On rapportait à Démétrius, tantôt que ses gardes du corps allemands n'avaient pas bien compris les propos dont ils accusaient les prisonniers, tantôt qu'ils avaient arrêté des ivrognes rendus insolents par Teau-de-vie , et qui, sobres, oublieraient toutes les sottises qu'ils avaient osé débiter. Une nuit, il y eut un attroupement de trois ou quatre mille personnes , et une espèce d'émeute dans la rue qu'habitait le {H*ince TViszniowiecki , pendant une fête qu'il donnait aux ambassadeurs de Sigismond. Les Palatins en prirent l'alarme. Cependant, lorsqu'on remonta jusqu'à la cause du tumulte, tout se réduisit à une querelle entre un heyduque de l'ambassade et quelques hom-

- t. Baer, p. TS.

LES FAVX DfiUÉTRIUS?. S67

mes de la lie du peuple * • Au milieu des réjouissances qui se donuaient à l'occasion du mariage du tsar, lorsque partout l'hydromel et Teau-de vie coulaient à flots ^ ces rixes semblaient fort naturelles, et Démétrius fut le premier à se moquer des inquiétudes de ses amis. Fatigué d'entendre répéter tous les jours les mêmes rapports, exprimer les mêmes craintes, il refusa de s'en

occuper davantage, et répétait sans cesse à ses confidents : a Je tiens cet empire dans ma main> rien ne s'y fera que par ma volonté ^ . » Les officiers de sa garde Timportonèrent vainement pour qu'il s'entourât de précautions extraordinaires ; il les renvoya bien loin avec des railleries, et, par une bravade qui était dans son caractère , il redoubla de témérité. Cependant, Mniszek et les ambassadeurs, se croyant personnellement menacés par la populace, mirent leurs maisons en état de défense et invitèrent leurs compatriotes à s'y réfugier en cas d'alarme. Pour le tsar, il ne voulut avoir dans son palais que sa garde ordinaire, c'est-à-dire une cinquantaine de hallebardiers, troupe de parade qui , en cas de ré-

Journal des ambassadeurs, p

Baer, p. 78. — Gos. Gramoty, interrogatoire de Jean Buczyuski, II, p. 290 et suiv. — Journal des ambassadeurs^ p. 171.

26*6 IiB8 FAUX DÉMÉTRIUS.

volte, ne pouvait faire de résistance sérieuse. Le reste des gardes du corps étrangers logeait dans l'intérieur de la ville; les strelitz occupaient un faubourg éloigné, et les Polonais n'avaient pas de quartier à eux , mais étaient dispersés çà et là dans des mai* sons particulières, à l'exception des ambassadeurs et de quelques Palatins, à qui Ton avait assigné dans le vobinage du palais de grands enclos avec plusieurs corps de bâtiments, espèces de caravansérails entièrement occupés par les gens de leur suite *.

Le 26 mai, un grand nombre de soldats du camp établi aux environs de Moscou entrèrent isolément dans la ville, surtout ceux du contingent de Novgorod, qui passaient pour mal affectionnés à Temperenr '. Démétrius l'ignora ou bien n'y attacha aucune importance. Il passa la soirée et une partie de la nuit dans un festin , et ce ne fut qu'au jour levant qu'il congédia ses hôtes* Avant de prendre quelque repos, il sortit pour respirer Tair sur le perron de son palais, où il rencontra Afanassi Vlassief, un des conjurés envoyé probablement par eux à la découverte. Surpris de le voir à cette heure, le tsar lui demanda s'il apportait quelque message des ambassadeurs de

1. Journal des ambassadeurs, p. 171. — Feierle* p. U. s. Journal de Marine, n 50

LBS FAUX DÉMÉTBIUS. 269

Sigismond, auprès desquels sa chai^ Tobligeait de résider *. Ylassief fit une réponse évasive et se retira pour annoncer à ses complices qu'on était au palais dans la plus profonde sécurité. Les chefs du complot étaient rassemblés chez Basile Chouiski, et quelquesuns hésitaient encore. Ghouiski leur déclara qu'il n*y avait plus un moment à perdre; que le tsar ayant surpris leur secret avait déjà donné Tordre de les faire mourir, et que le seul moyen de sauver leurs têtes, c'était de prévenir le tyran par un coup hardi. Aussitôt y les voyant animés par le courage du désespoir, il fait donner le signal convenu \

Une troupe de boyards et de gentilshommes s'était déjà réunie sur la grande place, à cheval, la cotte de mailles sur les épaules et l'arc à la main. À la tête des plus déterminés, Ghouiski se présente à la porte du Sauveur, qui aussitôt lui est livrée par les

gardes achetés d'avance. On pénètre dans le Kremlin. En passant devant l'église de l'Assomption, Basile s'arrête , descend de cheval , et se prosterne devant l'image vénérée de Notre-Dame de Vladimir, comme pour implorer sa protection eu ce moment suprême; puis, se relevant d'un air inspiré, et brandissant une

Journal des ambassadeurs, d

t. ma , p. 174.

tf70 LES FAUX DBMÉTIIOS.

croix au-dessus de sa tête : a Chrétiens orthodoxes, s'écrie-t-H, mortàThéréfiquelD Mille voix furieuses répètent après lui : « Mort à l'hérétique ! b Ou sonne la grosse cloche à laquelle répondent Tune après l'autre les trois mille cloches de Moscou ^ En même temps de petites troupes de conjurés parcourent les faubourgs en criant : a Aux armes! au Kremlin! on assassine le tear ! d Le peuple, ému y sort en foule dans les ruet^ en demandant : a qui assassine le tsar? — Les Lithuaniens^! i> répondent les conjurés, et ils entraînent ainsi à leur suite une foule immense armée de haches et de massues. La populace, persuadée que les Polonais , déjà exécrés pour leur insolence, méditent une trahison , se rue vers leurs demeures marquées d'avance à la craie; elle enfonce les portes des maisons et commence à massacrer leurs hôtes endormis. Les plus braves des Moscovites, guidés par quelques boyards, se portent au Kremlin

Baer, p

9. Id., t'Mii.— Journal des ambassadeurs, p. 173.— Lirva» la Lilhuanie. Le peuple désignait ainsi les Polonais, ou par le mot UD peu méprisant de Liàkhi. C'est le nom de la tribu slave étabUe en Pologne. Les Liakhi, en latin du moyen âge, Licicavicif changèrent ireur nom en celui de PolUakhi^ les Liakbs des plaines» lorsque ces derniers obtinrent un ascendant supérieur sur le resie de la nalion.

LBS FAUX DÉMÉTBIUS. ^h

OÙ déjà les codjurés ont un autre cri de guerre. On y proclame que Fempereur et les Polonais veulent assassiner les boyards.

Au premier tintement de la cloche d'alarme y le tsar, qui venait de rentrer dans ses appartements, envoie demander à Démétrius Ghouiski , de service au palais, la cause du bruit qu'on entend; celui-ci répond qu'un grand incendie vient de se déclarer, puis il court rejoindre son frère Basile , qu'il trouve à la tête d'une troupe nombreuse et bien armée ^ Bientôt le tocsin répété par toutes les églises de Moscou, et se mêlant à l'immense clameur de la multitude, annonce à Démétrius qu'un événement plus grave qu'un incendie a mis toute la ville en émoi. Tandis qu'il s'habille à la hâte , il envoie Basmanof s'informer de la cause du tumulte. Déjà la cour extérieure se remplissait d'une foule armée poussant des cris furieux. «Livres-nous l'impoteur li> crient mille voix menaçantes , dès que Basmanof paraît sur le perron. Il se rejette à la hâte dans le palais, ordonne aux hallebardiers de prendre les armes, et lui-même courant au tsar, lui crie : « Malheur! maître, le peuple en veut à ta vie ; sauve-toi; moi, je vais mourir! »

Journal des ambassadeurs^ p

En ce moment, un des conjurés, qui, à la faveur du tumulte, avait pénétré dans la chambre du tsar, s'approche et lui dit : « Eh bien! malencontreux empereur ', à la fin te voilà réveillé Y Viens rendre compte au peuple de Moscou. » Basmanof, indigné, saisit le le sabre du tsar et fend la tête à l'insolent^, puis il se précipite vers le balcon, déjà envahi par les conjurés. Démétrius, armé de Tépée d'un de ses gardes, suit son fidèle général, en criant aux rebelles : « Misérables! je vous montrerai que je ne suis pas un Boris ' ! B

On dit qu'il en tua plusieurs de sa main. Basmanof s'était jeté au-devant des conjurés , tantôt suppliant , tantôt menaçant , il couvrait le tsar de son corps et frappait des coups terribles. Tandis qu'il s'efforce de défendre le perron et les abords de Tescalier, le boyard Tatischev, pour lequel peu de jours avant il intercédait auprès de Démétrius , le frappe d'un coup de couteau et le renverse auprès de son

Bexvremenii tsar. Baer, p

i. Id., ibid.

8. /d-, ibid. Oo ne pouvait accuser Boris de lâcheté. Démétrius voulait peut-être dire qu'il ne s'empoisonnerait pas comme Boris, ou qu'on ne le détrônerait pas si Tacilement. L'ex pression russe est beaucoup plus concise et énergique. /• ne Boris vam. Ego non Boris vobis.

mahré *. En même temps, une décharge de mousqueterie oblige les gardes du corps à reculer et bientôt à céder le perron* Dépourvus d'armes à feu , ils entraînent Démétrius dans Tintérieur du palais, dont ils essaient de barricader les portes. Alors commence une suite de sièges. Depuis le vestibule jusqu'aux appartements intérieurs, chaque chambre est défendue et emportée. Les insurgés, tirant des coups d'arquebuse au travers des portes, écartent les gardes du corps. Alors une porte est brisée à coups de hache ; une chambre est envahie; la chambre suivante est attaquée et prise de la même manière. Enfin, forcés derrière leur dernière barricade, les gardes du corps allemands sont acculés dans le bain du tsar et contraints de livrer leurs inutiles haliebardes; mais l'empereur n'est plus parmi eux , et personne ne sait encore ce qu'il est devenu '.

Marine, cependant, réveillée par les détonations des armes à feu, apprend que le palais est envahi , et que le tsar est mort ou bien au pouvoir des rebelles. A demi vêtue, elle s'échappe, courant au hasard , et d'abord elle essaie de se cacher dans une

Baer, p

i. Ici., ibid. — Peyerle, ts. — Margeret, 1S7.

274 LES FAUX DiMÉTRIUS.

cave * • MaîSy déjà Tescalior est encombré de pillards et elle s'aperçoit qu'elle a mal choisi son asile. Pressée 9 heurtée par la populace qui s'entasse aux portes des celliers , elle parvient cependant à regagner son appartement sans avoir été reconnue, et

se mêle à la foule de ses filles d'honneur qui jettent des cris d'effroi. Les factieux arrivent Seul y un cham* bellan polonais, nommé Osmulski, leur barre le passage le sabre à la main, et les arrête un instant. Mais une décharge d'armes à feu le renverse sur le seuil qu'il défend, et blesse à mort une dame polonaise auprès de la tsarine. Alors, avec d'épouvantables menaces, les furieux s'élancent dans cette chambre inondée de sang. Les demoiselles d'hon*

id.f ibidy p. 51. — Peyerle, p

3. Baer, p. 82, note 7S. — Je me garderai bien de traduire son latin, car il n'a pas osé lui-même traduire en allemand ni M. Oustrialof en russe, les menaces des Moscovites. « Volumus nos omnes, unus post alium, stuprum inferre, unus in p — alter in v — Audivimus polonicas meretrices vestras plurium concubitus bene sustinere posse, nec ipsis unus vir («te») sufficere. » Et postea nudabant sua equina pudenda (proh! Sodomia!), coram toto gynaeceo, dicentes: « Videte, meretrices, Videte nos multo fortiores sumus Polonis vestris. Probate nos. » — Petreïus a copié le passage tout entier, mais en corrigeant les solécismes de Baer et en tournant ces abominables lions en latin élégant. Voir Petrelus, p. SU.

LES FAUX DÉMÉTÉRIUS. 27&

œar se serraient autour de la grande maîtresse du palais, qui seule conservant sa présence d'esprit, avait caché Marine sous ses amples vertugadins. « Qu'on nous livre le tsar et la tsarine ! leur crient les révoltés. — Ce n'est pas nous qui gardons le tsar,

leur répond la grande maîtresse. Quant à la tsarine, depuis une heure elle est chez son père le Palatin de Sendomir ^ » L'âge de la grande maîtresse la pré-> serva des outrages de ces forcenés; on se contenta de l'accabler d'injures. Les demoiselles d'honneur polonaises furent moins heureuses. S'il faut en croire Baer, les vainqueurs se les partagèrent comme un butin légitime , et chaque boyard emmena celle qui lui plut dans sa maison ^. Quelques chefs arrivèrent

1. Biier, p. 53. H faut se représenter les énormes paniers que portaient alors les femmes pour comprendre que Marine ait pu se cacher quelque temps sous la robe de sa grande muttresse. Les dames polonaises suivaient les modes de Paris, et Ton peut voir dans les tableaux du temps quelle était Tarnpleur des vertugadins de la cour.

2. Baer ajoute : «où, dans Tannée, elle devint mère. » p. 82; ^ L*auteur du journal de Marine rapporte au contraire que les boyards sauvèrent les dames polonaises de la brutalité de la canaille. Journal de Marine , p. 52. — Chaque Moscovite, dit Maskiewicz, à son tour s'en amusa {poehoutil). C'était pitié d'entendre les lamentations des parents de ces demoiselles. Plaise à Dieu que les Russes tâtent à leur tour de pareille fôte! — Maskiewicz, p 7-

276 LES FAUX DÉMÉTBIUS.

enfin, qui firent cesser les violences. Marine fut alors découverte y mais protégée, et l'on se contenta de saisir ses bijoux et de mettre les scellés sur les coffres qui n'avaient pas été pillés dans le premier moment de tumulte. Elle demandait avec instance qu'on la menât chez son père , mais elle était un otage trop pré-

cieux pour que les chefs des rebelles consentissent à s'en dessaisir. lis renfermèrent, sous bonne garde , dans une des chambres de son palais.

Quant à Démétrius , voyant la première porte du palais forcée , et convaincu que toute résistance était inutile , il jeta son épée , traversa en courant la chambre de la tsarine, et gagna l'appartement le plus éloigné de l'endroit qu'assaillaient les rebelles. n était , dit-on , blessé à la jambe d'un coup de sabre. Cependant, il ouvrit une fenêtre qui donnait sur remplacement où s'élevait autrefois le palais de Boris, qu'il avait fait démolir^ la fenêtre était haute de plus de trente pieds, mais il n'y avait personne aux environs , et il sauta. Sa chute fut si malheureuse qu'il se cassa une jambe, et la douleur si vive •qu'il s'év^ûoit. Un moment après il reprit connaissance et ses gémissements attirèrent auprès de lui , d'un corps de garde voisin , quelques strelitz qui le reconnurent. Touchés de compassion, ces soldats

LES FAUX DÉMÉTRIUS. 277

le relèvent, lui font boire de l'eau, et l'asseyent sur une pierre reste des fondations du palais de Boris. Le tsar un peu ranimé, put parler aux strelitz, qui iurèrent de 'e défendre. En effet , aux premiers cris des rebelles qui viennent réclamer leur proie , ils répondent à coups d'arquebuse et abattent quelquesuns des plus acharnés. Mais bientôt la foule grossit, attirée par le tumulte et les cris qui annoncent que le tsar est enfin découvert. On entoure les strelitz , on les menace , on les somme de livrer l'imposteur, ou bien on va dans leur faubourg massacrer leurs femmes et leurs enfants demeurés sans défense*. Alors, les strelitz efirayés mettent bas les armes et abandonnent le blessé. Avec d'horribles acclamations de triomphe , la multitude se jette sur lui et le

traîne , en le chargeant de coups , jusque dans une chambre du palais déjà mise au pillage ^ . Démétrius, au pouvoir de ses bourreaux, passant devant ses gardes du corps prisonniers , étendit une main vers eux en signe d'adieu peut-être , mais sans proférer une parole. Un de ses gentilshommes, nommé

Peyerle, p. 61. — Journal des ambassadeurs,

p

9. Baer, p. 83, qui ne manque jamais de citer ses auteurs classiques, ajoute que Démétrius pouvait bien dire comme le 4^e iplif de Plaute : c Tratiné et battu à la fois, c'est trop de

moitié.»

S78 LES FAUX DÉMÉTRIUS.

Fûrstenberg, Livonien, transp< »lé de furenr, essaie, quoique sans armes , de le défendre. Les rebelles percent ce brave homme à coups redoublés , tandis qu'il ne pense qu'à couvrir son maître * . Si Démétrius ne fut pas massacré à l'instant , c'est que la haine ingénieuse des assassins voulait prcdonger ses souffrances. On lui arrache ses habits , et on le couvre du cafetan d'un pâtissier. — Voyez le tsar de toutes les Russies ! s'écriaient les rebelles. Il a revêtu les habits qui lui conviennent. — Chien de bâtard, dit un gentilhomme russe, dis-nous qui tu es et d'où tu nous es venu) Démétrius rassemblant ce qui lui restait de forces pour élever la voix : a Chacun de vous, dit-il, sait que je suis votre tsar, fils légitime d'Iva» Vassilievitch. Interrogez ma mère > ou si vous voulez ma mort, donnez-moi au moins le temps de me recon-

naître. » Alors, un marchand nommé Yalouief, fendant la presse s'écria : a Pourquoi tant causer avec ce chien d'hérétique? Voilà comme je confesse ce flûteur polonais ! » Et il lui tira à bout portant un coup d'arquebuse dans la poitrine, qui mit fin à son agonie.

Tout le palais était encombré, et la foule qui

Baer, p. Si

assiégeait les portes criait du dehors : a Que dit le bouffon polon-
sus? Quelques-uns répondaient par les fenêtres : «Il avoue son
imposture. »— « Sabrez-le I Tuez-le! » hurlaient mille vdx
confuses, parmi lesquelles on distinguait celles des trois frères
Chouiski à cheval dans la cour du palais , qui pressaient leurs
complices d'en iSnir avec l'usurpateur. Bientôt un cadavre défi-
guré, déchiqueté, le ventre ouvert, les bras hachés à coups de
sabre , est traîné sur le perron. On le jette en bas des degrés et il
tombe sur le corps de Basmanof. a Vous vous aimiez vivants;
morts on ne vous séparera pas ! » disaient les meur* triers dans
leur sauvage triomphe '.

' 1. Cfr. Baer, p. Si , 85 ; — Peyerle, p. 6i et suiv. ; ^Journal des
ambassadeurs polonais, p. 174 et suiv. ; — Letopis mtatejakh, p.
toi. — L'auteur de ceUe derniers relation raconte que, Démétrius
étant déjà mort, les Moscovites demandèrent à la tsarine Marpha
s'il était son fils? et qu*elie répondit : « Il fallait me le demander
quand il était vivant, A présent il rCest plus mien.» — Pelreïus, p.
3i8, contre toute vraisemblance, rai^rte que Basile Chouiski en-
voya inierrogor la tsarine mère, et qu'elle renia Démétrius pour

son fils, sur quoi on le massacra. Ghomski était trop prudent t>our hasarder pareille question lorsque son ennemi vivait encore.

On remarquera que la populace, dans ses outrages, appelait Démétrius le bouffon polonais^ le (tuteur polonais^ mais non pas Grichka Otrepief. Personne ne croyait alors à ridentité des deux personnages.

280 LES FAUX DÉHÉTRIUS.

Tandis que Démétrius était assassiné au Kremlin, la papulace excitée par les conjurés faisait main basse sur les Polonais. Dispersés dans les différents faubourgs de la ville et surpris dans leur sommeil , un grand nombre fut massacré sans résistance. La fureur du peuple s'acharna surtout contre les musiciens du tsar, qui , au nombre de plus de deux cents, furent tous égorgés dans le monastère qu'on leur avait assigné pour logement. Les dévots ne leur pardonnaient pas de faire entendre aux heures des repas des symphonies, qui avaient remplacé à la cour de Démétrius les prières usitées sous ses prédécesseurs *. Les prêtres catholiques n'obtinrent pas plus de pitié, et quelques-uns furent massacrés aux pieds de l'autel ^. On doit remarquer cependant, qu'au milieu de cette affreuse boucherie, la multitude épargna les Allemands établis à Moscou , et même les gardes du corps du tsar* Elle n'en voulait qu'aux Polonais, et l'insurrection n'était en effet qu'une vengeance nationale. Comme toutes les vengeances populaires, elle fut féroce et stupide. La canaille mit en pièces un vieux cheval polonais, et promena

Journal des ambassadeurs pol., p

LES FAVX DÉMÉTRIUB. 284

ses membres sanglants en triomphe par les rues^ Il était facile d'égorger des domestiques et des musiciens sans défense , de tuer des individus isolés et quelquefois livrés par leurs hôtes, mais la populace n'eut pas si bon marché des Polonais logés dans de vastes hôtels, entourés de leurs heyduques et de gentils-hommes résolus et bien armés. A la première alarme , ils se barricadèrent et reçurent les assaillants à coups de mousquets. Chacun de ces palais devint une espèce de forteresse qui résista vigoureusement aux attaques désordonnées de la multitude Pendant plusieurs heures, les rues de Moscou présentèrent le spectacle hideux d'une populace furieuse se livrant tour à tour au meurtre, au pillage, à la débauche. On n'entendait partout que des cris de détresse ou des hurlements de cannibales mêlés aux décharges incessantes des armes à feu et aux tintements du tocsin. Vers le milieu du jour, les chefs de Tiusurrection essayèrent d'arrêter le carnage. Basile Ghouiski, ses frères, le prince Mstislavski et les principaux boyards du conseil, se montrèrent à cheval dans les rues accompagnés d'un corps imposant de strelitz , publiant que justice était faite de

Journal de Marine, p ftt

l'imposteur, et qu'il ne fallait pas confondre les innocents avec les coupables. Habitué à respecter les boyards, le peuple, déjà gorgé d'eau-de-vie et de pillage, dégoûté d'ailleurs de ses attaques in-

fructueuses contre les maisons des Palatins d'où partait un feu meurtrier, fit preuve d'une docilité inattendue et souffrit que les strelitz occupassent les avenues conduisant aux palais qu'il avait inutilement assaillis. Il y eut une suspension d'hostilités dont les boyards profitèrent pour parlementer avec Mniszek et les autres seigneurs polonais qui tenaient encore. Ils leur promirent la vie sauve et le respect de leurs propriétés, à la seule condition qu'ils se tiendraient renfermés dans leurs demeures jusqu'à ce que Témotion populaire fût complétement apaisée*. Les ambassadeurs de Sigismund n'avaient pas été attaqués, bien que leur hôtel fût encombré d'un grand nombre de leurs compatriotes qui étaient venus y chercher un asile ^.

Les massacres avaient cessé, mais la populace s'acharnait encore sur le cadavre de Démétrius. On le traita attaché au corps sanglant de Basmanof ',

Journal de Marine, p

a. Petruui Bosmanno ganiz nackend tosggezogea, bundea

LES FAUX DÉMETRIUS. 233

au milieu des huées et des plus indignes outrages par les principales rues de Moscou, et quand ce jeu barbare eut cessé, on le jeta sur une table dressée dans la grande place. Auprès de lui, mais un peu plus bas, on déposa sur un banc le cadavre de Basmanof, en sorte que les pieds du tsar portaient sur la poitrine de son favori. Un gentilhomme s'approcha de ces restes hideux , montrant au peuple un masque qu'il prétendait avoir trouvé dans

la chambre à coucher de Démétrius, au lieu réservé dans les maisons russes pour les images des Saints*. Il jeta ce masque sur le ventre du mort. Un autre lui mit une cornemuse sur la poitrine et lui fit entrer dans la bouche le tuyau de Tinstrument. a Assez longtemps, dit-il, tu t'es joué de nous; à présent joue pour nous ^.

» Quelques-uns, frappant le cadavre de leurs fouets, disaient : a Voilà le tsar, le héros des Allemands ! d Dans cette orgie hideuse, les femmes se distinguèrent par leurs excès et les outrages dégoûtants qu'elles

anDem^rii Gemaechte. Petrelus, p. 351. Faut-U voir dans cet ignoble outrage un soupçon populaire sur la cause de la faveur dont jouissait Basmanof ?

1. Il y a dans toutes les maisonâ russes une place destinée aux images , devant lesquelles on entretient une lampe al-^ lamée.

a. Baer, p. 99.

884 LES FAUX DÉMÉTRIVS.

inventèrent*; partout , dans les fureurs populaires, les plus faibles sont les plus lâches et les plus féroces. Pendant trois jours, les habitants de Moscou purent contempler les restes de celui qui avait été leur empereur. Mais la rage de ces ennemis avait rendu presque illusoire cette exposition publique. Dans cette masse informe, tailladée à coups de sabre, souillée de sang et de boue, qui aurait reconnu le hardi jeune homme qu'on avait vu, peu de jours auparavant, couvert d'or et de pierreries, ceindre la couronne impériale. Quelques-uns crurent remarquer que le cadavre exposé avait de la barbe, et on savait que Démétrius n^en avait point. On commentait la couleur de ce visage balafgré, ces traits mécon-

naissables, et quelques gens crédules se demandaient si les assassins n'avaient pas encore une fois manqué leur victime^?

Le corps de Basmanof fut réclamé par son frère utérin, le prince Galitsine, qui le fit porter dans le tombeau de sa famille; mais le cadavre de Démé* trius demeura trois jours exposé sur la place du marché. La troisième nuit, les gardes placés à l'entour aperçurent une flamme bleue voltigeant aa^

Baur, p

i. Margerel, p* 1^3> 145 et suiv.

LES FAUX DtiMÉTRIUS. 285

dessus de la table sur laquelle le cadavre était étendu. Lorsqu'ils approchaient, elle disparaissait, et revenait lorsqu'ils s'éloignaient. Ce phénomène, qui se produit assez souvent sur les cadavres en putréfaç^ tion, inspira au .œuple une terreur superstitieuse. Un marchand, dont le nom est demeuré inconnu , obtint des boyards la permission d'enlever le corps et de l'enterrer dans le cimetière de Serpoukhof , hors de la ville. On se rappelle qu'un ouragan avait accueilli Démétrius à son entrée dans Moscou : un autre oiu*agan l'accompagna à sa sortie ; et, si Ton en croit un auteur contemporain , présent à Moscou à cette époque, le tourbillon ne passa que sur les rues traversées par le funèbre cortège. Au moment où il franchissait la porte de Koulichko , le vent redoublant de violence emporta le toit d'une des tours et couvrit la route de ses débris ^ Les prodiges ne faisaient que commencer. Le corps du tsar, enterré auprès de la chapelle et non loin

d'autres victimes de la vengeance moscovite , ne devait pas longtemps demeurer en repos. On remarqua que deux oiseaux semblables à des colombes s'étaient abattus auprès

1. Baer[^] p. 100. — Journal de Marine, p. 63. — Petreïus» p. 354. ~ Peyerle, p. 70 — Journal des ambassadeurs polonais, p. 192.

286 LES FÀVX DEMÉTRIDS.

desa fosse ; ils s'envolaient à l'approche des curieux, mais bientôt après revenaient à leur premier poste y comme des génies funèbres préposés h la garde de ces restes mutilés. On vit ou l'on crut voir une nouvelle flamme voltiger au-dessus de c[^]tle tombe; quelques-uns entendirent une musique surnaturelle. Puis, bientôt îa fosse fut ouverte , bouleversée , et le cadavre se retrouva sur le sol , loin de la chapelle , à l'autre bout du cimetière. La terreur était générale ; le peu|4e crut que Démétrius était un être diabolique, une espèce de vampire. Plusieurs disaient qu'il avait appris la magie panni les Finnois, et qtfil était de ces sorciers qui, par leur art infernal, savent mourir et ressusciter. On le jeta dans un bûcher qui le réduisit en cendres. Par surcroît de précaution , on recueillit ces cendres et Ton en chargea m. canon, qu'on traîna jusqu'à la porte par où Démétrius était entré dans Moscou; puis lescanonniers tournant la bouche de la pièce vers la route qui conduit en Pologne, fu*ent feu, et la Russie se crut à jamais délivrée * . Vain espoir! La poussière de Timposteur était dispersée dans les airs , mais son nom subsistait encore avec le souvenir de son audace et de ses suc-

1. Peyerle, p. 70 — Baep, p. 100 et suiv. — Peireïus, p. 35[^] — Journal des ambassadeurs polonais p. 102.

cas. Nouveau phénix , Démétrius allait renaître de ses cendres.

Il régnait depuis onze mois moins quelques jours , lorsqu'il fut assassiné. Il fut conune un brillant météore qui éclate tout à coup dans les ténèbres, et (disparait sans laisser sa trace. Il annonçait de grandes réformes et de vastes desseins qui périrent avec lui. S'il eût obtenu des succès contre les Tartares , il eût formé une armée nationale qui l'aurait affermi sur le trône. Ce fut cette armée qui lui manqua, ou plutôt il ne sut pas lui donner des chefs pour le seconder. Le peuple fut un instant ébloui par son audace, l'abandonna; le croyant vendu aux éternels ennemis de la Russie. Cependant, sauf son mariage avec une Polonaise, Démétrius ne négligea rien pour satisfaire l'orgueil national de ses sujets, et l'on ne peut douter qu'il ne voulût sincèrement l'indépendance et la grandeur de son pays, que d'ailleurs il identifiait avec sa propre gloire. On l'accusa de vouloir céder à la Pologne quelques-unes des provinces de son empire, au moment même où il reniait la tutelle de Sigismond. Mais tous ses agents étaient ligés pour le trahir. Les boyards, fatigués du joug de Boris , l'avaient accueilli comme un libérateur , parce que seul il avait osé lever un étendard contre le despote

288 LES FAUX DÉMÉTRIUS*

détesté mais craint de tous. Ils le prirent d'abord pour un soldat hardi, qui, en retour de quelques vains honneurs, prêterait son épée à la noblesse abaissée et avilie par Boris. Les principaux de cette noblesse s'attendaient à gouverner sous le nom de Démétrius; et , si l'on peut ainsi parler, ils l'accueillirent et favorisèrent son entrée à Moscou comme un expédient d'interrègne.

Les aristocraties ambitieuses et timides adoptent facilement un chef au moment du danger, mais elles veulent recueillir pour elles-mêmes les fruits de sa victoire* Lorsque les boyards s'aperçurent que ce jeune aventurier voulait et pouvait régner par lui-même, ils ne s'appliquèrent plus qu'à le rendre odieux. Son irrégion, ou plutôt sa tolérance, servit merveilleusement leurs projets» Libre des superstitions populaires, impatient comme un jeune homme de policer son pays, aveuglé d'ailleurs par son étonnante fortune, Démétrius ne mesura pas la grandeur des obstacles qu'il avait à surmonter.

Il s'était proposé pour modèle notre Henri IV, conquérant comme lui de son royaume héréditaire, n en parlait souvent avec admiration et voulait entretenir avec ce prince une correspondance suivie * •

Margerct, p. lii

LES FAUX DBMÂTEIUS. ?89

Ses allures de soldat, sa familiarité avec tout ce qui l'entourait étaient peut-être une imitation maladroite autant qu'un reste de ses anciennes habitudes d'aventurier. Mais les Russes du xvn« siècle dilFéraient au* tant des Français que le génie de Démétrius de celui de Henri IY. La profonde politique du Béarnais lui avait échappé y et pour ressembler à son héros, il eût fallu l'étudier ailleurs que dans les camps ou dans les ruelles.

Ce fut encore un malheur pour Démétrius que de triompher trop vite et trop complètement. Henri IV, si la bataille de Centras

lui eût donné la France, n'aurait peut-être pas su encore son métier de roi. A vingt-trois ans, Démétrius se trouva maître d'un empire immense. Avec la présomption de la jeunesse , il voulut réformer un peuple encore sauvage et grossier, avant de s'en être fait aimer, ou de s'en être fait craindre. Naturellement doux et humain ,

d'ailleurs entraîné à suivre le contre-pied de la politique de Boris , son ennemi , il crut qu'en se montrant généreux jusqu'à la prodigalité, clément jus* qu'à l'adébonnairété, il se ferait aimer et obéir. Il prétendit châtier par des humiliations , souvent par des railleries, des hommes accoutumés par Ivan et

Boris à ne respecter que la hache toujours levée sur

S90 LES FAUX DILLÉTRIVS*

leurs têtes. Basile Chouiski avait conspiré contre sa vie: pour toute vengeance ^ il le contraignit à jouer à sa cour le rôle de valet : mais il connut trop tard qu'un serpent qui rampe n'est pas à mépriser.

Au reste , il fallut qu'à cette clémence imprudente et qu'à toutes les fautes qu'il commit en offensant les préjugés et les croyances de ses sujets , il ajoutât une inconcevable témérité pour que la conjuration du 27 mai lui fît perdre la couronne et la vie. Sans doute il avait Fâge où l'on aime les dangers inutiles, où Ton croit honteux de montrer que Ton craint quelque chose. Les héros ont aussi leurs préjugés. César, à cinquante-sept ans , après avoir affronté la mort dans cent batailles , ne put supporter l'idée que les Romains doutassent de son courage, et il renvoya sa garde espagnole pour prouver qu'il ne craignait pas un coup de poignard ^ Démétrius n'eut ' des gardes que pour faire montre de

pourpoints de velours et de toques à plumes. Si, au lieu de ses Allemands, qui le défendirent si mal, et qui le rendirent suspect aux Moscovites, il s'était entouré des six cents Cosaques qui, dans Kromy, avaient résisté aux quatre-vingt mille soldats de fioris, il eût tout

DioQ Gassîusy p. 38a

LB8 FAUX DBMJSTRIUS. 391

à la £[>is ménagé les préjugés populaires et opposé à ses ennemis des hommes dont Torlhodoxie n'était pas plus douteuse que la valeur. Avec quelques canons et un millier de soldats fidèles il pouvait facilement repousser Tattaque désordonnée de la popu* lace *', peut-être même eût-il suffi qu'au lieu de leurs inutiles haliebardes ses gardes du corps eussent été armés de bonnes arquebuses. En effet, la plupart des Moscovites qui prirent part à l'insuiTecton n'en voulaient pas au tsar, mais seulement aux Polonais. a Les Lithuaniens tuent l'empereur! » tel était le cri des conjurés pour amener la multitude; et, comme il arrive dans la plupart des révolutions, un petit nombre d'hommes ambitieux poussèrent en avant une masse aveugle et stupide, qu'ils rendirent à son insu complice de leurs ptojets. Bien qu'habituées depuis longtemps à suivre l'exemple de la capitale, les provinces de Tempire regrettèrent Démétrius, et quelques-unes s'armèrent pour le venger. Partout le peuple disait : « Le tsar était un brave. Il n'a régné

1. En ISU, le capitaine Margeret, alors au service de Sigismond, parvint, avec une centaine de mousquetaires, à com-^ pri-

mer un soulèvement bien plus dangereux des habitants da Moscou , soutenus par les troupes du prince Démétrius Pojarski.

292 LES FAUX DÉMÉTBIOS.

qu*un an , et déjà ses voisins tremblaient. Dieu ju* géra nos boyards , qui ont tué deux empereurs Tun après l'autre. En serons-nous plus heureux * ? »

Quel était cet homme singulier qui, arrivé par rimposture à la plus haute fortune, s'en montra digne par ses grandes qualités? cet aventurier qui , dépouillant les baillons de la misère pour revêtir le manteau impérial, le porta avec aisance; ce souverain auquel, oserai-je le dire, il ne manqua peutêtre que de savoir verser le sang pour devenir le chef d'une dynastie? Ses contemporains n'ont pu éclaircir le mystère qui couvre son origine; peut-on espérer de le pénétrer aujourd'hui?

La plupart des historiens modernes ont supposé que le faux Démétrius était un moine apostat, et qu'il n'était auU*e que Grégoire Otrepief , mais , comme je l'ai dit plus haut, cette opinion n'obtint presque pas de créance parmi les contemporains. Les proclamations de Boris, les excommunications du patriarche Job ne trouvèrent que des incrédules, et en effet l'identité de l'impos- teur avec le moine Otrepief ne repose que sur l'affirmation de ses ennemis à bout de ressources pour le combattre.

BatT, p. lOi

Deux faits Tun et Tautre parfaitement établis la contredisent , d'ailleurs , d'une manière qui me semble péremptoire. D'abord il est certain que le faux Démétrius parlait le polonais avec la plus grande facilité, et qu'il se servait même de cette langue dans sa correspondance intime, de préférence à Pidrome russe*. Un contemporain affirme qu'il ne parlait pas le russe purement , ou du moins qu'il mêlait dans ses discours des expressions empruntées au polonais^. Si Ton néglige ce dernier témoignage un peu suspect, car il vient d'un étranger qui savait lui-même assez mal la langue russe , il n'en reste pas moins incompréhensible et presque impossible qu'un moine élevé dans l'intérieur de la Russie se soit si bien familiarisé avec le polonais , qu'il le parle dès en entrant en Pologne aussi bien que sa langue natale'. En second lieu, l'adresse merveilleuse de

1. Ainsi , dans la collection des Archives impériales, on voit la liste des membres du conseil de Démétrius écrite en polonais.

2. «Il parloit aussi bon russe que si on se pouvoit, sinon que pour orner le langage, il y mesloit parfois quelque phrase polonoise». » Mnrgeret, p. 163.

3. La grande ressemblance entre les langues russe et polonoise et la communauté de leurs racines est dans le fait une difficulté de plus pour les parler correctement Tune et Tautre. On sait que, dans ce cas même, l'accent national trahit toujours celui qui s'exprime dans la langue qui lui est étrangère.

S94 LES FAUX DÉMÉTRIUS.

Démétrius dans tous les exercices guerriers , sa grâce à monter à cheval , ses habitudes de chasseur et de soldat j comment les concilier avec une éducation monacale? Sans doute, il y avait

alors en Russie bien des moines qui ne menaient pas une vie régulière, mais dans quel couvent en eût-on trouvé qui tuassent des ours d'un seul coup d'épieu ou qui pussent condamner à une charge un escadron de hussards? A cette objection, on a essayé de répondre en supposant que le moine Otrepief, ayant sans doute conscience des talents qui lui manquaient pour jouer le rôle de prétendant, serait allé faire son éducation militaire soit chez les Zaporogues^ soit chez le prince Wiszniowiecki, mais la comparaison des dates entre la fuite du moine Otrepief, lequel ne quitta au plus tôt la Russie qu'au commencement de l'année 1603, et l'apparition de Démétrius chez le prince Wi^^niowiecki vers le milieu de la même année, ne permet pas de croire qu'en quelques mois un moine ait pu se transformer en un hardi capitaine d'aventuriers. Enfin des témoins dignes de foi, le

1. Karamzine (XI, p. 165 et suiv.), sans faire attention à la date d'entrée de Démétrius en Lituanie, raconte «qu'il habita successivement les couvents de Petchera, de Nikolsk et de Derman, officiant en qualité de diacre. Puis» quittant son froc, il

LB8 FAUX DÉMÉTRIUS. 195,

ministre luthérien Baer et le capitaine Margeret attestent l'existence simultanée de Démétrius et d'Otrepief. Le dernier même affirme que le véritable Otrepief est beaucoup plus âgé que l'homme qui prenait le nom de Démétrius, reparut en Russie à sa suite et qu'il lui survécut, et qu'il résida quelque temps à Jaroslavl sa ville natale, sous son véritable nom. Je crois à peine nécessaire de réfuter le roman inventé après coup pour résoudre cette difficulté. On a imaginé qu'au moment de passer la frontière, Otre-

s associa aux Zaporogues et servit dans la bande de Gberaz Evmghel , où il apprit à manier un sabre et à çondaire qb dttîval. Après quoi ii s'en alla en Yolhyaie à Gatcha (Huszsza) étudier le polonais et le latin. Enfin il entra an service du prince Adam Wiszniowiecki, où il demeura assez {onglemt.}»

Ainsi le moine Otrepief qui sortit de Russie en 1603, et qui, ▼ers le milieu de la même année, se fit reconnaître pour le tsarévitch Démétrius, serait, en moins de six mois, allé de Bossieen LiUiuanie, de Lithuanie à Tembouchure du Dnieper, de là en Volhynie, puis de nouveau en Lithuanie, faisant partout d*assez longs séjours, apprenant chemin faisant le latin , le polonais , Tescrime et l'équitation. Quel moine que cet OtrepieC, et quelle merveilleuse facilité pour fiire et apprendre tant de choses en si peu de temps ! Tantôt moine, tantôt soldat , puis écolier, puis valet de chambre, et prince finalement,, tout cela, sans préjudice des grandes intrigues qui Toecupaient, dans six mois de l'année 1603 1

1. «G^est chose toute approuvée et assurée que ledit Ros-trigue [Rostriga , moine défroqué) est aagé de trente-dcq k

296 LES FAUX DÉMBTRIUS.

pief donna son nom à un autre moine fugitif, son compagnon, elle chargea d'aller soulever les Cosaques*. Mais pourquoi prendre ce nom d'Otrepief parfaitement inconnu aux hordes du Don? Quel crédit pouvait avoir parmi elles un moine de laroslavl? Enfin le moyen de croire que le véritable Otrepief , reconnu pour le tsarévitch Démétrius , ait été assez fou pour exiler le faux Otrepief, son instrument, à laroslavl , c'est-à-dire dans une ville où le

véritable Otrepief avait des parents et était connu de tout le monde? Il est inutile de s'arrêter à des inventions si

trente-huit ans, au lieu que ledit Démétrius n'avait que vingt-trois à vingt-quatre ans lorsqu'il entra en Russie; puis l'y ramena, et un chacun qui Ta voulu voir Ta vu. L'on connoissoit ce Rostrigue devant sa fuite pour un homme insolent, adonné à l'invrognerie, et pour laquelle insolence fut par ledit Démétrius conliné à Jérislaf [Iaroslavl] 230 verst de Mosco, où il y a «me maison de la compagnie anglaise, et celui qui y demeuroit m'a affirmé qu'il avait été assuré par ledit Rostrigue, lors même que les nouvelles vinrent que ledit Démétrius avait été meurtre, que ledit Démétrius étoit le vrai fils de l'empereur Joannes Raskin (Ivan Yassilievitch), et qu'il l'avait conduit lui-même hors de Russie; ce qu'il attesta avec grands serments, assurant que Ton ne pouvoit nier que lui-même ne fût Grigorie Olrepiou (Grichka Otrepief), surnommé Rostrigue. Quelque temps après, Yacilel Ghoutsqui (Vassili Ghoniski) renvoya quérir; mais je ne sçay ce qu'il est de« venu.» Margeret, p. 156.

Karamzine, XI, p

péniblement élaborées pour donner quelque vraisemblance à une fable que ni Boris ni le patriarche Job ne purent accréditer parmi leurs contemporains. Le métropolitain Platon y auteur d'une Histoire estimée de l'église russe, a proposé l'hypothèse suivante, qui me paraît beaucoup plus spécieuse. Après avoir examiné le caractère et les habitudes du faux Démétrius, son mépris ou son aversion pour les usages moscovites, son admira-

tion pour les coutumes étrangères, et particulièrement celles de la Pologne ; enfin ce qu'il appelle la haine de l'impôseur contre la religion orthodoxe et sa partialité pour l'Eglise latine, le docte prélat se demande si cet homme extraordinaire n'était pas un agent des jésuites^ instruit par eux tout enfant à jouer le roi légitime, en un mot, une espèce de Joas catholique, élevé dans le secret du temple, pour détruire la religion nationale en Russie. A cette question le métropolitain répond par l'affirmative , et conclut que Démétrius était un Polonais ou bien un Russe enlevé fort jeune à sa famille et de longue main façonné par des maîtres habiles au métier de prétendant*. Je n'ai point à défendre les jésuites de tous les méfaits qu'on leur

f . Platon, *histoire abrégée de l'Eglise russe*, chap. lxi«

298 LBS FAUX D'ATHÉIUS.

impute; je n'essaierai pas de contester le talent singulier de leur ordre à deviner dans l'enfance les qualités de l'homme viril, à découvrir un grand homme dans un écolier intelligent; mais, à mon tour, je demanderai quel zèle si ardent montra Démétrius pour propager le catholicisme dans son empire, quelles mesures il a prises pour y implanter la foi latine? Dénué de ressources, mendiant son pain dans la maison d'un seigneur polonais, et n'ayant d'espoir que dans la protection d'un prince zélé catholique, il flatte les ecclésiastiques chargés de l'examiner, il se convertit * à la première réquisition, mais il a grand soin de tenir son abjuration secrète, et il continue à professer publiquement le culte grec. Il promet , à la vérité , d'abolir en Russie le culte national , mais il promet aussi de céder à la Pologne une de ses provinces , et rien n'indique qu'il ait songé à exécuter un seul de ces

engagements. Tout en lui dénote un ambitieux sans scrupule pour le choix de ses moyens, et nullement un néophyte rempli de

1. Si l'on ne rejette pas absolument le témoignage de Cilli, présent à Tabjuration de Démétrius, il faut admettre tiuo féducation cathoHque de Démétrius ne commença que fort t»rd, c*e8t-à-dire lorsquMl se fut fait connaître au prince Wisznio* wiecki.

LES FAUX DÉMÉTAIUS. 399

fevrveor. Bien plus /il s'efforce <k persuader à ses sujets que la femme catholique qu'ii épouse professe la religion nationale, et il croit y parvenir par une espèce de comédie sacriiége offensante pour les deux croyances. Son sèle xjrétenda pour le catholicisme se réduit à donner des présents aux jésuites polonais compagnons de ses périls, à leur permettre, après sa victoire , de bâtir une chapelle près de son palais^ mais il accorde une faveur semblable aux luthériens allemands , et à l'exemple de ses prédécesseurs , il donne toute liberté de conscience à ses sujets musulmans ^ ^si un mot, toute sa conduite montre une grande tolérance en matière de religion, ou plutôt rindifférence d'un ambitieux qui ne con* sidère en tout que ses intérêts temporels ^. Il faut

1. Gos, Gramoiyy II> p. SOI. Lettre de Démélriiis «uk Voié-Todes de Sibérie.

S. La lettre ci-joiate montrera quelle idée on avait à Rome de la piété de Démétrius. L'opinion expriaiée peut être ooosidérée comme d^autanl plus sincère que Tauteur de la letti« croyait Démétrias viTast, mais dépourvu de ressources.

Le cardinal Borgbese à Hgr Bangoni , nonce^ du pape ea Pologne. «Rome, 9 décembre 1606. Gominciaroo a credere ehe DeMeUio viva, poiche vien scritto atferBaaUvameikte da più bande, raà fesser egii circondaio Je gli eretici, eome s'iiiteade, Qoa ci e da sperare che sia per «ontiouâr oet i)uon proposita; ehe profes-sava prima. E la Maestà del Re di I^olonia rispcomdtf

300 LB8 FAUX dAmÉTBIUS.

avouer que si Démétrius fut un élève des jésuites, il reconnut mal leurs soins, car, depuis le commencement jusqu'à la fin de sa carrière aventureuse, il ne travailla que pour lui-même ^

Rien n'indique qu'il ait eu un conseiller, un confident intime , pas même cet Otrepief qui fut un de ses premiers agents, qu'il congédia si facilement, et qui cependant après la mort de l'imposteur persistait à dire qu'il était le fils divan le Terrible. Basmannof, qui lui donna le frêne en décidant la défection de Tarmée , n'était pas sa dupe , mais il cédait comme il semble à un ascendant supérieur et ne voulait rien approfondir. Un jour, le ministre Baer osa lui demander si le tsar très-glorieux et très-clément avait

prudemmente che non sia da fidarsene la seconda voila. Dovrebbero l« mUerie nelle quali si trava, moverli à moi^' trar segni di vera pietà, ma VamicUia degti eretici da indi» eio che non abbia queito \$en\$o, etc. i> Turghenief, Monum. Mit par., II. 11 est évident, d*après ces paroles, qu*à Tépoque où Démétrius fut assassiné, le Saint-Siège était loin d'être satisfait de sa conduite.

1. Enûn, on peut demander où les jésuites auraient pu l'élever si eecrètement que toute trace de ses premières années ait entièrement disparu? On sait par les lettres du Père Possevin que le

collège des jésuites de Dorpat était à peu près abandonné vers la fin du xvi^e siècle, et je ne vois pas d'autre lieu où Démétrius pût apprendre le russe et étudier les affaires de Russie.

En effet des droits légitimes à la couronne de Monomaque? Basmanof répondit : « Pour vous autres Allemands y le tsar est un frère y un père. Il vous aime plus que n'a fait aucun empereur avant lui. Priez Dieu pour le bonheur de son règne. S'il n'est pas le vrai tsarévitch, qu'importe? Il est notre seigneur ; nous lui avons prêté serment[^] et y d'ailleurs, où trouverions-nous son pareil^{*} ? »

Plusieurs Polonais exprimaient leur incrédulité bien plus ouvertement que Basmanof. Le prince Léon Sapieha disait publiquement que Démétrius était un fils naturel d'Étienne Batthori[^] ; mais qui croira que le fils d'un si grand roi ait pu demeurer inconnu pendant plus de vingt ans, sans que lui-même ou ses amis essayassent de se prévaloir d'une si illustre origine. Au contraire y il est très-probable que les Polonais qui ne voulaient pas passer pour dupes d'un imposteur, ont cherché, par vanité nationale, à le rattacher à un de leurs héros.

A mon sentiment , tout se réunit pour faire croire que Démétrius était d'une basse extraction , car on ne pourrait expliquer autrement l'obscurité si com-

I. Baerj p

». Id., p. 31, 104.

30) LES FAUK DEMÉTRIUS.

plfete qui coinnre les premières années de sa vie*. J'admets volontiers avec Platon qu'il n'était pas rosse, car son esprit si libre de préjugés, son amour des nouveautés ^ son ardeur à changer les coutumes nationales , seraient un phénomène trop extraordinaire, à cette époque surtout, dans un Moscovite de la classe inférieure d'où sans doute il sortait. Il me semble plus probable qu'il était originaire d'une province soumise à la Pologne, où les langues russe et polonaise étaient parlées à la fois. Telle était alors l'Ukraine. Parmi les Ck)sagues, presque indépendants à cette époque, mais témoins obligés et toujours acteurs dans les querelles entre la Russie et la Pologne , il avait pu apprendre et le métier de soldat, et l'art plus difficile de mener les hommes. Une sietche ou village de Cosaques, petite république de nomades guerriers, où l'éloquence, le courage et la ruse faisaient les chefs , était pour un prétendant une meilleure école qu'un collège de jésuites. Peut-être trouvera-t-on dans cette hypothèse quelque difficulté à expliquer l'espèce d'éducation classique, si l'on peut ainsi parler, que Démétrius paraît avoir reçue. Il est

1. Pseudo-Demetrius procul dnbio ignotae siirpis homo, et ut posiea compertum est monasticae vilse quam prlmma professus erat desertor. Lubienski, Op. post., p. 155.

LES FAUX DiMÉTRIUS. 303

certain, par exemple , qu'il écrivait faciètement, ce que peu d'atamans cosaques eussent pu faire à cette époque, et les caractères qu'il a tracés , soit en russe soit en polonais , dénotent une main exercée. Mais dans ses ilianifestes, Démétrius avouait qu'il avait demeuré quelque temps dans un monastère, caché BOUS un habit de moine; d'où Ton peut inférer qu'il avait été d'abord destiné à l'état ecclésiastique , et par conséquent qu'il avait ap-

pris à lire et à écrire *• Cilli prétend qu'il savait le latin , et les historiens modernes l'ont copié, sans remarquer que parmi le peu de mots latins, que, suivant l'usage polonais, Démétrius devenu tsar, écrivait au bas de ses lettres, il y a des fautes grossières ; ainsi , par exemple , il écrivait ce titre si contesté par le roi de Pologne, en deux mots : IN PERATOR *. Un jésuite lui fit une harangue latine le jour de son couronnement, mais rien ne prouve qu'il l'ait comprise ; ou s'il savait un

1 . On peut encore supposer qu'il était Popovitch^ t f escl-à-dire les fils de prêtre. Les popovitch formaient une classe à part ; pauvre, un peu leurée, intermédiaire entre la noblesse et les paysans.

S. Gos. Gramoty, II, p. 229. Il me semble que les mots qu'il écrits en caractères romains , dont se servent les Polonais^ sont mieux tracés et avec plus de hardiesse et de correction que sa signature en caractères russes. Comparer les fao-siaûLa des deux signatures, Gos, Gramoty^ II, p. 162.

peu de latin , cela se bornait sans doute à quelques mots qu'il avait retenus en conversant avec des Polonais de qualité , car, à cette époque , il était de mode d'en mêler le plus possible à la langue vulgaire * ^ Il est évident que dans tous les cas , qu'il n'avait reçu qu'une éducation fort incomplète, soit dans quelque collège , soit dans un couvent. A la fin du xvi^e siècle , il n'était pas rare que des étudiants de l'Université de Kief , las du fouet de Técole et des argumentations théologiques, jetassent leurs livres pour chercher fortune parmi les Zaporogues, dont la vie d'aventure et de liberté séduisait leurs jeunes imaginations. Russes , Polonais, gentilshommes ruinés, moines défrôqués, serfs fugitifs, proscrits de toutes les frontières, trouvaient un asile dans ce grand camp

de flibustiers en guerre avec la société. Telles furent peut-être les premières aventures de Démétrius, abandonnant d'abord une famille obscure dans Tespoir de devenir un jour atanian de Cosaques. Puis son esprit observateur lui montre la haine que les Russes portent à leur souverain , et la faiblesse

1. C'était alors, à ce qu'il paraît un usage très-ordinaire. Ainsi Zolkiewski, claa<^ ses curieux mémoires, trouve plus étegant d^écrire in hoc statu rerum^ que : «sur ces entrefaites.» S, Buczynski, dans ses lettres à Démétrius, ne dit pas : tyranniquement, mais ad tyrarmidem,»

du gouvernement de Boris, mal déguisée sous l'apparence de Tordre. Il entend les accusations du peuple qui impute au tsar la mort violente du fils divan, et en même temps les récits des voyageurs, qui ont vu le prince de Suède réfugié en Russie, après avoir mainte fois échappé aux poignards. Il a, pour ainsi dire, sous les yeux , dans un même tableau, l'assassinat du jeune Dénétrius et l'évasion miraculeuse de Gustave Éricsen. Dès ce moment , une idée nouvelle le possède. C'est un rôle plus grand qui s'offre à son imagination. Il l'accepte hardiment et le joue avec une inconcevable présence d'esprit, n'ayant pour favoriser l'illusion que cette croix de diamants qui fit perdre la tête au prince Wiszniowiecki, et qui provenait peut-être de quelque maraudage. Voilà comment je me représente l'imposteur qui sut conquérir un trône, et qui succomba au milieu de son triomphe, seulement peut-être parce qu'au lieu d'avoir toutes les parties d'un usurpateur, il avait quelques-unes des qualités aimables qu'on chérit dans un prince légitime.

Pendant lespremiers Jours qni suivirent Tassassinaf de Dèmétrins, il n'y eut à Moscou d'autre gouvernement que celui du

conseil des boyards. Tout se faisait en leur nom. Ils entourèrent de gardes Mniszek, les ambassadeurs de Sigisii lond et les seigneurs polonais échappés au massacre. D'abord, ce fut en apparence, pour les préserver des insultes de la populace; mais bientôt, prenant un autre langage, ils les accusèrent d'avoir amené en Russie un imposteur, et les sommèrent de déclarer leur complicité avec cet homme, convaincu d'avoir trahi son pays, d'avoir voulu démembrer l'empire et détruire la religion nationale. Mniszek et ses compatriotes protesteront de leur bonne foi, et, à leur tour, reprochèrent aux Russes de les avoir trompés par leur facile soumission à un aventurier qui devaient mieux connaître que les Polonais, a Appelés à Moscou par un am-

Lfi8 FAUX DÉMÉTRIUS. 307

t bassftdeur russe et par le conseil des boyards « nous sommes venus en anus, disaient-ils, et, par a la phis indigne trahison » le peuple moscovite a « pillé ses hôtes et les a égoigés » On nous retient a prisonniers au mépris d. droit des gens, au mé- « pris des promesses qu'on nous a faites lorsque a nous avions les armes à la main et que nou^ re- « poussions la populace ameutée *. d Les boyards n'avaient rien à répondre à ces plaintes, car, parmi eux, il n'y en avait pas un seul qui Q*eût reconnu la légitimité de Démétrius, et protesté, devant les Polonais y de son dévouement au fils d'Ivan le Terrible; mais ils étaient les plus forts et n'avaient garde de relâcher des otages si importants avant de connaître l'impression que produirait en Pologne la révolution qui venait d'éclater* Malgré leurs protestations, les ambassadeurs furent retenus à Moscou ; les autres seigneurs de marque, alliés de Démétrius ou ses botes, furent envoyés sous bonne garde dans Tintérieur de la Russie. Quant aux marchands et à la

foule des gentilshommes qui n'étaient attachés ni au service de Marine, ni à celui des ambassadeurs, il leur fut permis de retourner en Pologne , dépouillés de

i. Baer, p. 9â et sui?. -^ Go«. Gramoty, interrogatoire d« llniszeky I, p. 293.

308 LES FAUX DÂMETAIUS.

presque tout ce qu'ils possédaient*. Mniszek et sa fille furent traités avec la plus grande rigueur. On s'était fait livrer par Marine non-seulenoent tous les présents qu'elle tenait de son mari, mais encore tout ce qu'elle avait apporté de son pays. Argent, bijoux, vêtements, tout lui avait été enlevé, soit par la populace pendant le pillage du palais, soit par les boyards, qui réclamaient comme une propriété de la couronne les présents faits par Démétrius. Marine ne possédait plus que sa robe de chambre quand elle obtint d'être réunie à son père^. On voulut encore exiger de Mniszek qu'il restituât tout l'argent que son gendre lui avait fait passer en Pologne , ou qu'il lui avait fait remettre pour distribuer pendant son voyage et soutenir son rang nouveau. Outre ces demandes auxquelles le Palatin était hors d'état de satisfaire, on mettait encore une condition à sa délivrance, qui montre assez l'inquiétude qu'éprouvaient les insurgés au milieu même de leur triomphe : a Jure-nous, a lui dirent les boyards , de ne te venger, ni par toi, « ni par ta parenté, et de nous justifier auprès de

1. Journal de Marine» p. 66 et suiv. — Journal des ambassa« deurs, p. 182 et suiv. ^ Baer, p. 9a et suiv. ^ Greveubroucb, p. i3.

Baer, p. 6i

Llils FAUX DÉMÉTRIÛS. 309

a Sigismond ^ » En effet , après là première ivresse de la victoire, les conjurés ne pouvaient dissimuler leur effroi en pensant au courroux du roi de Pologne, allié du tsar assassiné^ et vengeur naturel de ses sujets massacrés à Moscou.

Cette terreur, qui n'était que trop fondée , hâta et favorisa l'élection de Basile Chouiski. Le huitième jour après la mort de Démétrius, il prit les rênes du gouvernement, acclamé, dans un semblant d'élection, par quelques boyards, des bourgeois de Moscou, des artisans, des strelitz, tous gens qui venaient de se signaler dans le massacre des Polonais^. Il ne fut pas question de consulter les provinces sur le choix d'un tsar, et quelques-unes apprirent à la fois la mort d'un souverain et l'élévation de son successeur. Chouiski n'était pas aimé de la noblesse russe, parmi laquelle plus d'un compétiteur aurait pu lui disputer la couronne, si le choix de la nation eût été libre. On prétend même qu'un certain nombre de boyards rêvaient alors un gouvernement aristocratique comme celui de la République de Pologne ^. Mais la populace de Moscou, oubliant la bassesse de Chouiski sous Boris

Baer, p

a. Id., p. 106.

7> Ms. de Zolkiewskiy p.

310 LES FAUX DBMBTRIUS.

Et SOUS Dénkétrius ^ l'adopta comme son élu, parce qToti avait été le ministre de sa vengeance. Les provinces, et surtout celles du sud, étaient loen de partager ces sentiments. Un grand uMobre de villes refusèrent de croire à la mort de Démétritts^ quel- •ques-unes appelèrent les Polonais pour punir Fusurpateur. Les Cosaques regrettaient leur héros ei coururent aux armes; à Moscou même, le peuple avak pris goût au désordre et se mutinait à chaque instant ' ; enfin, dans la confusion générale, tous les audacieux voyaient roccasion de faire une grande fortune en attaquant un gouvernement encore md affermi. Tels étaient les embarras de Ba^le à son avènement au trône. Pour y faire face, il n'avait ni armée , ni argent ; car les profusions de Démétrius et le pillage du Kremlin avaient, épuisé le trésor impérial.

Il lui restait un appui considérable, c'était srni orthodoxie bien reconnue , qui lui assurait la faveur du clergé et lui donnait l'espoir de réduire la multitude. Son premier soin fut de déposer et de reléguer dans un couvent le patriarche Ignace, double- ^ment suspect comme hérétique et comme créature

I. Margeret, p

LKS FAUX DÉHÉTRIUS. 344

de Déinétrius. Il lui domia pour ssnccesseor Hermogène, métropolitain de Kazaa , qui ^ par son grand âge ^ ses mœurs irréprochables et sa piété sincère, avait mérité Festime générale. Trop simple pour distinguer l'hypoerisie de la foi véritable^Hermogène devint^ entre les mains de Chouiski ^ un instroo^nt utile.

J'ai parlé des bruits répandus k Moscou sur Tévasion du tsar, dont le cadavre défiguré avait donné lieu à bien des commentaires. Quelques-uns n'avaient pas voulu reconnaître ce cadavre; et d'ailleurs, on exploitât déjà la vieille fable d'un Sosie de l'empereur assassiné à sa place. Quatre chevaux turcs que Démétrius avait dans ses écuries avaient disparu sans qu'on pût les découvrir dans Moscou \ et les gens crédules disaient, qu'à l'aide de ces chevaux rapides, Démétrius avait quitté la ville au milieu du désordre. Enfin, de plusieurs côtés arrivaient des rapports alarmants. C'était un batelier qui avait fait passer l'Oka à trois inconnus habillés à la russe, mais parlant polonais. Un d'eux lui avait donné six ducats en lui disant : a Tu viens de passer le tsar; quand il reviendra à Moscou avec une armée polonaise, il n*oo-

i. Margeret, p. 143. ~ Grevenbrouch, p. 5#.

bliera pas ce service.!) Un peu plus loin, sur le chemin de Pôutivle, les mêmes hommes s'étaient an^étés dans une auberge allemande et avaient tenu le même langage*. On sut depuis que Tun de ces inconnus était le prince Chakhofsko!, qui, par une prévoyance singulière, dès le lendemain de la mort de l'imposteur, songeait à le remplacer. Il était important de faire taire ces bruits menaçants, et Basile, pour y parvenir, se servit d'Hermogène, de même que Boris s'était servi du patriarche Job. Le parti qui lui parut le plus sûr pour étouffer toutes ces rumeurs à leur origine, ce fut de faire un saint du véritable Démétrius mort à Ouglitch, afin d'ôter à tout imposteur l'envie et les moyens de reprendre un rôle si brillant. Par ordre du nouveau tsar, et sur le récit de miracles opérés à Ouglitch, on exhuma le corps du jeune prince, qui fut trouvé frais et vermeil, tenant encore entre ses

maines des noisettes , non moins miraculeusement conservées que son cadavre'.

Baer, p

9. Gos. Gramotyy II, p. 311. La levée des reliques eut Ue?i (s*îl en faut croire le document officiel publié à cette occasion par ordre «Je Choui^ki) en présence du métropolitain Philarète,. de Tarcbevêque d^Astrakban, deux archimandrites et quatre boyards, parmi lesquels était André Nagol, onde de Démétrius^ — On remarquera que dans le procès-verbal d'enquête il D*e8l

LES FAUX DÉUÉTRIUS. 343

Les reliques du tsarévitch martyr^ apportées à Moscou , guérissent des malades , comme toutes les reliques nouvelles; mais leur crédit ne dura pas longtemps. Basile lui-même l'ébranla par une maladresse grossière, en permettant qu'on transportât en grande pompe, au monastère de Troitsa, la dépouille mortelle de Boris Godounof* , qu'il avait nommé, quelques jours auparavant, l'assassin du tsarévitch, lorsqu'il publiales miraclesdunouveau saint Dimitri. Sansdoute, il espérait ainsi rallier à son parti les clients d'une famille encore puissante ; mais tout aussitôt ses ennemis l'accusèrent d'une jonglerie odieuse. Ou prétendit qu'il avait substitué ^u cadavre décomposé du véritable Démétrius le corps d'un enfant égorgé, ajoutant ainsi au crime d'homicide un horrible sacrilège ^ Les rétractations publiques de la tsarine religieuse

pas question des noisettes qu'il mangeait au moment de sa mort. On dit seulement que le tsarévitch s'a musait à ficher son eovieau en terrs. Il est singulier que Chouiski n'ait pas relu ce prooès-Terbal qu'il avait signé.

Baer, p

a. /d. , p. 108, 109. En sa qualité de luthérien, Baer se moque fort de la superstition des Russes qui croient aux miracles de leurs saints. A Tentendre, les boiteux et les aveugles guéris en priant sur le tombeau du tsarévitch canonisé étaient des coquins payés pour jouer la comédie. Un seul miracle est

ZiÂ LES PADJL oéttÊTRICS.

ItophayOière daDéaîe Cnus^Q'obitiiirait pas beanooiip plu6 de Cféance que lu oirAoies de scm fils. Dans une l^re qu'elle sigaa et que Basile répandit aussitôt, la tsarine déelarait que l'impos-tem* Griehka Otre- {nef Tavait meuacée de la ùke périr, elle et toute sa famille, si elle ne le reoannaissaft pas pour son fils , que ce iBéme bandit aurait commis Thornble saorilège d'épouser une fille latine sans la ftore baptiser, et qu'enfin, outre le massaci^ de lous les boyards, il méditait la destruction de la religion orthodoxe ec rétablissement de la foi luthérienne et cat^xdique*. Cette étrange confuâon de nsots , qui se petrouve dans les proclamations de Basile et du patriarche , ne choquait alors personne peut-être , car les Russes tenaient pour païens tous ceux qui n'appartenaient pas à leur église. Mais qui pouvait croire à la siiieéri-té de la tsarine après tant d'aveux et de désaveux

«dmîs par notre bon <AreniquaeuT ; c'«sft celui d*fni préleBéfi paralytique, qui n'eut pas plus tôt touché letond)eara qti*il mati* rot sur la place.

1. Got. Gramoty, II, p. 306 et e-mv. En Usaot cette pîèoe, 44 - est impossible de ne pas reconnaître que la tsarine a été absolu- meoi étrangère k sa rédaction, qai assurément appartient ^ des secrétaires fort ignorants. —On remarquera que la tsarine déclare que son fils a été tué sous ses yeux et en préseuec 4le son frère, par ordre de Bons Godouoef , de«i. assertions 4pie dément le procès-verbal de V^wwèie tenue à Ougîitch.

LKS FAUX htnàTKlVfi, 3lS

^ntradictoîres? Déciarer qo'eUe a^ait céûé par crainte anx menaces d'un homme dont on connaissait la dcmeeor, c'était suggérer à tout le monde ridée qu'elle cédaît elle-même en ce mo- ment i d'autres menaeesy à d'autres craintes.

' An surplus, de tous côtés on annonçait que le tsar Démétrius vivait encore. Des lettres scellées de son sceau eireolaient dans les villes de la Rossîe méri» dionale. On le disait en Pologne, au- près de sa bellemère, la femme du palatin de Sendomir, prêt à repa» raltre à la tête d'une nombreuse armée. En effet, le prince Chakbofskoï, arrivé à Poutivle, avait soulevé les habitants et ras- semblé en peu de jours un grand nombre de Cosaques et de pay- sans. La guerre civile commençait. Toutes les hordes d» Don prirent les armes, les unes au nom de Démélriiis, les autres arbo- rant l'étendard d'un second imposteur, le prétendu tsarévitch Pierre, qu'on a vu, sons le dernier règne , troubler pendant quelques jours la province de Eazan.

Telle était encore la puissance de ce nom de Démétrius[^] qu'en levant des troupes pour comprimer la rébellion , Chouïskî n'osa pas d'abord leur faire connaître ennemi qu'elles allaient combattre; il publia que les Tartares ravageaient la Sévérie , et

346 LES FAUX DÉMÉTRICS.

les soldats qui, à leur départ de Moscou, s'attendaient à trouver des ennemis musulmans, furent grandement surpris de se voir en présence d'une armée de leurs compatriotes*. Un ataman de Cosaques, nommé Istoma Pachkof, commandait les insurgés. Au premier choc, les Moscovites se débandèrent, et le carnage fut grand parmi les fuyards. Les vainqueurs se montrèrent impitoyables surtout pour les habitants de la capitale , qu'ils appelaient des rebelles incorrigibles, a Allez , juifs , » disaientils en les accablant de coups, a allez dire à votre € fourreur j que le tsar arrive de Pologne avec sa a grande armée pour vous châtier selon vos mérites[^]. x> Quelques malheureux tout meurtris par le terrible fouet cosaque, allèrent porter ces tristes nouvelles à Moscou. L'insurrection s'étendait rapidement; toutefois le prince deux fois sauvé par miracle ne reparaisait pas encore.

A sa place , il vint de Pologne un général avec

Baer, p. lit

1. là., p. 111 ui 112. Les Cosaques appelaient de la sorte Cboaiskip soit à cause de la pelisse, ehouha[^] qu'il portait, comme tsar, dans son costume de cérémonie; soit peut-être par un jeu de mot< assez mauvais fondé sur la ressemblance du nom de Chou-

Uki avec le mot de ekovhnik (fourreur), oa plutôt de Tadjectif ef-cotfdiikii (qui concerne 'a fourrure).

LES FAUX DÉŮFITRIUS. 317

une commission revêtue du sceau impérial de Démétrius. C'était un aventurier nommé Ivan îsaïevitch Bolotnikof, autrefois serf d'un prince Teliatovski. Enlevé fort jeune par des Tartares de Grimée , et vendu par eux à Gonstantinople , il avait été esclave dans la cbiourme d'une galère; puis, il s'était sauvé à Venise y où sans doute il avait acquis quelques connaissances militaires , en prenant parti dans le corps d'Esclavons au service de la république. Là , on le suppose, quelque jésuite italien le trouvant homme de courage et de résolution, lui avait fourni les moyens de retourner en Russie et donné une lettre de recommandation pour Démétrius. Apprenant en Pologne la révolution qui venait d'avoir lieu à Moscou , ainsi que la levée de boucliers de la Sévérie, Bolotnikof se présenta à la femme du palatin de Sendomir, chez laquelle on lui dit que le tsar avait trouvé un asile*. A Sambor, il vit un homme qu'on lui désigna comme le tsar Démétrius ; c'était, à ce qu'il paraît, un exilé russe, a A préce sent, » lui dit ce personnage mystérieux , « je ne

1. Le 17 novembre 1607, le cardinal Borghese écrivait au nonce du pape en Pologne que les fils du palatin de Sendomir annonçaient, diaprés une lettre de leur mère, que Démétrius était Tivani. Turghenief, Mon, hi\$t. pat.^ II, p. 136.

«pois te récompeoMr comme je le voudrais. Ptendf e cependant cette pcHsse , ce iAre et ces trente dii- « cats : je regrette de ne poouvoir te donner davan- « tage. Mais porte celte teltreà Pouthrle, au prmce « Chakhof8koï, il te donnera nne armée à « Hffl-

nan- « der. » Bolôtnikof baisa reapectueoseroent la main de rm-
conmi, et sans en demander davantage, fui jnra de motirir ponr
sa cause. Arrivé à Poutivle, il montra sa commission, se fit recon-
naître pour général en chef, et rassembla en peu de jours nne ar-
mée de douze mille hommes, à la tête de laquelle il fit sa jonction
avec l'ataman Pachkof. Dans deux rencontres , il battit les Mos-
covites et les poussa en désordre jusqu'à sept verstes de îa capi-
tale *.

Malgré ces victoires , Fenthousiasme des insurgés ne tarda pas
à se refroidir, par suite de Tmexplicable absence du prince pour
lequel ils combattaient. Brave , amoureux du danger comme on
le connaissait , pouvaît-il , s'il était encore vivant , rester éloigné
des champs de bataille? Ainsi raisonnaient les Cosaques et les
paysans de Farmée de Bolôtnikof, qui . d'abord de bonne foi ,
avaient cru à Texistence de leur tsar^ maintenant leur zèle ne

t. Baer, p. 114, 116. — Ms de Zolklewski; 81.

fcES FAUX BÉHÉTRIUS. 349

résistait pas à de si graves soupçons. D^cin aatre côté , Fata-
man Pachkof se voyait avec peine supplanté par un aventurier, et
se plaignait qa'on eût méconnu ses services. Chouiski mit tout en
œuvre pour désabuser ta multitude; mais il réussit encore mieux
à exciter la discorde parmi les généraux. Pachkof se laissa cor-
rompre , et Bolotnikof , abandonné par une partie de ses soldats ,
fut battu par le prince Michel Sk(q)ine-Chouiski , parent du tsar^
jeune homme d'une brillante valeur et qui avait Tin» stinct de la
guerre. Le général malheureux alla s'enfermer dans Kalouga ,
d'où il ne cessait d'écrire en Pologne pour hâter la venue toujours
promise de Démétrius.

L'imposteur qui en avait pris le nom ne pouvait tromper que le seul Bolotnikof , et c'était un expédient provisoire qui ne pouvait servir longtemps. En ce moment, il est vraisemblable que Chakhofskoï et quelques Polonais cherchaient à la fois , et chacun de leur côté, dans un intérêt tout personnel, un homme en état de jouer le rôle du tsar dont ils avaient annoncé la conservation merveilleuse. Sigismond , qui sans doute n'ignorait pas ces intrigues , s'y prêtait sans peine, n'ayant qu'à gagner au désordre général. Mais il fallait du temps pour décou-

320 LES FAUX DÉMÉTRIUS.

vrir cet homme , et du temps pour faire son éducation. Sur ces entrefaites, le faux Pierre Fédorovitch, amené par des Cosaques du Volga, se rendit à Poutivle, centre et chef-lieu de l'insurrection. Accueilli par le peuple et par Chakhofskoï ! , il s'annonça comme Tallié de Démétrius, ne demandant pour lui-même que le rôle modeste de régent , en l'absence du souverain légitime ^ Il fallait un nom royal à la cause des rebelles , et le tsarévitch Pierre fut adopté avec empressement. On lui donna quelques troupes, et avec Chakhofskoï pour conseiller, il alla se joindre à Bolotnikof , qui, après une longue résistance, avait été obligé d'évacuer Kalouga devant l'armée victorieuse de Skopine. Les trois chefs s'enfermèrent alors dans Toula, pleins de confiance dans la force de ses remparts et le dévouement de ses habitants. Mais bientôt le tsar Basile en personne vint les traquer dans cette dernière retraite. Là, pressé par une armée de près de cent mille hommes, Bolotnikof déploya un courage et une constance dignes d'une meilleure cause. J'enrjprunte à un chroniqueur russe quelques détails sur ce siège mémo-

, 1. Suivant Baer, p. 118, le faux Pierre était porteur d'un Deo commissiou au nom de Démétrius, forgée par le prince Chakhofskoï, qui avait le sceau impérial.

LES FAUX DÉMÉTRIUS. 321

table : ils feront connaître ce qu'était à cette époque l'état de la guerre, et, ce qui me semble plus digne d'intérêt, l'état des mœurs et de la civilisation en Russie.

Après plusieurs assauts inutiles, le tsar voyait son armée abattue et découragée, lorsqu'un diacre nommé Thomas Kravkof se présenta devant le conseil des boyards, et s'adressant à l'empereur d'un ton d'assurance : « Seigneur, lui dit-il, comme mande qu'on m'obéisse, et je noie tous les gens » de Toula, b Cette promesse parut d'abord une fanfaronnade ridicule ; mais le diacre parlait avec tant de confiance, que le tsar voulut connaître son plan. Toula est dans une vallée que traverse la rivière d'Oupa. Le diacre proposait d'établir un barrage en aval de la place assiégée, et offrait sa tête à couper si 9 quelques heures après l'achèvement de cet ouvrage, la ville n'était pas sous le feu. Par son ordre, chaque soldat de l'armée assiégeante dut se pourvoir d'un sac rempli de terre, et le barrage s'exécuta avec une rapidité admirable, sous la direction de Kravkof, qui avait formé une brigade de travailleurs avec tous les meuniers de l'armée, habitués à de semblables travaux. Bientôt l'eau reflua dans la ville, inonda les rues et détruisit un grand nombre de

fil LKS mus ^tmkrikiis^^.

maisons; mais le siège de la garnison n'eut pas ébranlé. Pendant plusieurs mois encore elle résista courageusement, combattant au milieu des débris, décimée par la famine, et

bientôt après par une épidémie cruelle*. Tous les travaux du siège se concentrèrent autour du barrage. Chaque jour les assiégés s'efforçaient de Félever, les as^ sièges d'y faire des brèches. Pour les habitants de Toula, cet ouvrage prodigieux exécuté avec tant de rapidité semblait une invention qui tenait de la magie, et la magie ne fut pas oubliée pour le détruire. Un moine, sorcier à ce qu'il disait, offrit de parer le barrage moyennant une récompense de cent roubles. Sur la promesse que lui fit Bolotnikov, il se dépouilla de ses habits, plongea dans la rivière et disparut. On le croyait mort, lorsqu'au bout d'un moment il revint tout à coup à la surface de l'eau couverte d'égratignures, « Je viens d'avoir affaire, dit-il, ir aux doux mille diables qui ont travaillé au barrage -- « rage de Clbociisli. J'en ai mis six mille à la raison, « mais les six mille autres, et ce sont les pires, ne veulent pas se rendre*. » Longtemps encore les habitants de Toula se bercèrent de l'espoir que Dé*

f. Letopis Miatejakh, p. 122. — Baer, p. 123.

Baer, p. 129, 180. — Le bon minisire qui rapporte se

LBB Taux DÉMÉTfilXTS^ 3t3

fnétrim ailail les secourir; ses lettres parvenaient; dans la ville, il promettait des secours, mais les secours n'arrivaient; point, et l'équipage devait résister durer toujours. Ghakhofskoï, le {«incitait futeur de te révolte 9 fille {^femier à coesetier uce capiWation : les Cosaques le jetèrent d'un coup. Enfin, ^ lorspie les ha-

bit^uEits de Toula eurent maagé les chevaux j les chiens j tois les animaux imiaaoQdes^ lors- «pa'il aeesla plus un etik* de boeuf à ronger dans la ville, BoJotiâiof et le piétendu teamîtdi Pierre of-frirent à Basile de eapituler, sous |)fomefise d'amni^ stie pour l«ir héroïqtie garnison. UsoedemandaieaBit rien pour euK-43)êmes; mais ils annonçaient que , «i leurs soldats n'obtenaient passes conditions faonorafaiesy ils étakiât résolus à niouctr ks armes à la main, et niême à s'^tie-mamger^ avant de se iivr<er à discrétion*.

Basile, surpris et presque effrayé du courage de ces hommes , répondit qu'il accordait la vie aux habitants de Toula, et qu'il ne leur demandait que de le servir avec la même fidélité dont ils avaient fait preuve à Végard d'un bandit. Aussitôt les portes

rieusement celle anecdote, croyait que tous les prêtres grecs étaient un peu sorciers.

t. Baer, p. 129.

3Î4 LES FAUX DÂIIÉTRIUS.

s'ouvrirent (octobre 1607). Bolotnikof se présenta fièrement devant le tsar; il tira son sabre , en appuya le tranchant sur son cou et s'offrit pour victime. « J'ai tenu mon serment , dit-il , prêté à celui qui , à c tort ou à raison , se fait appeler Démétrius. Abana donné par lui, me voici en ton pouvoir. Fais-moi a couper la tête; ou, si tu me laisses la vie« ie te sei^ a virai comme je l'ai servi * . » Basile ne se piquait pas de générosité : il envoya Bolotnikof à Kaiigopol, où bientôt il le fit noyer. Le faux Pierre Fêdorovitch fut pendu. Ghakhofskoî, plus coupable qu'eux , eut une meilleure fortune. Le vainqueur le trouva dans les fersy quand il entra dans Toula, et Chakhofskoî se fit un mérite auprès de lui d'avoir été

maltraité par des furieux auxquels il conseillait la soumission. Il obtint sa liberté; mais le premier usage qu'il en fit, fut de rallumer l'insurrection *.

Baer, p

S /d.. bid. — Letopii o Miatejakh, p. 123.

Basile respirait après sa victoire. Un moment il put se flatter que la prise de Toula avait découragé les rebelles. Il se rassurait surtout en voyant que leur principal appui y le roi de Pologne, tout préoccupé en apparence d'une révolte de sa turbulente noblesse ^^ accueillait assez facilement les explications et les excuses des ambassadeurs russes au sujet des massacres de Moscou*. Mais son illusion fut de courte durée : à Poutivle , en Sévérie , un nouveau

1. Maskiewicz, p. 6-t2. Les révoltés, sous le commande* ment de Nicolas Zebrzydowski el de Janus Radziwil, s'assemblèrent à Sendomir au noaibre de près de cent mille hommes. Us demandaient le renvoi des Tavoris de Sigismond , et voulaient obliger ce prince à si{;ner un pacte dont ils prétendaient dicter les conditions. Jamais Sigismond ne courut un plus grand danger, et peut-être eût-il éié précipité du trône, sans le courage et rhabilité de ses généraux Chodkiewicz et Zolkiewski.

3. Non superba,niore gentis, fuit ea legatio; mulia in ea timoris indicia, adeo ut vel tune appareret desperalione rerum suarum, plurimum Moschos de veteri fastu remisisse. — Lu<*&^ bienski, p. 106.

3% LES FAUX DÂMÉTRIUS.

Démétrius venait de paraître ; non plus Fhôle invisible de la femme de Mniiszek, mais un jeune homme qui bravait avec audace les regards de la multitude et revendiquait bruyamment ses droits héréditaires. Auprès de lui, comme un témoin, ou plutôt comme un Mentor, on voyait un Polonais fort connu pour la faveur dont il avait joui à la cour du premier Démétrius, le pane Miechawiecki. Le nouvel imposteur avait erré quelque temps dans la Sévérie, en assez pauvre équipage, accompagné d'un petit nombre de partisans obscurs, la plupart Cosaques ou serfs fugitifs. Encore mal assuré des dispositions de la province il semblait tâter le terrain ^ Peu à peu il

1. Voici comment Baer raconte les débuts du second Démétrius : c(Les amis du palatin de Sendomir s'étant mis à roeaTre » envoyèrent ce drôle à Pouivle avec le pane Miechawiecki. Les habitants Taccueillirent avec joie et le reçurent comme Démétrius. De là, vers la fin de juillet 1607, il s'en vint à Starodoub accompagné de Grégoire Kachnetz et de Técrivain {o\> clerc) Alexis. 11 ne se donnait pas pour le tsar, mais pour un de ses parents, un ^agoï. Il disait que le tsar n'était pas loli> et qu'il allait arriver avec Miechawiecki et quelques miUiers de chevaux. Le tzar ne paraissant pas, les gens de Staro* doub se crurent trompés, prirent Timposteuret ses acolytes et les mirent en prison. On commença par Técrivain, qu'on dépouilla, puis on se mit à lui faire des paraphes sur le dos à coups de fouet, en lui demandant : « Le tsar vit-il ? où est-il ? j » Alexis n'était pas habitué à ces sortes d'écritures. — « Grâicek

s'enhardit , et fit des dupes assez nombreuses. A Starodoub , on lui présenta un officier qui arrivait de Toula, envoyé par Bolotnikof pour lui faire connaître la situation désespérée de la ville. C'était un Polonais, nommé Jean Martinowicz Zamcki, natif de Tarnopol, destiné à jouer un assez grand rôle dans ce temps si favorable aux aventuriers. Enlevé tout jeune par des Tartares de Romanof , Zarucki avait appris à l'école de ces barbares le métier de partisan. Il les quitta pour s'enrôler parmi les Cosaques du Don, et devenu

s'écria-t-il, Je vais vous dire où est votre tsar.» Les fouets s'arrêtaient. — «imbéciles, dit Alexis au peuple , n'est-ce pas un péché à vous de me traiter de la sorte au nom de Tempereur? Est-ce que vous ne le connaissez pas? Il est ici; il voit mon supplice. Le voilà. Ce n'est pas Nagoï, c'est votre tsar. Tenez-le avec nous si vous voulez. Il s'est déguisé afin de connaître lui-même si vous lui êtes dévoués. » Aussitôt les pauvres niais de Starodoub tombent à genoux devant Timposieur, en criant : «Seigneur! nous sommes coupables! mais nous jurons de vivre et de mourir pour toi! » On le conduisit avec de grands honneurs au palais impérial. C'est ainsi que Démétrius, tué à Moscou , ressuscita dans Starodoub. Baer, p. 125, 126. — Vers la même époque, on croyait, à la cour du Vatican, que Démétrius n'était pas mort. Le 12 avril 1608, le cardinal Borghese écrivait à Mgr Simonelta , nonce du pape en Pologne : « GU awisi délia vita di Denietrio sono cosi uniformi, che si fa credeir qui che non ingannino. » — Et le 26 du même mois : « Yiviamo qui quasi sicuri délia vita di Demetrio. » Tourghenieff. Mon. HUtpat., II, p. 136.

IT'S LES FAUX DÉMÉTRIUS.

un de leurs atamans, il avait bravement combattu pour le premier Démétrius et obtenu de lui des récompenses signalées *• A Toula, il avait pu croire à l'évasion de son protecteur , mais en arrivant à Starodoub y du premier coup d'oeil il dut être détrompé; néanmoins y sans la moindre hésitation, il fit mine de reconnaître le prétendu tsar, et cette complaisance lui valut aussitôt une faveur singulière^ . Homme de résolution » exempt, d'ailleurs, des rares scrupules chevaleresques qu'on trouve parmi quelques aventuriers de ce temps , il devint le ministre de tous les actes de violence et de cruauté qui répugnaient aux autres chefs à la solde de l'imposteur.

Bientôt) des renforts inespérés arrivèrent à ce dernier. On vit accourir sous ses étendards , non plus des Cosaques seulement ou des transfuges obscurs , mais une fouie brillante de hussards, commandés

Ms. de Zolkiewski, p. 198 et suiv

2. Baer, p. 126. — Cette Taveur avait ses clé£«gréments. Baer raconte que, pour éprouver de nouveau la fidélité des gens de Starodoub, Timposteur feignit, dans un tournoi, de tomber de cheval blessé par la lance île Zarucki. Sur quoi les habitants se jetèrent à coups de b&ton sur le compère , et lui eussent fait un mauvais parti, si, le tsar se relevant, n'eût déclaré que tout s'était fait par son ordre. — Baer, p. 127.

par d'illustres capitaines , les Rozynski , les Sapieha, les Tiszkiewicz y les Lissowski, la fleur de la chevalerie polonaise et lithuanienne. Le prince Adam Wiszniowiecki, le premier protecteur de Démétrius, amena lui-même deux mille chevaux à son succès-

seur*

Probablement les traits du nouvel imposteur offraient quelque ressemblance avec ceux de l'homme extraordinaire qu'il prétendait remplacer , mais il avait assez mal profité des leçons de Michawiecki , car l'observateur le moins attentif reconnaissait aussitôt en lui des habitudes ignobles , un langage bas y

Baer, p

s. Il est bien difficile de croire que le second imposteur n'eût presque aucune ressemblance avec le premier, c'est cependant ce qui résulterait de la comparaison de leurs deux signalements tels qu'ils sont donnés dans une note des ambassadeurs de Basile à la cour de Varsovie. On en peut juger. Signalement du premier Démétrius : Teint blanc (ou pâle); cheveux roux; nez gros, épaté; une verrue auprès du nez; col court; ni moustache ni barbe. — Signalement du second : Teint basané, cheveux noirs, crépus; nez aquilin; grands sourcils tombants; yeux petits; moustaches tournées; il regarde en haï; il se rase la barbe; une verrue sur la joue. Gos. Gramotxjy II, p. 394. Il faut observer que cette pièce est datée de décembre. 1606, et il se peut que l'imposteur qui se trouvait alors en Pologne, ne fût pas le même qui parut depuis à Poulvle et à Starodoub.

une ignorance grossière et la gaucherie d'un paysan embarrassé sous des habits d'emprunt*. Quelques Polonais déguisaient mal leur dégoût, d'autres s'amusaient de ses maladresses^ mais nul n'était sa dupe, du moins parmi les chefs. Tous le traitaient cependant en souverain, mais il fallait que ce fantôme de tsar leur obéît en toutes choses. Le peuple et surtout les Cosaques, mauvais juges des manières de cour, n'hésitèrent plus à recevoir comme leur maître rhomme qui leur arrivait si bien accompagné. Il leur eût suffi d'ailleurs qu'il s'appelât Démétrius et qu'il leur montrât le chemin de Moscou, la ville des révolutions, dont ils rêvaient le châtement, c'est-à-dire le pillage. Selon l'opinion de Baer, Timposteur était une manière d'ecclésiastique, nommé Ivan, natif de Sokol, dans la Russie Blanche, où il exerçait la profession de maître d'école * ; mais, suivant le témoignage fort considérable d'écrivains polonais plus à portée de connaître la vérité, c'était un juif, tant bien que mal instruit par Miechawiecki des habitudes du premier Démétrius, et doué d'assez d'impudence pour se croire capable de le remplacer'.

Note de M. Ouslrialof sur la page 124 de Baer. — Od croit

Il ne lui ressemblait de caractère que par un seul trait, par ses profusions, ou plutôt, instrument de chefs avides, il n'osait et ne pouvait rien leur refuser. Il confisquait les terres des gentilshommes attachés à Chouiski, et les distribuait à ses adhérents, quelquefois à des serfs de ces mêmes gentilshommes y lorsqu'ils s'armaient contre leurs seigneurs. On vit alors des filles de boyards contraintes d'épouser des paysans jadis leurs esclaves,

maintenant anoblis par l'usurpateur. Mais c'étaient surtout les Polonais et les Allemands qui profitaient de ses largesses \

On a quelque peine à s'expliquer cette subite invasion d'aventuriers polonais, arrivant par troupes ou plutôt par armées en Russie, et se ralliant aussitôt autour d'un imposteur dont personne d'entre eux ne paraît avoir été la dupe. D'un côté , il semble qu'un grand nombre de ces volontaires étaient des Confédérés (on sait qu'en Pologne ce mot désigne d'ordinaire des insurgés), qui venaient de prendre les

quMI s'appelait Michel Moltchanof. Il est désigné sous ce nom dans une note remise à la diète de Pologne, par ordre de Basile Chouiski, à la fin de l'année 1606. Dès cette époque il paraît qu'on préparait Moltchanof au rôle qu'il devait jouer quelques mois plus tard , car son apparition à Poutivle date de la fin du juillet 1607. Voir la note précédente^ I. Baer« p. 135.

armes contre Sigismond. Dégoûtés de leur révolte, on satisfaits des concessions obtenues de leur souverain , ils pensèrent à profiter de leur anéantissement et de leur organisation pour se jeter sur la Russie et y chercher fortune. D'un autre côté , le récit des massacres de Moscou avait rallumé la vieille haine nationale. Maint gentilhomme avait un frère à venger, un parent à délivrer des prisons de Chouiski. A ces hommes animés de sentiments si divers, tous les moyens semblaient bons contre le tsar leur ennemi commun, et ils n'hésitèrent pas à se rendre les complices d'une fourberie honteuse et grossière. Le prince Chakhovskoï perdait en avoir été le premier inventeur, mais on ne sait qui fit choix de Thoaune qui devait remplacer Démétrius , ni quelles qualités découvertes en lui , semblèrent le rendre propre au rôle qu'on lui destinait. Suivant toute apparence Sigismond n'ignorait

pas ces intrigues, et peut-être y eut-il plus de part qu'on ne lui en attribue. Plein d'ambition et méditant déjà des conquêtes immenses, il voyait avec plaisir les progrès d'un fantôme de souverain qu'il replongerait dans l'obscurité lorsque la Russie, épuisée par la guerre civile, se trouverait sans défense contre une agression étrangère.

Après la prise de Toula, Rasile avait licencié la

LES FAUX DÂMÉTRIUS. 333

plus grande partie de ses troupes, mais les progrès effrayants du nouvel imposteur, Tobligèrent à les rassembler en toute hâte. Il en confia le commandement à son frère Démétrius Chouiski, général malheureux autant que malhabile; mais Michel Skopine, idole des soldats, lui portait ombrage et il fallait de nouveaux désastres pour qu'il lui rendit sa confiance. L'armée de l'imposteur était commandée par le prince Roman Rozynski¹ vieux routier de guerre, de longue main habitué à combattre contre les Moscovites. Arrivant avec une troupe nombreuse et précédé d'une grande réputation militaire, Rozynski avait pris tout d'abord un ton de maître, et comme pour montrer à ses compagnons de quoi il était capable, il avait débuté par tuer de sa main Miechawiecki^{*}, que le prétendu tsar avait nommé son

1. On ne sait si ce fut en duel, dans une rixe, ou par trahison, trois cas possibles et probables avec un homme tel que Rozynski. Voici les paroles de Kobierzycki l'ort obscures, grftce aux fleurs de sa rhétorique : « Mox ipse subsecutus » (EomanuSjdux Rozy-nius) ob spectatam forlitudinem proba- « tamque in rébus bellicis dezteritatem, oblatam sibi a Denie- « trio ac omnium unanimi consensu mililaris imperii summam » accepit : non tamen abs-

que flagltio, quippe Miechowilium, tt virum strenuum ac bellicum, regendo prius exercitui pre* « fectum, interfecit ; post, croore aemull, cui subesso nollet, fl madentem dexterani regimini admovit. » Kob. Hist. Vladis-

33i LES PAUX DÉMBTRIUS.

hetinanS ou généralissime. Cet acte de vigueur ne pouvait liû nuire dans une armée comme celle do rimpoteur ; aussi d'un consentement unanime ii en fut reconnu pour chef. Le 24 avril 1608, il attaqua les Moscovites près de Yolkhof* 11 suffit d'une charge des hussards polonais pour enfoncer la ligne russe, affaiblie d'ailleurs par la lâcheté ou la trahison des auxiliaires allemands*. Tout ce qui échappa aux lances des Polonais ou des Cosaques, s'enfuit en désordre à Moscou, et Ton croit que si le vainqueur eût poussé sa pomte, c'en était fait de la capitale. Peut-être les capitaines polonais qui dirigeaient tout avaient-ils leurs vues secrètes; probablement ils ne voulaient pas que le second Démétrius devînt aussi puissant que le premier. Peut-être encore, et cela est encore plus vraisemblable, ils craignirent que la riche capitale de la Russie ne fût livrée au pillage, toujours plus profitable aux soldats qu'aux généraux ^. Quoi

lai, p. 90. — Gfr. note 17 de M. Oustrialof. — Maskiewicz, p. 189. — Baer, p. ISi.

1. Mot polonais , qa> ne doit pas être confondu avec AtO' man, nom des cbefo de Cosaques.

Baer, p

3. Suivant Baer, ce fut le faux Démétrius lui-même qui retint les capitaines polonais, en leur disant : « Si vous brûlez/ « ma capitale , si vous pillez mon trésor, que me restera-t-il-41

LB8 FAUX DÉHÉTRIUS. 335

qu'il en soit, au lieu de presser un ennemi consterné, ils arrêtaient leurs bandes victorieuses au village de Touchino, à douze verstes de Moscou. L'imposteur en fit pendant dix-sept mois son quartier général ; il y tint sa cour. De là le nom de bandit de Touchino, sous lequel il est ordinairement désigné par les histo-

riens russes V

Le camp de Touchino, qui devint bientôt une ville, renfermait près de cent mille hommes. Tous les jours des partis nombreux en sortaient pour lever des contributions sur le pays environnant , saccager des villages, brûler des manoirs de gentilshommes. On y amenait une immense quantité de bétail, « et les chiens gorgés de viande , dit un chroniqueur, refusaient de manger les entrailles et les carcasses des animaux égorgés pour les festins sauvages de cette « innombrable armée. La bière était une boisson « dédaignée par les simples soldats des bandes polo-

a pour vous récompenser ?» Il me semble peu probable qu'un pareil argument eût arrêté les Polonais, qui n'avaient qu'une confiance médiocre en ses promesses, et qui comptaient beaucoup plus sur le pouvoir de leurs armes que sur la reconnaissance du tsar prétendu. V. Baer, p. 139.

1. Touchinskii , vor. On l'appelle également le bandit de Ealouga, à cause du long séjour qu'il fit dans cette ville après la levée du camp de Touchino.

336 LES FAUX DÉUETRIUS.

a iiaiscS; qui ne vonlaient plus s'enivrer qu'avec de c l'hydro-mel *. » Le bruit de cette vie de pillage et de débauche attira à Touchino tous les maraudeurs des pays slaves : Polonais, Cosaques, Zaporogues , Tartares, s'enrôlaient à l'envi sous la bannière d'un tsar qui permettait tout à ses soldats.

Moscou tremblait, s'attendant à d'horribles vengeance. Réduit au désespoir, Chouiski n'osait cependant tenter encore une fois le sort des armes , et y renfermé dans un camp retranché sous les murs de sa capitale, travaillait sans relâche à le fortifier par de nouveaux ouvrages. Il gardait auprès de lui le peu de troupes sur la fidélité desquelles il comptait encore , comme une dernière ressource pour contenir la populace, toujours prête à s'en prendre à ses chefs dans les calamités publiques. Quelques auteurs contemporains Faccusent de cruautés inouïes contre les rebelles qui tombaient entre ses mains, et surtout contre ceux de ses partisans qui excitaient ses soupçons. Baer,écrivain un peu-suspectpar ses préventions contre les superstitions des Russes, rapporte que^ pour mettre son campa l'abri des coups deTenne-mi, le tsar Basile , d'après l'avis de ses devins , fit éven-

Baer, p. 1 i

trer des femmes grosses pour leur arracher leur fruit , égorger des chevaux pour preodre leurs cœurs et en faire d'horribles enchantements. « Jamais ni les Po- « lonais ni leurs chevaux ne pourront franchir le a cercle autour duquel ces débris sanglants auront « été répandus. x> Tel était Toracle des devins de Moscou , ce qui n'empêchait pas les déserteurs de sortir tous les jours de ce cercle par centaines et de s'aller rendre au camp de Touchino*. Au reste, Basile prit un plus sûr moyen pour arrêter l'ennemi, ce fut de conclure un traité avec le roi de Suède : et au prix de concessions de lerritoire et d'une forte somme d'argent , il en obtint une armée auxiliaire de cinq mille hommes, conduite par Jacques Pontus de La Gardie, ce général que Gustave-Adolphe appela dans la suite son maître dans l'art de la gucFre. Guidé par cet habile capitaine, soutenu par un corps d'auxiliaires aguerris, Michel Skopine reprit le commandement de l'armée moscovite.

Les révoltes successives des principales villes de Tempire avaient averti Basile qu'il ne pouvait être sûr de ses prisonniers et de ses otages qu'en les te* nant à Moscou , et pour ainsi dire sous ses yeux. En

Baer, p

338 LES FAUX DélléTRIUS.

effet, la capitale , complice du massacre des Polonais et menacée de terribles représailles, était la seule ville de ses États qn'il pût croire à Tabri des séductions de f imposteur. Il avait donc fait

ramener à Moscou Mniszek , Marine et les autres seigneurs polonais ses prisonniers. Bientôt après, dans l'espoir d'obtenir de Sigismond le rappel des volontaires au service de Démétrius, il essaya de désarmer le ressentiment de ses captifs , et même de s'en faire des protecteurs en ce besoin pressant. Avec leur liberté, il leur offrit des dédommagements pour les pertes éprouvées par eux *, se bornant à exiger la promesse de ne pas porter les armes contre la Russie et de ne favoriser en rien le nouvel imposteur. Ainsi, après s'être joué des serments les plus solennels, Basile croyait trouver chez des hommes si gravement offensés par lui des scrupules qu'il n'avait jamais connus lui-même. Cependant par surcroît de précautions , après avoir reçu le serment de Mniszek et de sa famille , il lui donna une escorte et traça lui-même l'itinéraire qu'ils devaient suivre pour se rendre en Pologne, s'appliquant à les éloigner le

1. Gos. Cramoty, II, p. 335. Les pertes éprouvées par Mniszek sont évaluées dans le mémoire qu'il produisit à 154,604 florins polonais.

plus possible des postes occupés par les rebelles *. Mais quelque étroitement gardés que fussent les prisonniers, ils n'avaient jamais cessé de recevoir des rapports plus ou moins exacts sur les événements qui se passaient en Russie ^. Parmi les gens de la suite de Marine , on ne doutait pas que Démétrius ne fût encore vivant. Les jésuites polonais accréditaient ce bruit dans toute l'Europe, et il est possible que Mniszek lui-même ait cru quelque temps que y pour la seconde fois , son gendre avait échappé au fer des assassins. Pendant les pourparlers qui précédèrent son élargissement y la surveillance devenant moins rigoureuse, il obtint des renseignements plus précis, et reçut même

une lettre de Timposteur qui le conjurait de se rendre avec sa fille au camp de Touchino. Chose étrange ! non-seulement le nouvel imposteur ne prenait pas la peine d'imiter dans cette lettre la signature du premier Démétrius, mais il semble avoir ignoré jusqu'aux formules habituelles à son prédécesseur dans S8 correspondance avec son beau-père'. Il est inconcevable que Miecha-

Zolkie\>ki, p

i. y. Journal de Marine , et celui des ambassadeurs polonais.

8. Comparer les fac-similé des signatures dans le tome I des Gos, Gramoty.

3iO LBS FAUX DÉHÉTRIUS.

wiocki n'eût pas pris plus de soin pour éviter de semblables bévues. Au vrai, elles étaient sans conséquence, car Timposteur ne pouvait prétendre à tromper longtemps le palatin de Sendomir ; l'important c'était d'entrer en arrangements avec lui. Le faux Démétrius se flattait d'y parvenir[^] et sa lettre contenait cette phrase remarquable , où l'on devine sur quels sentiments il fondait ses espérances : a Ye- « nez auprès de moi , écrivait-il , au lieu d'aller a vous cacher en Pologne y pour fuir le mépris du a monde', p

En s'exprimant ainsi [^] l'imposteur ignorait si Marine serait libre en effet de choisir entre un trône à conquérir et une tranquille retraite dans sa patrie; il ne savait pas même si ses émissaires parviendraient, grâce aux précautions prises par Basile, à

la joindre avant qu'elle eût franchi la frontière de Pologne*, A tout hasard cependant, il avait envoyé un gros détachement de cavaliers commandé par deux panes polonais pour l'arrêter sur sa route. Servis par la fortune, ou peut-être renseignés par des émissaires

1. Go\$. Gramoty^{II}, p. 336, lettre du second Démétrius à Muiszek, V³ août 1608.

8. L'imposteur se plaint que des traîtres aient prévenu sa tentative pour les délivrer. (Même lettre.)

de Marine⁹ ces deux officiers atteignirent en effet l'escorte moscovite, la taillèrent en pièces et délivrèrent le palatin et sa fille. Ce dut être, je pense, une scène étrange que la délibération de Marine et de son père. Refuser les offres de l'imposteur, c'était le démasquer à la face de la Russie, et peut-être s'exposer à sa vengeance[^]. Sans doute il était affreux de partager la couche d'un bandit, mais ce bandit pouvait donner un diadème. Marine accepta. On aimerait à croire que, dans cette occasion, elle se sacrifia pour son père; mais tout se réunit pour prouver que ce fut au contraire en dépit des représentations de Muiszek, et même contre son expresse volonté, qu'elle se détermina pour les offres du brigand de Touchino. Non-seulement la plupart des historiens polonais accusent et déplorent son ambition, mais encore les lettres même de Marine, qui existent aujourd'hui, ne permettent guère de douter que son choix ne fût libre et spontané. Le repentir

Zolkiewski, p

S. Hae faut pas cependant s[^]exagérer ce danger. Les deux commandants du détachement, les panes Zborowski et Stadnicki, étaient de braves gentilshommes qui certainement n'auraient pas maltraité Mniszek , et il est douteux qu'à Touchino rimposteur eût osé se porter à des violences en présence de Rozynski, de Sapieha et des autres capitaines polonais.

qu'elle exprime à son père exclut l'idée d'un dévouement filial. D est tout aussi difficile de lui supposer une ambition élevée. Ce n'était ni une Sémiramis ni une Catherine II j cette jeune femme qui créait à son premier mari de graves embarras à propos d'un costume de cour ou du talent d'un cuisinier. Dans le rôle de tsarine , elle voyait surtout les diamants et les robes de brocart; et, dépourvue d'un noble orgueil , elle avait seulement assez de vanité pour n'oser reparaitre en Pologne, aux yeux de ses compagnes dont, quelques mois auparavant[^] elle excitait l'envie. L'imposteur avait été habile en lui montrant la honte et le ridicule l'attendant au château de Sendofuir: elle préféra se jeter dans le camp de Touchino. Cependant elle avait ses scrupules y et elle stipula, c[^]vi rassure du moins , qu'un mariage secret serait célébré⁹ et que le nouveau Démétrius ne pourrait réclamer ses droits d'époux avant d'avoir conquis la couronne des tsars*. Cette condition acceptée aussitôt ne fut pas observée, car Marine eut un fils|

1. Baer, p. 140, 153. — Maskiewicz, p. 14. — C'est par la lecture des IcUrcs de Mariue à Moiszek que Je me suis fait UDe idée du caractère que je viens d*esquisser. La traduction très-littérale de

deux de ces document permettra au lecteur d'apprécier la justesse de mes conjectures. Eiiùnt g&té, élevée

LES FAUX OÉUÉTRIUS. 343

et ne rentra dans Moscou que chargée de chaînes. Quant à Mniszek, il tint la promesse faite à Basile, et

dans une cour brillante, Marine sent cruellement son changement de fbrtnne; sa vanité lui inspire une certaine résignation apathique, troublée de temps en temps par des souvenirs de sa famille et de ses jeunes années :

«N^ol. — Très-gracieux seigneur et père, avec le phis humble respect, je m'^offre à voire grâce.

«Je ne sais que vous écrire dans le chagrin que j'ai, tant à cause de votre départ, qui me laisse ici dans un tel moment, mon gracieux seigneur et père, que parce que je ne vous ai pas demandé, comme j'aurais voulu le faire, comme j'avais Tespoir de Tobtenir, la bénédict on de votre bouche paternelle. Mais, sûrement je n'en étais pas digne. Maintenant, par celte lettre, tombant à vos pieds, je vous demande d'abord avec larmes, que si jamais je vous a* donné quelque mcjontenlemenl par imprudence, Tolie de jeunesse, mauvaise passion quelconque, vous daigniez me le pardonner, mon gracieux seigneur et père, et envoyer voire bénédiction paternelle à votre fille demeurée dans risolement et la désolation. Je Thonoreraï comme le plus grand bonheur. Je vous supplio humblement de n<) |)as m'oublier, non plus que les af-Tàires que j'ai en Pologne et que vous n'avez Ou terminer avant votre départ. Lorsque vous écrirez au tsar, souvenez-vous de moi, afm que J*aie gr&ceel honneur auprè3*de lui, et de mon côté, mon cher père et seigneur, je vous promets de faire tout ce que

vous désirez et de me conduire selon votre commandement. Ko* morski ne part pas encore , et je pense que son voyage est relardé, jusqu'à ce quMI soit décidé s'il quittera le Isar. Il est clair quMI n'est pas facile de le quitter de si tôt. Je vous prie, mon cher père , de m*envoyer douze aunes de velours noir

S4i LES FAUX DÉMÉTRIUS.

s'il ne cessa pas complètement toutes relations avec sa fille f du moins il ne paraît avoir éprouvé que de l'aversion pour son nouveau gendre. Dégoûté de la

pour un6 robe d*éié pour le carême. (Le carême russe. Probablement elle Jouait à TouebiDO la même comédie qu'à Moscou, et le faux Démétrius Tobligeait à suivre les pratiques de l'église grecque.) « Écrit du camp devant Moscou (Touchino), 96 janvier 1609.

« Marine , tsarine de Moscovie. »

m PS» Mou très-cher père, je n'ai ni malle ni cassette. Je vous prie de m'en envoyer cet hiver. Je vous expédierai toutes les afl-kîres qui m'ont été communiquées par mon frère, avec on état. »

N*8. — Très-gracieux seigneur et père! avec le témoignage de mon plus humble respect , je m'offre ardemment à votre gr&ce paternelle.

« Depuis si longtemps j'avais Tespoir que vous seriez heureusement et en bonne santé sorti de Russie, et rendu auprès de Madame ma mère. Maintenant j'ai appris que vous n'étiez pas encore arrivé chez vous. Gela m'inquiète et m'étonne. Je ne sais pas encore avec certitude où vous êtes et en quelle situation. Je suppose que vous avez été retenu, ou par les devoirs de la dièle,

ou par les ordres de S. M. C'est pourquoi, Je vous en supplie très-humblement par votre amour pour moi, ne manquez pas de m'informer de votre situation et particulièrement des affaires de Russie. Elles dépendent de vos efforts, et c'est en cela qu'est toute mon espérance. Je voudrais, mon cher père, vous donner quelque bonne et heureuse nouvelle, mais je n'ai rien à vous mander, sinon que les affaires sont dans l'état où vous les avez vues. L'armée polonaise est arrêtée pour un temps. Elle manque de solde, jusqu'à ce qu'il

LES FAUX DÉHÉTRIUS. 315

Russie , pleurant peut-être ses rêves ambitieux , il s'empresse de retourner en Pologne , et désormais ne prit plus une part active aux affaires politiques *. L'arrivée de Marine au camp de Touchino , suivie de la reconnaissance tant bien que mal jouée des

plaise à Dieu d'amener la conclusion désirée. M. le Hetman (le général Rozynski) a été blessé dans une affaire sous Moscou» mais grâce à Dieu, il n'y a pas de danger. Je vous apprendrai que je me porte bien, et m'offrant avec affection à votre amour et bonté paternelle , vous prie humblement de ne pas me les retirer.

« Du camp devant Moscou, 33 mars 1609

« Marine , tsarine de Moscovie. »

A cette lettre est joint un billet qui semble y avoir été glissé furtivement.

« Je ne sais que vous dire de nos affaires , sinon qu'il y a retard de jour en jour, et rien pour en finir. On se conduit avec moi comme lorsque vous y étiez^ mais non pas comme on avait

promis au moment de votre départ, (N'est-ce pas un allusion à la promesse exigée de Timposteur et mentionnée par Baer et Maskiewicz?) Je vous en écrirais plus long, mais le chambellan est pressé et j'écris à la hâte. Je ne puis vous envoyer des gens à moi, car il faudrait leur donner à manger, et je n'en ai pas le moyen. Je me souviens, mon cher père, des bons saumons qu'on accommodait chez vous, et du bon vin vieux qu'on y buvait. Ici je n'en ai pas. Si vous en avez, je vous supplie tiès-humblement de m'en envoyer. »

Ces deux lettres autographes sont conservées aux archives impériales de Moscou. Gos. Gramoty, II, p. 350 et 359.

Il existe dans la collection des archives impériales plo

346 LES F4CX DfJMÉTRIUS.

deux époux prétendus , en présence de toute l'armée , fut une comédie imitée de l'entrevue du premier Démétrius avec la tsarine Marfa. Elle troina des spectateurs aussi complaisants que l'avaient été les Moscovites , et valut à l'imposteur de nouvelles recrues*. Toutefois la pauvre Marine dut sentir cruellement son changement de fortune. Ni les salves d'artillerie, ni les houras de la multitude, ne lui manquèrent, comme pour lui rappeler son entrée triomphale à Moscou, trois ans auparavant. Mais àTou*chino , au lieu d'une cour brillante , elle trouvait un repaire de maraudeurs, théâtre d'orgies ignobles; au lieu d'une noblesse empressée à la servir, des soldats farouches, ou, ce qui était plus

triste pour elle, une foule de gentilshommes polonais , dont les respects ironiques lui semblaient -des reproches poignants; enGn, au lieu d'un jeune héros galant et

sieurs donations du second Démétrius à Mniszek» mais ouïre que ces donaUons sont dérisoires, étant subordonnées à la restauration du prétendu tsar, rien n'indique une correspondance suivie entre le beau-père et le gendre, comme celle qui existait du temps du premier Démétrius. On ne peut affirmer que Mniszek ait cessé tout commerce avec sa fille , mais il n'existe aucune de ses lettres; et Ton a vu que Marine se plaint de ne pas recevoir de ses nouvelles.

Ba^r, p. lU

LES FAUX DÉMÉTRIDS. 347

occupé de lui plaire , un bandit grossier, jouet d'intrigants ambitieux. Marine avait dans le cœur des sentiments assez délicats pour sentir toute Tamertunie de son sort, mais en même temps assez de vanité pour s'y résoudre et s'y résigner. Parfois elle avait des bouffées d'ambition qui lui donnaient de l'énergie ou de l'adresse pour dominer îon nouvel époux et le relever un instant aux yeux de ses sau* vagcs compagnons; mais chez elle ces mouvements généreux étaient passagers comme des caprices , et bientôt^ désespérant de faire un roi du complice que la fortune lui avait donné , elle retombait dans un découragement apathique. Cependant Talliance de Marine avec l'imposteur ne fut pas sans importance sur le destin de la RusîJie. Jusqu'alors celui-ci avait été un instrument dans les mains des généraux polonais.

Humble et docile comme un misérable devant des princes et des gentilshommes, il leur avait longtemps obéi en toutes choses. Marié à une grande dame, il en prit quelque fierté, et s'aperçut qu'il pouvait être un personnage. Ses tuteurs ne tardèrent pas à le trouver moins traitable. Malheureusement lorsqu'il prétendait exercer son pouvoir, c'était pour ordonner des supplices. Marine sut quelquefois adoucir cette nature brutale, et souvent ses prières

S48 LES^FATIX DÊMÊTRIUS.

et ses larmes sauvèrent des infortunes voués à une mort cruelle.

On a vu qu'au lieu d'assaillir Moscou après la victoire de Volkhof , les généraux polonais s'étaient contentés d'en faire le blocus. Us voulurent l'affamer en s'emparant des villes voisines , ou plutôt en les dévastant. Parmi les places les plus importantes de la Russie centrale , à cette époque , on comptait le couvent de Saint-Serge-de-Troïtsa , possédant cent mille paysans , habité par une communauté nombreuse et renfermant des richesses inestimables en objets d'or et en pierreries , dont les tsars s'étaient plu à décorer son église. Fondé au xiv^e siècle, restauré et agrandi aux^{xv} le couvent de Saint-Serge était devenu une espèce de ville ou plutôt de citadelle, entourée de fossés profonds, flanquée de hautes tours, qui pouvait au besoin renfermer une garnison considérable. Ce monastère était en outre le sanctuaire le plus vénéré de l'orthodoxie russe. La piété de ses religieux, le savoir de ses abbés étaient célèbres dans tout l'empire. C'est de là que partaient sans cesse des manifestes pour appeler le peuple à la défense de la religion et de Moscou , la ville sainte. Les moines de

Troïtsa avaient lancé l'anathème contre le premier Démétrius pour s'être uni à une

LES FAUX DÉMETRIUS. 349

femme catholique et avoir conspiré la ruine de l'église grecque. Non moins ardents contre le nouvel imposteur, ils ne cessaient d'exhorter les fidèles à s'armer contre lui et ses alliés hérétiques, qui pillaient les églises et profanaient les tombeaux des saints. De tout temps, chez le peuple moscovite, l'attachement à la religion s'est intimement confondu avec l'amour de la patrie. Troïtsa était en quelque sorte sa capitale religieuse, et pour me servir des expressions d'un de ses pieux cénobites, elle était «le soleil qui éclairait la Russie*.» L'appui des moines de Saint-Serge valait plus qu'une armée à Basile Chouiski : outre des subsides considérables, il en recevait encore une force morale qui retenait dans l'obéissance la partie la plus saine et la plus nombreuse de la nation. La perte de tels auxiliaires aurait consommé sa ruine; aussi la prise de ce monastère était-elle d'une importance extrême pour l'imposteur. L'espoir d'un butin immense eût suffi pour attirer son armée contre le couvent de Saint-Serge; il avait encore un grand intérêt politique à s'en rendre maître et une vengeance à exercer contre ses habitants. Enfin il était nécessaire de diviser ses

Paulsyne, p

troupes. La discorde régnait entre les Polonais. Gagnant avant sa bande de voleurs, ils prétendaient n'obéir qu'au chef. Leur ohai. Le zynski avait le surnom «de généralissime» (hâté mais son autorité se iraissait sans «cesse contestée». Le plus puissant de ses rivaux était Jean Pié- lia» Leurs querelles déviaient à l'ennemi. «qu'il y a à partager l'armée entre eux». Sapieha politch Touchino avec trente mille hommes et aisibles pour faire la conquête de Troïtsa y cependant que Rozynski demeurait devant Moscou.

Les Polonais marchaient pleins de confiance contre le couvent de Saint-Serge, ignorant «quels prodiges inspire l'enthousiasme religieux. En vain, pendant six semaines, leur artillerie tonnait contre le monastère et le cr3}}a de ses 4)oulets; en vain ils redoublèrent leurs assauts, la garnison fut inébranlable. On voyait les moines mêlés aux soldats, partager leurs dangers et leurs fatigues. La croix à la main, ils renversaient les échelles des assiégés, réparaient les brèches sous le feu des canons, pansaient les blessés, confessaient les mourants, inspi- raient à tous le mépris de la mort. Moines et soldats

t. Ms. de Zolkiewski, p. 41

LES> faits: V&TBI'US. 381

1009 combattaient avec VasmiDaneé de la victoire*. Dans leurs songes ou leurs pieuses extases, ils voyaient saint S^ge et saint Nikon, les patrons du monastère, qui leur prônaient les desseins de l'ennemi et Dieu inspiraient des ressources pour les confondre *. Ni la supériorité du nombre, ni la tactique, ni le courage même régla par la discipline, ne pouvaient triompher de ces hommes qui se jetaient tête baissée au plus fort du dan-

ger^ brûlant de gagner la palme du martyr. Tandis que Sapiéha s'épuisait en e&rts inutiles conl^ le couvents de Saint-Serge, les paysans, réduits à fa misère et au' désespoir par le piJlage de leurs bestiaux et Fincendie de- leurs maisons, se formaient partout en bandes' armées qui interceptaient les conyois et massacraient les traînards. Malhenr aux Polonais qui tombaient entre les mains de ces hommes exaspérés par l'excès de leurs maux. Les paysans faisaient des trous dans la glace qui coi^ vrait les rivières, pour y précipiter leurs ennemis vivants. — <f Allez, coquins! disaient-ils, vous avez mangé nos bœufs et nos veaux , allez maintenant manger nos* poissons *. »

PalilsyDe, p. 81, 89, 137, etc

i. Baer, p. 1.51.

Ces troupes de partisans allaient être appuyées par une armée plus redoutable. Dès les premiers jours de Tannée 1609, Michel Skopine et Jacques de La Gardie commencèrent dans le nord de la Russie une briiïante campagne. A l'école des auxiliaires étrangers , les Moscovites s'étaient aguerris rapidement. Pour garantir sa jeune infanterie des charges irrésistibles de la cavalerie polonaise , Skopine avait imaginé des forts en bois montés sur dos roues, dans lesquels un petit nombre d'arquebusiers, tirant à couvert, semaient au loin la mort dans les rangs ennemis ^ En quelques mois, la guerre changea de face. Les Polonais et les partisans du tsar de Touchino furent battus en mainte rencontre. Beaucoup de villes rentrèrent dans le devoir. Une cruelle disette se faisait sentir dans Moscou; la victoire y ramena l'abondance.

Les provinces prêtes à s'insurger envoyaient maintenant des subsides et des recrues à l'armée de Skopine. Enfin, Sapiéha lui-même, défait dans un combat acharné ^, leva honteusement le siège de Troitsa, et, suivi d'une armée décimée par le fer et les maladies, alla s'enfermer dans les murs ie Dmitrof. Skopine rentra en triomphe dans Mos-

Ms. de Zolkiew>ki, p

a. Au|>rè8clu couvent de Koliazine. Baer, p. 15\$

LBS FAUX DÉMÉTRIUS. 353

COU , aux acclamations du peuple enivré de ses succès. D'abord, Basile se montra reconnaissant et prodigue de récompenses pour les généraux qui venaient de rétablir son autorité dans une grande partie de l'empire; mais Tamour et le respect que les Moscovites témoignaient à.Skopine excitèrent vivement, dit-on, sa jalousie et sa haine. Il vit dans ce jeune homme si brave, si intelligent, si heureux dans toutes ses entreprises , un prétendant au trône , et un prétendant digne de l'obtenir. Dès lors, il s'appliqua soigneusement à lui enlever toutes les occasions d'acquérir une gloire nouvelle. Affectant de le combler d'honneurs , il le retint éloigné de son armée et trouva mille prétextes pour le garder à Moscou , et pour ainsi dire sous sa surveillance personnelle. Deux mois après son retour. Skopine, atteint d'une maladie soudaine, mourut âgé de moins de vingt-quatre ans (le 23 avril 1610). A Moscou et dans tout Tempire les regrets furent profonds et sincères; les Polonais eux-mêmes s'associèrent en quelque sorte au deuil général, car amis ou ennemis

n'avaient pu connaître Skopine sans Testimer ^ On connaissait la jalousie du tsar, et le bruit public l'accusa d'avoir abrégé

t. Ms. de Zolkiewski, p. il.

364 LBâ WAJÊTÊ. i>àmàwhix9.

par le poison les joucs^du jenne héaam qm Tavttt trop bien servi. C'est le sort «bs deq>oteft qu'en les rendte fiesponsables de tous, ka événements qui peueni s'expiiqjueE par un* eriawS

1. Selon la Chronique des Troubles [Letopii o miatejakh\ p. 177, Skopiae aumt été empoisonné par sa tante Catherine, famine de Démétrius QiouiskL-- Palitsyne, p» iK)3,.sQupçeof]ft un crime, sans en nommer l'auteur. — Baer, pi 167, et Tuteur de la Chronique de Pskof (ap. Karamzine, XII, p. 1S6, et nete 5S4^) accusent formellement le tsar B^isile. — Zolkiewskr, p. 6â, dit que Skopiae mourut de la fièvre, maisque Basile fiit généralement soupçonné

La mort de Skopine privait la Russie de son seul capitaine , au moment où ses services lui àme^ naient le plus nécessaires. C'est en vain que le faux Démétriu» perdait ehamte iour de^ son prestige^ que larébelltmr, étouffée dms le nord, était sur son dédia dans le» sud de Fempire , un nouvel adversaire entraît toul? à coup dans te fiÇe> poov pointer fceoup de grâce au maHieux Basile.

Lorsque Sigismond» apprit la mort du premier Dé^ métmis et le massacre des Polonais: à; Moscou., iî était trop occupé- ée la oonfédération dte- Sendomir pour songer' à^ in^venir àsais k» affiures de Bu»sie, mais il) ne cessait pas- pour cela d'entretenir «ne corre9pORéance active avec* quelques boyairds acbefés^ ou

séduit» , d de reentter des partisans, pour h jour o!l il^ lin serait permis de domier cai^ rSre à- ses projeta ambitieux. Cependant, il avail éosuté tes explications des ambassadeurs rvssesaa

356 LES FAUX DÉMÉTRinS.

sujet de Témeute de Moscou; il y avait répondu même par une ambassade auprès de Basile , et rien dans son langage n'annonçait qu'il eût des desseia^ hostiles contre la Russie. Mais, la confédération dissoute, Sigismond , se voyant à la tête d'une armée considérable, comme il arrive d'ordinaire après une guerre civile , crut le moment venu de réaliser le rêve d'Étienne Batthori, non plus par une transaction , mais par une conquête dont les prétextes ne manqueraient pas. La dynastie Yarègue était éteinte en Russie , et Sigismond , issu des Jagellons par sa mère, pouvait se prétendre héritier du tp/^ne vacant. A leur retour de Moscou , les ambassadeurs lui peignirent la situation déplorable de la Russie : affaiblie par deux années de révoltes et de pillages continuels, haïssant Chouiski et méprisant le faux Démétrius , elle était prête , disaient-ils, à se donner à un prince qui lui rendrait Tordre et la tranquillité. En même temps , des seigneurs russes confirmaient ces rapports et annonçaient que le fils du roi de Pologne, le jeune Wladislas, était désigné par Topinion publique pour devenir le sauveur de leur malheureuse patrie^ et qu'il n'aurait qu'à se montrer pour rallier tous les partis. On prétend même que Basile Chouiski, sans doute au moment où les succès du faux Démétrius

LES FAUX DÉMfīTRIUS. 357

rayaient réduit au désespoir, offrit à Sigismond d'abdiquer en faveur du prince royal de Pologne, pourvu qu'il délivrât la Russie

du bandit de Touchino *. Si cette offre fut faite réellement , il est permis de douter qu'elle fût sincère ; mais elle prouvait la détresse du tsar et son impuissance à conserver son autorité. Toutes les incertitudes de Sigismond cessèrent. Il témoigna une indignation soudaine du

1. Baer, p. liO. Selon cet auteur, cette ouverture aurait eu lieu vers la fin de 1609 ou au commencement de 1610. Il prétend que c'est en faveur de Sigismond lui-même que Basile promettait d'abdiquer. -- Zolkiewski, dit que ces offres furent faites à Wladislas dès avant la mort du premier Démétrius, et qu'elles furent renouvelées aux ambassadeurs de Sigismond à Moscou, par plusieurs boyards, entre autres par Démétrius Ghoulisli, frère du tsar. Il ajoute, il est vrai, que dans la suite Démétrius Ckouiski , en présence de Zolkiewski lui-même, nia qu'il eût jamais tenu un tel langage. Zolkiewski s'en réfère aux archives de la chancellerie royale , mais je ne sache pas qu'on y ait trouvé rien qui puisse prouver une proposition formelle. V. Ms. de Zolkiewski, p. 24 et suiv. — Lubicki, auteur d'un mémoire sur les motifs qui portèrent Sigismond à envahir la Russie, ne dit rien des prétendues offres de Ghouliski. ^- « Quare multi , iique primarii viri egerunt cun legatis atque aliis Polonis, quos Suiscius seroductus poenitentia e vinculis dimittebat, suaderent Regiae Maieslali ut ad capessendum Moichoviticum imperium, extincta veterum Russise ducum stirpe, illi ipsi maternum genus secundum Jagellonicam domum ex eadem gente ducenti , debitum animum adjiceret. » Lubicki, op. post. 156.

3ffS ERS FAUX DÉMB'TIKtrB.

ma&sacre de se? sujefe^ à Moscoir, et aanonça. qull voulait en tirer mie écMante vengeance. En inânte temp?, il Msah revivre

les prétentions à la Pologne sur le duché de Smolensk; mais d'autre part il évitait de s'impliquer ouvertement sur d'autres problèmes qui M étaient personnelles» La diète partageant les dispositions belvédériques * du roi , toir; se préparait pour la guerre ou plutôt pour «une expédition» qu'on ne regardait alors que comme une promenade militaire, et à la fin de septembre 1609, alors que Skopin et La Gardie guettaient en «ore dans le nord de la Russie , Sigismond parut tout à coup devant Siemianowicz à la tête d'une armée, de douze mille hommes;

Il avait auprès de lui pour hetman ou général de la couronne, Stanislas Zolkiewski , un jeune guerrier, élève de Battori , mutilé dans ses combats, et qui, à soixante ans, alliait à la prudence la plus consommée l'énergie et d'un jeune homme . Zolkiewski désapprouvait l'expédition contre Smolensk. Au son. avis, c'était par là. Séveria qu'il fallait entrer

t, IffSv dl) Zolkiewski-, pi 30.

91 MSiskaewiez, lui

3. Il était; né en 1617. Une blessure à la jambe l'invalidait. Boiteux.

sur le territoire de la Pologne , et, »pêché avec la prudence sans isombat les provinces déjà occupées par des troupes polonaises à la solde -de 'l'empereur-, ils voulaient qu'on se poût rapidement sur le territoire pour prodamer Wladimir; mais les événements suivis. Les Potocki, ses adversaires dedans , l'emportèrent auprès du roi , promettant que Smolensk se rendrait sans coup férir. On ne tarda pas à reconnaître combien on s'était exagéré le découragement des Moscovites. Mauvais soldats en rase campagne, ils savaient se battre vigoureusement derrière

des murailles; une indomptable opiniâtreté < leur « tenait Heu de science n[^]iftatre , et , pour franchir une b^vèche , il fallait passer sur :le cadavre du dernier de ses défenseurs. En outre, <il y avait dans Smolensk , pour voyévode , un ^omme ^de cœur et de tête , nommé Michel Cftiein , insensible aux menaces comme aux séductions des Polonais. Après quelcpiaB assauts inutiles , irrité d'une Tésistance quUl n'avait pas prévue^ SigisnffOBd oublia Ions les intérêts de sa politique pour la 'satisfaction de rtriompher dains cette espèce de duel entre Cheîn et lui. Ce duel devait durer près de deux ans.

'^invasion du roi n'effraya pas moins Basile que le faux Démétrius et tous les deux essayèrent vaine-

360 L'ÉD FAUX DÉMÉTRIUS.

ment d'entrer en négociations avec ce nouvel ennemi. Mais bientôt les succès de Skopine rendirent uii peu de courage au tsar^ et il s'enhardit encore en voyant que le premier effet de l'intervention de Sigismond était d'obliger le bandit de Touchino à lever le blocus de Moscou. En effet, à son entrée sur le territoire russe, le roi avait fait signifier à tous ses sujets au service de l'imp^osteur, d'abandonner cet homme et de se rallier à l'armée devant Smolensk. Aux exilés volontaires, jadis confédérés ^ et qui avaient porté les armes contre lui , il offrait amnistie complète ^ à tous, il promettait une solde avantageuse. Ses lettres , portées à Touchino par des officiers polonais et communiquées avec quelque mystère à Rozinski, excitèrent les inquiétudes du faux Démétrius. Marine avait vainement tenté d'intéresser en faveur de son mari le nonce du pape en Pologne; ses instances avaient été inutiles, et l'imp^osteur n'avait pas été plus heureux en faisant

donation de la province de Smolensk à son beau-père Mniszek[^]
Quelques jours après l'arrivée des envoyés de

1. Gos. Gramoty, II, p. 340-849-362. La donation de Smoenska à Mniszek fut peut-être faite dans l'espoir que Sigismond abandonnerait le siège de cette ville devenue propriété d'un de ses vassaux

LBS FAUX DÉMÉTRIUS. 36t

Sigismond y surpris qu'ils ne lui eussent pas encore été présentés y courut seul à la tente de Rozynski et le trouva sortant de table, à peu près ivre y selon l'usage des guerriers du Nord à cette époque. Aux premiers mots qui lui furent adressés, le Polonais répondit avec emportement : « Mêle-toi de tes affaires, coquin ! Le diable sait qui tu es. Il y a longtemps que nous nous battons pour toi, et nous attendons encore l'effet de tes belles promesses. » Le prétendu tsar s'enfuit tout éperdu auprès de Marine et tombant à ses pieds, il lui dit avec larmes : « Il faut que Rozynski meure ou que je périsse ! Il m'a traité de telle sorte, que je serais indigne de voir tes yeux, si je ne tirais de ce traître une vengeance éclatante. Assurément il trame contre nous quelque perfidie, d'accord avec son roi. Je quitte ce camp, où je suis en son pouvoir; toi, chère épouse, demeure, et que Dieu te soit en aide ! » A ces mots, il prit des habits de paysan, se jeta dans un mauvais traîneau à charrier du foin et se dirigea vers Kalouga, accompagné seulement de son bouffon Kochelef. Personne dans le camp ne sut d'abord ce qu'il était devenu, et l'opinion générale était que les chefs polonais l'avaient

fait mourir secrètement pour se débarrasser d'un

362 LES FAUX DÉMÉTRIUS.

fantôme de souverain doni ils commençaient à être honteux *.

L'imposteur ne s'arrêta dans sa fuite qu'aux portes même de Kalouga. Là, dans un couvent de moines, il écrivit à la hâte la proclamation suivante qu'il envoya aux habitants : « Le roi païen ' me demande Smolensk avec la Sévérie, disant que c'est une ville à lui; mais je ne veux pas la lui céder, de peur que le paganisme ne s'y enracine. C'est pourquoi Sigismond, pour me perdre, a séduit mon général Rozynski et les Polonais de mon armée; mais vous, hommes de Kalouga, répondez-moi, me serez-vous fidèles ? Si vous jurez de me servir, j'irai vivre parmi vous, et avec l'aide de Dieu et de saint Nicolas et les forces de maintes bonnes villes qui tiennent pour moi, j'espère me venger et de Chouiski et des perfides Polonais. Je suis prêt à mourir pour la Foi. Secondez mes efforts; armons-nous contre rhérésie. Ne cédon's au roi de Pologne ni une mai'son, ni un pieu, encore moins une ville ou une

Baer, p. 158 et suiv

s. G'est-à-dire le roi de Pologne. Kùrol poganyi. Les Russes appelaient paleu quiconque n'appartenait pas à leur Église Je ne sais au reste si poganyi vient du latin paganus ou de pogan, saleté, impureté; et, s'il faut le traduire par pa'sèn on par l'mj>tff.

province '• » Ainsi les deux hommes qui se disputaient le trône de Russie t'enaient le même langage. Chacun de son côté cherchait à soulever les passions religieuses et défendait sa cause au nom de l'Église et de l'indépendance nationales. La proclamation de Démétrius lue sur la place du marché émut les habitants

de Kalouga; ils coururent aussitôt à sa rencontre lui porter le pain et le sel et lui remontèrent un équipage.

Privée de son chef nominal , Tarmée de Touchino essaya d'abord de se maintenir comme une espèce de république guerrière, jusqu'à ce qu'elle eût trouvé un prince qui lui achetât chèrement ses services. Polonais et Russes se jurèrent de rester unis, et de ne reconnaître ni Ghouiski, ni Démétrius[^]. Rozynski, au nom de ses soldats, fit demander à Sigismond le paiement de la solde qui leur était due par Timposteur; à ce prix y ils consentaient à se rallier sous la bannière royale. Mais la discorde éclata parmi les nouveaux confédérés. Le camp de Touchino fut levé au milieu de la plus grande confusion; la plupart des gentilshommes de marque

. i. Bàer[^] p. 1ft9. — Presque toutes les maisons russes étaient en bois ; de là. cette expression : « Ni une maison ni un pion. » S. Baer, p. 161.

361 LES FAUX DÉMBTRIUS.

polonais ou lithuaniens, allèrent rejoindre Si[^]moud sous Smolensk. Un grand nombre de Russes acceptèrent Taranistie que Ghouiski s'empessa de leur offrir. Beaucoup de soldats se dispersèrent pour regagner leurs villages; d'autres se formèrent en compagnies de maraudeurs , trop faibles pour exercer une influence politique, mais assez nombreuses pour dévaster le pays. Enfin la plus mauvaise partie de Tarmée polonaise et presque tous les Cosaques ayant pris Sapiéha pour chef, offrirent tout à la fois leurs services au faux Démétrius et à Sigismond, attendant le plus fort enchérisseur *.

De pareilles recrues ne pouvaient rendre à l'impôseur un prestige désormais perdu. Elles avaient même pour lui un danger très-réel , car les Polonais, qui se ralliaient à lui dans un tel moment, étaient des aventuriers ou des bandits prêts à commettre toutes les trahisons'. Un certain Janikowski, écrivit au Hetman de la couronne pour lui offrir, au nom de ses camarades , d'assassiner le tsar prétendu et de s'emparer de Kalouga pour le roi Oe Pologne, si cela pouvait

1. Peu de braves gens se réuniront à Sapiéba; U n'eut guère que la racaille , presque point de gentilshommes ; ^ mais des Cosaques sans nombre. Maskie^iez, p. 31.

Sis. de ZollLiewski, p

LES FAUX DÉHÉTRIUS. 365

être agréable à S. M. La proposition fut discutée dans le conseil, mais non point acceptée. Sans doute, on trouva prudent d'entretenir encore quelque temps, au cœur de la Russie , une guerre civile qui consumait ses forces. T^ faux Démétrius mort, le bas peuple qui lui était attaché se serait tourné probablement du côté de Ghouiski, au lieu de se soumettre aux Polonais. Ces considérations prévalurent, et Tassassinat fut contremandé.

Quant à Marine , abandonnée presque seule à Touchino, au milieu de ces bandes désorganisées , elle se réfugia d'abord à Dmitrov, auprès de Jean Sapiéha qui s'y était établi après avoir été chassé par Skopine du couvent de Troltsa. Sapiéha, qui traitait en ce moment avec le roi de Pologne, offrit à Marine une es-

corte pour la ramener dans sa famille. «Non, lui dit-elle, la tsarine de toutes les « Russies ne retournera pas dans sa patrie pour y a montrer sa misère. Je partagerai avec mon mari « le sort que Dieu lii réserve, b Elle prit des habits d'homme ; vêtue en hus-sard et suivie d'une cinquantaine de Cosaques , elle gagna Kalou-ga dans le cœur de Thiver, après une traite à franc étrier de plus de deux cents verstes ^ Le malheur avait. donné à cette

I. Fin de janvier ou Cûmniencement de février

36€ LES FAUX DÉHÉTRIUft.

jeune femme, élevée dans la mollesse , la force de supporter les rudes fatigues de la vie aventureuse qui désormais devait é^re son partage.

Ce dévouement à un homme qui en était indigne

BMr, p. t5f . Le récit de Baer, plaée ii portée d'observer les évé-nemeDts, m*a semblé préférable à celui du nonce du pape à Vil-na, d*après lequel Marine aurait entraîné à sa suite uns grande partie des troupes de Sapiéha. D*ailleurs il est vraisemblable qu*elle eut beaucoup d'influence dans la détermination prise par Sapiéha, quelques mois plus tard, de se remettre au service de Timposteur. Voici la version du nonce.

« Mgr. Simonetta Vescovo di Foligno al cardinal Borghese» Vilna, 4 aprile 1610.

« La principessa figlia del palatino di Sendomiria , essendo stata (dopo presa la sua fuga) condotta al Sapieba accampato sotto Demetriow, corne con le passate significa! à V. S. III. quivi fece istanza di voler parla re ai soldati, il che essendole permesso dal detto Sapieba, essa pur travestita del medesirao babito mi li tare, cbe prese per ftinggere, orô con (anta efficacia a quel campo, e con lamenti e con pianti esagerando il suo stalo compassionevole , commosso tanio gli animi di boona parle di que' soldati, cbe tiratili a sua divotione, fece cbe andassero colei ad accompagnarla à Kaluga al suo Demetrio. Dopo il quai successo , essendosi snervato di forze il sudetto Sapieba , fU assalito dallo Scopino, cbe dicono sia accampato con circ^ iO,000 persone, e fu roito e disfatto con perdit» di molta gentc, et délie bagaglie, onde appena pote egli con alcuni pocbi s:dvarsi. »— > Tourgbenief» Mon. Bist. pat, II, p. 146.

Il me parait évident que le Nonce confond Toitltre des événements. G*esl avant et non après sa retraite sous Dmitrov« que Sapieba fut battu par Skopine.

LB8 FAUX DÉHBTRIUS. 367

peat surprendre de la part de Marine , d'autant plus qu'elle était loin de trouver dans son époux es égards auxquels elle avut droit de s'attendre. C'est en vain qu'elle essayait d'adoucir cette nature sau« vage, incapable de comprendre même ses intérêts. Pour lui, le pouvoir n'était que le droit de satisfaire avec impunité tous ses instincts féroces. Débarrassé de la contrainte des généraux polonais, il faisait pendre ou noyer, sur le moindre soupçon, les gens qui l'avaient servi le plus fidèlement. Il fit arrêter et conduire à Kalouga, le pasteur Baer et une cinquantaine d'Allemands luthériens de sa congrégation , accusés d'avoir entretenu

une correspondance avec des émissaires de Sigismond. Il voulait les faire noyer dans rOka sans les entendre. Baer raconte d'une manière touchante leurs angoisses et leurs alternatives d'espérances et de consternation. Prévenu que Marine voulait lui parler en leur faveur, l'imposteur s'était écrié : « Je ne suis pas Démétrius , s'ils ne sont « pas tous noyés aujourd'hui ! Si elle insiste , je la a ferai noyer elle-même t » Nouvelle Esther, Marine affronta la rage de cette bête féroce, et à force de

larmes et de supplications elle obtint la grâce des malheureux qu'il avait condamnés \

Baer^ p. 172 et suW

366 LES FAUX DÉMÉTBIUS.

Au printemps de Tannée 1610, la Russie présentait le plus déplorable spectacle. Trois grandes armées, ennemies entre elles, la dévastaient comme à Tenvi. A. l'ouest , Sigismond pressait Smolensk; au midi , le faux Démétrius occupait Kalouga, Toula et quelques autres villes. Une partie des Polonais qui avaient quitté le service de l'imposteur étaient allés s'établir sur les bords de TOugra , dans un pays fertile et qui n'avait pas encore éprouvé les malheurs de la guerre. Là, sous le commandement de leur nouveau chef, Jean Sapiéha, ils marchandaient leur alliance tantôt à Sigismond , tantôt au faux Démétrius. Ce n'est pas tout : un prince , Procope Kapounof , profitait de la confusion générale pour élever une bannière nouvelle. A la tête d'une bande assez considérable, il s'était proclamé le défenseur de la Foi; on l'appelait le Têar Blanc ^ titre que portaient, je crois, les anciens

grands-princes de Moscovie. Il faisait une guerre à mort aux Polonais et aux Russes qui reconnaissaient ou Démétrius ou Basile, i^ là où son cheval avait passé dit un chroniqueur, Pherbe ne poussait plus *.» Enfin , comme si ce n'était pas assez de toutes ces armées pour ruiner le pays , les Tartares de Crimée

1. Baer, p. 150. Ttar Blane , me parait être synonyme de Prince naUonal, vraiment russe.

LBS FAUX DÉMÉTEIUS. 369

avaient passé TOka sous prétexte de porter secours à Basile leur allié, mais, en effet, leurs bandes agiles saccageaient les villages et emmenaient en captivité une multitude d'hommes et de femmes ^

Tel était Tétat de la Russie au moment de la mort de Skopine. Basile , conservant quelque espoir dans la division de ses ennemis, tourna toute son attention vers le danger qui lui semblait le plus pressant. Après avoir inutilement tenté de désarmer Sigismond par des humiliations et des promesses, il se résolut à le combattre, et annonçant Tintention de délivrer Smolensk , il fit partir de Moscou une armée de près de soixante mille hommes, dont faisait partie un corps considérable de mercenaires , Allemands, Anglais et Français ^, commandés par Jacques de La Gardie. L'expérience et Thabilité de ce capitaine qui avait partagé la gloire de Skopine, semblaient lui présager de nouveaux succès ; mais comme il fallait un Russe pour général en chef, Basile fit la faute de mettre à la tête de toute l'armée son frère Démétrius

Baer, p

s. La Chronique des troubles appelle ces éirangers des Allemand^
; Zolkiewski, des Français. G'éiaïl un corps composé d*éiroigrés
de tous Ibs pays , mais dont le plus grand nombre ▼ enait de
rAUemagne. Leurs gônéraox La Gardie et de Uorn, étaient
Suédois.

370 LES FAUX DÉMÉTRIira

Ghouiski y que les soldats n'aimaient point et quMis n'esti-
maient gaères. A la bonne harmonie qui avait régné entre les
Moscovites et les auxiliaires étrangers, tant qu'ils avaient eu Sko-
pine pour les conduire , avaient succédé maintenant la jalousie et
la méfiance. Les Russes craignaient une défection de la part des
Allemands et des autres mercenaires qu'ils regardaient comme
les compatriotes des Polonais. A leur tour les étrangers se plai-
gnaient d'être mal payés et mal secondés par leurs alliés. Ils di-
saient qu'eux seuls soutenaient tout le poids de la guerre , et que
le tsar qui leur devait sa couronne, n'avait pour eux ni reconnais-
sance , ni générosité. C'est dans ces dispositions que cette grande
armée quitta Moscou pour se diriger sur Smolensk, traînant
après elle un immense Ijagage , et se faisant précéder par un
corps de dix mille hommes, chargé d'éclairer la route et de ba-
layer les détachements que le roi de Pologne pourrait envoyer à
leur rencontre.

Sigismond en reçut la nouvelle au moment où ses affaires
étaient loin de tourner comme il s'y était attendu. En vain il avait
essayé contre Smolensk la séduction, l'escalade, la mine et le ca-
non; les assiégés se défendaî'^nt avec la plus grande vigueur et
repoussaient fièrement toutes ses sommations. Le roi n'avait

pa attirer à son service qu'un très-petit nombre des Polonais de Rozynski et de Sapiéha , la plupart trouvant que la guerre d'aventuriers qu'ils faisaient leur était bien plus profitable qu'une guerre régulière. L'argent lui manquait^ et les membres de la diète qui d'abord s'étaient montrés les plus ardents pour une expédition en Russie , effrayés des obstacles qu'elle rencontrait maintenant, se disposaient à refuser des subsides pour continuer la guerre. Dans cette situation f le roi y abaissant son orgueil , parut se prêter à un accommodement qui lui permit de se retirer avec honneur. Il autorisa quelques-uns des palatins à écrire aux boyards du conseil à Moscou, et à leur faire des propositions pour la paix. Il chargea même un de ses chambellans de porter le message. Alors^ probablement quelque faible cession de territoire^ peut-être même la promesse de subsides en Indem« nité de ses armements, auraient suffi pour le contenter. Mids , à ce changement de langage y Basile jugeant la position de son ennemi plus fâcheuse qu'elle n'était en réalité , devint arrogant à son tour et refusa de recevoir le chambellan du roi *. Dès lors une bataille devenait inévitable. Devait-on la livrer

Ms. de Zolkiewski, p

ZT2 LBS FAUX DiMÉTAIDS.

SOUS Smolensk; ou bien prévenir l'attaque des Moscovites en marchant à leur rencontre! Ces deux partis divisaient le camp royal. Les Potocki en firent prévaloir un troisième. Us persuadèrent au roi que la brèche serait bientôt praticable , et que la prise de Smolensk était infaillible , pourvu qu'un corps détaché

au-devant des Russes ^ retardât leur marche de quelques jours en les harcelant *. Se réservant pour eux-mêmes Thonneur d'entrer dans la ville, ils engagèrent Sigismond à confier à Zolkiewski la mission ingrate et périlleuse d'arrêter l'immense armée de Chouiski. Dès qu'il s'agissait de dangers à courir, le vieux Hetman acceptait sans murmure tous les postes qu'on lui offrait. Il partit donc du camp de Smolensk avec une poignée d'hommes, pe^ suadé qu'on le sacrifiait, mm résoln de faire son devoir, et certain de ne pas succomber sans honneur. D'abord, par la rapidité de sa marche , il surprit à Tsaievo-Zaïmistche l'avant-garde moscovite , commandée par Valouief, la culbuta et la rejeta dans les bois en l'obligeant à lui céder la route de Moscou , puis aussitôt il lui coupa toute retraite en l'enfermant dans des retranchements de palissades impro-

Us. de Zolkiewski , p

LES FAUX DÉMÉTEIUS. 373

visés. Ce n'était rien pour Zolkiewski de battre dix mille hommes et de les bloquer dans un poste y où bientôt faute de vivres , ils seraient contraints de capituler; instruit que Démétrius Chouiski avec le gros de ses forces se trouvait campé à peu de distance, il laisse devant Valouief quelques Cosaques avec presque toute son infanterie, et, profitant de la nuit, il se dérobe avec le reste de sa troupe, et dans le plus profond silence, marche sur le camp principal des Moscovites établis près du village de Klouchino. La plupart des Polonais croyaient que leur vieux général» dégoûté de la vie, cherchait une occasion de mourir glo-

rieusement, et Zolkiewski lui-même, dans le récit qu'il a laissé de son expédition , laisse entendre qu'il n'avait guère d'autre espérance*. Néanmoins il était trop habile homme de guerre pour négliger aucune des chances de succès dont il pouvait disposer. Deux jours avant il avait renvoyé quelques Français pris dans une escarmouche, en les chargeant de porter aux étrangers à la solde de Basile une proclamation écrite par lui en latin fort élégant, comme il savait faire. Il les exhortait à quitter le service d'un barbare et à passer sous les

t. Ms. de Zolkiewski» p. 86.

374 LES VAUX DÂMÉTRIUS».

drapeaux d'un prince ami et frère de leurs souverains. Ces émissaires furent arrêtés et pendus par ordre de La Gardie , mais le manifeste de Zolkiewski n'en produisit pas moins son effet. Les Russes se crurent trahis^ et les étrangers commencèrent à discuter entre eux s'il y avait plus ou moins à gagner au service de Sigismond qu'à celui de Chouiski*.

Cependant les généraux de Basile étaient pleins de confiance, et, loin de croire que Zolkiewski allait les attaquer, ils s'imaginaient l'enfermer lui-même entre le corps de Yalouief et leur armée. LaGardie^ se rappelant qu'il avait été autrefois prisonnier du Hetman , et qu'il en avait été traité avec courtoisie, se promettait bien de lui rendre la pareille. «11 m'a fait présent alors d'une pelisse de lonpa cervier, disait-il , j'en apporte une de zibeline que « je veux lui donner de ma main \ » Démétrius Ghouiski et ses officiers passèrent une partie de la nuit dans un festin, célébrant leurs exploits à venir et s'entr'excitant par des fanfaron-

nades de toute espèce. . Grande fut la surprise , et non moindre la consternation de Tannée russe, quand le matin du 4

Ms de Zolkiewski, p. S8 elsuiv

LIS FAUX DÂMÉTBIUS. 375

jaOlet, au lever du jour, réveillée en sursaut par les trompettes polonaises , elle aperçut Fennemi rangé en bataille, foisant halte en vue de leur camp. Telle était l'opinion qu'on avait du caractère chevaleresque de Zolkiewskiy que lès officiera étrangers s'écrière gt en le voyant immobile, qu'il avait trop de cœur pour tomber sur des gens endormis, et qu'il voulait les battre dans une rencontre loyale*. Tel n'était pas pourtant le motif de la manœuvre du général polonais. Les difficultés d'une marche de nuit, par des chemins défoncés, Tavaient obligé de laisser en arrière son infanterie , composée de 200 hommes, et les deux fauconneaux qui formaient toute son artillerie. Lui-même , à la tête de moins de trois miile cavaliers, observait froidement les Russes et les étrangers qui , dans la plus grande confu* sion, couraient aux armes et se disposaient à le recevoh»^

L*armée de Démétrius Chouiski était divisée en deux corps; l'un composé de troupes russes et fort

Ms. de Zolkiewski p

S. Maskiewicz, p. 40. « Nous surprimes les Russes » dlt-U, au moment où le soldat, perdant la tête, dit à son camarade : ' Selle-moi ma éhabraque et apporte-moi mon cheval, Sedlat porthy, d'avat konia, »

376 LES VAUX DiMiTBI\3S.

de près de 40,000 hommes, l'autre de 8,000 soldats étrangers sous les ordres de La Gardie et de de Hom. Des bois et des marécages rétrécissaient le* champ de bataille. Sur le front des deux camps des terrains cultivés enclos de haies, de fossés et de palissades, laissaient entre eux des espaces vides, sur lesquels la cavalerie pouvait manœuvrer. Dans ces espaces assez étroits, les hussards, malgré leur petit nombre, opposaient à la cavalerie ennemie un front égal au sien; bien montés et bardés de fer, ils renversaient sans peine devant eux les reîtres allemands et les chevaux légers moscovites, infligeaient les arquebusiers qui bordaient les haies et les clôtures arrêtaient les charges impétueuses des Polon^{ds}, leur tuaient des chevaux et harcelaient sans danger leur troupe qui diminuait à chaque engagement. Ce combat inégal dura près de cinq heures, pendant lesquelles il n'y eut pas un escadron polonais qui ne chargeât huit ou dix fois*. Enfin l'infanterie du Hetman arriva. Malgré son petit nombre, elle aborda résolument les enclos et les emporta. En même temps les hussards 8*animant par leur désespoir, culbutèrent les reîtres par une charge furieuse et percèrent le centre de

1» Maskiewicz, p. il, ii.

TennemL Aussitôt la déroute devint générale. Une partie des étrangers se dispersa, entraînant La Gardie et de Horn qui faisaient de vains efforts pour les rallier. Démétrius Qiouiski y renversé dans un marais, y perdit son cheval et ses bottes , et à grand'peine s'enfuit nu-pieds du champ de bataille*. Un grand nombre de Moscovites se jeta dans les bois, ne songeant qu'à échapper aux lances des Polonais qui s'acharnaient après les fuyards. Cependant le gros des Russes, fidèle à son drapeau, quoique frappé de terreur, se serra en une masse confuse, mais difficile à entamer, et assez nombreuse encore pour exterminer les vainqueurs si elle eût osé reprendre l'offensive. De leur côté, les étrangers se retranchèrent à la hâte, avec un peu plus d'ordre, mais encore moins disposés à renouveler le combat. Entre ces deux armées, les Polonais , harassés de fatigue, mais maîtres du champ de bataille et exaltés par la victoire, empêchaient les deux camps de communiquer entre eux*. Quelques-uns commençaient à piller les chariots des Moscovites'; la plu-

t. Ms. de Zolkiewskiy p. 103.

S. Maskiewicz, p. 48 et suiv

3. Zolkiewski dit que Démétrius Ghoaiski avait ordonné de jeter dans son camp tout ce qu'il y avait de précieux dans set

378 LBS FAUX BÉMÉTaïUSk

part y mettant pied à terre y ne pensaient qu'à respirer après une si rude journée. Zolkiewski seul croyait n'avoir rien fait tant qu'une troupe ennemie demeurerait encore en armes. Il s'approcha des étrangers et leur fit offrir des conditions honorables. On commença à parlementer. Les affaires de Chouiski semblaient désespérées, et, pour ces mercenaires^ il ne s'agissait plus que de

savoir si le roi de Pologne accepterait et paierait leurs services. Bientôt on vit des soldats étrangers sortir de Penceinte de chariots derrière laquelle ils s'étaient retranchés, s'avancer deux à deux , trois à trois ^ et se mêler aux Polonais. Des compagnies entières désertèrent avec leurs en- . seignes. En vain La Gardie et de Horn accoururent au milieu de leurs soldats pour s'opposer à cette honteuse négociation *. Abandonnés successivement par la plupart de leurs capitaines , ils furent réduits à souscrire aux conditions offertes par le vainqueur. La défection des auxiliaires étrangers acheva de décourager les Moscovites. A leur tour ils demandèrent à capituler. Le soir même Zolkiewski rentrait

bagages, espérant que pour recueillir ce ricfae butin, les Polonais cesseraient de poursu.'vre les fuyards. -- Ms. de Zoii » p 109.

t. Id., md.

LIS f AUX DiMÉTAIUS. 379

dans son camp, et Valouief apprit tout à la fois l'absence momentanée, la victoire et le retour de son ennemi. D n'avait plus de vivres , nul espoir d'être secouru y il mit bas les armes*. Telle fut la bataille de Klouchino si glorieuse pour les armes polonaises 9 et surtout pour le général qui, en moins de vingt-quatre heures , réduisit deux armées bien supérieures à la sienne. Dana ce court espace de temps, Zotkiewski montra tour à tour le stoïcisme du vieux soldat se dévouant à une mort certaine , l'habileté du tacticien profitant des fautes de son ennemi et trouvant des ressources inattendues sur le champ de bataille, enfin la prudence d'un profond politique toujours sage, toujours maître de lui, même après le succès le plus inespéré. La bataille de Klouchino

semblait devoir être décisive, et assurer pour jamais la prépondérance de la Pologne dans le Nord^ grâce aux fautes inconcevables de Sigismond, elle ne devait avoir d'autre résultat que d'ajouter une page glorieuse à l'histoire militaire de son pays*.

Ms. de Zolkiewski, p. 106 et sui

S. Sur la bataille de Klouchino on peut comparer les récits de Zolkiewski, p. 91, 104; de Maskiewicz, p. 30-45; et de Baer, p. 169. Les deux premiers furent témoins et acteurs dans cette mémorable journée. Quelques auteurs russes attribuent

d80 LES FAUX DÉMÉTRIUS.

la défaite à la trahison des étrangers à la solde de Choniski. C'est une consolation pour l'âme propre nationale qui, même après la victoire nationale» souffre des défaites passées. Sans doute les mercenaires de Basile ne firent pas ce qu'ils auraient pu faire ; cependant ils soutinrent seuls tout l'effort du combat et laissèrent sur le champ de bataille près du sixième de leur effectif (IMO hommes). La perte, des Russes ne fut guère pins considérable, et ils étaient 40,000; encore selon Zolkiewski et Maskiewicz, ils perdirent plus de monde pendant la poursuite que pendant le combat. Les deux Polonais sont d'accord sur ce point que la défaite fut décidée dès que la cavalerie étrangère fut rompue. Maskiewicz dit qu'elle était composée de reîtres allemands; Zolkiewski» de Français et d'Anglais. Y. note D.

Il n'y avait plus d'armée russe. L'annonce de la défaite de Klouchino excita une insurrection à Moscou. On rendit Basile

responsable des malheurs de la patrie. Les boyards Taccablèrent de reproches et le forcèrent d'abdiquer. On Tarracha de son palais et on le conduisit sous bonne garde dans la maison qu'il habitait avant son élection. Quelques jours après^ ses courtisans d'autrefois , maintenant ses juges ^ exigèrent qu'il se fit moine. On dit qu'il essaya de résister, et qu'un prince Zacharie Liapounof lui tint les mains tandis qu'on lui coupait les cheveux \

Il y a des moments dans l'histoire d'un peuple où les maux de l'anarchie sont devenus si intolérables , qu'il est prêt à acheter l'ordre et la paix au prix de tous les sacrifices , même au prix de son orgueil national. Le prince Fédor Mstislavski ^ le premier boyard du conseil et le plus considéré peut-être, parce qu'on

Ms. de Zolkiewski, p

382 tBS FAUX DÉUÉTRIUS.

Il savait exempt de toute ambition personnelle , dé* clara qu'il croyait la résistance impossible , et qu'il fallait se soumettre à Tarrôt de la Providence. — a La Russie, dit-il, est depuis trois ans comme une brebis déchirée par des loups dévorants. Basile a été impuissant à la défendre. Parmi les princes du sang de Rurik, il n*y en a pas un seul qui remporte sur les autres par la naissance ou le rang; aucun d'eux n'a le droit de commander l'obéissance aux* autres : prenons pour tsar un étranger qui n'ait pas son égal parmi nous ^ » Chacun comprit où tendait ce discours. On savait déjà que Zolkiewski , croyant agir dans les intérêts comme d'après les instructions de son maître , avait proposé à ses prisonniers de reconnaître Wladislas, le fils de Sigismond, pour tsar,

et déjà même il avait reçu leurs serments [^]. Quelques boyards, mieux instruits des secrets désirs du roi, représentèrent aussitôt que parmi les princes étrangers

Gfr. Ms. de Zolkiewski, p. 118. — Baer, p

a. Il me paraît probable que Zolkiewski n'avait jamais eu «dMostructions précises à cet égard, bien qu'il assure qu'à son départ du camp de Smolensk, la candidature de Wladislas fut en quelque sorte reconnue et autorisée par le consdl. Je crois que Sigismond ne s'était jamais expliqué franchement avec le Hetman. Il semble qu'il avait été plus confiant avec les en- "voyés du Saint-Siège; au moins on peut le supposer par le

LES FAUX DÉHÉTRIUS. 383

il n'y en avait pas de plus illustre que le roi de Pologne. Slave lui-même, il était plus digne qu'un Allemand de commander à des Slaves. En l'appelant au trône on obtiendrait la paix et un protecteur puissant qui saurait bien vite délivrer la Russie du bandit de Touchino.

Cette proposition blessait l'orgueil national, mais dans la situation des affaires il semblait impossible de la rejeter, lorsque par une espèce de compromis on proposa de déférer la couronne à Wladislas, Le Hetman de la couronne l'avait en quelque sorte désigné sur le champ de bataille de Klouchino. De la sorte on évitait que la Russie ne devint la vassale de la Pologne. Le prince n'avait que seize ans; il était assez jeune pour adopter les mœurs et peut-être la religion du peuple qui se donnait à lui ; enfin , ce

que tous les boyards comprirent , et ce que personne n'exprima , c'est qu'avec un jeune homme sans expé-

passage suivant d'une lettre du nonce Simonetta au cardinal Borghese, datée de Vilna le 33 avril 1610, c'est-à-dire plus de deux mois avant la bataille de Klouchino.

« Mi ba poi conferito, corne da se, il sudetto Mgr. Firlei, che Sua Maestà risoluta (impadronita cbe si sera di Smolensco) di proseguir il restante delV impresa di tutta la Moscovia^ e di trasferirsi percib in persona col suo campo alla voila deila MetropoU di Mosca. Tourghanief, Hon» Hi\$. pat., IL

384 LES FAUX DÂMÊTRIUS.

nence la carrière demeurerait ouverte à toutes les arabitions. Le conseil de l'empire, rassemblé au Kremlin, décida tout d'une voix que Wladislas serait reconnu pour tsar de toutes les Russies , pourvu qu'il promît de respecter la refigion et les coutumes nationales. Il n'était point ordinaire aux boyards de prendre si rapidement une résolution de cette importance; mais leur délibération fut pressée y dii-on y par l'annonce d*un danger plus redoutable que l'approche de la petite troupe de Zolkiewski . Le faux Démétrius avait appris à Kalouga la déposition de Basile et la victoire des Polonais. D'abord il s'était empressé d'écrire à Zolkiewski y offrant de se reconnaître vassal de Sigismond et de lui céder la province de Smolensk. Ses envoyés avaient ordre d'essayer do gagner le Hetman par des promesses ou des présents ; mais le ^ieux guerrier était incorruptible* Il reçut ces ouvertures avec mépris, et permit seulement que les agents de l'imposteur allassent les porter au roi à son camp devant Smolensk. Il n'y avait pas d'apparence que Sigismond y enorgueilli par sa victoire y se

montrât plus traitable ; aussi , sans attendre sa réponse, l'impos-
teur prit un parti désespéré. Dans le

Ms. de Zolkiewski, p

LKS FAUX DÉMBTBIUS. 38(^

désordre général j il crut le moment favorable pour un coup de main sur Moscou ; en eJTet, la ville était dégarnie de troupes ; les Polonais n'avaient pas encore dépassé Mojaïsk; il savait que la populace de la capitale serait disposée à le seconder ^ . Rassemblant toutes ses forces , il quitta Kalouga , publiant qu'il allait venger les malheurs de la patrie et défendre l'indépendance nationale. Son armée venait de se renforcer du corps polonais de Sapiéha , qui y n'ayant pu s'accorder avec Sigismond ; n'avait pas tardé k reconnaître que pour subsister en Russie sa bande avait besoin d'un drapeau. Il s'était donc rallié au prétendant de Kalouga , qui, heureux d'un pareil appui y lui avait épargné les reproches sur sa défection quelques mois auparavant. Avec ces forces et comptant sur les intelligences qu'il entretenait dans, la capitale 9 l'impoteur s'avançait à marches forcées , ne respirant que menaces et vengeances.

Les boyards alarmés appelèrent aussitôt Zolkiewski à leur secours. Le traité fut signé sans discussion. Les Russes ne demandaient que l'intégrité de l'empire et la protection de la religion nationale,, offrant d'ailleurs de payer tous les frais de la guerre.

t. Ms. de Zolkiewski, p. 126, 137.

Zolkiewski se croyait autorisé à conclure ces conditions et il avait assez bien servi son maître pour espérer qu'il lui laisserait la gloire de régler les articles de la paix. Aussitôt, précipitant sa marche, il se porta en avant de l'ennemi, et prit le commandement des troupes moscovites que le conseil des boyards mit à sa disposition. Ainsi, quelques jours après la bataille de Kloucbino, Zolkiewski se voyait à la tête d'une armée russe qui y réunie à la sienne se croyait invincible.

En reconnaissant les drapeaux du Hetman, les Polonais de Sapiéha, d'ailleurs inférieurs en nombre «t assez mal organisés, s'arrêtèrent, et déclarèrent qu'ils ne combattraient pas contre leurs compatriotes. Les Russes, au contraire, supplièrent Zolkiewski de donner le signal de l'attaque pour en finir avec cette horde de pillards * ; mais Zolkiewski n'eut garde d'y consentir. Au lieu de se charger, les deux généraux se saluèrent, se donnèrent la main et s'entretenaient amicalement. Sapiéha protesta de son dévouement au roi de Pologne; mais chef d'une armée de volontaires, il avait dû songer avant tout à leurs intérêts ; il se considérait comme un négociant

I. Id., p. 135

les FAUX DÉMETRIUS. 387

(la guerre était un trafic pour de tels hommes) qui, s'étant engagé dans une entreprise avec des associés, ne pouvait se dispenser de « stipuler quelques dédommagements et leur faveur. Quant au tsar * , c'est ainsi que les Polonais appelaient le second Démétrius, Sapiéha, qui n'avait jamais été sa dupe ne vou-

lait nullement se sacrifier pour sa cause ; seulement il croyait de son honneur de demander une indemnité pour un homme dont il avait porté la bannière, et qui, après tout ^ avait bien mérité de ses compagnons. Sur ce point le Hetman se montra facile, et promit, au nom du roi, que si Démétrius renonçait à ses prétentions , on lui accorderait une pension considérable , ocs même la suzeraineté de Grodno ou de Sambor à son clioix. Sur cette prom ^BB , Sapiéha se tint pour satisfait , et déclara que ai le prétendant n*acceptait pas ces conditions , il était prêt à le livrer au roi '.

Pendant cette conférence , rimposleur attendait ^événement à quelques milles de Moscou; car, bien ififfèrent du premier Démétrius , il se gardait de paraître à la tête de ses troupes lorsqu'elles marchaient au combat. Il s'était établi avec Marine dans un mo«

Ms. de Zolkiewski, p. 135. — Maskiewicz, p. W

nastère à deux lieues de son camp ' , persuadé cependant que ses gens en étaient aux mains avec les strelite de Moscou. En apprenant l'accord des généraux polonais , il tomba dans un abattement stupide; mais Marine ^ transportée d'indignation et de fureur, rejeta bien loin les insultantes propositions qu'on lui apportait. — a Répondez à votre maître, dit-elle aux envoyés de Zolkiewski, que S. M. le tsar exige que Sigismond lui cède Cracovie , et qu'il veut bien lui donner Varsovie pour le dédommager ^ . »

11 n'était pas facile de soutenir par des actions un langage si fier. A la vérité les soldats polonais y fidèles au bandit qui les

avait enrichis , déclaraient qu'ils ne livreraient pas leur seigneur y et juraient de le protéger contre leurs officiers ' ; mais Moscou reconnaissait déjà Wladislas , et Zolkiewski la couvrait de son invincible armée. Tandis que l'impoteur, maudissant la trahison de son général, perdait un temps précieux sans quitter le monastère où il avait pris ses quartiers, Zolkiewski, d'accord avec les boyards du conseil , se faisait ouvrir les portes de Moscou y traversait la ville dans le plus profond si-

Ms. de Zolkiewski, p. 140 t. Id., p. iS

lence, et marchait sur le couvent avec toutes ses troupes. II eût infailliblement enlevé l'impoteur, si un Moscovite y accourant au galop, n'eût révélé à celui-ci le danger qui le menaçait. Suivi de quelques Cosaques du Don, Démétrius, Marine et Pataman Zarucki s'éloignèrent à toute bride, el ne s'arrêtèrent plus qu'à Tabri des murs de Kalouga *.

Retiré dans son fort^ l'impoteur put goûter encore le plaisir de la vengeance* — « Si je reprends ma couronne , disait-il , je ne laisserai pas un étranger vivant dans mes États, non pas même un enfant dans le ventre de sa mère '. o Ses actions répondaient à ces paroles emportées. Ses partis sortaient la nuit de Kalouga pour aller en maraude et ramener des prisonniers. Les serfs ou les marchands , on les déchirait à coups de fouet; on noyait dans TOka les gentilshommes polonais ou msses '. C'est ainsi qu'il faisait la guerre, et cette guerre, il le sentait luimême , ne pouvait durer longtemps. Il avait perdu Fespoir de régner à Moscou, mais

il se flattait d'obtenir encore une part, et une part considérable dans le démembrement de l'empire qui semblait se pré-

1* Ms. de ZolkiewRki

Baer, p. 18S

390 LB8 FAUX DÉaiTBIO«.

parer. On assure qu'il avait résolu d'aller s'établir à Astrakhan et d'y fonder une principauté indépendante *. Souvent trahi par les Polonais Ules Russes, il disait sans cesse: « Je prendrai pour alliés les « Turcs et les Tartares , pourvu qu'ils m'aident à reconquérir le trône de mes aïeux. Si je ne puis « régner sur la Russie , du moins, moi avant, elle « n'aura plus de i^qpos'!» Pour sa garde il ne se fiait plus comme auparavant aux Cosaques du Don, ni même aux Céroces Zaporogues. Il ne marchait plus qu'entouré de Tartares et de Gircassiens, et tandis que, à l'exemple des tsars moscovites, il prenait audacieusement le titre de seigneur prince chrétien de l'univers il n'avait de heures que pour ses mercenaires musulmans. C'étaient les compagnons ordinaires de ses divertissements et de ses orgies barbares '.

Son humeur violente ne pouvait se plier à mécompter longtemps des alliés si utiles. Un prince tartare nommé Kassimofski , un de ceux auxquels on avait donné le titre de tsar, avait un fils au service de Timosfeur ; lui-même avait suivi ses drapeaux , mais , après la défection de Rozyn^i, il s'était présenté au roi Si-

ibid

3* Id., p. 153, 187 et suiv.

LES FAUX DÉMBTBIUS. 39f

gismond devant Smolensk et lui avait prêté le serment d'hommage* Inquiet pour son fils demeuré à Kaloaga, il se rendit dans cette ville et le supplia d'abandonner une cause désormais perdue. Dénoncé comme traître par ce fils dénaturé, il fut aussitôt jeté dans un trou sous la glace de Toka par ordre du tsar*. Telle était la manière ordinaire de dépêcher les traîtres ou plutôt les suspects. Le* supplice était trop commun pour étonner personne, mais l'action du fils dénonçant son propre père frappa d'horreur tous les Tar* tatars, ses compatriotes. Pierre Erouslanof, un autre prince tartare converti, marié à la veuve d'un frère du tsar Chouiski, et jusqu'alors considéré comme un des favoris du faux Démétrius, voulut être le vengeur de toute sa nation humiliée par un parricide» Une nuit, il s'embusqua près du palais, attendant le jeune Kassimofski pour le tuer, mais, trompé par la ressemblance du costume, il poignarda un autre

I. n prenait le titre de tsar de la horde cosaque. — 1\ avait été fait prisonnier par les Russes encore fort jeune, et le tsar Ivan, ayant pris soin de le convertir au christianisme, lui avait donné la permission de Kassimof, d'où il tirait son nom. Ma* de Zouiewski, p. 153.

S. Le tsar Basile Chouiski lui avait donné en mariage la veuve de son frère cadet Andreï Chouiski. Maslénov, p. 187.

392 LB8 FAUX DÉMÉTRIUS.

prince tartare. Ce meurtre fit grand bruit. Le tsar en fureur fit arrêter Eroudouanof ainsi qu'une cinquantaine de ses gens et les fit jeter en prison. Dans les idées de ces hommes la prison était un outrage pire que la mort. Bientôt le courroux du tsar se calma; il avait besoin d'Erouslanof qui connaissait la route d'Astrakhan, et qui commandait à une horde nombreuse. Il le fit élargir, et, avec la même légèreté qu'il avait mise à le punir, il lui rendit ses bonnes grâces* Mais le prince tartare sortit de prison, persuadé qu'il y allait de son honneur à tirer de cette injure une vengeance éclatante. Toutefois, patient comme les hommes de sa race, il dissimula son ressentiment et redoubla en apparence de zèle et d'attachement pour le tsar« Toutes les nuits il faisait des courses dans les environs de Kalouga, et ramenait du butin ou des prisonniers. Pendant ces excursions, Erouslanof pratiquait ses compatriotes, s'assurait de leur fidélité et disposait tout pour attirer sa victime dévouée dans une embuscade.

Le 11 décembre 1610, le tsar sortit de Kalouga pour aller à la chasse selon son habitude, escorté par Erouslanof avec une vingtaine de ses Tartares, et quelques officiers de sa cour parmi lesquels le bouillant Kocbelef y son compagnon inséparable. C'était l'oc-

LES FAUX DÉUÉTRIUS. 393

l'opération attendue. Dès que les chasseurs se furent éloignés, les Tartares demeurés à Kalouga, obéissant à un mot d'ordre donné par leur chef, montèrent à cheval, et, sortant de la ville par différentes portes pour ne pas éveiller de soupçons, se réunirent au nombre de mille chevaux dans un lieu de rendezvous marqué d'avance. Cependant le tsar cheminait gaiement au milieu de son escorte. On arriva dans un lieu où des rafraîchissements avaient

été pré» parés. Pendant que le tsar buvait, Erouslanof lui lâcha un coup de pistolet à brûle-pourpoint dans la poitrine, en lui criant: — «Tiens! chien maudit, voilà pour t'apprendre à noyer des khans, à mettre en prison des princes! » Le tsar n'était que blessé; le Tartare l'acheva à coups de sabre et lui coupa la tête et la main. Alors satisfait de sa vengeance , il courut rejoindre sa troupe, et bientôt gagna les steppes brûlant et dévastant tout sur son passage ^ Le bouffon et les officiers du tsar, qui avaient pris la fuite à toute bride, allèrent porter à Kalouga la nouvelle de la catastrophe. Le bas peuple , toujours attaché au nom de Démétrius, se jeta sur quelques Tartares, qui , probablement par ignorance du corn-

1. Baer, p. ISS et suiT. — Letopis o MiaUjakh^ p. 800. Ms. de Zolkiewski, p. 187-191.

394 LES FAUX DÉJÉTILUS.

plot, étaient demeurés dans la ville; ils firent immolés à eux-mêmes du tsiff. Quant au gros de la horde j il était hots d'atteinte loraqu'oii arriva sur le théâtre du crime. Le corps de ^imposteur était gisant sur la terre y et la tête avait roulé à quelques pas du Ironc. On réunit ces tristes restes , qui furent inhumés dans l'église de Kalouga avec les cérémonies usitées à l'enterrement des grands-ducs de Moscovie ^

Marine était fort avancée dans sa grossesse quand elle perdit son second mari. Peu de jours après elle mit au monde un fils qui reçut le nom de Ivan , et auquel la petite cour de Kalouga prêterment de fidélité. Paroût les partisans du faux Démétrius, l'homme qui avait maintenant le plus d'autorité par sa clientèle parmi les Cosaques, était l'ataman Za^ rucki. n se déclara le pro-

tecteur de la mère et de Tenfant, et se mit à la tête des restes encore nom* hreux de la factice qui demeurait toujours opiniâtrement attachée au n<»n de D^métrius. On prétend qu'il était amoureux de Marine; l'ambition seule expliquerait sa conduite. Habile à diriger une incursion de Cosaques, il n'avait ni les talents ni les vues politiques d'un chef de parti. A la tête d'une bande

Baer, p

LES FAVX DÉMÉTRIUS. 395

que la désertion diminuait tous les jours, on le voit errer quelque temps encore autour de Moscou et dans les steppes de la Russie méridionale, traînant toujours à sa suite la malheureuse Marine. Elle avait quitté le Kremlin pour la tente de Timpoteur de Touchino^ le bivouac d'un chef de Cosaques était maintenant le seul asile qui lui restât. Sa vie n'occupe plus de place dans l'histoire de la Russie, et l'on cherche en vain quelques renseignements sur le rôle qu'elle joua pendant treùd années encore.

Si le faux Démétrius n'avait pas été assassiné plus tôt 9 c'est que depuis quelque temps déjà il avait

cessé d'être redoutable. Moscou et la plupart des provinces du nord avaient prêté serment à Wladislas. La noblesse était convaincue qu'un prince étranger pouvait seul dominer et contenir les ambitions des nombreux descendants de Rurik. Le peuple y tout en conservant un vieux levain de haine contre les Polonais y était découragé et se résignait à recevoir un maître de la nation

ennemie , pourvu que ce maître lui donnât la tranquillité, et qu'il respectât la religion nationale. Enfin Zolkiewski,* encore plus fin politique que grand général, était parvenu à réconcilier les Moscovites avec une domination étrangère. On louait sa loyauté, sa justice.

LES FAUX DÉUÉTaiUS. 397

sa franchise militaire , le soin avec lequel il entre* tenait la discipline dans une armée victorieuse et mécontente de n'être pas mieux récompensée de ses services S Adroit à ménager les susceptibilités des boyards, du peuple et du clergé , le vieux Hetman s'était fait pardonner sa victoire de Klouchino. Malgré ses préventions, le patriarche lui-même avait fini par se laisser gagner à Tascendant de ce grand homme \ L'armée polonaise occupait le Kremlin et quelques villes voisines de Moscou. Maintenant elle protégeait les Russes contre les maraudeurs incorrigibles qui protestaient encore les armes à la main contre Ia# décision du conseil de l'empire. Basile Chouiski et ses frères avaient été livrés au Hetman, qui les avait envoyés à son maître '. Enfm Michel Cheîn , le gouverneur de Smolensk , déclarait qu'il adhérerait aux conventions faites à Moscou, et qu'il reconnaissait Wladislas; il ajoutait, à la vérité, que, lui vivant, jamais l'aigle de Pologne ne serait arborée

1. Les soldats polonais réclamaient leur solde après la bataille de Klouchino, et menaçaient leur général d'une confédération. Les boyards offrirent de Targent au Hetr>an pour apaiser les exigences de cette armée. Ms. de Zolkiewski^

Id, p

398 LES PAUX DÉMATRIUS.

sur ses remparts. Gouverneur d'une ville russe , H était prêt y dismt41, à la remettre au souverain que la nation lui désignerait, mais il ne la livrerait pas à une armée étrangère ^

Sigismond , devenu , par la victoire de son généra), Tarbitre des destinées de la Russie , pouvait d'un mot assurer à son pays me prépondérance durable dans le Nord, et s'acquérir pour lui-même une gloire immortelle. Ambitieux , égoïste et vain , iV'pré* fera Tapparence du pouvoir à sa réalité. Il était jaloux de ce fils que les Moscovites lui demandaient en suppliants pour en faire leur souverain ; plus jaloux encore peut-^tre de la gloire de Zolkiewskî, il s'indignait que ce grand capitaine ménageât les vaincus et acceptât une soumission qui avait ses réserves. Surtout il voyait avec dépit la résistance héroïque de Smolensk qui durait depuis un an , et qui lui semblait un affront personnel. A tout prix il voulait avoir raison de ses défenseurs. Enfin les jésuites, qui possédaient sa confiance , éveillaient ses scrupules religieux. — « C^était peu, lui disaient-ils, d'humilier la Russie , et d'en faire une vassale de la Pologne, tant qu'il n'en aurait pas extirpé le schisme d'Orient.

Ms. de Zolkiewski, p

LES WÂVX DÉMÉTRIUS. 399

Konnseulement le Hetman n'avait riera supulé en Ssivem* de la religicm catholique , mais encore il semsemblait plutôt avoir donné des garanties à l'église grecque et pris des mesures pour arrêter la propagation de la foi en Russie. Que pourrait faire Wladis* laS; enfant de seize ans, entouré de conseillers scbismatiques? N'étaii-il pas à craindie qu'au lieu de ccmveriir ses nouveaux sujets, il ne subit lui-même une influence dangereuse pour son salut autant que pour l'église catholique, o Dans sa conscience aussi bien que dans les discours de ses flatteurs, Sigismond trouvait des ai^uments pour céder k son ambition et à sa vanité. Il écrivit au Hetman qu'il voulait la couronne des tsars, non pour son fils, mais pour lui-même, et, sans tenir compte des conventions faites avec le conseil des boyards , il prit le titre d'autocrate de toutes les Eussies, et ordonna que les oukases fussent rendus en son nom. Zolkiewski avait eu le temps d'étudier les dispositions des Moscovites; il savait ce qu'ils pouvaient endurer, et mainte fois il avait représenté à son maatre les difficultés et les dangerkr de sa position. Voyant ses remontrances inutiles , il ne voulut plus conserver Tespèce de régence dcxiti1ft victoire T avait investi. Après avoir pris toutes le4 mesures que son expé-

400 LES FAUX DÉMÉTRIUS.

rience lui suggéra pour mettre la petite garnison polonaise de Moscou à Tabri d'une attaque , il laissa le commandement à Gonciwski , et alla rejoindre le roi au camp devant Smoleusk. Son départ révélait aux Russes le sort qui leur était réservé. Les troupes polonaisess'emparaient des principales villes^ proclamaient Sigismond, et n'observaient plus aucun de ces ménagements par lesquels le Hetman avait «u gagner la confiance et Testime des vaincus. Un moment étouffé après tant de revers , le

sentiment national se réveilla avec une énergie nouvelle. Le patriarche Hermogène, vieillard de quatre-vingts ans y respecté par tout le peuple comme un modèle de vertu et de piété sincère, poussa le premier un cri d'alarme qui retentit dans tout l'empire*. De toutes parts on prit les armes, et la guerre recommença avec plus de fureur que jamais.

Smolensk, réduite par le feu, par la famine et par la peste, succomba enfin, lorsque ses défenseurs ne furent plus assez nombreux pour border les brèches. Au moment du dernier assaut, l'explosion d'un magasin à poudre mit le feu à la ville, et Ton vit des habitants, résolus à ne pas survivre à leur patrie, se précipiter dans les flammes pour ne pas assister au

i. Maskiewicz, p. 56.

triomphe des ennemis de la foi*. Sigismond ne fit la conquête que d'un monceau de ruines. Moscou n'eut pas la même gloire, bien que son désastre fût aussi épouvantable. Les milices des provinces soulevées à la voix d'Hermogène s'étaient dirigées de toutes parts sur la capitale. Les Polonais, attaqués dans les rues et chassés de plusieurs faubourgs, ne parvinrent à se maintenir dans le Kremlin qu'en élevant autour d'eux un mur de flammes. La ville fut presque entièrement détruite, mais le Kremlin demeura aux mains de l'ennemi, inexpugnable pour les levées sans discipline rassemblées autour de cette forteresse. L'armée des provinces confédérées était immense, mais le désordre paralysait toutes ses opérations. Chaque chef, ayant ses intérêts et ses plans particuliers, cherchait moins à nuire à l'étranger qu'à ses compatriotes. L'ignorance des généraux ou leur mauvaise volonté égalait l'indiscipline des soldats. On vit à la fois autour du Kremlin trois armées russes plus disposées à s'entre-battre qu'à

forcer les Polonais dans leurs retranchements; Tune composée en majeure partie de vagabonds échappés du camp de Touchino, était commandée par un prince Troubetskoï. Zarucki en conduisait une autre au

1 Ms. de Zolkiein[^]skt, p. SI 7.

402 LES FAUX DiMàTRIVS.

nom du fils de Marine; la troisième armée, la seule peut-être dont le chef voulût sincèrement l'indépendance nationale, obéissait au prince Procôpe Liapounof, surnommé le Tsar BLmc % patriote smcère selon les historiens russes, impitoyable bandit si l'on en croit les annalistes polonais et allemands. Gonciowski , successeur du Hetman à Moscou, profita habilement du manque d'accord des assiégeants; il les battit en détail, et, par une ruse que sa situation désespérée n'autorisait peut-être pas, il parvint à soulever les soldats de Liapounof contre leur général. Trompés par une lettre que Gonciowski fit tomber entre leurs mains, ils accusèrent leur chef de les trahir et le massacrèrent[^]. C'était le général en qui le peuple avait le plus de confiance, et, aussitôt après sa mort, l'armée assiégeante se dispersa découragée. L'âme de Tînsurrection nationale , le patriarche Hermogène , demeuré

Baer, p 150, Sil

a. Gonciowski ayant faïi contrefaire récriture de Liapounof, montra à un prisonnier russe, une lettre quMl disait avoir reçue et par laquelle Liapounof promettait de lui livrer sou armée. Le prisonnier relâché ensuite et chargé de porter une réponse du général

polonais, alla dénoncer la trahison préleodue au conseil des boyards. Aussitôt, les Cosaques de Zarucki se jetèrent sur Liapounof et le mirent en pièces à coups de sabre. Maskiewicz, p. 101, 108.

LES FAUX DÉMÉTRIUS. 403

tu pouvoir des Polonais , mourut dans un cachot du Kremlin.

Après tant de désastres, le peuple refusait d'obéir à ses boyards. C'est en vain qu'ils lui criaient de s'armer pour la foi orthodoxe et pour la patrie. Les uns toujours malheureux , étaient abandonnés par leurs soldats, les autres, courtisans éhontés de tant de maîtres différents , n'inspiraient plus que du mépris. Au milieu de cette épouvantable anarchie, chaque ville avait ses velléités d'indépendance, prenait des révolutions au nom de tout le peuple russe, et nommait des chefs qu'elle déposait au bout de quelques jours. Kazan et Viatka proclamèrent le fils de Marine ; Novgorod, plutôt que d'ouvrir ses portes aux Polonais, appela les Suédois , et se donna à un fils de Charles IX. Un diacre fugitif nommé Isidore ^ osa, pour la troisième fois , ressusciter le fantôme de Démétrius , et, pendant quelques jours, il eut ses partisans, au nombre desquels on trouve l'ambitieux Troubetskoï , et même Zarucki , brouillé sans doute un instant avec IV Marine ^.

Cependant les troupes de Sigismond atta-

1. Il est désigné par les historiens russes sous le nom de Je Bandit de Pskof, celle ville l'ayant reconnu pour quelque temps.

i. Letopis miatejakhf p. 230

404 LES FAUX DÉMÉTRIUS.

quaient Tune après Tautre le^ places les plus considérables; la violence et la corruption allaient bientôt lui livrer toute la Russie.

Une force invincible restait toutefois à ce pays malheureux . son impérissable attachement à sa religion et à sa nationalité. Qu'il se trouvât un homme de tête et de cœur, dégagé d'ambition personnelle qui plantftt un drapeau , non plus au nom d'un prince y mais au nom de la Russie et de la Foi opprimées , cet homme allait rallier tout le peuple. Cette mission glorieuse échut à un citoyen obscur. 11 s*appelait Kozma Minine , boucher à Nijni-Novgorod. H harangua les habitants de cette ville avec une éloquence grossière, mais entraînante. — a Levons-nous en «masse, jeunes et vieux, leur dit-il. Le temps est « venu de risquer notre vie pour la foi. Mais ce n'est c pas tout.Vendons nos maisons ; mettons en gage nos « femmes et nos enfants pour payer des soldats , et « délivrons le pays * . b Ainsi parlait Minine. et comme il pariait , il agissait. Il donna tout oe qu'il)r,os-sédait pour soudoyer des gens de guerre, ne demandant rien pour lui-même. Le peuple , enthousiasmé par ses paroles et son exemple, le prit pour chef et

Letopis miatejakhf p

LES FAUX DÂMÉTRIUS. 105

lai décerna le titre à^élu de tout Pempire russe. Minine n'avait ni les talents ni l'expérience d*un général, mais il avait un sens droit, un tact sûr, un désintéressement presque unique à cette époque. Se réservant pour lui-même le soin d'organiser les forces nationales, de maintenir Tordre et Tunion parmi les confédérés

de toutes les provinces, il fit choix pour conduire l'armée d'un homme aussi honnête, aussi patriote que lui-même. Tandis que le jugement et la fermeté de Minine présidaient aux conseils, répée du prince Démétrius Pojarski* chassait les Polonais de ville en ville. Tout le peuple se ralliait autour de ces deux généreux citoyens. Après une campagne marquée par une suite de triomphes, Minine , loin de vouloir conserver le pouvoir qu'il avait fait aimer et respecter, déclara qu'il fallait un tsar au pays, et conseilla de prendre celui que Dieu donnerait et que proclamerait la terre russe. Le 3 mars 1613, Michel Romanof fut élu dans Moscou affranchie du joug polonais.

Aux premiers succès du prince Pojarski , le fantôme de Démétrius et tous les prétendants subal*

1. Selon Lubinski son extracUon était médiocre, bien qu'il portât le titre de prince. — Posarcins postremae not» homo. Lubinski, op. post. IM.

406 LES FAUX DÉMÉTRIUS.

ternes disparurent comme par enchantement. Zanki comprit qu'une force irrésistible allait l'écraser, et ne songea plus qu'à s'assurer un asile. Traînant à sa suite Marine et son fils, il essaya inutilement de soulever les Cosaques du Don. Après avoir essuyé une défaite près de Voroneje, il gagna le Volga et s'empara d'As-trakhan dans l'espoir de s'y fortifier, mais les généraux de Michel Romanof ne lui en laissèrent pas le temps. Chassé de cette ville et traqué par des forces supérieures , il projetait de gagner la côte orientale de la mer Caspienne, lorsqu'au commencement de juillet 1614, il fut surpris sur les bords du laïk et livré aux généraux moscovites ainsi que Marine et le fils du second Démétrius*.

On les conduisit aussitôt à Moscou. Là Zarucki fut condamné à mourir sur le pal , supplice des traîtres , et le jeune Ivan , âgé de trois ans à peine, fut étranglé, tant le nom de Démétrius inspirait encore de terreur. Marine, renfermée dans une prison, s'y éteignit dans l'obscurité, abandonnée comme il semble par son pays et par sa famille même *.

of. Gramolyf 111, p

2. Letopis o Miatejakh, p. 286. Selon une version accréditée dilée en Pologne, Marine, son fils Ivan, et Zarucki seraient

LES FAUX DÉMÉTRIUS. 107

morts noyés sous la glace par les Cosaques, compagnons de leur fuite. Le témoignage de Tancien annaliste que j'ai suivi, est confirmé par plusieurs documents irrécusables: 1) Un rapport officiel établit que Zarucki et Marine furent conduits prisonniers à Astrakhan, le 6 juillet 1614; or, au commencement de juillet , on trouverait difficilement de la glace sur le Volga ou sur le lac {Gos.. Gramoty, m, p. 99) . 2) Une dépêche des ambassadeurs russes en Pologne, datée de 1611, fait souvent allusion à la mort du fils de Marine , laquelle aurait eu lieu en 1614, à Moscou. Voici à quelle occasion : L'abbé du monastère de Saint-Siméon à Brzesc-Lilowski (ancien chef-lieu de la Voïévodie de Podlésie) déclara aux ambassadeurs de Michel Fedorovitch en Pologne, qu'il avait été chargé par Léon Sapieha, chancelier de Lithuanie, d'élever un enfant qui lui avait été recommandé par le roi Sigismond. Or, cet enfant, sorti du monastère, s'était fait appeler le tsarévitch Ivan Dimitrovitch , et se prétendait fils de Démétrius et de Ma-

rine Mniszek. L'individu désigné aux ambassadeurs fut interrogé en leur présence, par des sénateurs polonais. Il avoua qu'il s'appelait Jean Faustin , et qu'il était fils d'un pauvre gentilhomme [szlachcic) de Podlachie, nommé Démétrius ou Dmitii Louba. Mené ijut enfant à Moscou par son père, il le perdit dans un combat (probablement pendant le siège soutenu par Gonciwski). Un gentilhomme du nom de Bielinski recueillit l'orphelin. Lorsqu'on amena à Moscou le fils de Marine, Bielinski, de concert peut-être avec celle-ci, essaya de substituer Jean Faustin au fils de Démétrius qu'il voulait enlever et conduire en Pologne. Mais l'échange ne put avoir lieu, et le véritable fils de Marine ayant été étranglé, on voulut tirer quelque parti de l'enfant destiné à l'honneur de mourir pour le prétendant. Bielinski donna Jean Faustin au chancelier de Lithua nie Léon Sapiéha , qui lui fit apprendre le polonais et le russe ainsi que le latin dans le couvent de Brzesc-Lilowski. Pendant quelques années Sapiéha tint son élève en réserve, atentdant

IOS LB8 FAUX DÉMÉTRIUS»

|Mur le produire une occasion qui ae se présenta point A fii mort da chancelier, Jean Fanstin se trouvant sans ressonrees, avait été neureux, pour ne pas mourir de faim, d'accepter une place de clerc ou secrétaire (pitar) chez un gentilhomme po« tenais. Gas. Gramory, III , ill-ilS. D*après ce qui précède, il serait possible que le fils de Marine eût été mis k mort précisément par suite de la tentative d'enlèvement avortée dont il a été queuioB.

fur.

If

NOTE A

filtrait de rJBaqnlte lor la mort du tsarévitch Bémétrins iTano-Titch, tenue à Oaglitcb par ordre du tsar Fédor Iranovitch, par le boyard prince Basile lyanovitch Ghoniski, le conseiller André Pétroritch Klechnine et le secrétaire ÉlisaeifYyloosgliine, m mois de mai 1591.

(Les premières lignes manquent.)

Et ledit jour, 49« de mai, au soir, arrivèrent à Ouglitcb le prince Basile , et André et Élisareï , et ils demandèrent à Michel Nagoï comment était mort le tsarévitch Démétrius, et quelle avait été sa maladie? Pourquoi lui , Nagoï, avait commandé de tuer Michel Bitiagofski et son fils Daniel , et MikitaKatchalof, et Daniel Tretiakof, et Joseph Volokhoft tt pourquoi, le mardi, il avait ordonné de prendre des

couteaux , des arquebuses , une masse d'armes en fer et des sabres pour les mettre auprès des morts? Pourquoi il avait rassemblé des gens de la ville et de la campagne? Pourquoi il avait fait prêter serment au bailli Rousine Rakof d'être avec lui , et contre qui? — Et Michel Nagoï a dit : ce Le 4J5 mai dernier, le samedi , à la sixième heure du jour, la cloche sonna à l'église du Sauveur; et dans ce moment moi, Michel, j'étais dans ma maison, et je crus qu'il y avisiit un incendie. Je courus chez le tsarévitch, dans . la cour. Il venait d'être assassiné par Osip Volokhof , Mikita Katchalof et Daniel Bitiagofski. Beaucoup de gens de la ville entrèrent dans la cour, et Michel Bitiagofski y vint «gaiement , et la canaille tua Michel Bitiagofski , son fils Daniel et les autres. Je n'ai pas donné l'ordre de les tuer. J'étais auprès de la tsarine. Ce sont les gens de la ville ■qui sont venus au bruit du tocsin. Je n'ai

pas commandé au bailli Rakof de recueillir des armes et de les placer auprès des morts. Il a fait cela de lui-même. Quant au serment que j'aurais exigé du bailli , c'est une calomnie de «on invention. »

Et le bailli R. Rakof a dit : — « Michel Nagoï a beau nier <iu'il m'ait donné ces ordres au sujet des armes ; faites comparaître Grégoire Nagoï, et Borisko Afanasief , homme à Michel Nagoï; interrogez-les si, par l'ordre de Michel Nagoï, je n'ai pas demandé à Borisko quelque couteau pour mettre auprès des morts? Et Borisko me dit qu'il y avait un couteau nogaï (tartare) chez Grégoire Nagoï. J'ai demandé un couteau à Grégoire, qui m'a dit qu'il avait un couteau nogaï dans un cabinet , et que son frère Michel en avait la clef. Borisko est allé la demander à. Michel, qui l'a envoyée : alors Grégoire a tiré le couteau

dn cabinet et me Ta donné ; puis je l'ai placé auprès des morts.
»

Et aussitôt le prince Basile, André et Élisareï ont fait comparaître Grégoire Nagoï et Borisko , homme à Michel Nagoï , et les ont interrogés au sujet de la mort du tsarévitch et de Tassassinat de Bitiagofski et de ses compagnons, comme aussi sur le fait du couteau. — « Pourquoi ton frère Michel a-t-il fait ramasser des couteaux , et les a-t-il fait placer auprès des morts? Et toi , as-tu donné un couteau au bailli Rakof? »

Grégoire a répondu : — « Que le bailli lui avait demandé un couteau ; que lui , Grégoire , avait dit qu'il avait un couteau nogaï , mais serré dans un cabinet dont son frèro Michel avait la clef. Borisko est allé la demander, et Michel la lui a envoyée ; alors Grégoire a remis le couteau à Rakof. »

Le prince Basile , André et Élisareï ont cité à comparaître la veuve Vassilissa Volokhof et les pages qui se trouvaient auprès du tsarévitch, Pë'trouchka Kolobof , Bajenko Toutchkof , Ivachko Krasenski et Grichka Kozlofski, et leur, ont demandé de quelle manière le tsarévitch Démétrius était mort.

Et Borisko Afanasief , homme à Michel Nagoï, interrogé, a répondu : — « Témir Zasetskoï étant venu à Ouglitch le mardi soir, Michel Nagoï commença à dire qu'il fallait i*amasser des couteaux et les placer auprès des gens qu'on avait tués, et il ordonna au bailli Rakof de rassembler des couteaux et de les mettre auprès des morts ; il fit prendre une masse de fer chez Bitiagofski , dans ime armoire, pour la placer également auprès d'eux. Rou-sine Rakof m'a demandé un couteau ; je lui ai dit qu'il y avait chez Grégoire

un coutoaa nogaY. Je suis allé chercher la clef chez Michel » et Rakof a placé le couteau près des morts. Timokha ^ homme à Michel, le lundi au soir, s'est enfui, on ne sait où. »

Et Grégoire Fëdorof Nagoï interrogé, a dit : — c Le samedi 45 mai , mon frère Michel et moi, nous rentrions dans notre maison pour dtner, et à peine étions*nous entrés , que la cloche sonna ; nous crûmes que le feu était quelque part. Nous courûmes dans la cour du palais. Le tsarévitch était à terre , qui s'était percé lui-même d'un couteau dans un accès d'épilepsie , maladie dont auparavant il était atteint. Quand nous arrivâmes, nous trouvâmes le tsarévitch qui vivait encore , mais il expira sous nos yeux. Michel Bitiagofski était dans sa maison, et il accourut au palais. En même temps entrèrent beaucoup de gens de la ville et de paysans [posochnie)^ et on commença à dire , on ne sait qui s'en avisa , que le tsarévitch avait été égorgé par Daniel fils de Bitiagofski ,

Joseph Volokhof et Mikita Katchalof. Michel Bitiagofski essaya de parler, mais les gens de la ville se jetèrent sur lui ; il s'enfuit dans la maison de planches (brotisenaïa izba), mais on enfonça la porte , on l'entraîna et on le battit jusqu'à mort. On tua en même temps Tretiakof. Pour Daniel Bitiagofski et Katchalof, on les tua dans la secrétairerie (ou tribunal). On porta Joseph Volokhof devant la tsarine dans l'église du Sauveur, et là, devant la tsarine, il fut massacré. Quatre hommes à Bitiagofski , deux à Volokhof, et trois habitants saisis, je ne sais où, furent encore mis en pièces par la canaille. Je ne sais pourquoi on les a tués. Nous avons réuni les gens de la ville pour recevoir le prince Czjouiski , André Klechnine et El. Yylouzghine ; et de peur

d'encourir le courroux du tsar, nous avons pris soin que personne ne dérobat le corps du tsarévitch. C'est le sacristain Ogourets qui a sonné la cloche. Le mardi , 49 mai , mon frère Michel a fait prendre des couteaux par le bailli Rakof et lui a ordonné de le» ensanglanter avec le sang d'une poule. Il a fait prendre aussi une masse d'armes en fer, et mon frère Michel a fait mettre toutes ces armes au* près de Joseph Volokhof, Daniel Bitiagofski, Mikita Katchalof et Daniel Tretiakof , comme s'ils avaient égorgé le tsarévitch Démétrius. d

(La pièce originale porte la signature de Grégoire Nagoï.)

— Et le prince Basile, André et Ëlisareï demandèrent au bailli Rakof : « Pourquoi Michel Nagoï t'a-t-il commandé de mettre des couteaux et autres armes auprès des morts? » — Et Rakof a répondu : a Afin de faire croire que c'était eux qui avaient tué le tsarévitch. »

(Ici, une lacune de quelques lignes détruites par le temps dans le manuscrit original ; elles semblent le commencement d'une déposition écrite ou d'une supplique adressée au tsar par le bailli Rakof.)

« Dempinder à Michel Nagoï et aux gens d'Ou-

glitch pourquoi il emmena Michel (Bitiagofski), qui ne faisait ni bruit ni iqual. Et la tsarine Marie, et Michel Nagoï commandèrent aux habitants de tuer Michel Bitiagofski , lequel se sauva dans la maison de planches et Katchalot avec lui, mais on les en arracha et on les massacra. Et Michel Nagoï commanda de tuer Daniel le fils de Bitiagofski et Tretiakof dans la secrétairerie. Il fit tuer encore. Seigneur, trois habitants qui étaient accourus auprès de Bitiagofski et quatre hommes à Bitiagofski. On arquebusa une femme contrefaite à Bitiagofski et on la jeta à l'eau ; on tua encore

il 4 ifores

deux hommes à Osip Yolokhof et un à Ti:etiakof , et puis il les fit jeter dans un fossé. Quant aux autres hommes à Bitiagofski on les mit en prison , €* il commanda de piller la maison dudit Bitiagofski. Après quoi , le lendemain, Seigneur, il m'envoya Borisko, un homme à lui, avec menaces et injures (aboyement). Il me dit , — : « Gommeⁿt , tu vis encore? Qu'attend-on, pour te mettre avec ces gens qu'on a tués, Bitiagofski et ses camarades? » Ils m'ont recherché, Seigneur, moi ton serf , pour me faire périr, et Michel Nagoï a dit que ton serf n'avait pas été envoyb pour la eorvée , mais pour rapporter ce qui se faisait dans leur maison. » Gracieux Tsar et Maître! montre ta miséricorde; ne fais pas tom-

ber ton courroux sur moi comme sur les serfs de Michel et de son frère André. Seigneur Tsar, pardonne. »

Stepane, prêtre de l'église du Sauveur, interrogé, a dit : « Le mardi , 4 8 mai , Michel Nagoï m'envoya avec le bailli Rakof , et Ivan Mouranof dans la maison de Bitiagofski , et avec nous étaient Trenka Yorojenkine, et Kondradika, potier d'étain, habitants d'Ouglitch. Et il nous commanda de prendre dans un cabinet une masse d'armes de fer. Nous la lui apportâmes, et Michel la donna au bailli en lui disant de la prendre , qu'on la demanderait et qu'elle ne se perdît pas. »

Et la veuve Yassilissa Yolokhof, interrogée, a dit : c Le tsarévitch avait été malade de son mai caduc le 4 2 mai , et le vendredi se trouvant un peu mieux , la tsarine sa mère le mena avec elle à la messe, et aussitôt après la messe elle lui dit d'aller se promener dans la cour. Le lendemain samedi, après Ihi messe., la tsarine dit au tsarévitch d'aller s'amuser dans la cour. Il y avait auprès de

lui la nourrice Orina , les enfants ses pages , la fiUe de chambre Maria Samoïlof et moi. Le tsarévitch jouait avec un petit couteau {nofik) quand tout 3*un coup revint sur lui cette maladie noire , qui le Jeta p6r terre) et alors le tsarévitch se perça lui-même la gorge de son couteau , il se débattit longtemps , puis il expira. Avant cela , cette année même pendant le grand carême , il avait eu une attaque de don mal caduc, et il avait blessé légèrement {pokolol) sa mère la tsarine Marie ; dans une autre attaque, avant Pâques, le tsarévitch avait mordu la main d'Andreïevna Nagoï et ou eut beaucoup de peine à lui faire lâcher prise. Quand le tsarévitch se fut percé avec son KX)uteau , la tsarine Marie accourut et commença à me battre elle-même avec une bûche , et me donna beaucoup de coups sur la tête en me criant que c'était

mon fils Joseph , Michel Bitiagofski et Mikita Katchalof qui avaient tué le tsarévitch. Moi, je frappai du front devant elle, la suppliant de faire faire one enquête sincère, et assurant que mon fils n'était pas venu dans la cour. Mais la tsarine dit â Grégoire Nagoï de me battre les côtés avec la même bûche , tant que peu s'en fallut que je ne restasse morte sur la place. Puis ils se mirent à sonner la cloche du Sauveur, sur quoi beaucoup de gens de la ville et d'ailleurs accoururent dans l'enclos. Et la tsarine ordonna à ces gens de me prendre, et me levant, ils me tinrent nu-tête devant la tsarine. Michel Bitiagofski arriva dans l'enclos et voulut parler aux gens de la ville et â Michel NagoV , mais la tsarine et Michel Nagoï commandèrent de le tuer ainsi que son fils , et Mikita Katchalof et Daniel Tretiakof, en disant qu'ils avaient assassiné le tsarévitch. Mon fiis Joseph était en ce momedc aans sa maison; en entendant le tumulte,

îl courut chez la femme de Bitiagofski. Là, les gens de la ville le saisirent et ramenèrent encore vivant devant la tsarine ainsi que la femme et les filles de Bitiagofski. La tsarine dit au peuple que mon fils Joseph Yolkhof était un des meurtriers du tsarévitch ; alors on le frappa et on le tua , et ils se mettaient tous après lui comme après un lièvre. Un homme à mon fils , un nommé Vaska , essaya de le défendre et d*empêcher qu'on ne le tuât. On le tua sur mon fils. Un autre de mes gens fut massacré , parce que, voyant que j'étais nu-tête, il me remit mon bonnet; c'est pourquoi on le battit tant qu'il en mourut. Il y avait une femme contrefaite chez Bitiagofski, laquelle allait souvent chez André Nagoï. On en parla à la tsarine qui la fit venir pour s'en amuser. Quand le tsarévitch fut mort , deux jours après , la tsarine la fit prendre et la fit tuer, comme si elle avait jeté un sort au tsarévitch. »

Les pages du tsarévitch qui jouaient avec lui, Pëtrouchka Samoïlof fils de Kolobof , Vajenko Nejdanoïf fils de Toutchkof , Ivachko Krasenski , Grichka Kozlofski , ont dit : a Le tsarévitch jouait à la tytchka (à ficher] avec un couteau, dans l'enclos de derrière, il eut une attaque de son mal caduc, et se perça de son couteau. »

. Interrogés sur les personnes qui se trouvaient alors auprès du tsarévitch , P^rouchka et ses camarades ont répondu : a La nourrice Orina, et la femme de chambre Maria Samoïlof femme de Kolobof. »

Demande, — a Joseph Yolokhof et Daniel Bitiagofski étaient-ils alors auprès du tsarévitch ?

Réponse. — « Il n'y avait que nous , la nourrice et h femme de chambre. Joseph Yolokhof et Daniel Bitiagofski n'y étaient pas ; ils n'allaient pas chez le tsarévitch. »

Lds commissaires ont interrogé la nourrice Orina Jdanova femme de Toutchkof , et Marie Samoïlof femme de Kolobof , femme de chambre da tsarévitch, en présence de la tsarine dans l'église.

Orina Jdanova a répondu : « Le samedi le tsarévitch est sorti dans la cour. Il jouait avec les pages un couteau à la main. Je n'ai pas fait attention comment la maladie noire est venue sur le tsarévitch ; mais en ce moment il avait un couteau à la main et il s'en perça. Je le pris, et il expira dans mes bras. »

Marie Samoïlof a dit : « Le samedi , le tsarévitch est allé dans l'enclos avec ses pages et s'amusait avec un couteau, il eut une at-

attaque de sa maladie noire; il tomba par terre, et se perça du couteau qu'il tenait à la main. »

Les commissaires ayant demandé à André Nagoï comment le tsarévitch était mort et comment il avait mordu sa fille dans un accès de maladie? André Alexandre! Nagoï a dit : « Le tsarévitch était dans la cour de derrière à s'amuser avec des enfants ; il jouait avec un couteau à sauter une raie? Tout à coup on cria dans la cour que le tsarévitch était mort. La tsarine descendit en courant. Moi j'étais à table, et je courus auprès de la tsarine. Le tsarévitch était mort dans les bras de la nourrice, et on dit qu'on Ta égorgé : pour moi je n'ai pas vu qui Ta frappé. Mais le tsarévitch était atteint du mal caduc. Pendant le grand carême il a mordu horriblement la main de ma fille; chez moi, il s'est mangé les mains dans une attaque, étant avec ses menins et ses nourrices. Quand la maladie le prenait, et qu'on cherchait à le tenir, alors il mordait, sans savoir ce qu'il faisait, tout ce qui était autour de lui. Je ne sais qui a donné l'ordre de tuer Bitiagofski et les autres.

C'est la canaille de la viile qui les a massacrés. Pour moi j'étais demeuré toujours auprès du corps du tsarévitch ; j» le portai ensuite à l'église. »

(Déposition signée de la main d'André Nagoï.)

Fédote Afanasief , dit Ogourets, pope veuf, sacristain de réglise de Saint-Gonstantin, interrogé sur la personne qui lui aurait donné l'ordre de sonner la cloche , a dit : « Quand le tsarévitch Démétrius est mort, j'étais chez moi à réglise du Sauveur ; le garde MaximkoIKmitreïef Kouzr netsof sonna la cloche. Moi , je sortis aussitôt dans la rue, et comme je courais vers l'église du

Sauveur, je rencontrai Soubota Protopopof gentilhomme de la bouche , qui me dit de sonner à Téglise du Sauveur, et me donnant un coup de poing sur le col , il me dit de sonner fort. Il me donna cet ordre devant Grégoire Nagoï et dit que c'était de la part de la tsarine Marie ; c'est pourquoi j'ai sonné. Quant à la mort du tsarévitch , il dit que le prince jouait dans l'enclos de derrière avec un couteau , en compagnie de ses pages, que sa vieille maladie le prit, qu'il tomba par terre, et qu'il se perça luincnème de sou couteau. »

Grégoire Nagoï dit : a Qu'il n'a pas entendu ce que Pro* topopof a dit au pape ; que Fédote lui avait dit que Soubota lui avait commandé de sonner. Que Michel Bitiagofski était accouru à lai au brait de la cloche et qu'il était demeuré avec lui dans le clocher. »

Soubota Prok^ïopof confronté avec le pape Fédote, dit : t Michel NagDï étant entré dans la cour, m'a commandé de sonner la cloche pour rassonbler le peuple. i*ai dit au sacristain Ogourets de sonner Beaucoup de gens étant accourus, Michel Nagoï ordonna de tuer Ktiagofeki* 4vant cela, ils étaient en querelle parce que Michd Nagoè

ET. PIÈGES JUSTIFICATIVES. It^

demandait à Bitiagofski de Targent du trésor sans ordre du tsar, et que Bitiagofski le refusait, alléguant la défense expresse du tsar. Quant à Bitiagofski et à ses compagnons morts avec lui , la canaille les a tués je ne saispourquoi. »

Les commissaires ayant fait comparaître en leur présence rArchimandrite Fëdorite, Ilgoumène Savateïa, et les officiers de la

bouche et de la maison de la tsarine , les ont interrogés au sujet des derniers événements.

L'Archimandrite Fëdorite , du couvent de la Résurrection , a dit : « Le samedi , 15 mai , j'ai ofGcié au couvent de Saint- Alexis ; à six heures de jour, après la messe, oii sonna à Téglise du Sauveur, lorsque je me trouvais avec rigoumène Savateïa. Nous envoyâmes des serviteurs pour savoir de quoi il s'agissait, et nous pensions que le feu fût quelque part. Mais nos gens nous rapportèrent qu'ils avaient appris de personnes de la ville et de paysans que le tsarévitch venait d'être assassiné , ou ne savait par qui. Nous partîmes, et déjà le corp<* du prince était dans Téglise^ du Sauveur; Bitiagofski, son fils, Mikita Katchalof, Daniel Tretiakof, et plusieurs hommes à eux, ainsi que dc& habitants, avaient été tués. On conduisit devant la tsarine dans l'église, et en notre présence, Joseph Volokhof à moitié mort, et on l'acheva à force de le battre devant la tsarine. On amena aus» dans l'église la femme et les deux filles de Bitiagofski pour les tuer, mais nous les sauvâmes, et elles furent gardées par les habitants dans l'église ; la mère de Joseph Volokhof fiit conduite au palais et mise BOUS bonne garde. »

(Signature de l'Archimandrite.)

Llgoumène David du monastère Pokrovski. Son monas»

tère estàdeux verstes d'OugUtch, de rautrecôté du Volga *• c II a entendu le tocsin et a cru qu'il sonnait pour un in* cendie. Des £;entilshonune6 Uii ont dit que le tsarévitch avait eu une attaque d'épilepsie ^M laquelle il s'était percé lui-même ; que Bitiagofski et les autres ont été tués par la populace de la ville et des fau-

boui^ ainsi que par des Cosaques du tribunal, parce qu'ils voulaient parler •a peuple. »

L'igoumène du couvent de Saint-Alexis , S&VLteïa , dépose des mêmes faits que l'Archimandrite. Il ajoute « que Bogdat , cuisinier, est venu le mander de la part de la tsarine dans le couvent du Sauveur, et lui commander d'aller dans la ville , que le tsarévitch était mort. Il a vu le tsarévitch égorgé dans l'église et la tsarine a dit que c'était Katchalof, le fils de Bitiagofski , et Joseph Volokhof, qui l'avaient tué. Bitiagofski et ses compagnons étaient déjà morts par la ville. Joseph Yolokhof était encore vivant, contre un pilier de l'église. Quand nous fûmes sortis de l'église , on nous dit qu'on avait tué Joseph » mais je ne sais pas qui a fait le coup. »

(Signature de Savateïa.)

Bogdan , pope de Saint-Constantin , confesseur de Grégoire Nagoï. a Le 45 mai , j'étais à dîner chez Michel Bitiagofski, quand on sonna la cloche d'alarme à l'église du Sauveur. Michel crut que le feu était quelque part et envoya des gens pour s'en informer. Ils revinrent lui annoncer que le tsarévitch était mort. Alors Michel courut dans la cour du palais qui était pleine de gens avec des fourches , des haches et des sabres. Il voulut leur demander pourquoi ils venaient avec des armes, mais ils se jetèrent sur lui. Il se réfugia dans la maison de plandies avec Tre-

BT PIÈGES JUSTIFICATIVES. 421

Hakof , mais on en brisa la porte , on les en arracha et on les massacra pour avoir voulu parler à ces gens. Dans ce moment Daniel Bitiagofski était chez son père à dîner. »

(Déposition signée par Bogdan.)

Ivan Mouranof , staroste-criminel (goubnoi siarosta) a dit : « Le tsarévitch était dans la cour avec des enfants, sesmenins, il s'amusait à ficher avec un couteau [techilsa f[^]tyUhhou nofem), lorsque une attaque du haut mal le jeta par terre et commença à le battre (l'agiter) . Alors luiHoaéme il s'enferra dans la gorge avec son couteau , dont il mourut. Aussitôt le tumulte se mit dans la ville , et beaucoup de gens d'Ouglitch et de la campagne accoururent avec des haches et des fourches. Michel Nagoï a fait tuer Bitiagofski, son fils, Katchalof, Tretiakol et Osip Volokhof, parce qu'ils commençaient à disputer avec lui. »

(Déposition écrite, présentée aux commissaires, par un sous-secrétaire qui a reçu le serment du témoin.)

Plusieurs officiers de bouche de la maison du tsarévitch font des dépositions conformes à la précédente. La plupart n'ont rien vu et ne rapportent que ce qu'ils ont entendu.

Cyrille Mokhovikof , était présent. Il ajoute : a Vaccèi battit longtemps le tsarévitch. Lorsqu'il se fut tué luimême , on se mit à sonner le tocsin , et Bitiagofski courut à la porte de la cour, mais elle était fermée. J'y courus aussi , et la porte s'ouvrit. Lorsque nous entrâmes dans la cour, Bitiagofski se mit à parler aux gens; alors ils tombèrent sur moi , me battirent jusqu'à mort , et me cassèrent bras et jambes , etc. » Le témoin ne sait pas combien de gens ont été tués , il sait seulement qu'on l'a battu jusqu'à mort (on sam oubit na smert). Il nomme cinq

hommes du peuple comme ayant commencé les ^lenoeft a?ec Michel Nagoï.

Cinq autres témoins, officiers de bouche, répèteot le même récit. Au moment de la mort du tsarévitch, ils portaient les plats pour le diner.

Semeïka Youdine, rapporte la même version et presque dans les mêmes termes; il était auprès du buffet au moment où le tsarévitch est tombé, et il a tout vu.

Quatre enfants boyards {Deti bolarskie) attachés à la maison de la tsarine font la même déposition. Us se sont sauvés lorsque le tumulte a commencé.

Trois autres officiers de bouche répètent le même récit qu'ils tiennent de Pë'trouchka Kolobof, page du tsarévitch et témoin oculaire.

(Tous ces témoignages sont formulés dans les mêmes termes. L'accès d'épilepsie qui renversa Tenfantdura quelque temps comme il semble. « Son mal caduc le battit lùngtemps (bilo dolgo), » Ces mots se trouvent dans presque toutes les dépositions. Comment se fait-il qu'on ne lui ôtât pas le couteau qu'il avait à la main?)

André Kozlof, gentilhomme de la tsarine, n'est venu sur les lieux qu'après la mort du tsarévitch. Il déclare que c'est Michel Nagoï qui a donné l'ordre de tuer Bitiagofeki et ses compagnons ; il ne sait pour quel motif.—Suivent des dépositions insignifiantes de nombreux domestiques, relatives au massacre de Bitiagofski. Un d'eux; Stepank» Koriakine, porte-arquebuse {Pistchih) de ce dernier ^ dé> pose que la maison de son maître a été pillée, qu'on

a eonnené tous les chevaux , et que Grégoire Nagoï a pris pour lui un sabre damasquiné d'argent. Il nomme parmi les pillards et les meurtriers Michel et Danilko Gregorief.

Danilko Gregorief , palefrenier, est accouru au bruit dui tocsin avec les habitants de la ville et les Cosaques du tribunal ; on lui a dit que Bitiagofsld etKatchaiof avaient assassiné le tsarévitch ; il s'est joint à ceux qui les frappaient , et le témoin ainsi que son père, conviennent qu'ils les ont battus jusqu'à mort. « Tout le monde s'en est allé tranquillement (mirom) à la maison de Bitiagofski. On Va pillée, on a bu les liqueurs qui se trouvaient dans la cave et défoncé les tonneaux. On a pris neuf chevaux de Bitiagofski qu'on a menés dans l'écurie de la tsarine , mais le mardi , quelques gens de la ville les ont ramenés chez Bitiagofski et ont pris soin qu'on les gardât. Le témoin a emmené pour sa part un cheval bai , et pris un carquois qui est dans sa maison. Il n'a pas vu le sabre damasquiné dont il a été question tout à l'heure. »

Lep(H*tier de la secrétairerie, Avdokimko Mikhaïlof , déposé ainsi : a Trois jours après la mort de Bitiagofski , le mardi, quand on entendit parler des commissaires, le bailli Rousine Rakof alla à la secrétairerie, et Timokba, homme à Michel Nagoï , apporta une poule vivante, deux arquebuses , cinq couteaux , une masse do fer, et ils m'ordonnèrent de couper le cou à la poule, ce que je fis. Le sang fut recueilli dans un bassin, et Vaska Malafeïef , habitant d'Ouglitch, et moi , nous mimes Cr ce sang sur les armes susdites. »

Cette déposition est confirmée par Vaska Malafeïef, qui ajoute que Rakof a déposé ces armes auprès des gens tués le samedi.

Interrogé de nouveau , Michel Gregprief répète son récit de la mort du tsarévitch et ûu massacre qui suivit, en i^outant que Bitiagofski entré dans la cour, courut en

i^i NOTBS

hauty croyant que le tsarévitch était en haut '. On Vy poursuivit et il fut massacré par ordre de la tsarine et de Michel Nagoï. Les. chevaux pris dans Técurie de Bitiagofski furent conduits dans l'écurie du tsarévitch. Michel Nagoï les fit monter par quelques habitants d'Ouglitch qui, pendant trois jours, s'en servirent pour aller à la découverte sur différentes routes. D'autres habitants ont repris ces chevaux chez Rakof et les ont ramenés chez Bitiagofski.

Michel et Danilko Gregorief sont mis en état d'arrestation. Plusieurs employés de la Chancellerie déposent qu'après la mort de Bitiagofski ils ont été menacés , obligés de se cacher, et qu'on a pris dans la caisse vingt roubles destinés à la dépense de la tsarine et du tsarévitch.

Après avoir entendu quelques autres dépositions sans importance , les commissaires reçoivent un placet adressé au tsar par les huissiers du tribunal d'Ouglitch. Ils le supplient de ne pas les confondre avec les coupables. Leur récit de la mort du tsarévitch et du meurtre des prétendus assassins est de tout point conforme aux précédents ; ils ajoutent : « Bitiagofski s'est écrié que Michel Nagoï le faisait tuer, parce que lui, Nagoï, pratiquait des sorciers pour jeter un sort au tsar. » La supplique se termine ainsi : « Seigneur gracieux Tsar, montre ta clémence, que nous, tes orphelins [siroty /vole) , nous ne périssions pas dans ce massacre ! Ne nous

fais pas mourir d'une mort imméritée 1 Seigneur Tsar, aie pitié de nous. »

Une quarantaine de paysans déposent qu'ils sont accourus au bruit du tocsin , et qu'ils ont vu massacrer Bitia-

I. Cette déposition est remarquable. Comment Bitiagobkiy enté dans la cour, nVi-il pas tu le tsaréTitch mor' t

ET PIÈCBiS jostifigativbs. 4^5

gafeki. Le chef de ces paysans (gens de corvée) ayant fait des représentations aux habitants, a failli être assommé* —Un paysan qui criait qu'on avait tort de tuer ainsi des h(»nmes sans l'ordre du tsar, a été jeté en prison.

İDeux habitants d'Ouglitch racontent qu'ils ont été poursuivis comme partisans de Bitiagofski, par une vingtaine de furieux , et obligés de se cacher dans un bois jusqu'à l'arrivée des commissaires.

Le 24"* de mai, la veuve de Bitiagofski a présenté la requête d-jointe à la commission, contre Michel et Grégdre Nagoï :

< Devant Monseigneur le Tsar et grand prince de toutes les Bussies, Fëdor Ivanovitch, se prosterner et pleure une veuve infortunée, suppliante de Ton Altesse , Âvdotitsa , pauvre femme de Bitiagofski, avec ses filles Dounka.et Machka *• Je demande justice de Michel et Grégoire Nagoï. Ils ont lordonné , Seigneur, qu'on tuât mon mari Michel , et mon fils Danilo , par méchanceté , parce que mon mari avait eu querelle avec Michel Nagoï , au sujet de ce qu'il pratique des sorciers et des sorcières pour le tsarévitch Démétrius. Un sorder, Andriouchka Motchalof, Seigneur, vivait toujours chez Michel et Grégoire Nagoï et chez Zénobie An-

dreievna femme de Nagoï. Et Michel Nagoï commandait à ce sorcier de consulter le sort, à ton sujet et à celui de la Tsarine , pour savoir si vous seriez longtemps sur le trône. C'est ce que j'ai appris de mon mari. Et le jour de sa mort , il avait eu querelle parce que Michel Nagoï exigeait des corvées contre ton ordre impérial. C'est dans un accès de haut mal que le tsarévitch s'est percé de son couteau, et,

i. Toas 1m noms i<mt m diminntif par bunflité.

136 IfOTES

aiqiaravaiit , Seigneur, pendant le grand carême, il avait en une attaque dans sa chambre , et il blessa alors la tsarine sa mère, et cela lui arrivait toutes les fois qu'il avait un accès. André Nagoï , la nourrice et des boyards étai[^]it à le tenir. Il leur mordait les mains, et ce qn*il attrapait avec les dents il remportait (ou il le maageait : to otest). Quand le tsarévitch est mort , Seigneur, mon mari et mon fils étaient à dîner dans leur maison, avec Bogdan, le prêtre de Saint[^]Constantin , confesseur deGré[^]re..Âu bruit du tocsin , mon mari et mon pauvre enfant coururent au palais, croyant qu'il y avait un incendie; alors Michel et Grégoire , par haine qu'ils avaient contre eux , commandèrent à Técuyer de la tsarine, Michel Gregorief , et à son fils Danilko , de tuer mon mari. Mon fils n'était pas au palais ; on Ta tué dans la secrétairerie. Après ces meurtres , Michel et Grégoire ont envoyé Gregorief et Danilko dans notre maison , et ils m'ont traînée moi et mes filles dans la cour du palais, à demi nues, et la tête découverte, et ils ont pillé san[^] rémission nos chevaux. Glorieux Seigneur Tsar, montre ta miséricorde; commande qu'on recherche nos chevaux. >

Et le 2 juin , ie Seigneur tsar et grand Duc de toutes les Rtts-
sies , Fëdor Ivanovitch , ayant pris connaissance, de cette en-
quête, a commandé aux commissaires, aux boyards et aux sacré-
taires, de se rendre chez le patriarche Job en un synode général
pour qu'il en fût fait lecture.

Là , le métropoHtain Gelase a dit : « Je déclare devant toi, pa-
triarche Job, et devant le synode que le jour où j'allai d'Onglitch à
Moscou, la tsarine ftlarie, m'ayant mandé, m'a dit avec de
grandes instances , que la mort de Bitiagofski et des autreâ gen-
tilshommes était un péché et

ET PIECES JUSTIFICATIVES. i27

an crime , et qu'elle me priait de porter son humble suppliche
au Seigneur tsar, pour qu'il youlût bien montrer sa miséricorde à
l'égard de ce pauvre ver de terre son frère Michel. 1»

On lut ensuite la suppliche de Rousine Rakof , bailli d'Ou-
glitch , adressée au même métropolitain Gelase, qu'il conjure de
parler au tsar en sa faveur pour qu'on ne le confonde pas avec les
coupables (cette lettre reproduit la déposition de Rakof avec de
nouveaux détails), a Grégoire et Michel Nagoï , écrit-il , lui ont
fait baiser lacroix (prêter serment) six fois dans un jour, et jurer
de ne pas les trahir, c Sois des nôtres, » lui disaient-ils. Ils l'ont
obligé avec quelques autres à placer auprès de plusieurs des
morts quatre couteaux , une masse , un sabre et deux arquebuses
teints dans ie sang d'une poule qu'ils ont égorgée dans la secré-
tairerie. C'est pour la haine qu'ils portaient âBitiagofskique les
Nagoï l'ont fait assassiner. Le même jour, Michel Nagoï s'était
disputé avec Bitiagofski au sujet de certaines corvées. Le tsar
avait fait retirer cinquantes corvées à Michel, et Bitiagofski vou-

lait faire exécuter cet ordre. Le jour du massacre , Michel était ivre-mort {mertvo pian), »

Après avoir pris connaissance des événements d'Ouglitch, et des dépositions du métropolitain Gelase, le patriarche a exprimé toute Thorreur que lui inspiraient ces meurtres abominables, r—
« De la part de Michel et de Grégoire Nagoï, et des habitants d'o[]glitch, il y a trahison évidente, a-t-il dit, contre le Seigneur tsar et grand Duc de toutes les Russies, Fëdor Ivanovitch. Le tsarévitch Pémétriusa reçu la mort par un jugement de Dieu. Michel Nagoï a fait massacrer Bitiagofski et de loyaux officiers du tsar, qui s'efforçaient de détourner le peuple de la rébel-

I2S IfOTBS

li<m, parce quo Bitiagofàki lui reprochait d'entretenir le sorcier Andrioucha Motchalof et d'autres magiciens. Pour lesquels crimes, Michel , son frère, ses serviteurs et les habitants d'Ouglitch ont mérité tout châtiment C'est une affaire du siècle , que Dieu juge et le Seigneur tsar. Tout est dans sa main , le chAtiment et la merci. Quant à nous , notre devoir est de prier le Seigneur et sa sainte Mère, et les grands saints protecteurs de la Russie, Pierre, Alexis , Jean et tous les saints, pour le tsar Fëdor Ivanovitch , et la tsarine Irène ; qu'ils vivent et régneront longtemps et jouissent de la paix intérieure. »

Le même jour, les boyards ayant rendu compte du tout au tsar, celui-ci a commandé qu'il en fût dressé un mémoire. Il a paiement donné l'ordre d'arrêter et de conduire à Moscou, sous bonne garde, plusieurs personnes compromises, notamment le sorcier Motchalof. On recommande de l'amener les fers aux pieds

et aux mains et de veiller soigneusement à ce qu'il fCattente pas à sa vie

Gos. Gramoty , II , p. 4 03 - 4 23.

NOTE B

M. Pavlof . auteur d'un Mémoire intéressant sur le règne de Boris Godounof (Ob istorUcheshom znatchenii tsarsU vovaniia Borîsa Godounova*)^ â traité avec quelque détail cette question dent Karamzine ne semble pas avoir apprécié toute l'importance. Sui-vant M. Pavlof, Boris, en abolissant la coutume de Saint-Georges, c'est-à-dire en

I. Moscoa 1850, m-8* de 432 pages

ET PIEGES JUSTIFIGATITB9. 429

retirant aux paysans le droit de changer de résidence et de louer leur travail à qui leur plaisait, s'était proposé d'abaisser la classe des grands propriétaires et de s'attacher celle des petits gentilshommes. On appelait alors ces derniers Deti b&larshie y enfants bo^u^s ; ils faisaient la force des armées russes, et constituaient à cette époque en Russie ce qu'on a depuis appelé la classe moyenne.

Nul doute qu'en s'attachant cette partie si considérable et en réalité si puissante de la nation , Boris ne prit le moyen le plus sûr d'affermir son autorité et de préparer le succès de ses plans

ambitieux ; mais il me semble douteux que la mesure dont il vient d'être question dût lui concilier la petite noblesse.

Voici par quel argument M. Pavlof soutient sa thèse, a Les grands propriétaires, dit-il, les princes et les boyards, disposant de revenus considérables , payaient mieux les cultivateurs qu'ils employaient sur leurs terres et en exigeaient moins de travail. Partout le grand propriétaire est phis généreux, moins exigeant que le petit propriétaire, le besoin d'économie rend celui-ci exigeant et souvent avare. De là ce résultat naturel, que les petits propriétaires manquaient souvent de bras pour labourer leurs champs. Mais du moment ou le paysan ne fut plus libre de changer de village et d'offrir son travail à qui le payait mieux , la petite noblesse n'ayant plus à craindre la concurrence des boyards, eut à sa disposition des travailleurs à poste fixe. »

J'admets avec M. Pavloi que les grands propriétaires durent perdre notablement à l'abolition de la Saint-Georges, mais il ne me paraît pas clair que les petits dussent y gagner beaucoup. Au contraire, à mon avis, cette mesure, comme tous les changements brusques et radicaux, dut être

•30 NOTBS

nuisible à tous les intérêts. En effet pour que le résultat indicpié yèr M. Favlof eût lieu, il aurait fallu que la population fût divisée proportionnellement à retendue des terres cultivables , et c'est œ qui n'existe nulle part; c'est ce qui n'existait pas assurément en Russie vers la fin du XVI* siècle. La même raison qui procurait plus de luras aui grands propriétaires qu'aux petits, devait répartir les cultivateurs par groupes proportionnellement beaucoup plus nombreux sur les possessions des premiers que

sur celles des seconds. Que si l'on examine avec M. Pavlof , la composition de la classe des Enfants boyards , et qu'on observe, comme il l'a fort bien remarqué, que la plupart étaient attachés à la personne , ou faisaient partie de la clientèle des grands seigneurs, on ne pourra guère douter que presque tous les groupes de population un peu considérables ne fussent sous la dépendance immédiate d'un boyard. Cet état de choses fut celui de toute l'Europe au moyen âge , et il ne me semble pas possible qu'il en fût autrement en Russie.

L'annexion au grand-duché de Lithuanie des royaumes de Kazan et d'Astrakhan , la prospérité des espèces de républiques cosaques sur le Dnieper, le Don et le Volga, enfin le goût inné et très-vif de la race slave pour la vie nomade et les aventures , paraissent avoir déterminé vers la fin du XVI^e siècle une émigration alarmante vers les provinces méridionales. C'est à ce mouvement , qui menaçait de dépeupler l'ancienne Moscovie , que Boris chercha un remède violent et hasardeux dont on ne pouvait imaginer un despote peu éclairé. Il est vraisemblable qu'il montra beaucoup de partialité dans l'exécution d'une mesure si difficile dans son application et qu'il fut en général

indulgent aux petits propriétaires et rigoureux pour les boyards ses rivaux.

Il est bien difficile aujourd'hui d'apprécier exactement les conséquences immédiates d'une mesure dont le but et les dispositions nous sont si imparfaitement connues. Cependant il n'est pas téméraire de penser que la perturbation fut profonde et générale , et que la classe des paysans en conçut une irritation très-vive. Ne peut-on pas attribuer à ce motif et la grande famine de 1460-1463, et l'émigration avec lequel furent accueillis les

imposteurs qui usurpèrent le nom de Démétrius, et Taccroissement prodigieux que prit, vers le même temps, la petite république des Zaporogues? Pendant près d'un siècle, leur camp du Dnieper, avec son droit d'asile comme la Rome de Romulus , harassa ses voisins et se recruta de tous les fugitifs des provinces slaves.

Selon M. Pavlof , l'intention de Boris ne fut pas de réduire à la condition de serfs les paysans libres : il ne voulut qu'une chose, les empêcher de changer de demeure selon leur caprice. J'avoue qu'il m'est assez difficile de saisir la différence entre des serfs et des paysans , sans propriété personnelle, obligés de travailler pour leur seigneur aux conditions qu'il leur dicte. Si l'abolition de la Saint- Georges ne réduisit pas les paysans russes à l'état de serfs, elle dut avoir pour conséquence de faire regarder le servage comme un bienfait par la plupart d'entre eux.

NOTE C

SUft LES COSAQUES.

« Us (les Cosaques) sont Grecs de religion , appellei en leurs langues Rus {Rous^ la Russie] ; ils oui en grande vénération les iours de festes et lez ieusnes ausquels ils emploient 8 ou 9 mois de l'année et qu'ils fcmnt consister en abstinence de chair. Us se rendent tellement opiniastres en cette fonnalité, qu'ils se persuadent que leur salut gist en la distinction des viandes : aussi , en récompense , il ne croy pas qu'il y ait nation au monde semblable à la leur pour ce qui concerne la liberté de boire; car ils ne. sont pas si tost desennyvrés qu'ils ne reprennent aussi tostr

(comme l'on dit) du poil de la beste, toutefois cela s'entend pendant le temps de loisir, car lorsqu'ils sont en guerre, ou qu'ils minuent quelque entreprise, ils sont extrêmement sobres et n'ont rien de plus grossier que la robbe. Ils sont fins et subtils , ingénieux et libéraux sans dessein ny ambition de devenir fort riches , mais ils aiment grandement leur liberté sans laquelle ils ne Toudroient vivre , et c'est pour ce suiet qu'ils sont fort enclins à la révolte et à se rebeller contre les seigneurs du pays lorsqu'ils s'en voyent gounnandez, de sorte qu'il se passe rarement 7 ou 8 années , sans qu'on les voye mutinez ou se souslever contr'eux. Au reste ce sont gens de mauvaise foy, traistres , perfides et ausquels il ne se faut fier que de bonne sorte ; ils sont d'une trempe fort robuste et endurans facilement le chaut et le froid , la fa&n et la soif,

BT PIÈCB8 JU8T1FIGATIYBS. 133

inbtigables en la guerre, hardis, courageux ou plustôt léméraires, qui ne tiennent compte de leur vie : là où ils tesmoignent plus d'adresse et de valeur c'est à se baitre dans le Tabord (Tabord^ camp enclos de chariots) et couverts de chariots , car ils sont fort iustes à tirer des fusils qui sont leurs armes ordinaires , et à deffendre des places. Ils ne sont pas mauvais aussi à la mer, mais à cheval ils ne sont pas aussi des meilleurs. Il me souvient d'avoir vtilOO cavaliers Polonnois seulement mettre en dérouté 2000 de leurs meilleurs hommes. Il est bien vrai que 400 de ces Cosaques à l'abry de leurs tabords ne craignent point 4000 Polonnois , ny mesme deux mille Tartares : et s'ils estoient aussi vaillans à cheval qu'ils sont à pied , l'estime qu'ils seroient invincibles. Ils sont de belle taille, dispos et nerveux. Us aiment d'aller bien couverts ce qu'ils font assez paroistre quand ils ont butiné

chez leurs voisins, car autrement ils se couvrent de vestements assez médiocres ; ils jouissent naturellement d'une parfaite santé, et mesme sont assez exempts de cette maladie endémique en toute la Pologne, que les médecins appellent Blica {la Piique (à cause que tous les cheveux de tous ceux qui en sont attaquez , s'entortillent et se meslent horriblement ensemble , les naturels du pays l'appellent Gosches {Korosta). On en voit mourir fort peu de maladie si ce n'est dans une extrême vieillesse , la pluspart mourans au lit d'honneur et se faisant tuer à la guerre.

« La noblesse parmi eux, dont il y a fort petit nombre, tient de la polonoise, et il semble qu'elle ait honte d'estre d'autre religion que la romaine , à laquelle elle se range tous les jours , qnoy que tous les grands et tous ceux qui portent le nom de princes soient issus de la grecque,

c Les paysans y sont tout à fait misérables, obligez qo*ils aont de travailler 3 lovrs de la semaine, avec leurs chevaux et leurs bras, au senrioe de leur seigneur , et de loi payer, selon les terres qa'ils tiennent, quantité de boisseaux de grains , force diapons , poulies , oyaons et poollets, àsaroir aux termes de Pasqoes, de la Pentecoste et de la Nativité , de plus de charier du bois , pour le service de leordit seigneur et de faire mille autres corvées aus-quelles ils ne deuroient estre suiets, sans Targent contant qu'ils exigent d'eux, comme aussi la disme des moutons, des pour-ceaux, du miel , de tous les fruits et de trois ans en trois ans le troisième bœuf. Bref ils sont contrains de donner à leurs maistres ce qu'il leur platt demander, de sorte qu'il n'est pas merveille si ces misérables n'amassent iamais rien assubiettis qu'ils sont à des conditions si dures : mais c'est encore peu de chose car leurs seigneurs ont puissance absolue non seulement >ur leurs biens ,

mais aussi sur leurs vies , tant est grande la liberté de la noblesse polonnoise (qui vivent comme en un paradis et les paysans comme s'ils estoient en purgatoire), de sorte que s'il arrive que ces pauvres paysans tombent asservis en la main demeachans eigneurs, ils sont en estât plus desplorable que les forçats des gal-lères. C'est cet esclavage qui fait que beaucoup s'eschappent , et que les plus courageux d'entre eux fuyent vers le Zaporoiys, qui est le lieu de la retraite des Cosaques dans le Boristhène , et après y avoir passé quelque temps et fait un voyage à la mer, ils sont réputés Cosaques Zaparouski, et de semblables débandades , leurs légions grossissent toujours démesurément. »

Description d'Ukraine^ qui sont plusieurs provinces

BT PIBGfIS IUSTIPIC4TIVES. 435

du royaume de Pologne, etc., par le sieur de Beaupias Bouen, m.dglx. P. 7.

SUR LA BATAILLE DE KLOUGHINO

Lattre de ZoUiewski an roi de Pologne , sur la bataille de Klonehino.

Très -illustre et gracieux Seignear, notre Seigneur très» gracieux!

Offirant mes très-humbles services à la gracieuse bienveillance de y. M., mon Seigneur très-gracieux,

Voici les motifs qui m'empêchent d'adresser souvent à V. M. mes rapports sur ce qui se passe ici : 4» La route n'est pas sûre à

cause des maraudeurs ; 2^ Tant que les affaires ne sont pas décidées je demeure dans l'attente, et je ne veux pas entretenir Y. M. de projets encore incertains. Déjà j'ai fait connaître à Y. M. comment je suis arrivé ici devant ce camp retranché occupé par les ennemis. Ils y attendaient le secours de L'armée du prince Démétrius Ivanovitch Chouiski, et moi, autant que mes moyens me 1^ permettaient, je m'appliquai à les y resserrer, les entourant de palissades, établissant des corps de garde d'observation , empêchant absolument toute sortie, leur coupant les vivres et le fourrage. Continuellement j'envoyais des détachements sur Mojaïsk afin d'avoir des nouvelles du prince Démétrius, et j'employais aussi des espions pour obtenir des renseignements à son égard. Mais forcé d'être brièvement à Y. M., je passe beaucoup de détails, car des affaires incessantes ne me laissent que peu de temps pour écrire; d'ailleurs , Sire, je ne veux pas fatiguer Y. M. pat

la lecture d'une longue lettre. J'ai chargé M. nonce de ^wow, d'écrire toutes les particularités au Conseil de 9. M. En résumé, le gros des événements est comme il suit. Le 9 juillet , vers deux ou trois heures du matin , je fus instruit que le prince Démétrius Ghouiski , parti de Mojaïsk, était allé coucher à huit milles de son camp. Du vendredi au samedi, l'ennemi avait concentré toutes ses forces, Moscovites et étrangers. Ces derniers, sous Pontus de La Gardie et Edouard Hom , formaient un corps de plus de cinq mille hommes bien armés, et comme il y parut plus tard , tous gens déterminés. Les Moscovites étaient plus de trente mille, avec nombre de gens de marque et de voïévodes, André Galitsine, Daniel Mezetski, Iakof Boriatinski , Basile Boutourline et autres. C'est avec ces forces qu'ils se flattaient d'anéantir l'armée de Y. M., et de faire lever le siège de Smolensk. Aussitôt' je réunis les

colonels et les capitaines des troupes de Y. M. Beaucoup de motifs graves et puissants, qu'il serait trop long de rapporter me dissuadèrent d'attendre l'ennemi. Seulement j'aurais désiré trahier jusqu'au 6 juillet, auquel jour m'en remettant à Notre-Seigneur Dieu, j'étais résolu de tenter la fortune. Laissant donc une partie de mon armée devant le camp retranché avec toute l'infanterie et les Cosaques de Y. M., le même jour, 3 juillet, vers le soir, je me mis en marche à la légère, sans voitures, sur Klouchino où l'armée ennemie comptait s'établir, à environ quatre milles de notre camp. Nous marchâmes toute la nuit. A la pointe du jour, j

mon avant-garde reconnut l'ennemi à la rumeur de son camp
* qui était proche, en avant de Klouchino. Nous

1 . E9 fremitu eoëtrorum , dit Zolktewski, selon son habitude
dé »\$Jcr It plu de Utin qu'U peut l son polonais.

n'étions pas attendus, car il n'était pas sur ses gardes, n'ayant pas pris la peine de se Êdre édaïror, et nous le surprenions littéralement encore au lit. Mais, comme en raison des chemins infrenx, notre armée ne pouvait faire diligence, je fus contraint d'attendre une heure et plus, jusqu'à ce que nos gens fussent sortis de ces mauvais chemins, et cependant l'ennemi se réveilla, et ses grands gardes nous découvrirent. C'est ainsi qu'il y eut, 4 juillet, nous en vîmes aux mains avec les Moscovites, dès avant le lever du soleil. Ce fut pour nous un avantage considérable que la confusion où les jeta notre arrivée imprévue, car ils nous méprisaient à cause de notre petit nombre, et s'attendaient d'autant moins à notre attaque, qu'ils nous savaient tout occupés à l'investissement du camp de Tsarevo-Zaïmistche et ne pouvaient croire que nous eussions l'audace d'aller à eux. Ils commencèrent à se former devant nous, surtout les étrangers-français, fort bien armés,

comme il conyient à des gens de guerre. Le combat dura trbis heures au moins avec des chances variées (aneipUe Marte). Aujourd'hui qu'une bataille se décide par une charge, on s'étonnera peut-être qu'il fut si longtemps difficile de juger de quel côté la victoire allait se déclarer. Mais le Tout-Puissant dans sa mis^corde, nous fit cette grâce, qu'après tant de vicissitudes d'un côté et de l'autre, Vintrépidité et la constance des troupes de Y. M. surmontèrent l'ennemi. D'abord les Moscovites se mirent en fuite, puis les étrangers. Les soldats de V. M. sabrant et culbutant Ui cavalerie étrangère, entrèrent pèle-mèle avec elle dans son camp, d'où ils la chassèrent dans les bois. Cependant l'infanterie étrangère demeurait en bon ordre à l'abri des bois, en sorte qu*(i) était difficile à notre cavalerie de

NoTB

ia charger. Mes fantiRMmi et ceu» de M. le sUuroBteCSalniieU nicki , n'étaient pas plus de cent, car nous avûms été forcés de laisser le reste à Tsarevo-Zaïmistidie ; en sorte qu'il n'y avait pas moyen de déloger ces gens-là. Outre eétày il y avait encore quelques escadrons de gendames français, mais leurs chefe Pontus et Edouard fion s'étnent éloignés après le premier dioc. Delaville était resté malade à Pogth reloé : ainsi ils se trouvaient sans capitaines. Les voiévotes moscovites, Galitsine et les autres s'étaient enfuis de même. Pour Démétrios Ivanovitch Chouiski , il demeurait dans un petit retranchement qu'il avait fiedt faire pendant la nuit. Ce retranchement et le camp de Chouiski communiquaient avec le camp des soldats étrangers. Après avoir chassé l'ennemi du champ de bataille, je me misa considérer comment,

avec l'aide de Dieu, il serait possible d'obtenir une victoire décisive. Aussitôt que mes gens furent revenus de la poursuite, j'allais leur conumander d'assaillir le camp des étrangers, quand en ce moment même les Français eommencèrent à passer de notre côté , par deux et par trois , ce qui me donna l'espoir que bientôt tous les autres se soumettraient à la grâce de V. M. Je parlementais avec eux., lorsque Pontus et Edouard Hom, qui s'étaient tenus jusqu'alors cachés dans les bois, rentrèrent dans leur camp, et essayèrent de s'opposer à ces pourparlers. Mais les sol dats ne voulurent pas les écouter, car ils voyaient que les Moscovites s'étaient retirés, et qu'ils avaient beaucoup de morts , c'est pourquoi ils désiraient fort entrer en arjrfrmgement avec nous. Démétrius Chouiski , de son côté, essaya de rompre ces pourparlers et envoya faire à ces étrangers des promesses inouïes , mais inutilement. Les soldats mer^ cenaires obligèrent Pontus et Hom à prendre part à la con«

BT PIÈCES JUSTIFICATIVES. 439

vention dont yencî les articles : Qu'il y «ara pour eux tous vie et bagues sauves; que ceux qui désireroiit entrer au service de V. M. en auront la faculté; et que ceux qui voudroient retourner dans leur pays auront un sauf-conduit; enfin que de leur côté, eux et leurs chefs s'engageront par serinent (et en donnant la main) à ne pas porter les armes contre V. M., particulièrement dans Tarmée Moscovite. Démétrius Chouiski s'apercevant que les étrangers parlaient avec moi à son sujet (il y en avait environ un millier), n'attendit pas la fin de la conférence. Abandonnant avec précipitation le retranchement où il s'était enterré et fortifié avec ce qui restait de Moscovites en état de combattre , il se jeta dans les bois qui n'étaient pas fort éloignés. Quelques-uns

de nos gens lui donnèrent la crosse, les autres avec les étrangers se jetèrent dans le camp de Chouiski qui était riche et bien pourvu de tout» Là, parmi les autres chariots, était resté le carrosse de Chouiski, On prit son sabre, son casque et sa masse [boU' lava). Dans la poursuite, comme cela arrive ordinairement, on en tua beaucoup plus que dans la mêlée. Soltykof me dit qu'il a vu au nombre des morts Iakof Boriatinski. Basile Boutourline est prisonnier. Nous avons pris encore un secrétaire d'État, Iakof Dekoudof, qui apportait de l'argent pour les étrangers, et de fait, le samedi avant la bataille, il leur avait donné 40,000 roubles en argent; outre cela, il avait apporté pour 20,000 roubles en fourrures et en draps qui n'avaient pas encore été déballés, et que nos gens ont pris dans le camp de Chouiski. Nos Pocholiks et les Cosaques de Pogrebistch, bien avisés, ont raipassé un beau butin. Les troupes de V. M. ont fait de grandes pertes en hommes et en chevaux, et il est nécessaire que

la bonté de Y. M. leur accorde des secours d'argent pour se remonter. Je ne vous dirai pas aujourd'hui les noms de ceux qui se sont signalés au service de Y. M., car en commençant je vous avais annoncé une lettre très-courte et je me suis déjà fort étendu. Seulement, je dirai de tous en général, que je les ai vus, et Taffaire le prouve suffisamment, se conduire bravement au service de Y. M. et comme il convient à des gens de guerre, et je suis sûr que Y. M. daignera en être satisfaite. 11 y avait dans l'armée ennemie onze fauconneaux, dont sept seulement sont entre mes mains, encore a-t-il été difficile de les amener, faute de moyens de transport. Les autres sont encore avec les capitaines. Nous avons une dizaine d'étendards, entre autres celui de Boutourline qui commandait l'avant-garde, et Yét/m" dard de Ghouiski, de soie magnifiquement brodé d'or. Y. M. veut bien m'écrire de lui

envoyer Ivan Soltykof* Je devine le motif. Son père le croit dangereusement blessé. Il se porte très-bien au contraire , et s'est trouvé avec moi dans cette bataille où il s'est comporté bravement ainsi que les autres boyards moscovites attachés à Y. M. Je n'ai rien de plus à mander à Y. M. que de lui offrir mes humbles services.

Écrit au camp devant Tsarevo-Zaïmistche, le 5 juillet

PoiUScHptfim. Les étrangers faisant partie de l'armée ennemie , Allemands, Français , Anglais , Écossais , se sont tous rendus au camp de Y. M. Hier, après ma conférence avec Pontus , peu s'en est fallu que les Anglais ne 16 tuassent; Edouard de Horn et quelques Finlandais et Suédois qui s'étaient sauvés avec lui, parvinrent à retenir ces fu-

BT PIÈCES JUSTIFICATIVES. lit

lieux qui lui redemandaient l'argent qpi'il avait reçu des Moscovites et qu'il ne leur avait pas distribué. Pontus est allé à Pogoreloë pour emmener un Français malade qui s'y trouvait, le capitaine Delaville, et de là gagner la frontière de Livonie. Il m*a promis et m*a donné sa parole de ne plus servir les Moscovites. Il ne veut pas aller en Suède, et désire se rendre dans les Pays-Bas. Edouard Horn , de son côté, m*a demandé avec instance d'intercéder auprès de V. M. pour obtenir ses bonnes grâces.

V. M. n'ignore pas la fidélité et le zèle de M. Zborowski à la servir dans cette guerre. Le temps montrera combien les affaires de Y. M. ont gagné grâce à lui. Dans ces dernières occasions et surtout dans la bataille qui vient d'avoir lieu , et où je lui avais confié le commandement de rai!<) droite, il s'est comporté en vrai gentilhomme et a montré à la fois la valeur d'un soldat et la

prudence d'un général consommé. Je me plais à rendre hommage à son intrépidité. Comme il y a fort longtemps qu'il se trouve loin de sa maison, ses affaires sont fort en désordre; en outre, dans la dernière bataille, il a fait des pertes considérables; ces motifs, et surtout sa santé très-altérée, l'obligent à retourner chez lui. Je supplie très-humblement Y. M. de prendre en considération ses loyaux services et sa bravoure, et de vouloir bien lui accorder ses faveurs et ses bonnes grâces.

Ms de Zolkiewski , p. 316.

Extrait du Journal de Samuel Maskiewicz.

Nos espions avertirent M. le Hetman (Zolkiewski)

de l'approche de l'armée moscovite et de sa force. Nous

n'étions que trois mille en l'iron, tandis que les Moscovites avaient plus de cinquante mille combattants, outre vingt mille païens armés qui portaient derrière eux des pieux pour fortifier son camp. Yalouïef se trouvait à la tête de huit mille hommes que nous tenions assiégés. Les nouvelles se succédaient rapidement et pas une qui ne fût alarmante. Nos gens s'inquiétaient d'autant plus qu'il n'y avait pas de lieu propre pour donner bataille, car notre camp se trouvait au milieu de grands bois, et derrière nous un corps ennemi dans ses retranchements. Obtenir de l'ennemi qu'il capitulât ne paraissait pas possible. Nous retirer, il n'y fallait pas songer. Dieu seul pouvait nous donner la victoire. M. le Hetman envoyait sans cesse reconnaître les Moscovites. On lui ramena quatre Allemands qui s'étaient rendus volontairement et qui nous instruisirent en détail de tous les projets de l'ennemi.

Les colonels et les capitaines réunis à cette occasion par M. le Hetman furent d'avis de prévenir l'ennemi. Les Moscovites pensaient tomber sur nous le lendemain, et nous résolûmes de les attaquer le jour même. Ils n'étaient qu'à quatre milles de nous. On ordonna à toutes les compagnies de se préparer pour l'action et de prendre des vivres pour deux jours. Cela fut exécuté fort secrètement afin d'échapper à l'observation de Yalouïef et le laisser dans l'ignorance de notre mouvement ; car si dans ce moment il fat tombé sur nos bagages , où nous n'avions que peu de monde, il s'en serait facilement emparé. C'est ainsi qu'avec l'aide de Dieu , le samedi , une heure avant la nuit, nous montâmes à cheval et sortîmes en silence de notre camp, n'y laissant que sept cents cavaliers en deux régiments, savoir : celui du staroste de Braclaw, Ralinowski,

et celui de Boboski, outre quatre mille Cosaques Zaporogues et deux cents hommes de pied. Le Hetman emmena environ deux mille cinq cents cavaliers et deux cents fantassins, avec deux pièces de campagne traînées par quatre chevaux. Nous n'avions nul bagage, à ce n'est le ciurrosse du Hetman. Après avoir marché toute la nuit , le 4 juillet, à la pointe du jour, nous nous trouvâmes tout à coup en face de l'ennemi. Notre arrière-garde était encore loin avec les canons enfoncés dans la boue par les chemins bourbeux de la forêt, en sorte qu'il était difficile de commencer l'affaire. Le Hetman n'osant pas attaquer le vaste camp de l'ennemi , envoya ordre à l'arrière-garde de faire diligence, et cependant rangea son monde en bataille, et fit mettre le feu au village auprès duquel les Moscovites s'étaient campés. En même temps nos tambours et nos trompettes se mirent à sonner. L'affaire s'engagea près de Klouchino. Les ennemis , surpris par notre arrivée imprévue , s'empressèrent de sortir de leurs quar-

tiers : les Moscorites avaient le leur tout entouré de palissades , et les Allemands campaient à part dans une enceinte de chariots. Les uns et les autres étaient très en désordre, et se disaient sans doute selon le proverbe : « Passe-moi le cheval , selle la chabraque. » Les Allemands engagèrent l'action avec leurs ruses ordinaires , s'abritant des marais, des haies et des bois , et leurs mousquetaires A pied couverts par des piquiers nous firent beaucoup de mai. De leur côté , les Moscovites se défiant de leurs propres forces , se mêlèrent avec les escadrons des reîtres allemands et se préparèrent à donner sur nous avec eux. C'était e&ayant de comparer cette multitude j-^ombrable avec notre poignée de soldats. Le Hetman rappelant à chacim la gloire immortelle ordonna de charger, et cependant

(es ecclésiastiques parcourant les régiments, bénirent nof cavaliers. D'abord, au nom de Dieu, quelques escadrons s'engagèrent; d'autres chargèrent ensuite, chacun à son tour. Mais, permis de conter les détails de cette bataille à celui qui n'a fait que la regarder. Pour moi je trouvai qu'il faisait chaud sous l'enseigne du prince Porycki , et il faisait bon s'émoucher de droite et de gauche; chacun de nous eut à jouer des bras jusqu'à tomber de fatigue. Qu'il suffise de dire, qu'à l'exception de l'escadron de M. Martin Kasanowski , que le Hetman gardait comme réserve, tous les autres eurent à fournir huit ou dix charges. Cela peut paraître incroyable, mais la chose est certaine ! Le Hetman se tenait sur une éminence , d'où il voyait nos gens disparaître comme dans un abîme infernal au milieu des flots d'ennemis et suivre avec peine notre étendard dressé qui les conduisait au combat. Perdant presque tout espoir, comme un second Moïse, il levait les mains au ciel et l'implorait sans relâche. Tout notre espoir était dans la bonté du Tout-Puissant « et c'est à sa pitié pour le peuple

polonais que nous dûmes la victoire. Dans nos charges réitérées, nos rangs s'étaient confondus et nos forces s'épuisaient, car le proverbe a raison de dire que « Hercules lui-même ne peut rien contre le nombre. » Nos chevaux n'en pouvaient plus, et nos cavaliers combattant sans cesse depuis l'aube d'un jour d'été jusqu'à l'heure du dîner, c'est-à-dire depuis cinq heures, commençaient à perdre courage et résolution dans des efforts surhumains. En outre, nous frémissions en songeant que nous nous trouvions sur une terre ennemie, au milieu d'ennemis innombrables et féroces. Faire retraite les armes à la main, il ne fallait pas y penser; demander quartier n'était pas moins impossible; notre

salut dépendait de Dieu, de la fortune et de nos armes. Nous nous encourageons l'un l'autre dans cette espérance qui soutenait notre courage. Enfin elle nous manqua, car en même temps que nos forces, nous avions perdu nos lances, ces armes indispensables au hussard et si redoutables à l'ennemi. Tout nous manquait à la fois et l'ennemi redoublait de force et de hardiesse. Enfin nos gens, leur étendard en avant, se jettent sur les rangs ennemis en criant « À la charge là la charge / » Vain effort, nous n'avions ni ordre ni force; on ne voyait plus ni colonels ni capitaines. C'était une mêlée et une confusion inexprimables. En ce moment, l'ennemi remarquant notre situation, détache contre nous deux corps de cavalerie de réserve pour nous donner le coup de grâce; mais ce mouvement nous sauva, et, par la grâce du Tout-Puissant, nous donna la victoire. Cette cavalerie tombant sur nous qui étions en désarroi, nous lâcha sa salve de pistolets, puis, selon l'usage des reiters, fit demi-volte pour recharger ses armes, tandis que la seconde ligne s'avavançait pour tirer à son tour. Alors, sans attendre cette décharge, nous tombons sur

eux le sabre à la main , de telle sorte que la première ligne n'eut pas le temps de recharger ni la seconde de tirer. Toutes deux tournèrent le dos et se renversèrent sur le gros de l'armée moscovite rangée devant les portes de son camp , la culbutèrent et la mirent en désordre. Les Moscovites effrayés s'enfuirent pêle-mêle avec les Allemands, et se jetèrent dans le camp où nous les suivîmes l'épée dans les reins sans trouver de résistance^ bien qu'à l'entrée du camp il y eût quelque dix mille strelitz. Mais, par la grâce de Dieu, ils ne nous firent aucun mal. L'en* nemi n'espérant pas tenir dans son camp, renversa ser

416 lfOTB8

palissades et par les brèches s'enfuit de toutes parts. Nous les poursuivîmes pendant plus d'un mille. C'est ainsi que par la miséricorde divine , de vaincus nous devînmes vain- <iueux*

Revenant de leur donner la chasse, nous espérions trou* ver nos gens triomphants, mais nous vîmes que pendant la poursuite, le g^éral moscovite avait rallié des escadrons de cavalerie, toute son infanterie, les strelitz et les paysans, «t qu'il faisait diligence à se retrancher dans son camp, touchant les brèches, bordant les palissades avec ses strelitz, et 48 pièces de campagne, si bien qu'il était difficile de l'aborder. En même temps les fuyards dispersés dans les bois se ralliaient à leurs canuu^es , et les Allemands et les reitrea se renfermaient derrière leurs chariots , à l'aile qui n'avait pas été culbutée par nous. A la vérité, Moscovites et Allemands étaient dans la plus grande anxiété , les derniers surtout qui avaient vu leurs alliés aussi peu fermes à leur parole que sur le champ de bataille. La discorde régnait parmi eux , les Allemands voulaient s'éloigner, mais Pontus s'y opposait et pendant longtemps combattit leur mécontentement.

Nous trouvâmes nos gens rassemblés sur une éminence à peu de distance du camp moscovite, pied à terre et tenant leurs chevaux par la bride. Nous voulions respirer aussi un moment après tant de fatigues et tandis que l'ennemi demeurait dans l'inaction, mais le Hetman, non content de son succès, voulait achever la défaite de l'ennemi par « une attaque sur les derrières du camp allemand, plus accessible que celui des Moscovites. Cependant les Allemands, par deux et par trois, commencèrent à se rendre à nous, assurant que tous leurs compatriotes étaient dispersés ».

ET PIÈGES INJUSTIFICATIVES. 447

posés à s'en remettre à la grâce du fletman. Bientôt il en vint quelques dizaines rapportant les mêmes choses. Le Hetman résolut d'essayer de traiter avec eux, espérant venir à bout de l'ennemi plus tôt par des paroles que par le sabre. Il fit sonner la trompette pour montrer qu'il voulait entrer en pourparler. Aussitôt les Allemands acceptèrent avec joie cette ouverture et un grand nombre arriva auprès de nous, annonçant que Pontus seul s'opposait à une capitulation. Alors le Hetman lui envoya son parent, M. Zolkiewski, vagues-mestre de la couronne, et M. Borowski l'aîné, qui savaient plusieurs langues étrangères. Ils avaient ordre de lui rappeler qu'à plusieurs reprises il avait donné sa parole de ne pas porter les armes contre le roi de Pologne, mais qu'on lui promettait l'oubli du passé et la faveur de S. M. s'il faisait sa soumission. Sur cette assurance, Pontus accepta la capitulation en stipulant que tous ceux de ses soldats qui voudraient retourner dans leur pays en auraient la liberté; puis il fit dire à Démétrius Chouiski qu'il ne pouvait plus maintenir son armée dans le devoir, et que Chouiski eût à prendre des mesures pour sa propre sûreté. A cette nouvelle, le général russe sauta à cheval et

sortit du camp pour gagner Moscou. Alors ce fut un saut qui peut, et l'infanterie se dispersa dans les bois. Nos avant- postes s'écrièrent : n Vennemi s*en* fuit! 9 Nous nous mimes à leur suite et nous les chassâmes deux ou trois milles, pendant lesquels on en tua plus que sur le «champ de bataille. Ce ne fut que vers le soir que nous F<;^oignâmes notre armée, et nous trouvâmes tous les Allemands réunis sous les ordres du Hetman et i.es (iBux camps abandonnés. On chanta un Te Deum pour «a gi lice inespérée que le Tout-Puissant venait de nous ac-

corder. Puis M. le Hetman fit réunir en un même Heu les cadavres des morts qu'on enterra ; mais on emporta les personnes de distinction et les hussards. Quant aux blessés, on mit les uns dans le carrosse du Hetman , les autres dans des litières portées par deux chevaux qu'on dirigea sur le camp (de Tsarevo-Zaïmistdie). Après avoir laissé souffler les chevaux , sans prendre le temps de manger, vers le coucher du soleil , nous retournâmes avec les Allemands vers nos bagages, à quatre milles du champ de bataille.

CONSULTÉS ET CITÉS

{o6paHie rocyAapenibeiiBiiirb ppaMonrb h ^oroBopoHby etc. Moscou, 1819, in-foL {Collection de diplômes, chartes y etc. y conservés au Collège impérial des affaires étrangères.)

CKa3aBia coBpeMeHBHKOBi» o / ^uuunpin CaiioaBaHii: ^ . Pétersbourg, 1857, 5 voK in-S^ {Mémoires contemporains sur le Faux Démétrius), comprenant :

1^o La Chronique de Moscou[^] par Martin Baer.

2^o Mémoires de George Peyerle[^]

3^o État de l'Empire de Russie, par le capitaine Margeret, et le chapitre 11^o de l'Histoire de Porcius de Thon.

4^o Journal du Voyage, de Marine Mnissek en Russie, et Journal des Ambassadeurs polonais, Olestiicki et Goneiewski.

5^o Mémoires de Samuel Maskiewicz.

C[^] OUVRAGES

(Chacun de ces ouvrages a été traduit en russe, et annoté par M. Oustrialof.)

Musskowitzische Chronika, publiciret durch Petrum Petreium de Erlesunda. Lipsi», 1630, in-4[^].

• 4^o tinonHCb o MeorExi» Mamexaxfb, etc. {Chronir que des troubles de Russie, de 1584 à 1655.) Mos^{*}

cou, 1788, in-8^o.

CKHaasie o oca[^] mpongRaro Geprieim Moiiacmidpa, â6. naABabiHa. Moscou, 1784. (Relation du siège du monastère de Saint-Serge de Troitsa, par Abraham Palitsyne,

PyKonHCb jKoAKtBCKaro, Mantucrit de ZoU hiewshij publié par M. Moukhanof. Moscou, 1889 in-8^o.

A. J. Turghenief , Historica Russia Monimenta Petropoli,
1841*42, in-4^{o*}

KpamKaa ^epKOBBAa PoccÎHCKaa Hcmopia covb- HeHHaa
MnmponoAMmoMii IlAanioHoirb. Moscou, 188d, 2 vol. in-8".
Abrégé de V Histoire ecclésiastique de RussiCy par le métropoli-
tain Platon.

PyccKaa ncmopia. Pétersbourg, 1837, 2 vol. in-8\ Histoire de
Russie.

Historia Vladislai Poloni» et Suecise prindpîs, auctore Stanis-
lao a Kobierzycki, castellano Gedanensi* Dantisci, 1656, in-4®.

StanislaiLubiensU, episcopi Plocensis, Opéra posihuma histo-
rica. Antwerpiae» 1643, in*fol.

Tragoadia mosoovitica , sive de vita et morte De-

Sources et licence

Texte : <https://archive.org/details/pisodedelhistoi01mrgoog>. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.